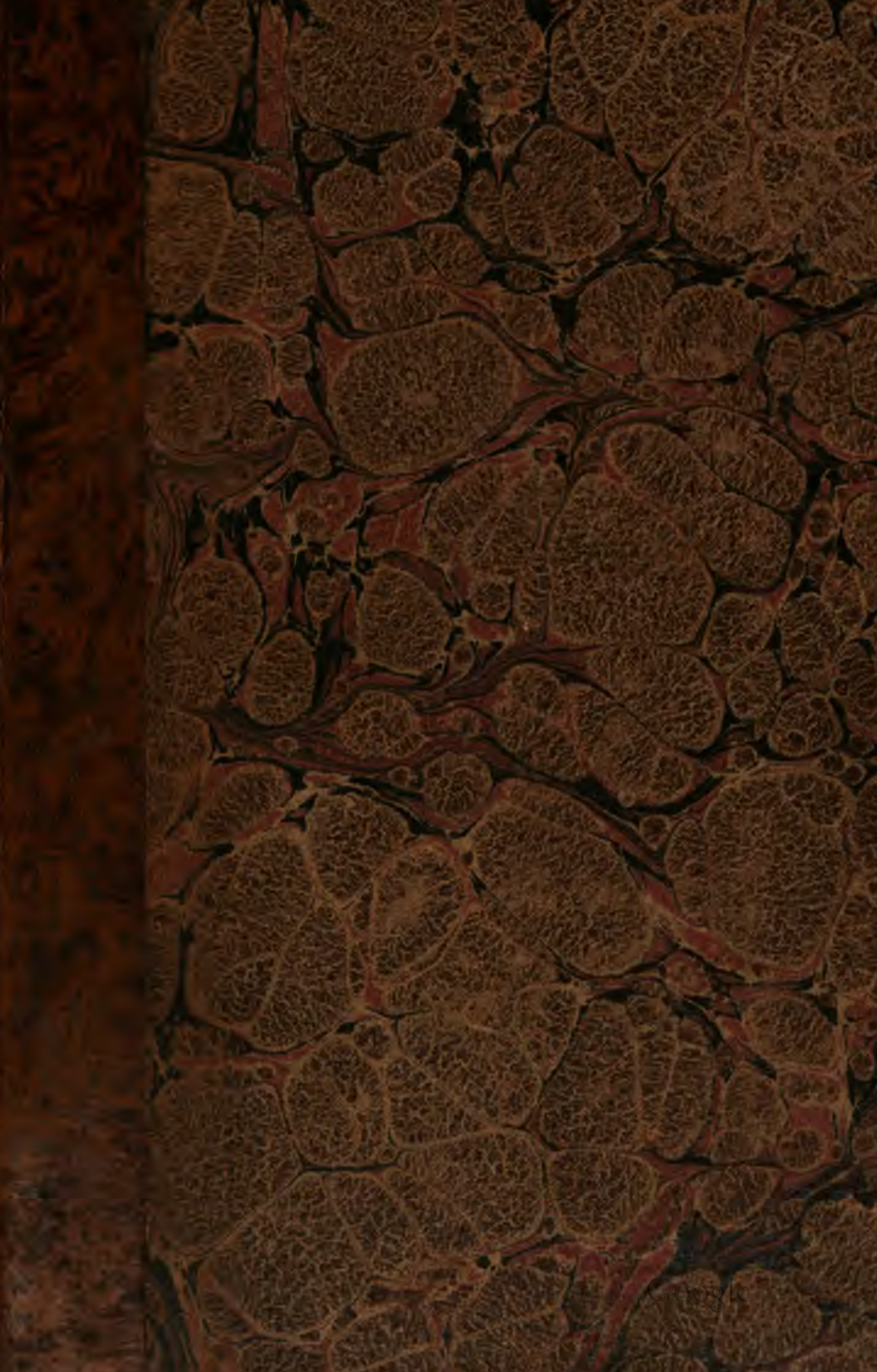
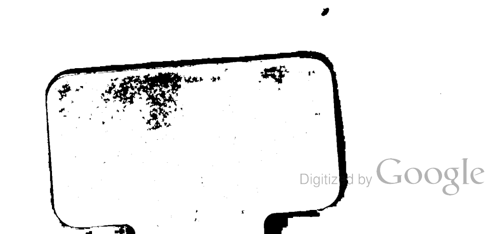




VOYAGE
DU BENGALE
A PÉTERSBOURG.

VOYAGE
DU BENGALE
A PÉTERSBOURG

A travers les Provinces Septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse, sur la Mer Caspienne, etc.;

SUIVI DE

L'HISTOIRE DES ROHILLAHS
ET DE CELLE DES SEYKES

Par feu GEORGES FORSTER:

Traduit de l'Anglais, avec des additions considérables et une NOTICE CHRONOLOGIQUE DES KHANS DE CRIMÉE, d'après les écrivains Turks, Persans, etc.,

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut National des Sciences et des Arts, Conservateur des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque Nationale de France, Professeur de Persan à l'École spéciale des Langues Orientales vivantes; de la Société philotechnique, du Lycée d'Alençon, etc.

TOME III.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

AN X (1802).

VOYAGE DE G. FORSTER.

Précis historique sur les Seykes (1).

Nous allons essayer de faire connoître un peuple nouveau et extraordinaire, qui, depuis peu d'années, a conquis un territoire considérable, dont les extrémités touchent à l'Indus et au Ganges. Nous n'avons point, malheureusement, de matériaux assez abondans et assez authentiques pour en donner une histoire bien suivie depuis l'époque où vivoit Nanek, son premier fondateur et législateur, jusqu'à présent. Nous regrettons surtout de ne pouvoir pas établir un ordre rigoureusement chronologique dans le récit de

(1) Je me suis permis d'intercaler des additions assez considérables dans ce *Précis historique*, composé par M. Georges Forster; mais j'ai eu soin de marquer ces additions par un astérisque, et d'indiquer en note les ouvrages où je les avois puisées. (L-s.)

leurs progrès, et des variations qu'a éprouvées la puissance des Seykes, jusqu'à ce qu'ils eussent acquis l'importance dont nous les voyons maintenant jouir aux yeux des autres habitans de l'Inde. Mais ceux qui connoissent toute l'incertitude des renseignemens qui servent de bases aux mémoires des Orientaux, ceux surtout qui ont vu par eux-mêmes le penchant irrésistible du génie des Asiatiques pour les fictions et pour les productions de l'imagination (1); ceux-là nous traiteront avec quelque indulgence; et quoique nous ne puissions leur offrir une histoire complète, ils nous sauront gré d'avoir recueilli les traditions les mieux accréditées et consulté les mémoires les moins suspects.

(1) Le génie des Orientaux n'est pas plus favorable au genre de l'histoire, que leurs systèmes politiques. Il est rare de voir cette branche de la littérature fleurir sous le gouvernement despotique ; ce sont, ordinairement, des écrivains attachés aux princes asiatiques qui tiennent note de leurs actions. Et nous savons, par exemple, qu'une bonne partie des annales de l'Inde fut dressée sous l'inspection même des souverains. Il y a donc toute apparence qu'un écrivain ainsi surveillé, n'aura pas osé scruter d'un œil trop curieux, ni tracer d'une plume trop véridique, les actions de son maître, ni juger avec trop de franchise celles de ses ancêtres.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTYMOLOGIE du nom des Seykes; notice sur leur Fondateur.

* LE nom de *Seyke* signifie *disciple.* Les marchands, les artisans, et tous les gens de la basse classe, parmi cette nation, l'ajoutent après leurs noms. Les militaires prennent le titre de *Sing*, ou lion en langue sanskrite et autres idiomes indiens (1).

Le fondateur de la nation Seyke, dont il est en même temps le législateur, se nommoit Nanek. C'étoit un *Tchittery*, ou Hindou de la seconde caste. Suivant une opinion secrétement répandue parmi les Seykes, c'est une espèce d'incarnation se-

En outre, les idiomes de l'Orient remplis, à l'excès, de figures, et capables de rendre et même d'embellir les plus étranges écarts de l'imagination, dédaignent l'austère simplicité du style historique. Ils sont bien plus convenables pour moduler les accens de la poësie, ou pour décrire la belle contrée des chimères. C'est là que ces langues peuvent s'exercer sans éprouver aucune gêne, et surtout sans faire beaucoup de mal.

(1) Craufurd's *Sketches relating to the history of Hindoostan*, t. II, p. 265. (L-s.)

condaire de la divinité. — * Les Orientaux, comme on sait, ne sont nullement avares de ces incarnations. Les Druses croient très-fermement que leur exécrable khalyfe Hhâkem, si fameux par ses sanguinaires folies, étoit une portion de l'essence divine, revêtue de la forme humaine. Les bâthéniens, sectateurs de A'ly, avoient la même opinion des khalyfes fâthimytes, dont l'ame ne faisoit que changer de corps. — Au reste, Nanek naquit ou parut sur la terre en 1469 (1), sous le sulthân Beloul, roi patan de Dehly, dans le petit district de Telvendy, appartenant à son père, et situé dans la province de Lâhor, environ à 60 milles ouest (2) de la capitale même. Ce village se nomme maintenant Rhâypoùr. En mémoire de la naissance de leur législateur, les Seykes ont élevé un édifice dans cet endroit (3), où ils

(1) En 1470, suivant Craufurd. — Il existe une vie de Nanek, écrite en hindoustany; ce manuscrit a été apporté de l'Inde par le cit. Gentil. (L-s.)

(2) 20 lieues. (L-s.)

(3) Les Seykes nomment leurs lieux de dévotion *Senghét*, *Darmsallah* et *Daïrah*, mots hindous, qui signifient une assemblée du peuple, une fondation pieuse ou charitable, et une maison; cette dernière dénomination paroît être

célèbrent, chaque année, une très-grande fête. Il paroît que Nanek avoit les qualités convenables pour fonder une nouvelle religion. Il étoit d'une équité inflexible, d'un courage qui le seconda heureusement dans ses dangereux travaux, et doué d'un organe imposant; il eut même plus d'éducation que n'en reçoivent communément les enfans de sa secte, qui savent au plus lire et écrire. On lui enseigna l'arithmétique, et on lui expliqua les *chastrah* ou commentaires sur les livres sacrés des Hindous. — * Suivant l'usage de sa tribu, on le maria de très-bonne heure à une femme de cette même tribu : il en eut deux enfans. Il paroît avoir été partisan du *Narghenny poujah* ou culte de l'invisible, et blâma fortement l'adoration des images et les prières offertes à tout autre qu'à l'Être suprême (1).

Non content de défendre le culte des images, il proscrivit les figures dans les temples et dans tous les endroits consacrés à la

prise dans un sens transcendant et absolu, et désigner la *maison* par excellence. (L-s.)

(1) Craufurd's *Sketches to the histor.*, t. Ier., p. 155; t. II, p. 264. (L-s.)

dévotion, lesquels doivent être de la plus grande simplicité. Le seul objet que les Seykes y admettent, c'est le livre qui contient les réglemens politiques et religieux de Nanek. Il est intitulé le *Grunth* ou *Gourou-moukhty*, c'est-à-dire, langage du prêtre. Au lieu de recourir à des divinités intermédiaires et subordonnées, ils adressent directement leurs prières à un Dieu, qui n'a ni lieutenant, ni associé, et qui gouverne l'univers par lui-même. Ils croient qu'un jour la vertu sera récompensée, et le vice puni. Non-seulement il faut tolérer toutes les croyances, mais même ne pas disputer avec ceux d'une autre religion. —— * Les Seykes rejettent les 18 pouranas, et regardent comme des fables tout ce que l'on raconte de Brimha, de Vichnou ou Bichen et de Mhaha-Deo, dont ils nient la divinité.

* Les 18 pouranas sont, comme on sait, les 18 livres de la mythologie indienne, postérieurs de beaucoup aux vaides (1). Les Seykes n'admettant donc qu'un seul Dieu,

(1) *Recherches histor. et géograp. sur l'Inde, par Anquetil du Perron, etc.*, t. Ier., p. 198.

digne de l'adoration de tous les hommes, ne reconnoissent, ainsi que les Radjepouts dont ils descendent principalement, que le troisième des quatre vaides intitulé *Djedjer*. Ce livre prescrit, de la manière la plus formelle, l'unité de Dieu, et traite de sacrilége le culte que l'on rend à Brimha, à Bichen (ou Vichnou) et à Mhaha-Deo.

On sait de combien de cérémonies puériles et ridicules est chargé le culte des Hindous ; il n'est donc pas surprenant qu'une doctrine, fondée sur des principes conçus de manière à servir de base à une religion simple et uniforme, promulguée par un homme d'une tribu supérieure et de moeurs exemplaires, ait trouvé des prosélytes, même parmi les Hindous les plus attachés à toutes leurs pieuses momeries ; car cette religion admet le prosélytisme, et c'est en cela qu'elle diffère surtout du système hindou ; elle rompt, en outre, les lignes de démarcation tracées par Bramah lui-même, pour la distribution des rangs et des professions parmi son peuple. Cependant, par les modifications qui ont été adoptées, cette es-

pèce d'admission indistincte de tous les néophytes qui se présentent, ne blesse pas autant qu'on l'imagineroit les usages et les préjugés des Hindous, devenus Seykes. Ils conservent encore entre eux les distinctions qui caractérisent leurs castes, et pratiquent encore plusieurs des anciennes cérémonies de leur nation. Ils ne contractent de mariage qu'avec les personnes de leurs tribus respectives, et se conforment aux lois des Hindous pour le choix et la préparation de leur nourriture. Comme eux, ils s'abstiennent de manger du bœuf, sans doute à cause de l'utilité de cet animal; mais ils font une grande consommation de porc, peut-être parce que cette viande est défendue par la loi musulmane. Le seul aliment que les Seykes prennent en commun, est le *Parsâd* ou pain sacré: aucune classe ou tribu du peuple n'est privée d'y participer. Ce *Parsâd* est composé de fleur de farine, de beurre et de certaines épices. Ce pain est consacré par le Brahmane ; et plusieurs sectes d'Hindous en mangent quand il s'agit de faire un serment; ceux surtout qui habitent la portion

de la province d'Orixa, voisine du temple de Jagarnât. Il y auroit sans doute des rapprochemens fort piquans à faire, et des conséquences fort étranges à tirer de la communion des Hindous, des Seykes, des Mexicains, etc.: mais bornons-nous, pour le moment, à rapporter des faits qui ont aussi leur intérêt et surtout leur utilité.

La vie de Nanek offre peu d'événemens dignes de figurer dans l'histoire. Il ne possédoit absolument rien, ni terre, ni fortune; il n'employoit pas la force des armes pour propager sa doctrine; il prêchoit paisiblement et montra par tout la plus grande simplicité de mœurs. Plus de 15 années de sa vie furent consacrées à parcourir la plupart des royaumes de l'Inde, la Perse, l'Arabie et le Ceylan. Dans ses voyages, il étoit accompagné d'un musicien musulman, nommé Merdâna, qui devint son prosélyte, et resta fidellement attaché à sa personne. On raconte que dans une des expéditions de Babour dans l'Inde, Nanek fut arrêté par des soldats, qui le conduisirent devant ce prince (1). La sainteté

(1) Babour défit le roi Patan de l'Hindoustân, en 1526.

de son caractère ayant été bientôt connue, il fut traité avec clémence et respect. —* Au retour de ses voyages, il témoigna le désir de fixer sa retraite sur le bord de quelque rivière ou à une certaine distance des villes. Le radjah de Callanor, qui s'étoit rangé parmi ses disciples, lui donna un terrain sur les rives du Râvy, à 80 milles (1) nord-est de la ville de Lâhor. C'est là que Nanek finit ses jours dans une maison commode, élevée par les soins du radjah. Comme il ne vouloit point absolument s'occuper des choses de ce monde, sa femme et ses enfans demeuroient à Callanor, et venoient le voir de temps en temps. Le bruit de sa science, de sa sagesse et de sa piété, se répandit au loin, et attira auprès de lui des gens de toutes les religions. « On oublioit en sa présence, disent les Seykes, qu'il y eût d'autre religion que la sienne (2) ». —— Cependant comme aucune histoire ou mémoire de l'empire moghol ne fait mention de l'existence

(1) 40 milles nord seulement, suivant notre voyageur.

(2) Craufurd's *Sketches relating to the history of Hindoostan*, t. II, p. 265, 266.

des Seykes à l'époque où vivoit leur fondateur, il n'y a pas lieu de croire qu'il ait fait un grand nombre de prosélytes, et c'est le second trait de ressemblance que nous lui trouvons avec le fondateur du christianisme, dont les auteurs contemporains ne font nulle mention, et qui n'eut que fort peu de sectateurs; à la vérité, il ne fournit pas une carrière aussi longue que celle de Nanek, qui mourut à 70 ans, au mois d'août de l'année 1539 de l'ère vulgaire, dans sa retraite, nommée alors Kertarpoùr, mais qui, depuis cette époque, fut appelée *Dhira Daïra*, (endroit de dévotions). Chaque année, un concours prodigieux de dévots vient faire certaines cérémonies autour du tombeau de ce saint, le jour de l'anniversaire de sa mort. — * Nanek laissa deux fils; l'aîné, nommé Serik-tchend, fonda une secte de dévots, connue sous le nom de *Nanek Choiy*. Le second, qui s'appeloit Letchimidân, se maria et eut plusieurs enfans. Les vexations des gouverneurs musulmans le contraignirent de quitter Telvendy, propriété de ses ancêtres, pour

s'établir à Kertarpoùr, qui appartient encore aujourd'hui à ses descendans. Quoique les Seykes aient pour ceux-ci un profond respect, à cause de Nanek, ils ne sont revêtus d'aucun caractère sacré, et n'ont même aucune suprématie dans tout ce qui concerne la religion, dont le fondateur légua sa mission, non à ses deux fils, mais à son disciple favori, nommé originairement Lhina, et qui changea ce nom en celui de *Anghet*, qui signifie *semblable*. C'étoit un Hindou de la caste des Tchittery. Il lui confia la promulgation des lois et des préceptes de sa doctrine. Celui-ci en forma un recueil intitulé *Pothy*, ou le livre. Il écrivit aussi la vie de Nanek, et publia cet ouvrage sous le titre de Jenem Sakhy (1). — * Je dois remarquer, en passant, que les ouvrages religieux et historiques des Seykes sont écrits dans le dialecte du Pendj-âb, et avec les caractères nommés *Gourou Moukhty*, ou langue des *Gourous* (des prêtres). Ces caractères, dont on attribue l'invention à Nanek, différent de

(1) Craufurd's *Sketches relating to the history of Hindoostan*, t. II, p. 261. (L-s.)

tous ceux qui sont actuellement usités parmi les Hindous. (L-s.)

CHAPITRE II.

HISTOIRE des dix successeurs de Nanek.

ANGHET paroît avoir passé sa vie dans la retraite; il mourut en 1542, dans le village de Khadour (1), lieu de sa naissance, après avoir désigné, comme Nanek avoit fait à son égard, pour son successeur, Ammerdass, natif du district de Lâhor. Celui-ci propagea la nouvelle doctrine sans éprouver de désagrémens, et termina sa carrière très-paisiblement en 1574, à Govendal, village situé sur le Béyah, seconde rivière du Pendj-âb du côté de l'Est.

Le gendre de ce dernier *gourou* (ou prêtre), Ramdass, fut choisi pour représentant de la secte des Seykes. Il étoit né dans la ville de Lâhor, et vécut sous le règne d'Akbar. Si l'on en croit les Seykes, cet empereur lui donna des marques ho-

(1) Dans le Pendj-âb, à environ 40 milles Est de Lâhor.

norables de bienveillance. Retiré pendant les dernières années de sa vie dans un petit district voisin de Lâhor (1), dont Akbar l'avoit gratifié, il y fonda la ville de Ramdasspoùr. Il répara et embellit un réservoir d'eau que les anciens Hindous avoient construit dans cet endroit et dédié à leur dieu Ram; il le nomma *Amret Sir* (2), c'est-à-dire, bassin du breuvage de l'immortalité. --* *Amret* désigne en langue indienne, une espèce d'ambroisie réservée pour les dieux, ou plutôt un breuvage qui procure l'immortalité à ceux qui en boivent. Ce mot ressemble au nom de la vie en arabe, *A'mr*. Je ne discuterai point ici si les Chinois doivent aux Hindous l'idée de ce ridicule breuvage de l'immortalité, mais on sait combien il a suggéré de folies à plusieurs de leurs empereurs, dont quelques-uns ont été empoisonnés et sont morts dupes de leur stupide crédulité.

Ramdass fit une compilation de l'his-

(1) A 24 milles de Lâhor.

(2) *Sir* ou *Ser*, dans certains dialectes indiens, désigne une pièce d'eau.

toire et des préceptes de ses prédécesseurs, en y joignant ses propres commentaires. Il ordonna à ses disciples de conformer les principes de leur foi à la doctrine énoncée dans cette collection. Il mourut vers l'an 1581, dans la ville qu'il avoit fondée.

Son fils Arjoun, qui lui succéda, ayant encouru la malveillance d'un Hindou (1), favori de Djihânguyr, fut livré, par le prince, à la discrétion de son ennemi. On attribue sa mort, arrivée en 1606, à la rigoureuse captivité où on le tenoit à Lâhor.

Le droit de succession porta Harrgovind, seul fils d'Arjoun, à la place de son père, dont il résolut de venger les injures d'une manière éclatante. En effet, il arracha Tchandou de sa maison, qui étoit pourtant située dans l'enceinte de la ville de Lâhor, et le poignarda. La crainte du ressentiment de l'empereur détermina Harrgovind à se retirer à Kertarpoùr, village fondé par son père; il y rassembla un parti armé pour sa propre sureté. Si l'on en croit les mémoires de cette nation, il défit un corps

(1) Nommé Tchandou.

de troupes que l'empereur avoit envoyé pour exterminer ce rebelle. Il est fâcheux que les épisodes incohérens et invraisemblables, dispersés dans l'histoire de ce prêtre guerrier, ne permettent point d'en faire usage; voici le seul fait qui, à mon avis, soit digne d'être remarqué et qui mérite quelque confiance. Un officier de Djihânguyr, nommé Mohâbet Khân, réduisit ce Seyke, et le contraignit de se soumettre à l'empereur, il le fit même enfermer dans le fort de Gualior; mais après une captivité de courte durée, le prisonnier obtint sa liberté, il la dut aux instances même de Mohâbet. On ne croit pas que Harrgovind ait, dans la suite, troublé le gouvernement moghol; il passa le reste de ses jours dans la retraite, et mourut vers 1644, dans un village du Pendj-âb, nommé Khyret-poûr. (* Plutôt Hhybet-poûr).

Les Seykes conférèrent le pontificat suprême à Harray, petit-fils de Harrgovind, quoique quatre fils de leur dernier grand prêtre fussent encore vivans. Au reste, je n'ai rien trouvé sur Harray, si ce n'est qu'il

qu'il mourut en 1661, à Khyret-pour. A sa mort, on vit s'élever une discussion très-vive relativement à sa succession. Les compétiteurs étoient ses deux fils, Ramray et Herkichen, encore en bas âge; mais ils avoient des partisans. Ne pouvant terminer leurs différends à l'amiable, ils en référèrent à la cour de Dehly. Les compétiteurs y comparurent et firent valoir leurs prétentions. On mit fin à tout cela, en accordant aux Seykes la permission de nommer eux-mêmes leur grand prêtre. D'après cette décision, ils élurent Herkichen, qui mourut à Dehly en 1664, peu de temps après son investiture.

Herkichen eut pour successeur son oncle Tâgh Béhâder; l'animosité invétérée des partisans de Ramray ne se démentit pas. Secondés par quelques personnes qui jouissoient d'une certaine considération à la cour d'Aureng-zeb, ils obtinrent un ordre pour faire emprisonner le nouveau grand prêtre. Après une captivité de deux ans à Dehly, on le remit en liberté. Il dut ce bienfait aux instantes sollicitations de Jây Sing, chef d[illegible]magor, qui, à cette

époque, se rendoit dans le Bengale pour demander du service au gouvernement. Le Seyke accompagna son patron au Bengale, et retourna delà dans la ville de Patnah, où il fit, depuis, son séjour ordinaire.

On assure que Ramray conservoit encore des prétentions au pontificat suprême, et qu'après une persécution aussi longue qu'atroce, il consomma la perte de Tâgh Béhâder. Un ordre de la Cour appela ce malheureux à Dehly, et il y fut exécuté publiquement, en 1675. Une pareille cruauté, commise envers une personne qui, suivant le témoignage des Seykes, ne fut certainement pas accusée d'un crime capital, est tellement opposée à la manière d'être et à la conduite d'Aureng-zeb, qu'on ne peut s'empêcher de soupçonner ici leur véracité. Les faits sont au moins altérés, et il est aisé de voir qu'ils ont voulu outrager la mémoire de ce souverain, et rendre leur propre cause intéressante. Je n'ai malheureusement rien trouvé dans tous les mémoires de l'Hindoustân qui pût contribuer à résoudre mes doutes, et j'ignore encore

quel est le crime qui a fait encourir à Tâgh Béhâder un châtiment capital.

Govind-Sing, encore jeune, et fils unique de Tâgh Béhâder, fut appelé, par la majeure partie des Seykes, à succéder à son père. Mais le sort de celui-ci, et la crainte d'en éprouver un semblable, l'avoient déjà fait fuir de Patnah. Après plusieurs aventures, il se retira dans le territoire de Siringnagor. Quoique Govind-Sing n'eut pas encore atteint sa 15e. année, il donna des preuves d'un caractère présomptueux et turbulent, surtout dans sa conduite à l'égard du chef de Siringnagor. Sous prétexte d'avoir été offensé par ce dernier, il se mit à la tête de 4 ou 5000 hommes, et défit un corps de troupes de Siringnagor. Mais il fut moins heureux dans une action postérieure; ou plutôt, si l'on veut en croire les Seykes, l'empereur de Dehly lui enjoignit de quitter le pays de Siringnagor. Il prit donc, avec les gens de son parti, le chemin du Pendj-âb. Le chef de ce pays, hindou de nation, et presque voleur de grand chemin de profession, le reçut fort hos-

pitalièrement ; il lui donna même les dépendances de Makiavarah, à travers lesquelles coule la rivière de Setledje, et où Govind-Sing fonda quelques villages. Avec une humeur bouillante et altière, notre seyke ne pouvoit rester long-temps tranquille ; il aida son hôte dans plusieurs expéditions contre les propriétaires riverains, et souvent même contre les forces envoyées par le gouvernement moghol. Les brigandages de Govind-Sing lui attirèrent l'animadversion du gouverneur du Serhind, qui l'attaqua et le chassa de l'endroit où il faisoit sa résidence habituelle. On le relança jusqu'au milieu des montagnes qui bordent les districts de Serhind au nord ; les troupes impériales le poursuivirent de si près, qu'il fut obligé d'abandonner sa famille et ses effets pour se sauver par une fuite précipitée. Vézyr-Khân, gouverneur du Serhind, souilla la gloire qu'il avoit acquise à la tête des armées, en faisant périr, de sang froid, les deux enfans en bas âge de Govind-Sing. Les Seykes, toujours disposés à satisfaire leur goût sanguinaire et sauvage, tirèrent, de cette atro-

cité, une vengeance non moins atroce; ils massacrèrent tous les Musulmans qui leur tombèrent entre les mains, sans égard pour le sexe ni pour l'âge.

Après ce nouveau désastre, Govind-Sing trouva un asile sûr dans les Landes (1) de Laky, pays pour lequel le manque d'eau et la bravoure éprouvée de ses habitans (2) ont été, jusqu'à présent, des remparts naturels et inexpugnables. Mais quand le ressentiment de la cour de Dehly parut appaisé, il retourna, sans éprouver de désagrémens, au lieu de son ancienne résidence, dans le Pendj-âb. Les Seykes attestent même qu'il reçut des marques de faveur de la part de Béhâder Châh. Les talens militaires de Govind-Sing fixèrent l'attention de ce monarque, et il lui accorda un poste dans l'armée qu'il envoyoit dans le Dekehan pour réprimer la rébellion de Kâmbakhche (3). Mais notre

(1) *Djengle*. Ce mot désigne un pays boisé. Le Laky-djengle est situé dans la portion septentrionale du Pendj-âb; il est fameux par les bons chevaux qu'il nourrit et qu'on nomme djengle-tâzy. — *Nota*. Je crois qu'il faut lire *deky* au lieu de *laky* ou *leky*. (L-s.)

(2) Les Djâttes.

(3) Frère du grand moghol Béhâder Châh.

guerrier fut assassiné, dans cette expédition, par un soldat patan, et il mourut de ses blessures en 1708, à Nandère, ville située près des bords du Godavery, à environ 100 milles nord-est de Hhaïder-âbâd. Il ne laissa point d'enfans mâles. Une tradition accréditée parmi les Seykes, et qui limite à dix le nombre de leurs prophètes, les détourna de donner un successeur au dernier mort.

CHAPITRE III.

Exploits de Bendah.

Un de ses disciples, nommé Bendah, et qui l'avoit accompagné dans le Dekehan, vint, après la mort de ce chef, dans le Pendj-âb; il voulut se prévaloir de ses liaisons intimes avec l'ancien chef, pour lever un petit corps de troupes; et, dans différentes affaires de peu d'importance, il s'acquit la réputation d'un soldat brave mais sanguinaire. Ses succès le placèrent naturellement à la tête de la nation Seyke, qui s'étoit déjà terriblement écartée des dogmes

de son fondateur. Pleins de confiance dans leur propre courage, et d'une présomption accrue par l'absence du monarque, ils s'étoient rendus voleurs et entreprenans. Les dernières persécutions exercées contre eux les rendirent plus cruels et plus enthousiastes que jamais. Après avoir dispersé les forces des derniers chefs musulmans, Bendah Khân attaqua l'armée de Vézyr-Khân, gouverneur du Serhind, qui périt dans l'action, où il s'étoit battu comme un lion. Les troupes impériales y furent mises dans une déroute complète. Cette victoire causa une joie inexprimable aux Seykes; ils pouvoient, enfin, venger la mort des enfans de Govind-Sing. La femme du Vézyr, ses enfans et une multitude innombrable d'habitans du Serhind furent mis à mort et exécutés avec une furie dont on n'a pas d'idée. On détruisit ou l'on souilla les mosquées; les cadavres arrachés de leur tombeau furent exposés aux bêtes féroces. Un parti de Seykes avoit en même temps pénétré dans le grand Doù-âb, où ils s'étoient emparés de la ville et de quelques districts de Saharan-

pour. Les habitans furent égorgés ou forcés d'embrasser la nouvelle croyance. Après avoir acquis rapidement la possession d'un vaste territoire, Bendah se vit abandonné par sa bonne fortune. Déjà il avoit traversé la rivière de Setledje, dans l'intention de pousser ses conquêtes du côté de l'ouest; mais un officier de l'empire, nommé Chems êd-Dyn, qui commandoit dans ces cantons, alla à sa rencontre et le repoussa, après lui avoir tué beaucoup de monde. Sur ces entrefaites, les troupes du chef des Seykes, employées dans l'expédition du Dou-âb, s'étoient déjà approchées de Dehly; mais les soldats de l'empereur les avoient battues et repoussées vers les cantons qui appartenoient encore à Bendah.

Telle étoit la situation des Seykes, lorsque Behâder Châh termina la campagne du Dekehan, et retourna, en 1710, dans l'Hindoustân. Alarmé par leurs progrès et indigné des cruautés qu'ils exerçoient, il marcha contre leur pays, avec la résolution d'exterminer cette secte, et de venger les outrages multipliés qu'ils avoient faits à

la religion musulmane. Sulthân Qouly-Khân, un de ses principaux officiers, s'avança avec une division de l'armée. Il rencontra les Seykes dans les plaines du Serhind, et les mit en pleine déroute, après un rude combat. Un parti des fuyards s'étoit réfugié, avec Bendah, dans un poste très-fort; ils furent néanmoins obligés de se rendre prisonniers, peu après que leur chef eut pris la fuite. Les Seykes qui échappèrent à ce désastre, ne furent pourtant pas soumis pendant le règne de Béhâder Châh; ils vécurent dispersés, et leur chef ne dut son salut qu'à son déguisement. La mort de l'empereur, arrivée en 1712, arrêta les poursuites vigoureuses que l'on faisoit, avec succès, contre ces sectaires. Dans toutes les provinces de l'empire, leurs têtes avoient été mises à prix. Conformément aux réglemens établis par leur dernier grand prêtre, les Seykes avoient laissé croître leur barbe et leurs cheveux. D'après cela, l'empereur rendit une ordonnance, qui prescrivoit aux Hindous de toutes les castes, de se faire la barbe.

* Djihândâr-Châh, successeur de Béhâder, et qui n'occupa le trône que pendant quelques mois, ne fit que de bien foibles tentatives pour extirper les Seykes ; les plaisirs de la débauche la plus grossière, et le soin de défendre ses Etats contre les invasions de Ferakh-Syr, remplirent tellement la courte durée de son règne, que les Seykes reprirent courage, et essayèrent de tirer encore l'épée. Ils avoient déjà rassemblé des forces imposantes (1), quand Ferakh-Syr (2) monta sur le trône ; A'bdoûl-Semed-Khân, gouverneur de Lâhor, les attaqua avec vigueur ; il leur livra bataille auprès du fort de Loghar (3) et les défit complétement (4). Ceux qui échappèrent, allèrent chercher un asile à Loghar avec Bendah. Mais investis de toutes parts et pres-

(1) Ces forces se montoient, dit-on, à 20,000 hommes de cavalerie.

(2) Ferakh-Syr régna depuis l'an 1713 jusqu'en 1718.

(3) Situé à environ 100 milles nord-ouest de Lâhor. *Nota*. Je crois qu'il faut lire *Tolhar*. (L-s.)

(4) *Ferishtah's history of the Dekkan from the first Mahomedan conquest, with a continuation from other national writers of the events into that parts of India, etc.*; by Jonathan Scott., tom. II, articl. Ferrok Seer. (L-s.)

sés par la faim et la soif, ils se rendirent à discrétion (1). On conduisit, en triomphe, les captifs, à Dehly, où ils furent exposés, d'une manière ignominieuse, aux regards de la multitude. Ils finirent par éprouver le sort dû à leurs horribles et souvent gratuites cruautés. Au reste, leur fermeté ne se démentit point, et ils moururent couverts des applaudissemens de la multitude étonnée.

CHAPITRE IV.

PRATIQUES religieuses des Seykes. — Distribution de cette Nation en deux Sectes. — Professions particulières à ces deux Sectes.

APRÈS avoir tracé l'origine des Seykes, et donné l'histoire de leurs dix premiers grands prêtres, suivant l'ordre chronologique que j'ai pu établir, sans oublier non plus les tentatives faites par Bendah, pour s'ériger en chef indépendant, je vais maintenant interrompre le fil de ma narration pour tracer rapidement les réglemens intérieurs rédigés par Nanek et ses successeurs.

(1) En 1714. Voyez ci-après, pag. 41.

Celui qui veut embrasser la doctrine des Seykes, se fait conduire en présence de cinq ou six d'entre eux, n'importe de quelle profession, assemblés exprès pour cela. Un de ceux-ci prend un peu d'eau dans le creux de sa main, chaque Seyke la touche avec un orteil, et le candidat, après avoir répété ces mots : *wah gouroudjy ka khâlssah, wah gouroudjy ka fétahh.* Ces mots, qui sont un mélange d'arabe et de hindou, renferment une bénédiction pour le gouvernement des Seykes et pour la mémoire de leur prophète (1). Après cette formalité, on apporte une coupe de sorbet; il en boit cinq fois, et à chaque fois il répète la prière que nous venons de rapporter. A la fin de la cérémonie, le nouveau converti apprend une très-longue prière, laquelle contient les devoirs moraux, religieux et politiques des Seykes, avec les devoirs qu'ils ont à remplir. —— * La même cérémonie est racontée, avec quelques différences, par M. Charles Wilkins, dans sa

(1) Les Seykes se saluent par ces mots, *wah gouroù*, sans remuer les bras ni la tête. Leur gouvernement, pris en général, se nomme khâlssah et leurs militaires khâlssahdjy.

trop courte notice sur les Seykes et leur collége à Patnah (1).

*Pour embrasser, dit-il, leur religion, il suffit de déclarer, devant cinq Seykes au moins, qu'on est dans l'intention de renoncer à son ancienne croyance. Cette renonciation peut se faire par tout, dans une chapelle, dans un champ, n'importe; on envoie chercher, à la boutique la plus voisine, des confitures communes, nommées *batasa*; on en délaie dans de l'eau, avec laquelle on asperge le corps du néophyte, on lui en injecte dans les yeux; si c'est un musulman, on l'oblige de boire de l'eau dans laquelle des Seykes ont trempé leurs pieds, ou qui est mêlée avec du sang de porc; si c'est un hindou, on jette dans cette eau du sang de vache. C'est, comme on voit, le plus grand acte de profanation et conséquemment d'abjuration qu'on puisse exiger de ces nouveaux convertis. Pendant cette cérémonie, l'un de ces Seykes répète, dans la langue que celui-là entend, les princi-

(1) *Observations on the Sec'hs and their college*, t. I[er]., p. 270-71 des *Asiatick researches, or transaction of the Asiatick society, etc.*; édit. de Calcutta. (L-s.)

paux articles de leur foi, et lui fait promettre d'y rester inviolablement attaché jusqu'à la fin de sa vie; et la cérémonie se termine là. Le nouveau converti choisit un *gourou* ou prêtre, qui lui enseigne la langue dans laquelle sont écrits les livres de sa nouvelle loi. Les caractères de cette langue différent peu du dyvanagry ou sanskrit. Le nombre, l'ordre et la valeur des lettres sont absolument les mêmes. Quant à la langue, c'est un mélange d'arabe, de persan et d'un peu de sanskrit, calqué sur le dialecte du Pendj-âb, qui est une espèce d'hindou, nommé communément, langue maure. M. Franklin dit que c'est la langue des Afghâns, nommée *pouchto*, considérablement augmentée de mots arabes, persans et hindous (1).

* Les Seykes ont un collége situé dans une des rues étroites de Patnah, à peu de distance de la douane. M. Wilkins, si justement célèbre par ses rares connoissances dans la littérature indienne, et par les ex-

(1) Franklin's *History of Shah Aulum the present emperor of Hindoostan*, etc.; p. 78. (L-s.)

cellens ouvrages qu'il a traduits du sanskrit, a visité ce collége, et en a donné la description dans le premier volume des *Mémoires de la société asiatique de Calcutta.* J'en extrairai tout ce qui me paroîtra capable de compléter la notice dont nous nous occupons.

* « On me permit, dit-il, de passer la porte extérieure, mais arrivé au pied des marches qui conduisent à la chapelle ou salle publique, je fus poliment accosté par deux Seykes, à qui je demandai si je pouvois monter : ils me répondirent que c'étoit un lieu de dévotion ouvert à tous les hommes; ils me prièrent seulement de me déchausser. Je leur obéis, et aussitôt ils m'introduisirent dans la salle, qui étoit pleine de monde. Tout le bâtiment forme un carré, d'environ 40 pieds, et élevé de six ou huit marches au-dessus du sol de la terre. Le centre de la salle est divisé en quatre appartemens par des arcades en bois, soutenues sur des piliers de bois également, le tout très-bien sculpté. La pièce est plus longue que large. Un beau tapis couvre le carreau; six ou

sept pupitres distribués çà et là supportent les livres de leur religion. Au-dessus des arcades, sont suspendus des glaces d'Europe, montées dans des cadres dorés, ainsi que des portraits de princes musulmans et de divinités indiennes. Une petite salle située au fond de cette grande pièce à gauche, est le sanctuaire. On y voit un autel couvert d'un drap d'or, sur lequel est posé un bouclier rond et noir, surmonté d'une large et longue épée. Un éventail de plumes de paon, monté sur un manche d'argent, orne chaque extrémité de l'autel, qui est peu élevé au-dessus de la terre, dans une direction inclinée. Une espèce de trône fort bas, trop petit pour que l'on s'en serve, et plaqué d'argent, fait face à cet autel : à l'entour sont disposés des pots de fleurs et des flacons d'eau de rose, en argent. A gauche, j'aperçus trois petites urnes, qui me parurent être en cuivre, et percées pour recevoir les aumônes des bonnes ames. Il y avoit aussi auprès de l'autel un pupitre fort bas, sur lequel étoit posé un grand livre in-folio, dont on lit, chaque jour, quelques pages

pages pour le service divin. Ce pupitre étoit couvert d'une draperie bleue, sur laquelle étoient imprimées, en lettres d'or, différens passages de leur loi.

Après une assez longue conversation avec deux personnages de la congrégation, qui étoient venus, avec beaucoup de civilité, s'asseoir sur mon tapis, on nous avertit qu'il étoit midi, et conséquemment l'heure de commencer le service divin. Tous les prêtres se rangèrent sur des tapis, des deux côtés de la salle, de manière pourtant à laisser un espace vide devant l'autel et au bout de la salle. On transporta de l'autel, jusqu'à l'extrémité de la salle, le livre, le pupitre et tous les autres objets, avec quelques légères cérémonies. Un vieillard respectable, portant une barbe blanche, s'agenouilla devant le pupitre, le visage tourné vers l'autel; à côté de lui étoient un homme avec un petit tambour, et deux ou trois autres avec des cymballes : ils accompagnoient le vieillard, qui chantoit différens passages du livre. A la fin de chaque verset, l'assemblée répondoit en chœur et

avec de grands témoignages de joie. Leur musique n'étoit pas dure, et le ton en étoit vif. C'étoit une hymne en l'honneur de l'unité de Dieu, de sa toute-présence et de sa toute-puissance. Les gestes du vieillard étoient fort amusans : il est impossible de voir une contenance plus joyeuse, plus expressive. Tout en chantant, il se tournoit vers l'un, vers l'autre, comme s'il eut voulu demander leur assentiment à des vérités qu'il proclamoit de toute son ame. Après que l'hymne fut chantée, toute l'assemblée se leva, et se tourna, les mains jointes, du côté de l'autel, dans l'attitude de gens qui font leurs prières. Alors parut un jeune homme qui, d'une voix forte et très-distincte, prononça solennellement une longue prière ou espèce de litanies ; à la fin de certaines périodes, tout le monde répondoit *oua goutou*. Il demandoit de n'être point exposé à la tentation, d'obtenir la grâce de faire le bien, prioit pour le bonheur universel de l'espèce humaine, pour le bonheur particulier des Seykes, et pour la santé de ceux qui étoient alors en

voyage. Immédiatement après cette prière, le vieillard donna sa bénédiction à l'assemblée, et l'invita à partager un festin amical. On ferma le livre et on le reporta à sa place, auprès de l'autel. Tout le monde s'assit, et deux hommes entrèrent, portant une vaste chaudière en fer, nommée *Corray*, qui sortoit de dessus le feu; on la plaça au centre de la salle, sur un petit banc : d'autres apportèrent ensuite cinq ou six plats, dont quelques-uns étoient d'argent, et une haute pile de feuilles de cocotier, cousues ensemble avec les fibres mêmes des arbres, pour servir d'assiettes. On donna une assiette à chaque personne de l'assemblée, sans distinction. On remplit les plats avec le mets contenu dans la chaudière; ensuite on servit à chacun sa part : j'eus aussi la mienne, que je mangeai. C'étoit une espèce de confiture épaisse comme de la mélasse, et composée de fleur de farine, de sucre, et de ce beurre clarifié, que les Hindous nomment *ghy*. On nous servit aussi quelques prunes sucrées (1). Ainsi se

(1) Sugar plumbs.

terminèrent la fête et les cérémonies. Les prières et les cérémonies se répètent cinq fois par jour ». (L-s.)

Dans la première partie de ses initiations, Nanek a eu pour but d'établir l'égalité parmi ses sectateurs, et de détruire cet échafaudage de cérémonies et de formules que les Hindous d'aujourd'hui sont accoutumés à regarder comme les bases fondamentales de leur religion. Malheureusement son but n'a pas été, à beaucoup près, rempli. Les Seykes qui font profession des armes, laissent croître leur barbe et leurs cheveux : ils portent ordinairement un bracelet de fer au bras droit, et ne font point usage de tabac. Par ces réglemens, leurs législateurs n'avoient probablement d'autre intention que de les distinguer des nations voisines ; et les Seykes, servilement attachés à la lettre, en ont fait des devoirs indispensables et de la première importance, car c'est la partie de leur religion à laquelle ils sont le plus scrupuleusement attachés. Une loi de Nanek défend expressément aux veuves de se détruire à la

mort de leurs maris ; elles ont même la permission de contracter un nouveau mariage. Mais les Seykes d'origine hindoue tiennent tellement aux anciennes coutumes de leur pays, que la plupart des femmes, chez eux, accompagnent encore les restes de leurs maris sur le bûcher funéraire ; et quant à celles qui se dispensent de ce fatal devoir, on ne peut jamais les déterminer à contracter de nouveaux engagemens.

Les Seykes brûlent leurs morts, à la manière des Hindous, et obligent les Musulmans qui ont adopté leur religion, à suivre cet usage. Ils blâment fortement les regrets douloureux que l'on accorde aux morts. Ces regrets, disent-ils, sont aussi injustes et même aussi coupables que le chagrin qu'on éprouveroit à payer une dette sacrée, ou à restituer un dépôt. Leur opinion, touchant l'autre vie, paroît se rapprocher beaucoup de la métempsycose des Hindous.

Deux sectes ou classes composent la nation seyke, Les Khaouâlssah (1) et les Khâlssah.

(1) *Colsa* et *Colassa*, suivant le cit. Anquetil. *Recherch. sur l'Ind.*, t. I, p. 198. Voyez ci-dessus, p. 28. (L-s.)

Les premiers, dont le nom, dérivé de l'arabe, signifie pur, original, suivent, à peu de chose près, les institutions de Nanek, et des neuf prêtres, ses successeurs. Conformément à ces institutions, les Khaouâlssah ne se livrent ordinairement qu'aux occupations civiles et domestiques. Ils se rasent la tête et le menton; et pour leurs manières et leur extérieur, ils ressemblent beaucoup aux Hindous des classes communes. On voit quelquefois des mariages entre ces Hindous et les Seykes Khaouâlssah.

La classe moderne des Seykes, nommée Khâlssah, a pour fondateur Govind-Sing. Il s'écarta un peu des principes et des réglemens de ses prédécesseurs, pour donner l'esprit militaire à ses sectateurs. Leur dévouement pour sa personne lui facilita les moyens de satisfaire son humeur ambitieuse et turbulente, augmentée encore par le pouvoir que lui avoit acquis sa popularité. On dit que Govind-Sing leur défendit l'usage du tabac, et leur permit de se laisser croître la barbe et les cheveux. La division militaire de cette nation est composée de la

secte des Khâlssah. Leur figure à demi sauvage et leurs manières arrogantes, les font aisément distinguer, non-seulement des Khaouâlssah, mais encore de tous les autres convertis.

CHAPITRE V.

ACCROISSEMENT de la nation Seyke. — Ses progrès. — Bendah, chef entreprenant. — Ils envahissent le Pendj-âb. — Mort de Bendah. — Persécutions contre les Seykes.

PENDANT les 70 années qui suivirent la mort de Nanek, le nombre de ses sectateurs ne prit que de foibles accroissemens, et ils se conduisirent avec beaucoup de modération et de douceur. Mais lorsque les dissentions survenues entre les fils et petits-fils d'Aureng-zeb eurent fait à l'empire moghol des plaies mortelles, qui entraîneront sa chute, et qu'il n'eut plus pour appui un bras capable d'en soutenir le poids, les disciples de Nanek se mirent en campagne, et prirent part aux événemens qui se succédèrent alors avec une étonnante rapidité.

Ils furent parfaitement secondés par les révoltes des provinces éloignées, par les factions et les intrigues de la Cour, et par tous ces nombreux événemens qui s'accumulèrent après la mort d'Aureng-zeb. Sous le règne de Béhâder Châh, on vit les Seykes inonder les environs de la capitale de l'Hindoustân. Il faut convenir que la situation du pays où la doctrine de Nanek a le mieux réussi, et où ses disciples ont commencé à former un corps militaire, a puissamment contribué à augmenter leur puissance et à les protéger contre des ennemis d'une force supérieure. Cantonnés le long des forêts et au pied des montagnes (1), dans des endroits inaccessibles à la cavalerie, ils pouvoient piller et se recruter dans un territoire voisin aussi peuplé qu'opulent.

La valeur et le génie de Bendah ont donné un grand essor à sa nation, en inspirant aux Seykes ce zèle qui rend méritoire tout acte de cruauté commis envers un ennemi de sa religion. Pour parvenir à repousser les attaques d'hommes ainsi fanatisés, il

(1) Dans le voisinage des montagnes du Pendj-âb.

ne falloit pas moins que les forces entières de l'empire moghol. Les succès de ce hardi aventurier avoient attiré sous ses drapeaux une multitude de prosélytes ; les uns pour se mettre à l'abri de la rapacité du gouvernement seyke lui-même, les autres, pour se soustraire aux demandes justes ou exagérées du gouvernement moghol ; d'autres, enfin, dans l'espérance de participer au pillage du Pendj-âb. La plupart de ces nouveaux convertis étoient des tribus des Djàttes et des Goudiers (1), qui constituent la principale population des provinces septentrionales de l'Hindoustân. On les regarde comme des cultivateurs industrieux et actifs, mais d'un caractère turbulent. Après un combat long et terrible, Bendah fut fait prisonnier par les troupes mogholes, conduit à Dehly, où il souffrit une mort ignominieuse avec un courage héroïque (2).

(1) Les Seykes Khâlssah sont presque tous originaires de ces tribus indiennes, dont la dernière a été à peu près anéantie en 1796, comme on le verra dans une de mes notes, placées au commencement du *Précis historique sur les Rohillahs*, immédiatement après celui-ci (L-s.)

(2) En 1714. — Voyez une notice circonstanciée sur ce

La mort de Bendah entraîna la ruine de la puissance des Seykes; leur secte même parut anéantie. Ferakh-Syr promulgua une loi, qui condamnoit à mort tout seyke fait prisonnier et qui refuseroit d'embrasser la religion musulmane. L'empereur mit leurs têtes à prix, et on les poursuivit avec tant d'activité et d'acharnement, que l'on n'entendoit plus même prononcer le nom de seyke dans l'empire moghol. Ceux qui tenoient encore aux dogmes de Nanek, se réfugièrent dans les montagnes situées à l'extrémité du Pendj-âb, ou se coupèrent les cheveux, et abjurèrent extérieurement leur religion.

personnage intrépide, dans le second volume de l'*History of the Dekkan, etc.*; by J. Scott, t. II, art. Farrok Seer. (L-s.)

CHAPITRE VI.

Les Seykes se remontrent. — Ils reculent les bornes de leur territoire. — Triste état de la puissance moghole. — Adynâ-Beyg recherche l'alliance des Seykes. — Leur guerre avec les Afghâns. — Ceux-ci leur détruisent 52,000 hommes de cavalerie. — Les Seykes reprennent l'offensive et remportent une victoire sur les Afghâns. — Ils prennent Lâhôr. — Ahhmed-Châh renonce à ses projets sur le Pendj-âb.

Ce n'étoit réellement qu'un volcan concentré dans les entrailles de la terre et qui, d'un moment à l'autre, devoit éclater avec plus de violence pour ne plus s'éteindre, et surtout pour dévorer tous les pays où couleroient ses laves enflammées. Trente ans entiers les Seykes restèrent ignorés; on avoit même oublié leur existence, quand tout à coup on les vit paroître en armes au moment où Nâdir-Châh quitta Dehly (1). L'armée persane, succombant sous le poids des dépouilles de l'Hindoustân, marchoit sans ordre. Son arrière-garde fut attaquée par un parti de cavalerie seyke, qui enlé-

(1) En 1739.

va le bagage de cette arrière-garde, et fit un énorme butin. Pendant les troubles et les malheurs de toutes espèces qui suivirent la première invasion des Afghâns et celle des Persans (1), les Seykes, sortis de leur retraite, se montrèrent plus audacieusement que jamais. Ils formèrent un corps assez nombreux d'aventuriers de différentes nations, et prirent réellement une existence militaire.

Malgré la mort de leur chef et la proscription dont chacun d'eux étoit individuellement frappé, les Seykes, pendant les temps les plus désastreux, n'avoient cessé d'aller, secrétement, en pélerinage à Amret Ser; et comme dans la suite le gouvernement moghol fut obligé de s'occuper d'objets qui n'exigeoient pas moins que toutes ses forces réunies, on laissa les Seykes visiter tranquillement le lieu favori de leur dévotion. Ils finirent par en faire la capitale de leur petit territoire.

Le gouverneur de Lâhor (2), sous le

(1) En 1739 et 1740.

(2) Myr Menou, fils de Qamar-éd-Dyn, vézyr de Mohhammed Châh.

règne d'Ahhmed-Châh (1), alarmé de l'accroissement que prenoit la puissance des Seykes, et des ravages de toutes espèces qu'ils avoient déjà exercés dans la province qui lui étoit confiée, leur livra une attaque des plus vigoureuses. Il y a même tout lieu de croire qu'il seroit parvenu à les anéantir ; mais ce peuple eut un protecteur zélé dans un nommé Korah-Mel, de la secte des Khaouâlssah. C'étoit le ministre de ce gouverneur ; il détourna son maître de profiter des avantages qu'il avoit déjà remportés.

Adynâ-Beyg-Khân, officier attaché au gouverneur de Lâhor, avoit été envoyé à la tête d'une armée, pour porter la guerre au milieu même du pays des Seykes : il y avoit répandu la terreur et la désolation. Ayant rencontré leur armée non loin du village de Makiavarah, dans les districts septentrionaux du Pendj-âb, il l'avoit complétement battue et taillée en pièces. Cet événement mémorable eut lieu dans le cours de 1749. Bientôt après, Korah-Mel détermina le gou-

(1) Ce prince monta sur le trône en 1747, et fut déposé en 1753.

verneur de Lâhor, qui avoit des occupations encore plus importantes, à faire un traité solide avec les Seykes. Ceux-ci profitèrent de la tranquillité qu'on leur laissoit pour agrandir leur domaine, qui s'étendoit depuis le voisinage de Lâhor jusqu'au pied des montagnes.

Tant que Korah-Mel vécut, il eut assez de crédit sur l'esprit des Seykes pour les empêcher de sortir de leurs limites et pour arrêter leurs brigandages; mais cet officier ayant péri dans un combat contre les Afghâns, et la mort du gouverneur même de Lâhor, arrivée l'année suivante, ayant provoqué une lutte entre différens compétiteurs qui vouloient lui succéder, les Seykes profitèrent de ces circonstances difficiles pour établir leur pouvoir sur des bases solides. Ils y ont si bien réussi, que, malgré les atteintes qui leur ont été portées, ces brigands, originairement sans constitution et sans propriétés, sont devenus souverains d'un vaste domaine. Le préjugé, si favorable à la splendeur et à la stabilité de l'empire des Moghols de l'Inde, que l'on regardoit comme

invincibles dans tout l'Orient, s'est évanoui. Cet empire n'est plus qu'un immense théâtre, où des bandes d'aventuriers déploient leur courage et leur audace, et trouvent sans cesse des appâts et des alimens pour leur ambition et leur avarice. Les territoires méridionaux en ont été démembrés, et les provinces septentrionales, aussi-bien que la capitale, pillées, ravagées alternativement par les Persans, les Afghâns, les Mahrattes et les Seykes.

Les gouverneurs de Lâhor se succédèrent rapidement, jusqu'à ce que cette province tomba entre les mains d'Adynâ-Beyg-Khân (1). Il étendit son autorité sur tout le Pendj-âb, et fut ouvertement avoué par la cour de Dehly, malgré les engagemens qu'elle avoit contractés avec Ahhmed-Châh Durrâny. Ce chef, de l'aveu même du gouvernement impérial, avoit annexé le Lâhor à ses domaines. L'humeur turbulente des Seykes et leur goût pour le brigandage, fournirent à Adynâ-Beyg de fréquentes occasions de déployer son courage et ses talens

(1) Le même qui défit les Seykes à la bataille de Makiavarah.

militaires pour les réprimer. Mais ayant réfléchi sur les avantages qu'il y auroit pour lui à s'allier avec un peuple qui l'obligeoit à se tenir sans cesse en état de guerre, Adynâ-Beyg fit, en effet, un traité avec les Seykes: les principales bases de ce traité étoient d'attaquer et d'exterminer de concert les Afghâns (1), dont les Seykes se chargeoient de piller le territoire, sans que leur allié pût réclamer sa part du butin. Celui-ci ne manquoit jamais de relever, avec vigueur, toutes les infractions au traité que les Seykes pouvoient commettre, de manière qu'il leur arriva bien rarement de troubler la paix pendant la durée de son administration.

Irrité des intrigues et des secours militaires que le cabinet de Déhly employoit en faveur du gouverneur de Lâhor, Ahhmed-Châh Durrâny conduisit, en 1756, une armée dans l'Inde. Il vouloit recouvrer le Pendj-âb et punir Ghâzy êd-Dyn, ministre de A'lem-Guyr II, qui s'étoit emparé de l'autorité suprême dans la capitale. Adynâ-

(1) Les Afghâns, à cette époque, possédoient un canton qui s'étendoit depuis la rivière de Tchinân jusqu'à l'Indus.

Beyg

Beyg, partisan zélé de ce ministre, avec qui il faisoit cause commune, n'ayant pas des forces suffisantes pour se mesurer avec Ahhmed, alla se réfugier dans les montagnes voisines, et y resta caché jusqu'à ce que le prince âfghân fut retourné dans ses provinces septentrionales.

En 1757 ou 1758, une armée nombreuse de Mahrattes ayant soumis tout le territoire voisin de Dehly, entra victorieusement dans cette capitale, où les vainqueurs exercèrent un pouvoir absolu. Adynâ-Beyg, qui sentoit tous les avantages que lui procureroit une alliance avec les Mahrattes, représenta aux chefs qu'il leur étoit facile de s'emparer des places du Pendj-âb, dont les garnisons étoient prodigieusement affoiblies depuis le départ d'Ahhmed-Châh. Il leur offrit de les aider de ses propres forces, et surtout de l'influence qu'il avoit dans ces cantons. L'armée mahratte ne tarda pas à marcher vers le Pendj-âb, et s'empara de tout le pays jusqu'à la rivière de Djalem (1). Les Afghâns furent chassés du Serhind et du

(1) La 5e. et dernière rivière du Pendj-âb du côté de l'ouest.

Lâhor. Appelés dans le Dekehan pour appaiser des troubles intérieurs suscités pendant leur absence, les officiers mahrattes nommèrent gouverneur de Lâhor Adynâ-Khân, qui avoit si puissamment favorisé les progrès de leurs armes. Il mourut l'année suivante dans un âge fort avancé, il étoit renommé dans l'Inde supérieure pour ses talens militaires et politiques.

La puissance transcendante des Mahrattes en imposoit aux Seykes; ils craignoient d'exciter le ressentiment d'Adynâ-Beyg; de manière que, pendant toute la durée de son administration, ils n'osèrent exercer aucun brigandage dans les districts inférieurs. Mais ils ne manquèrent point de harceler les Afghâns toutes les fois que Ahhmed-Châh les amena dans l'Inde. Ils en égorgèrent plusieurs détachemens, et les poursuivirent constamment avec autant d'acharnement que d'intrépidité.

L'armée combinée des chefs Hindous ayant été mise en pleine déroute à la bataille de Pannibet (1), par Ahhmed-Châh, réuni

(1) Livrée au commencement de 1761.

aux chefs musulmans de l'Hindoustân, les Mahrattes furent chassés des provinces septentrionales de cet empire, et le vainqueur résolut de tirer une vengeance éclatante des Seykes. Ils avoient profité de sa courte absence, vers la fin de la même année, pour s'emparer de la plus grande partie de la province de Lâhor. Dès le commencement de 1762, il entra dans le Pendj-âb à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, dispersa les Seykes par tout où il en trouva, et répandit une terreur universelle. Tout le bas pays ne tarda pas à être soumis; et les Seykes, effrayés autant par les cruautés des soldats vainqueurs que par la rapidité de leurs succès, abandonnèrent la plaine et se réfugièrent, avec leurs familles, au pied des montagnes. Une portion considérable de ce peuple s'étoit retirée dans les cantons septentrionaux du Serhind et à plus de 100 milles de Lâhor, où se trouvoit alors cantonnée l'armée âfghâne. Les fugitifs se flattoient que cette distance considérable les soustrairoit aux poursuites du vainqueur; mais les

mouvemens n'étoient pas moins rapides que terribles. Une marche forcée le porta, en moins de deux jours (1), dans ces cantons, où il tailla en pièces, dit-on, 25 mille hommes de cavalerie seyke. Ceux-ci, dans les jours de leur prospérité, avoient détruit ou profané les mosquées et tous les lieux de dévotion chers aux Musulmans; ils avoient même employé la violence pour contraindre les vaincus à embrasser la religion de Nanek. Ils éprouvèrent, à leur tour, les terribles effets de la vengeance des vainqueurs : Amret Sir fut rasée et les eaux sacrées remplies de ses ruines. On éleva des pyramides, qui furent couvertes avec les têtes des Seykes. On ajoute même que leur sang servit à laver les murailles des principales mosquées qu'ils avoient profanées; expiation bien digne de la sanguinaire et intolérante religion de Mohhammed. Loin de glacer le courage des Seykes, ces cruautés l'irritèrent. Ils sortoient de leurs retraites pour tomber sur l'arrière-garde des Afghâns, et

(1) Au mois de février 1762.

égorgèrent plusieurs de leurs détachemens.

L'Afghânistân, composé de provinces nouvellement subjuguées ou acquises, habité par un peuple intraitable et guerrier, exigeoit une surveillance active et la présence même du souverain. Ahhmed-Châh fut obligé de s'y rendre vers la fin de 1762. Avant de partir, il eut la précaution de laisser dans le canton de Lâhor un corps de troupes assez considérable, commandé par un officier d'un rang distingué. La capitale, en outre, étoit gardée par une nombreuse garnison.

A peine Ahhmed fut-il parti, que les Seykes, descendus de leurs différentes retraites, fondirent sur le Pendj-âb, où ils répandirent la désolation, défirent les Afghâns dans plusieurs actions, mirent le siége devant Lâhor, et s'en rendirent maîtres. Ce fut alors qu'ils purent assouvir leur haine et leur ressentiment. Les mosquées, que les Musulmans avoient reconstruites ou restaurées, furent démolies avec tous les témoignages du mépris et de l'indignation. Les Afghâns, enchaînés, furent contraints d'en-

laver les fondations avec le sang des pourceaux. On leur fit aussi recreuser le réservoir d'Amret Sir, comblé par eux l'année précédente. Il faut pourtant avouer, à l'honneur des Seykes, qu'ils surent dominer leur ressentiment et mettre des bornes à leur vengeance; car quoique le souvenir des persécutions et des atrocités exercées par les Afghâns fut profondément gravé dans leur mémoire, ils ne firent point mourir de sang froid un seul prisonnier.

On trouve bien dans les mémoires de ce peuple une relation de la bataille livrée aux Afghâns, avant la prise de Lâhor; mais je suis fort éloigné d'y avoir une entière confiance. Tous les matériaux que j'ai pu consulter ne viennent nullement à son appui; en outre, elle donne à cette bataille une issue qui ne me paroît pas conforme aux succès non-interrompus et universellement connus des armées âfghânes dans l'Inde, sous le commandement d'Ahhmed-Châh. Suivant cette relation, le combat se livra au mois d'octobre 1762, lorsque le corps de la nation seyke se montoit à 60,000 hommes de cava-

lerie, et s'étoit rassemblé auprès des ruines d'Amret Sir (1), pour une certaine cérémonie. Là, ils résolurent, comptant bien être attaqués, d'attacher l'existence de leur nation à l'issue du combat. Ahhmed-Châh étoit alors campé à Lâhor. Il conduisit une force imposante vers Amret Sir, et attaqua aussitôt les Seykes. Ceux-ci, transportés par la rage de la vengeance, exaltés par la vue du territoire consacré aux fondateurs de leur religion, dont les monumens avoient été détruits par l'ennemi qui venoit les provoquer, déployèrent un courage invincible; l'action dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Ahhmed-Châh, contraint d'abandonner le champ de bataille, regagna précipitamment Lâhor. Les Seykes le poursuivirent, prirent la ville après un siége de courte durée, et Ahhmed-Châh, qui s'étoit enfui avant la reddition de la place, traversa l'Indus. Je ne vois qu'une seule conjecture probable à tirer de ce récit fort incertain, c'est que l'armée d'Ahhmed-Châh étoit déjà considérablement diminuée

(1) Cette place est à environ 40 milles Est de Lâhor.

à l'époque où il livra cette bataille (1). Mais, sans nous appesantir sur des faits incertains et qu'il nous est impossible d'éclaircir, nous allons reprendre, d'après des mémoires plus exacts, le fil des expéditions d'Ahhmed Durrâny. A son retour dans le Pendj-âb, pendant l'automne de 1763, il reprit Lâhor et expulsa encore les Seykes du bas pays. Ses succès, quoique bien prononcés, ne furent avantageux ni pour lui-même, ni pour le pays qu'il avoit reconquis; car ils ne furent signalés que par le meurtre et les rapines. Pendant la courte absence qu'il fit l'année suivante, les Seykes ravagèrent le Pendj-âb, en chassèrent les garnisons âfghânes, et poursuivirent le cours de leurs conquêtes avec tant de rapidité, que, pendant l'année 1764, ils avoient envahi un territoire qui s'étendoit depuis les bords de l'Indus jusqu'aux districts de Dehly.

Pendant les trois années suivantes, Ahhmed-Châh continua de faire la guerre aux

(1) On ajoute aussi qu'il arriva une éclipse totale de soleil le jour du combat. Les Seykes regardèrent comme d'un bon augure ce phénomène, qui contribua beaucoup à décourager les Musulmans.

Seykes; mais n'ayant point de trésor dans l'Inde, et craignant les funestes conséquences qui pouvoient résulter de son absence pour ses propres Etats, il fut rebuté des difficultés qu'il éprouvoit à réduire un peuple nombreux, qui, chassé de ses plaines, trouvoit des retraites impénétrables dans les montagnes et dans les forêts. Ajoutons que ce qui lui rendoit les Seykes plus redoutables, c'est leur courage invincible et leur opiniâtreté à toute épreuve.

Après l'année 1767, époque de la dernière expédition d'Ahhmed-Châh dans l'Hindoustân, ce prince paroît avoir renoncé entièrement au projet de subjuguer le Pendjâb. Les Seykes devinrent maîtres paisibles de ce vaste pays; ils y consolidèrent leur autorité, y établirent, d'une manière solide, leur religion, pour la propagation et la défense de laquelle on leur a vu souvent déployer une valeur et une persévérance vraiment admirables.

Tymoùr-Châh, fils d'Ahhmed et son successeur dans l'Afghânistân, a fait plusieurs fois la guerre aux Seykes avec des succès

fort équivoques. Dans une de ses dernières expéditions dans l'Inde, il s'empara de la ville et d'une grande portion de la province de Moultân. Les Seykes, contre leur usage, n'opposèrent qu'une foible résistance. On pourroit, à certains égards, accuser leur conduite de pusillanimité, surtout quand on connoît le caractère indolent de Tymoùr Châh. Mais c'est plutôt une conséquence naturelle de leurs éternelles divisions et de la crainte que le corps entier de la nation témoigne de voir augmenter la puissance d'un de ses membres.

CHAPITRE VII.

ETENDUE du territoire des Seykes à différentes époques.

* Sous le règne de Châh-A'lem-Guyr second (1), les domaines des Seykes étoient bornés, au couchant, par le pays de Kâboul, et s'étendoit vers l'Est jusque dans le voi-

(1) A'âïs-êd-Dyn, surnommé A'lem-Guyr II, monta sur le trône en 1753; il étoit fils de Mo'ez-êd-Dyn, et petit-fils de Béhâder Châh; il succéda à Ahhmed, qu'un rebelle ômrâ, nommé Ghâzy, avoit fait déposer et priver de la vue par le moyen d'un fer rouge. Ce même ômrâ, qui avoit contribué à

sinage de Dehly ; au nord, par une file de hautes montagnes ; au sud, il comprenoit le Moultân et la ville de Tattah, située sur les bords du Sind ou plutôt dans une île formée par ce fleuve. Lâhor, capitale du Pendj-âb, fut choisi alors pour chef-lieu des Etats seykes, et depuis ce temps, a conservé ce titre.

* A l'époque où M. Dow publioit la 2e. édition de son histoire de l'Hindoustân, c'est-à-dire, vers 1770, les Seykes possédoient toute la province du Pendj-âb, la plus grande partie du Moultân, du Sind, et les deux bords de l'Indus, depuis Kachmyr jusqu'à Tattah ; enfin, tout le pays situé vers Dehly, depuis Lâhor jusqu'à Serhind (1).

En 1782, les Seykes avoient pour limites, au nord, la chaîne de montagnes qui traverse obliquement l'extrémité supérieure du Pendj-âb ; à l'Est, les possessions de l'empe-

l'élévation de A'lem-Guyr, le fit massacrer en 1760. Il eut pour successeur le malheureux Châh-A'lem, dont on connoît la triste destinée. Voyez Dow's *History of Hindost. translated from the Persian of Ferishtah*, t. II, p. 360-370, 2e. édit. (L-s.)

(1) *Dow's history of Hindost.*, t. II, p. 384, 2e. édit. (L-s.)

reur et de ses officiers, lesquelles touchent à Pannibet et à Kernâoùl; au sud-est, les districts d'Agrah; au sud, le Moultân; à l'ouest, l'Indus, excepté les terrains où se trouvent dispersés la ville d'Attok et quelques petits cantons qui en dépendent avec les domaines de différens chefs.

* Une excellente carte de l'Inde, nouvellement dressée (1) par le modeste et savant Barbié du Bocage, déjà si avantageusement connu par l'atlas du *Voyage d'Anacharsis*, nous prouve que si les Seykes ont fait quelques pertes du côté du midi, vers l'embouchure de l'Indus, ils s'en sont amplement dédommagés vers le nord, puisqu'ils possèdent maintenant le Moultân, la ville d'Attok, et leurs domaines s'étendent jusqu'aux frontières du pays de Kachmyr.

* Au reste, on ne doit point être étonné de ce que les limites d'un peuple aussi turbulent que les Seykes éprouvent des variations continuelles. Ils possèdent plusieurs

(1) Pour accompagner *le tableau de la Grande Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises, etc.*, par le cit. Baert; ouvrage aussi exact qu'intéressant, publié dernièrement en 4 vol. in-8°. (L-s.)

grandes villes, parmi lesquelles on remarque Pettialy, Herrial, Laeh-Gor, Serhind, Châh-âbâd, Tenasser, Behker, sans oublier Moultân (1).

Les Seykes se sont emparés de la plus grande partie du territoire de Zabitah Khân (2), et ne lui ont laissé que le fort de Gous-Gor, avec un domaine fort limité dans le voisinage. Ce chef, fils dégénéré du courageux Nadjeb êd-Doùlah, n'a opposé presque aucune résistance. On dit même que pour flatter ses ennemis et arrêter

(1) Franklin's *History of the Reign of Shah Aulum, etc.*, p. 74, 75. Le major Rennell donne, au territoire des Seykes, 400 milles de long sur 150, 200 et même 320 milles de large. (L-s.)

(2) Le territoire de Zabitah Khân, fils de Nadjeb êd-Doùlah, se nomme Saharangpoùr, avec une capitale du même nom. Cette ville est située dans la portion supérieure du Doù-âb, dans le voisinage des montagnes de Séoùâlik, vers le 30e. d. 5 min. de latit. nord, et 75 deg. 5 min. de long. Est, à 70 milles Est de Dehly. « C'étoit un djâhguyr donné à Nadjeb êd-Doùlah, pour récompense des services qu'il avoit rendus à l'État. Ce territoire commence au pied des montagnes de Séoùâlik, et est borné au nord par la forteresse de Gous-Gor; à l'Est, par Sakeltâl sur le Ganges; à l'ouest, par le Pergannah de Simly; et au sud, par la ville de Meret. Le sol est extrêmement fertile; il produit des grains, des cannes à sucre, et du tabac en très-grande abondance. Avant qu'il eût souffert des commotions intestines qui troublèrent le règne des successeurs d'Aureng-zeb, ce canton étoit regardé comme

leurs progrès, il prit un nom seyke (1), et professa ouvertement la religion de Nanek. Sa lâcheté et son apostasie ne lui furent pas d'un grand avantage, car lorsque M. Forster traversa le Doù-âb, les Seykes investissoient sa propre forteresse, et il avoit été réduit à appeler à son secours un corps de leurs mercenaires. Son fils, nommé Gholâm Béhâder, lui succéda en 1785; quoique guerrier courageux et respecté des Seykes, il n'a pu encore secouer leur joug.

Au commencement de 1783, un détachement seyke traversa les districts de Gous-Gor pour s'approcher du Ganges, à l'endroit où il forme la limite occidentale du Rohilkend. Leur intention étoit de traverser ce fleuve et de faire une invasion sur le territoire du vézyr. M. Forster étoit alors dans ces cantons; il fut témoin de la désolation et de l'effroi des habitans; ils abandonnèrent le plat pays et se retirèrent dans des forteresses ou dans des endroits inac-

un des plus fertiles de tout l'empire. Voyez *Will. Franklin's history of Shah Aulum*, p. 39 et 40, et la grande carte de l'Hindoustân, par le major Rennell, lettres D o. (L-s.)

(1) Dherm Sing.

cessibles à la cavalerie. La difficulté de passer le fleuve à la vue des troupes du vézyr stationnées sur l'autre bord, détourna les Seykes d'exécuter leur projet.

Au commencement de 1785, les Seykes assemblèrent encore leurs forces, traversèrent le fleuve, et ravagèrent le Rohilkend (1), à la distance de 100 milles. Ils s'en retournèrent chez eux paisiblement et sans être inquiétés. On voit qu'ils peuvent traverser le Ganges quand il leur plaît, et ordinairement exercer, de l'autre côté, leurs brigandages sans craindre la résistance.

Telle est, en abrégé, l'histoire de l'origine des Seykes, de leurs premiers établissemens et de la rapidité avec laquelle ils ont conquis un vaste domaine et consolidé la puissance dont, maintenant, ils jouissent et surtout ils abusent. Nous avons vu ce peuple aux prises avec les forces de l'empire moghol à deux époques différentes; nous l'avons vu tellement écrasé par la supériorité de son ennemi, que cette secte fut à

(1) On verra plus bas, dans la *Notice sur les Rohillahs*, une description de ce canton. (L-s.)

deux doigts de son anéantissement. Sa guerre avec les Afghâns la mit dans une situation encore plus critique. C'étoit l'époque où les Seykes venoient de jeter les fondemens de leur puissance; les ravages d'un ennemi formidable n'en furent que plus cruels; arrachés du sanctuaire de leur religion, persécutés avec une rage qui sembloit s'accroître avec la force de leur ennemi, ils ont conservé, jusqu'à la dernière extrémité, l'espérance et des ressources. Ardens à saisir les moyens qui s'offroient à eux, il durent à leur invincible persévérance de triompher du plus puissant prince d'alors. Il faut convenir aussi que des causes indirectes, mais non moins efficaces, ont bien contribué à créer et à établir, d'une manière stable, la puissance des Seykes. Nous avons déjà observé que ce peuple ne commença à se montrer qu'à l'époque où l'empire moghol perdoit son énergie et sa vigueur; lorsque les commotions intestines, les intrigues d'une Cour corrompue par le luxe et la débauche, et la révolte des gouverneurs éloignés favorisoient les vues ambitieuses des particuliers

et

et la défection envers la cause commune.

L'avantage bien décidé que le gouverneur de Lâhor remporta sur les Seykes, suffisoit pour les empêcher long-temps d'acquérir la haute importance dont ils jouissent maintenant dans l'Hindoustân; mais, selon toutes les apparences, ils ne furent préservés des funestes suites de leur défaite, que par la médiation du ministre de ce gouverneur. Korâh-Mel étoit Seyke, et devoit conséquemment prendre les intérêts et la défense de sa secte. Une donation considérable qu'il fit à son maître ajouta une nouvelle force à son éloquence. Enfin, grâce à la situation fâcheuse où se trouvoient les possessions d'Ahhmed-Châh dans l'Afghânistân et dans la Perse, où sa présence étoit indispensable, les Seykes eurent toutes les facilités possibles de conquérir le Pendj-âb. Il est probable que si le prince afghân eût pu continuer la guerre dans l'Hindoustân, les Seykes, pendant sa vie, n'auroient acquis aucune consistance.

CHAPITRE VIII.

Gouvernement des Seykes. — Altérations qu'il a éprouvées. — Ses inconvéniens. — Fierté républicaine des Seykes. — Leurs prêtres entièrement étrangers aux affaires temporelles.

Il est assez difficile de bien caractériser le gouvernement Seyke, on le prendroit d'abord pour une espèce d'aristocratie; mais en l'examinant avec plus d'attention, on y reconnoît beaucoup de choses du gouvernement populaire. Les membres de l'Etat n'ont aucun titre ni aucune distinction honorifique. Les égards que l'on témoigne aux chefs militaires, sont attachés à la charge qu'ils exercent, et ne doivent être attribués qu'à la subordination nécessaire dans toutes les armées. Quoique les militaires seykes reçoivent des ordres de leurs officiers, et soient obligés de leur obéir, néanmoins il est rare qu'on leur inflige des châtimens. Les chefs, ordinairement, n'ont pas plus de 50 hommes sous leurs ordres, et sont, en conséquence, très-nombreux; de ma-

nière que tous les mouvemens se font sans ordre et tumultueusement. La plus parfaite égalité civile règne parmi eux, et l'on ne souffriroit pas qu'une classe d'hommes, quelles que soient leurs richesses ou leur puissance, osât s'y soustraire. Lorsque le conseil général de la nation s'assembloit, il étoit composé de l'armée toute entière, et chaque membre avoit droit d'émettre son opinion; on décidoit à la majorité des voix. Cependant, au milieu de cette égalité si absolue, les prêtres, dont l'esprit est toujours le même chez les peuples plus ou moins policés, ont encore su se créer un petit titre, au moins honorifique. Les descendans des dix premiers grands prêtres se nomment quelquefois *Pyr-zâdeh*, (descendans de saints ou de prophètes).

Les Seykes Khâlssah, ceux même de la plus basse classe, sont d'une humeur turbulente et d'une arrogance qui fait la base principale de leur caractère. M. Forster en a vu lui-même un trait qui mérite d'être raconté.

En voyageant dans le pays de Siringna-

gor, il rencontra un cavalier seyke, et désirant de faire connoissance avec lui, notre anglais le traita avec les plus grands égards; mais ce seyke reçut toutes ces marques d'attention avec le plus profond dédain, et témoignoit également le même mépris pour tous les passagers de la kâravâne. Sa réponse, lorsque M. Forster lui demanda le nom de son chef, fut parfaitement conforme au caractère connu de sa nation. « Mon » chef! s'écria-t-il en prenant le ton et la contenance qui annoncoient que l'idée seule de la servitude le révoltoit; apprends que » je n'ai point de supérieur sur la terre, » et que je ne reconnois d'autre maître » que mon prophète ».

Tant que l'intérêt commun dirigea leurs opérations, le gouvernement civil et militaire des Seykes étoit confié à des assemblées générales et d'un temps limité, qui surveilloient et conduisoient les différentes parties de l'administration. C'étoit dans la grande convention, nommée *Gourimatta*, que l'armée traitoit des affaires les plus importantes de l'Etat; telles que les déclara-

tions de guerre, les alliances, la paix, et les différens objets relatifs au service de l'armée; on présentoit, à cette assemblée, le montant des contributions perçues dans le cours de l'année pour le compte du trésor public. On le partageoit entre les chefs, proportionnellement au nombre de leurs troupes. Ceux-là étoient obligés d'en distribuer une partie à leurs soldats; car, ces derniers, pour le moindre mécontentement, n'hésitoient pas à quitter leur chef pour en suivre un autre d'une humeur plus généreuse et plus populaire. On chargeoit des officiers en sous ordre de tenir la correspondance politique de l'Etat, et de surveiller les approvisionnemens de guerre.

L'administration des affaires ecclésiastiques étoit confiée à une société d'hommes pieux ou espèce de religieux, composée, en grande partie, des descendans de leurs premiers grands prêtres, mais qui n'exerçoient aucune influence sur tout le temporel de l'Etat.

Tel fut, à peu près, l'esprit des principaux réglemens établis par les premiers

chefs des Seykes, tant que ce peuple uni eut le même but dans sa conduite et dans ses projets. Mais leurs domaines s'étant considérablement agrandis, on les a divisés en une multitude de petits Etats, qui ont leurs intérêts particuliers, sans s'embarrasser du plan général. Il est rare, maintenant, que l'on convoque la grande convention; et, depuis leur guerre contre les Afghâns, les Seykes ne se sont pas réunis pour soutenir une querelle commune.

CHAPITRE IX.

État militaire des Seykes. — Leurs armes. — Vénération qu'ils témoignent pour leur sabre. — Leur manière de combattre. — Ne tiennent pas au feu. — Leur vigueur et leur tempérance. — Dénombrement de leurs forces. — Note intéressante sur les Seykes, par M. le colonel de Polier. — Commerce des Seykes. — Observations politiques sur ce peuple.

Leur force militaire consiste essentiellement dans la cavalerie; ils ont un peu d'artillerie, mais mal servie. Leur infanterie

est peu estimée. Elle forme la garnison de leurs forts, et est employée aux plus basses fonctions du service.

L'armure d'un cavalier seyke consiste en un mousquet à mêche et un sabre d'une trempe excellente. Son cheval est fort et bien taillé. Ils ont, pour leur sabre, une vénération religieuse, bien excusable chez un peuple aussi passionné pour le métier des armes, auquel il doit, en effet, l'acquisition et la conservation de son indépendance et de sa puissance. Avant de manger avec une personne d'une autre religion, un seyke tire son sabre et le passe sur les mets, en récitant quelques prières; ensuite, il croit pouvoir, sans scrupule, participer au repas. M. Forster a vu des partis de seykes de deux cents cavaliers équipés de la manière que nous venons de décrire. Ils sont habillés en bleu, d'une longue robe de toile de coton, qu'ils serrent vers le milieu du corps, avec des manches étroites et une bordure blanche. Leurs armes sont toujours en bon état. Leur équipage consiste en une boîte à poudre et une espèce de giberne, le tout recouvert de

drap écarlate d'Europe, et orné de galons d'or.

La prédilection des Seykes pour les mousquets à mêches et l'usage constant qu'ils font de cette arme, doivent être attribués à leur manière d'attaquer, qui n'est pas la même que celle de toute autre cavalerie indienne. Un détachement de 40 à 50 cavaliers avance, au grand galop, vers l'ennemi, jusqu'à la portée du mousquet et arrête tout court, afin de viser plus surement son coup; ensuite ils retournent promptement, à la distance d'environ cent pas, pour charger leurs armes, et reviennent faire la même manoeuvre. Les chevaux sont tellement dressés, qu'au moindre coup de main ils s'arrêtent tout court au milieu de leur course. * Leur choc (1), comme on voit, est terrible, surtout quand ils agissent contre l'infanterie; mais ils ne tiennent pas contre l'artillerie. Il est reconnu et avéré que quelques pièces de campagne suffisent pour tenir en échec le plus nombreux corps de Seykes. Ainsi, ce n'est point par leur

(1) Franklin's, *histor. of Shah Aulum*, p. 74. (L-s.)

manière de combattre que les Seykes se sont rendus si formidables. Ils doivent leurs succès et leurs conquêtes à une activité sans exemple parmi les habitans de l'Inde, à leur patience à endurer les fatigues, et au vif et profond ressentiment qu'ils conservent des injures. Quant à leur vigueur corporelle, ils la doivent à leur grande tempérance et à l'abstinence de tous ces plaisirs sensuels qui énervent les Musulmans de l'Inde. On a vu des corps de cavalerie seyke faire des marches de 40 ou 50 milles, et continuer ainsi pendant plusieurs jours.

* Les Seykes prétendent pouvoir mettre sur pied 3 ou 400,000 hommes de cavalerie; et pour donner plus de vraisemblance à leur assertion, ils disent que tout homme en état de porter les armes doit avoir un cheval, un fusil à mèche et un sabre.

* Voici l'état des forces des Seykes en 1793 et 1794, dressé par un chef même de cette nation, et donné à M. Franklin, tandis que ce savant anglais se trouvoit à Pannibet en 1793 et 1794 (1).

(1) Voyez Franklin's, *History of Shah Aulum the present emperor of Hindoostan, etc.*, p. 75. (L-s.)

Noms des chefs seykes.

	hommes.
Bidjy Sing, ...	12,000.
Tanah Sing, ...	22,000.
Jessah Sing, ...	14,000.
Kerren Sing (de Châh-âbâd), . .	12,000.
Jessah Sing (de Ramgor), ...	12,000.
Jendet Sing (de Amret Sir), ...	24,000.
Khosal Sing (de Féïz-ûllahpoùr), .	22,000.
Herry Sing (sur les confins du Moultân), ...	40,000.
Ranjet Sing (de Laeh-Gor), . .	70,000.
Chahor Sing (de Pettialy), Lal Sing (de Naoubeh), Gudjepét Sing (de Tchendah), et autres chefs, .	20,000.
TOTAL.	248,000.

* Grâce à la désunion qui règne toujours entre ces chefs, leurs forces sont beaucoup plus effrayantes que réellement redoutables. Il faut convenir qu'aucune autre puissance de l'Inde ne peut mettre sur pied une armée aussi nombreuse.

Comme c'est surtout par leur aptitude

pour le métier des armes que les Seykes ont acquis leur réputation et leur prépondérance, je vais transcrire le portrait qu'en a tracé un officier capable de les apprécier, —* mon respectable, savant et malheureux ami, le colonel Antoine de Polier. Cet officier, après une glorieuse carrière militaire de 30 années dans l'Inde, étoit venu, conduit par son amour pour la liberté, s'établir en France, non loin d'Avignon, où il a péri victime de sa généreuse hospitalité.

« Les Seykes, dit ce savant militaire dans un mémoire qu'il composa à Dehly, sont, en général, forts et bien faits. Accoutumés, dès leur enfance, à une vie laborieuse et frugale, ils font des marches et supportent des fatigues vraiment surprenantes. Dans leurs excursions, ils ne portent ni tente, ni bagage, tout au plus une petite tente pour le principal officier. Ils se mettent à l'abri du mauvais temps sous des couvertures, dans lesquelles ils s'enveloppent aussi quand il fait froid, et qui leur servent à couvrir leurs selles dans les marches. Ils ont, communément, deux et même trois

chevaux chacun ; ces chevaux sont de moyenne taille, vigoureux, ardens, et cependant fort doux. Ils trouvent amplement à s'en fournir dans les provinces de Moultân et de Lâhor, qui passent pour nourrir la meilleure race de chevaux de tout l'Hindoustân (1). Quoiqu'ils témoignent de la joie à la mort d'un de leurs compagnons, ils pleurent sincèrement la perte d'un cheval ; ce qui prouve leur amour pour un animal si nécessaire, en effet, à leur profession favorite.

« Les Seykes se nourrissent de la manière la plus grossière, et aussi mal que les plus pauvres habitans de l'Hindoustân. Du pain cuit sous la cendre et trempé dans un bouillon fait avec toutes sortes de légumes, est pour eux un mets exquis, et dont ils ne se ré-

(1) Le pays de Lâhor passe pour être très-favorable à l'éducation des chevaux et produit d'excellent fourrage. C'est pour cela que les empereurs y ont établi plusieurs haras. On y a envoyé des étalons persans et arabes. Il étoit prescrit, dans tous les haras impériaux, d'envoyer à ceux de Lâhor les chevaux arabes et persans qui, par un accident quelconque, se trouveroient hors d'état d'être montés ; c'est peut-être là la cause de la supériorité actuelle de cette race de chevaux, sur tous ceux que l'on élève dans les autres provinces de l'empire.

galent que quand ils n'ont absolument rien à faire ; autrement, ils se contentent de vesce et d'ivroie grillées et broyées à la hâte. Ils détestent le tabac à fumer, et je ne sais pourquoi. Mais ils s'enivrent bien volontiers avec des liqueurs spiritueuses fabriquées chez eux. Ils ne manquent jamais d'en prendre un verre après une marche de nuit.

» Leur vêtement est fort écourté. Le bleu, que les Hindous regardent comme une couleur de mauvais augure, sert à distinguer les habits des Seykes. Il semble qu'en leur prescrivant cette couleur, Nanek ait eu en vue de leur faire sentir toute l'absurdité de ces préjugés religieux. Un long pantalon bleu, une espèce de manteau bigarré, dont une portion est attachée autour de la ceinture et l'autre jetée derrière les épaules, et un mauvais turban forment leur costume et leur équipage. On distingue les chefs par des bracelets d'or sur les poignets, et par des chaînes du même métal qui entourent leur turban. Ils sont aussi montés sur de meilleurs chevaux ; ces chefs sont nombreux.

Quelques-uns pourtant ont le commandement de 10 à 12,000 hommes de cavalerie ; mais ceux-là sont en très-petit nombre. Les officiers inférieurs n'ont sous eux que 1000 ou 2000 cavaliers, et le plus grand nombre 20 ou 30 seulement. Le chef fournit une partie de ces chevaux, les autres, et c'est le plus grand nombre, appartiennent aux cavaliers ».

Le goût d'indépendance, qui fait essentiellement la base du caractère des Seykes, leur jalousie mutuelle et leur penchant pour la rapine, les empêchent de se réunir fréquemment pour coopérer ensemble à des opérations qui seroient utiles au corps de la nation. Mais, accoutumés à ne suivre que leur ambition personnelle et continuellement tourmentés par la méfiance, ils ne s'occupent que de projets conformes à leurs vues particulières.

Lorsque Mhah Sing secourut le radjah de Jumbo contre les Seykes qui avoient fait une invasion sur le territoire de ce dernier, on a vu leurs troupes se battre pour des intérêts fort opposés.

Avant que les chefs des habitans des montagnes situées à l'extrémité supérieure du Pendj-âb fussent tributaires des Seykes, ceux-ci alloient ravager leur pays, piller leurs habitations, emmenoient les troupeaux, et les enfans mâles qu'ils trouvoient forts et bien constitués. Ils leur faisoient embrasser la religion de Nanek; mais depuis que ces montagnards sont convenus de payer un tribut qui ne se monte qu'à 5 pour 100 du revenu du pays, ils éprouvent peu de vexations de la part des Seykes, excepté quand ils les appellent pour terminer leurs propres différends.

Propriétaires d'un vaste et fertile territoire, s'occupant de l'agriculture au milieu de toutes leurs expéditions guerrières (1), les Seykes doivent jouir d'un immense revenu. Du temps de Bernier, les districts dépendans de Lâhor produisoient, à Aureng-zeb, un revenu annuel de 246 laks 95,000 roupies (52,700,000 fr., en éva-

(1) Ils font d'excellens draps à Pettialy, et des armes à feu, d'une qualité supérieure, qui se vendent dans plusieurs cantons de l'Hindoustân. Franklin's, *History of Shah Aulum*, pag. 75. (L-s.)

luant la roupie 2 fr. 50 centimes). Et d'après l'industrieuse activité des Seykes, il n'y a pas lieu de croire que ce produit ait beaucoup diminué depuis que le Pendj-âb est en leur pouvoir. — * En effet, leur territoire passe pour nourrir une prodigieuse quantité de gros bestiaux, de chevaux, de bœufs, de de vaches et de moutons. Les grains de toute espèce y viennent en abondance. Mais comme les métaux précieux sont rares parmi eux, presque tout ce commerce se fait par échange, surtout dans les villes de manufactures. — Ils font, en outre, des opérations considérables et lucratives avec les provinces voisines. Leurs relations s'étendent jusque dans les cantons les plus éloignés de l'Hindoustân, particulièrement avec le Bengale et le Béhâr; plusieurs riches marchands seykes ont fixé maintenant leur séjour dans ces provinces. Le malheureux Omitchend, qui prit une part si active à la révolution opérée dans le Bengale par les Anglais, étoit un marchand seyke, aussi-bien que son fils adoptif, qui demeure (en 1784) à Calcutta. Les marchands qui peuvent introduire un nouveau

nouveau genre de commerce chez les Seykes, ou qui viennent s'établir sous leur gouvernement, peuvent compter, quelles que soient leur religion et leur nation, sur une franche et entière protection. Ils participent, en outre, à tous les priviléges dont jouissent les naturels. Mais je ne dois pas oublier d'observer que tous ces avantages ne sont accordés qu'à ceux qui se fixent parmi les Seykes ou qui portent des marchandises pour l'approvisionnement de leurs marchés. Quant aux marchands étrangers et aux voyageurs qui se hasardent à traverser le Pendj-âb, ils courent grand risque d'être pillés ou au moins maltraités. Quand il ne leur arrive rien de semblable, c'est une bonne fortune, dont ils sont eux-mêmes étonnés. On imagine aisément combien une pareille conduite retarde, chez ce peuple, les progrès de la civilisation, et nuit à la circulation et au commerce. Ils tarderont d'autant plus à en sentir tous les inconvéniens, que c'est, chez eux, l'effet d'une extrême jalousie envers les étrangers, et d'un goût inné pour la rapine. En un mot, ils

ne peuvent se décider à encourager ou simplement à tolérer une entreprise au succès de laquelle ils n'ont point un intérêt immédiat.

Les Seykes ne tiennent pas rigueur à leurs prosélytes musulmans, pourvu que ceux-ci s'abstiennent de manger de la chair de bœuf, nourriture pour laquelle les Seykes n'ont pas moins d'horreur que les Hindous; qu'ils remplissent les formalités ostensibles, comme de se laisser croître les cheveux, de brûler leurs morts; on leur laisse la plus grande latitude sur tous les autres points de la religion de Nanek. Les Musulmans qui résident dans le Pendj-âb, sont exposés à de fréquentes avanies et aux insultes du bas peuple, qui s'amuse particulièrement à jeter des carcasses de pourceaux et autres objets réputés impurs par les Musulmans, dans les endroits consacrés à leurs actes de dévotion. Il leur est aussi défendu de proclamer, à haute voix, les heures de la prière. Un Seyke qui a tué un sanglier et qui, à son retour de la chasse, rencontre un musulman, le force à rapporter l'animal sur son dos. Enfin, quand un musul-

man veut embrasser la religion de Nanek, on l'oblige quelquefois à prendre entre ses bras la hure d'un cochon, comme une preuve non-équivoque de sa renonciation à sa première croyance.

Ces faits, auxquels il me seroit fort aisé d'en ajouter un grand nombre d'autres non moins authentiques, suffisent pour donner une idée de la fierté et de l'insolence qui font la base du caractère des militaires seykes. Mais il faut aussi attribuer une partie des mauvais traitemens et des humiliations dont ils abreuvent les Musulmans, au ressentiment des injures sanglantes qu'ils en ont fréquemment essuyées.

Les intérêts différens, et souvent même opposés, qui animent les Seykes et surtout leur caractère, les empêcheront, tant que ces causes dureront, de prendre une attitude offensive et inquiétante. Ils n'ont pas non plus cette vigueur dans l'exécution, si nécessaire pour pousser et établir des conquêtes au loin.

Il ne faut pourtant pas se dissimuler que, quand il s'est agit de défendre ou de recou-

vrer leur propre pays, les Seykes ont déployé un courage invincible; ils ont montré une persévérance admirable au milieu des malheurs de toute espèce. Mais pour qu'on leur voye employer ces ressources, il faut qu'un danger commun répande parmi eux une alarme générale, et leur donne une impulsion unanime.

Si, par une suite d'événemens qu'il nous est impossible de prévoir, un chef, homme de génie et recommandable par les importans services qu'il auroit rendus à ses compatriotes, réunit dans ses mains le pouvoir que se partagent des milliers de chefs particuliers, il n'y a pas de doute qu'il ne réussisse à placer sa nation au premier rang parmi toutes celles qui occupent aujourd'hui l'Hindoustân et qu'il ne leur procure, sur les autres, une prépondérance bien assurée.

Au reste, il me paroît impossible que ce peuple vive long-temps en bonne intelligence avec les autres puissances belligérantes de l'Hindoustân. Malgré leurs différentes alliances avec les Mahrattes et l'espèce de concorde qui a régné entre ces

deux nations, elles ne peuvent manquer d'en venir aux mains, et peut-être de s'entredétruire. Madhadjy Scindia, ce chef mahratte qui vient de s'emparer des restes de l'autorité et des domaines du grand moghol, a certainement gagné de vîtesse les Seykes, qui méditoient, sans doute, le projet qu'il a exécuté; et ce sera la cause d'une haine nationale, et peut-être même d'une longue guerre entre les Seykes et les Mahrattes septentrionaux. — * La puissance, vraiment formidable, des Seykes, ain spiré de vives alarmes au gouvernement anglais: il est intéressant de connoître de quelle manière M. Franklin (1) s'efforce de les dissiper. « On peut observer, dit-il, que les intérêts, toujours opposés, des différens chefs seykes, les met dans la presque impossibilité d'opérer une réunion générale et d'agir tous ensemble. En outre, s'ils se déterminoient à attaquer le territoire du vézyr, notre allié, ils seroient aussi obligés de veiller à la sureté de leur propre pays, qui se trouveroit exposé à une invasion du

(1) *History of Shah Aulum*, p. 76. (L-s.)

côté du nord. On sait que Zemân Châh, roi de Kâboul (1), désireroit bien avoir sa part de la fertile province du Pendj-âb, et surtout de se voir en possession de Lâhor, que l'on nomme si emphatiquement la clef de l'Hindoustân. L'attaque qu'il livra à ce pays, en 1796, prouve assez combien ma conjecture est fondée ». M. Franklin me permettra de ne pas entièrement partager l'extrême sécurité qu'il tâche d'inspirer à ses compatriotes, relativement aux Seykes. Ils me paroissent destinés à causer de grandes inquiétudes aux Anglais, surtout si quelque nation européenne entreprenoit de concilier entre eux les Seykes, les Afghâns et les Mahrattes, et réunissoit ses forces avec celles de cette coalition contre leur ennemi commun. (L-s.)

(1) Fils de Tymoùr Châh. (L-s.)

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR
LES ROHILLAHS (1).

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur la nation des Rohillahs (2). — Description du Kottâïr ou Rohilkend (3).

* Les Tatârs âfghâns sont divisés en nombreuses tribus qui, sous la dénomination générale de Patan, occupent toutes les

(1) Je continuerai à user de la même liberté que j'ai déjà prise dans le *Précis historique sur les Seykes*, c'est-à-dire, que j'intercalerai des additions, plus ou moins considérables, dans la notice de M. G. Forster. Ces additions seront indiquées, comme précédemment, par une astérique placée au commencement, et terminées par la citation de l'ouvrage d'où je les aurai tirées. (L-s.)

(2) C'est ainsi que je crois devoir transcrire le Kuthair de M. Forster, le Kutteher de M. Hamilton, et le Kètavier de M. Franklin. (L-s.)

(3) Ce nom dérive du mot âfghân *roh* (montagne). C'est aussi le nom du pays natal des Rohillahs, situé entre Péïchoùr et Kâboul. — *Nota.* Les personnes qui cultivent les langues orientales, ne seront pas fâchées d'apprendre que le mot Rohillah s'écrit avec *rê*, *oùâoù*, *hê*, *lâm* avec Techdyd, *hê*. Son orthographe, suivant mon alphabet harmonique arabe-français, seroit *Ròhyllah*. (L-s.)

F 4



contrées montagneuses limitrophes de l'Hindoustân du côté du nord-ouest. Depuis très-long-temps ils possèdent la plus grande partie de cet immense domaine; en outre, une dynastie de souverains, originaire de ces Tatârs ou Patans, a occupé le trône de Dehly pendant plus de trois siècles; elle ne le céda qu'à un descendant de Tymoùr. Ibrâhym, dernier roi patan de Dehly, fut défait et détrôné par Bâbour en 1525.

* Environ 17 ans après cette mémorable révolution, c'est-à-dire, en 949 de l'hégire (1542 de l'ère vulgaire), l'usurpateur Mohhammed Feryd Chyrchâh se révolta contre le grand moghol Humâyoùn, et l'envoya en exil. Les succès de cet ambitieux causèrent de grands troubles dans les contrées voisines de la capitale; plusieurs habitans prirent la fuite et se réfugièrent dans les provinces les plus éloignées, espérant se soustraire aux vexations du rebelle, en mettant une grande distance entre eux et lui.

* Ce Chyrchâh étoit lui-même *âfghân* ou *patan*. Ce fut alors, qu'espérant de voir sur le trône de Dehly une autre dynastie de

leur nation, ses compatriotes revinrent en foule dans l'Inde s'enrôler sous les étendards du nouvel empereur.

* La plupart de ceux qui avoient pris la fuite à l'apparition de Chyrchâh, remplissoient les premières places de l'Etat; c'étoit des collecteurs des districts, des fermiers du gouvernement; les nouveaux arrivés héritèrent de ces places, et furent élevés, par le prince âfghân, au plus haut degré de puissance et de dignité. Il n'oublia rien, surtout, pour les attirer dans l'Inde et les déterminer à s'y fixer. Après sa mort, Iskender, son neveu et son héritier présomptif, ayant été défait et tué par Humâyoùn, celui-ci remonta sur le trône; mais les Afghâns n'en formèrent pas moins un corps considérable dans ces cantons.

* L'empire moghol ayant été, de tout temps, agité par de nombreuses et violentes insurrections, ces audacieux aventuriers en profitèrent souvent pour s'avancer et se distinguer. Ceux d'entre eux qui parvenoient à rassembler un corps de brigands, alloient offrir leurs services au monarque de Dehly;

offres presque toujours acceptées, parce qu'on regardoit comme une excellente politique d'employer, dans les provinces éloignées du siége de l'empire, des étrangers qui n'avoient point de liaisons, ni d'intérêts dangereux pour l'Etat. Cette mesure peut avoir contribué, pendant quelque temps, à la conservation de la puissance des souverains moghols, et à maintenir l'intégrité de l'empire; mais elle devoit, tôt ou tard, en causer la ruine. Le crédit, l'influence et le nombre de ces aventuriers, alloient toujours en augmentant. Ils finirent par être en état de démembrer la monarchie et même de conserver la possession libre et indépendante des riches provinces qu'ils en avoient détachées.

* Parmi ces petites puissances indépendantes formées avec les débris de l'empire Moghol, une des dernières, mais qui n'est point pourtant la moins considérable, c'est celle qui s'établit dans le canton de *Kottâir*, plus généralement connu, dans ces derniers temps, sous le nom de Rohilkend (1).

(1) *Historical account of the origin, progress and*

* Le Rohilkend ou pays des Rohillahs, se nomme, en sanskrit, Kottâïr. Il renferme la contrée située à l'Est du Ganges, entre le 28 et le 30e. degré de latit. nord, et le 76 à 80e deg. de long. Il commence dans le voisinage de Lall Dong, au pied des montagnes de Kommâyoùn, et s'étend à l'Est jusqu'à la ville de Pillibit. Au nord et à l'ouest, il est borné par le Ganges, et au sud, par le district de Mohhammédy, dans les domaines de Aoude. Sa longueur moyenne est de 180 milles, et sa plus grande largeur de 90 milles. Il va toujours en décroissant jusqu'à ce qu'il se termine en pointe, au nord, à Herdoùâr, où le Ganges traverse les montagnes de Kommâyoùn.

* Le sol du Kottâïr est, en général, un terreau noir et gras, entremêlé en beaucoup d'endroits de sable et de terre rouge. Il a une fertilité peu commune, et il est susceptible d'une grande culture : toutes sortes de grains, la canne à sucre et le tabac y

final dissolution of the gouvernement of the Rohillah Afghâns in the northern provinces of India, compiled from a Persian manuscript and other original papers, by Charles Hamilton. Lond., 1787, p. 27 et suiv. (L-s.)

viennent en abondance. Peu de pays sont réellement plus favorisés de la nature que celui-ci. Des baies et de nombreuses rivières, sans compter les ruisseaux, contribuent à sa fertilité et à son commerce. Parmi ces rivières, nous citerons le Ramgangah, le Deoùâh (ou Gamberah).

* Le Ramgangah prend sa source entre la première et la seconde rangée de montagnes situées au nord-est. Il pénètre dans les plaines de l'Hindoustân par le Ghât de Colly. Après avoir traversé la plus grande partie du Rohilkend, dans une direction sud et sud-ouest, et y avoir répandu la fertilité, il arrive, augmenté par la jonction d'un grand nombre de rivières, non loin de Kanoudje, où il se décharge dans le Ganges. Cette rivière majestueuse, imparfaitement connue jusqu'à ces derniers temps, est navigable pendant sept mois de l'année. Elle est large et rapide ; ses bords sont ornés de gros villages bien peuplés.

* Dans la partie orientale du Rohilkend, le Deoùâh, sortant des mêmes montagnes, traverse la ville de Pillibit ; c'est là que

l'on embarque les plus beaux *sâl*, *sissou* et sapins que l'on puisse voir; on les coupe dans les forêts voisines qui bordent le pied de la montagne de Kommâyoùn. Parvenu à la ville de Châh-Djihânpoùr, le Deoùâh reçoit le Gamberah, dont il prend le nom; et après avoir baigné les murailles des villes de Sindy, de Beroùn et autres places, il rencontre le Ramgangah non loin de l'endroit où celui-ci se jette dans le Ganges.

* Les rivières moins considérables sont le Cossillah, le Nahel, le Byghel, le Dakrah, le Bekrah, le Bisrah et l'Yâr-Oùâfâdâr. Ces rivières contribuent puissamment à la culture et à la fertilité du pays. Des réservoirs, des canaux, des aqueducs distribuent les eaux dans les champs, suivant toutes sortes de directions, mais plus particulièrement dans le djâhguyr de feu Féyz-ûllah-Khân.

* Un autre avantage particulier au Rohilkend, c'est la facilité avec laquelle on s'y procure de l'eau. Outre les grandes et petites rivières dont nous venons de parler, il suffit de creuser, à quelques pieds, pour découvrir de l'eau par tout où l'on en désire.

* Le Rohilkend est si heureusement situé, que les puissances de l'Inde ont toujours attaché une grande importance à sa possession. Dans les temps les plus anciens, le commerce y florissoit : les grandes villes de Châh-âbâd, de Châh-Djihânpoùr, de Bareily, de Bissouly, de Bedâon, d'Aoulah, de Morâd-âbâd et de Sumbul entretenoient des correspondances suivies avec des kâravânes du nord. Ces kâravânes apportoient, dans le Rohilkend, les productions du Lâhor, du Kâboul, du Kachmyr, du Qandahâr et de la Perse; telles que des rubis et autres pierres précieuses, de la tutie, du cuivre, du fer, de l'étain, du plomb, du borax, des drogues, des challes de Kachmyr, des laines de la Karamanie; ils amenoient des chevaux, des mulets, des chameaux, et recevoient, en échange, de gros drap, du sucre, des grains et du tabac.

* Pendant le règne de la dynastie patane dans l'Hindoustân, plusieurs princes de cette famille tinrent leur Cour assez longtemps dans l'ancienne ville de Bedâon; on y voit encore, ainsi que dans plusieurs

cantons du Rohilkend, des vestiges de magnifiques édifices, de palais, de jardins, de mosquées, de colléges et de mausolées.

* Parmi les villes modernes du premier rang, on doit placer Aoulah, Bissouly, Bareily et Pillibit. Comme elles ont été la résidence de ces chefs rohillahs qui fondèrent un nouvel empire dans le Rohilkend, il y a à peu près un demi-siècle, elles méritent de fixer notre attention. Aoulah se trouve située dans le centre et dans un des plus beaux cantons du Rohilkend. Elle est bâtie sur une éminence, d'où l'on découvre tous les environs. Le Neoùâb Neddy longe la ville au sud-ouest; elle a une étendue considérable et de magnifiques bâtimens qui, pour la plupart, sont en ruines. Il en reste cependant assez pour que l'on puisse juger de l'ancienne étendue de la place, et pour gémir sur les funestes effets de l'ambition. Sur le sommet de l'éminence est construite une forteresse en briques : c'est l'ouvrage de A'ly Mohhammed, fondateur du gouvernement Rohillah dans le Kottâïr (ou Rohilkend), et il y tenoit sa Cour. Elle date de 50 ans. L'enceinte du

fort renferme le palais de A'ly Mohhammed, la mosquée cathédrale et autres édifices publics. Les environs d'Aoulah offrent des ruines de palais, de jardins et de mosquées. Tout le territoire adjacent est naturellement beau, mais le défaut de culture lui donne un aspect triste et mélancolique. Aoulah est à 16 milles nord-ouest de Bareily, à 14 milles de Bissouly, et à une égale distance de Dehly et de Pillibit. Bissouly offre également des traces de sa grandeur passée et de l'ancienne splendeur du gouvernement Rohillah. On y voit de plus, la sépulture de la famille de A'ly Mohhammed.

*Bareily est une jolie ville bien bâtie, sur les bords de la Jouah et de la Sonkra réunies. C'étoit la capitale du territoire de Hhâfiz Rahhmet; on y faisoit un commerce considérable. Elle est à 180 milles de Luknau et à 120 milles du Ganges.

* Pillibit est une ville éloignée de 36 milles nord-est de Bareily. Le sage et prévoyant Hhâfiz Rahhmet Khân lui avoit accordé une prédilection particulière à cause de ses ressources commerciales. Afin d'en-

courager

courager le commerce, ce prince fit bâtir un de ces vastes faubourgs connus, dans l'Inde, sous le nom de *Pettah* ou *Cheher-Punâh*, et qui servent de marché aux forteresses auprès desquelles ils sont situés et qui les protègent. Celui-ci étoit environné d'une bonne muraille de briques, et on éleva, dans son enceinte, une belle mosquée. L'avantageuse situation de Pillibit sur le Deoùâh, rendit cette ville le principal comptoir des Rohillahs tant que leur empire subsista. Leur commerce consiste surtout en ces différens bois de construction, nommés, dans l'Inde, sâl, sissou, et en sapins, en sucres et en gros draps; on apportoit, des montagnes d'Almorah, du borax, de la poix, des drogues, de la cire et du miel. Je suis fâché d'ajouter que, pendant ces dernières années, le commerce de cette ville est absolument tombé; le défaut de police, le découragement de l'industrie et les impôts vexatoires perçus par les gouverneurs, l'ont presque anéanti.

* Les revenus du Kottâïr étoient fixés, sur les registres du gouvernement de Dehly, à 5

millions sterlings (environ 110 millions de francs), et l'aspect du pays démontre que cette imposition n'étoit point exagérée. Dans les beaux temps de l'empire moghol, sous le gouvernement même des Rohillahs, qui donnoient une attention toute particulière à l'agriculture, la province pouvoit encore fournir cette somme. Lorsque Choudjâ'a êd-Doùlah en eut fait la conquête, on lui offrit deux millions sterlings du revenu de cette nouvelle acquisition. Depuis cette époque, différentes causes ont contribué à diminuer, de jour en jour, ce revenu; et sous le gouvernement actuel (en 1796), le Kottâïr a bien de la peine à fournir 36 laks de roupies, environ 400,000 livres sterl., (ou 9 millions de francs).

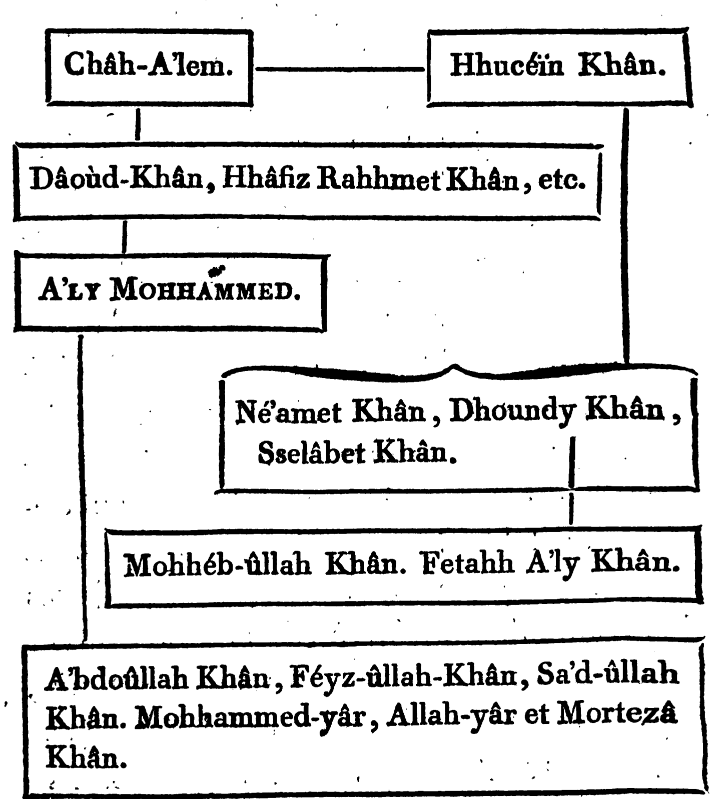
* Nous avons déjà vu que les habitans sont originaires des montagnes de l'Afghânistân, situées entre l'Inde et la Perse. Ils les quittèrent, il y a environ 60 ans, pour s'établir dans le Kottâïr. C'est une race d'hommes courageux, guerriers, également propres au métier des armes et à l'agriculture. Leur gouvernement, conçu d'après

le même système féodal qui prévalut si long-temps en Europe, leur a donné un caractère turbulent et féroce. Ils sont, au reste, d'une patience à toute épreuve dans les malheurs et dans les fatigues, et professent un attachement inviolable pour leurs chefs: on peut leur reprocher, comme à tous les autres Afghâns, la ruse, la perfidie et une profonde vindication. Ces vices, essentiellement adhérens au caractère national et renforcés par des boutades de grossièreté et de férocité, rendent ce peuple très-difficile à gouverner. De là, ces fréquentes révolutions qui brouillèrent tout dans l'intérieur et causèrent des guerres terribles à l'extérieur, tant que dura le gouvernement Rohillah, sous ses différens chefs. On a eu cependant plus d'une preuve que cette tribu féroce, étant conduite avec douceur, peut devenir traitable. Enfin, si un gouvernement sage et juste savoit bien ménager les préjugés des Rohillahs, il pourroit espérer de trouver en eux, non-seulement des sujets soumis, mais encore des alliés sûrs et fidelles » (1).

(1) Franklin's *History of Shah Aulum*, p. 55-60. (L-s.)

* Avant de laisser parler M. Forster, on me permettra d'ajouter encore quelques renseignemens qui ne seront point inutiles pour l'intelligence de cette *notice.*

TABLEAU généalogique de la famille de A'ly Mohhammed, fondateur du gouvernement Rohillah.



Membres du gouvernement du Rohilkend après la mort de A'ly Mohhammed.

Hhâfiz Rahhmet, Dhoundy Khân,	curateurs.	Né'amet Khân, Sselâbet Khân,	ministres assistans.

Fetahh Khân, intendant (*Khân-Samân*).

Ahhmed-Khân, son fils et son successeur.

Serdâr Khân, payeur général (*Bakhchy*).

Ahhmed-Khân, son fils et son successeur.

Autres personnages de distinction.

Myr Menoù, fils du vézyr Qamar-êd-Dyn-Khân, commandant en chef de l'armée moghole pendant quelque temps.

Nadjyb êd-Doùlah, âfghân d'une grande distinction; il remplit les fonctions de ministre à Dehly, en l'absence de Châh-A'lem.

Zabitah Khân, son fils.

Gholâm qadyr, fils de Zabitah.

Qâïm Djenk, chef de la tribu âfghâne de Bounguich, et maître de Ferakh-âbâd.

Ahhmed Khân Bounguich, frère et successeur de Qâïm Djenk.

Muzaffer Djenk, fils et successeur de Ahhmed Khân Bounguich; etc. (1). (L-s.)

(1) Voyez *an Historical account of the origin, progress, and final dissolution of the Rohillah Afghans in the nothern provinces of Hindoostan compiled from*

CHAPITRE II.

Chah-A'lem et Hhucéïn Khân, premiers chefs des Rohillahs. — Notice sur leurs successeurs jusqu'à A'ly Mohhammed.

* Parmi les Afghâns que les circonstances, précédemment décrites, déterminèrent à venir tenter la fortune dans l'Hindoustân, deux frères, nommés, l'un Châh-A'lem et l'autre Hhucéïn Khân, quittèrent leurs montagnes natales et vinrent, en 1084 (1673 de l'ère vulgaire) s'établir dans le Kottâïr (nommé depuis Rohilkend) : les officiers du gouvernement moghol leur procurèrent de l'emploi. Mais on ne sait rien de plus sur ce qui les concerne.

Hhucéïn eut trois fils, Dhoundy Khân, Né'amet Khân, Sselâbet Khân.

Dhoundy jouera un rôle assez important dans le cours de cette histoire.

Châh-A'lem, frère aîné de Hhucéïn, eut deux fils; Dâoûd-Khân, Rahhmet Khân.

* Ce dernier passa une grande partie de sa jeunesse dans une obscurité convenable à

a persian Ms, by Hamilton. 1788, p. 25, 26. (L-s.)

son origine ; il ne s'occupoit que du commerce, et trafiquoit, particulièrement, de Lâhor à Dehly, jusqu'à ce qu'il fut appelé à des places importantes.

* Dàoùd-Khân embrassa l'état militaire. Après avoir rassemblé, vers 1720, une bande d'aventuriers, il alla offrir ses services au vézyr, qui l'employa, en qualité de volontaire, dans une armée envoyée contre les Mahrattes. Ceux-ci avoient acquis une assez grande puissance, et devenoient formidables aux yeux du grand moghol : déjà ils avoient pillé le pays situé entre Narvah et Gualior ; ils avoient même étendu leurs brigandages jusques aux bords de la Jemnah. Dàoùd se distingua dans cette expédition par sa bravoure ; ayant été envoyé, une fois, en détachement, il eut l'adresse de surprendre un parti ennemi qu'il tailla en pièces, et ramena plusieurs éléphans chargés de butin.

*Pour récompense de ses services, Dàoùd reçut en don un petit district, dans le territoire de Bédâon, qui fait partie du Rohilkend. Une vie retirée et tranquille ne con-

venoit pas à un homme d'un caractère aussi actif et aussi entreprenant. Il rassembla quelques forces, composées de ses premiers compagnons de fortune, et d'une troupe assez considérable de ses compatriotes. Il les employa à se rendre utiles aux radjahs et zémyn-dârs voisins : ceux-ci s'estimoient très-heureux d'avoir un pareil secours dans les fréquentes discussions qui s'élevoient entre eux, et qui ne se terminoient jamais que par la voie des armes (1).

Parmi les principaux compagnons de fortune de Dâoùd, M. Forster nomme un certain Bachâret Khân. Accompagnés d'un petit nombre de leurs misérables compatriotes, ils se mirent d'abord à la solde de Madar Saha, chef hindou de Scrouly (2). L'argent gagné dans ces brigandages servit ensuite à payer un parti plus nombreux. Dans le sac d'un village voisin, Dâoùd-Khân fit prisonnier un jeune homme de la secte des Djâttes (3). Il l'adopta, et l'éleva

(1) Hamilton's *History of the Rohillah Afghans*, p. 337-38-39. (L-s.)

(2) Petite ville située dans le quartier nord-ouest du Rohilkend (orthographe peu certaine).

(3) Les Djâttes constituent une des sectes les plus nom-

dans la religion musulmane, sous le nom

breuses et les plus puissantes du nord de l'Inde. Ils font partie de la quatrième caste, nommée les Soudres.

Le pays qu'ils habitent est situé sur les deux rives de la Jemnah. Il a 150 milles de long sur environ 60 de large. Son étendue se mesure depuis Gualior, grande tour située à 60 milles ouest d'Agrah, jusqu'aux murailles de la capitale. Il renferme, dans son enceinte, plusieurs forteresses considérables.

Ce fut vers la fin du règne d'Aureng-zeb que cette tribu se fit remarquer. Sortie d'une retraite fort reculée, sur les bords de l'Indus, dans la partie inférieure du Moultân, et accoutumée aux modestes occupations de l'agriculture, elle obtint la permission de s'établir paisiblement dans le canton qu'elle occupe maintenant. Elle devint prodigieusement nombreuse en peu d'années; et commandée par un Djâtte, nommé Tcherâménah, elle se hasarda même à attaquer les kâravânes qui portoient, à Dehly, les munitions de l'armée. Ses premières expéditions ayant été couronnées d'un succès auquel elle ne s'attendoit même pas, il fallut faire marcher contre elle les forces impériales.

Les progrès des Djâttes furent d'une rapidité incroyable. Profitant des troubles élevés entre les successeurs d'Aureng-zeb, ils se fortifièrent dans la plus belle portion du canton qui leur avoit été alloué, y construisirent même des forteresses et y amassèrent de grandes richesses. Leur penchant naturel pour le pillage les accompagna dans leur émigration et passa à leur postérité. On les cite encore aujourd'hui comme des bandits aussi célèbres qu'audacieux.

Tcherâménah, un de leurs premiers chefs de la tribu djâtte de Senguy, étoit un soldat intrépide extraordinairement heureux dans toutes ses rencontres avec les troupes impériales. Elles furent souvent obligées de faire une retraite précipitée devant cette audacieuse tribu. Mohen Sing, son fils, lui succéda et marcha sur ses traces; Boden Sing, son frère et successeur de celui-ci, prit le titre de radjah et laissa sa dignité à son fils, Sérâdje Mahhal.

de A'ly Mohhammed (1). Enfin, quoiqu'il

Dans ces derniers temps, Sérâdje Mahhal pris, il y a quelques années, dans une embuscade, étoit un de leurs chefs les plus respectables. Ayant éte décoré du titre de radjah ou prince en 1756, il eut une Cour des plus brillantes. Mais sa mort entraîna la chute d'une grande partie du pouvoir des Djâttes. Son fils aîné, Néouyl Sing, qui commandoit alors à sa tribu, n'avoit point le talent nécessaire pour tenir tête à Nedjef Khân. Mais comme il avoit, personnellement, un courage à toute épreuve, il se détermina à hasarder l'issue d'un combat. Aussi, non content d'avoir augmenté considérablement son armée, il avoit fortifié les villes de Deig, de Bellem Gor et autres places de sa dépendance.

En 1775, Nadjyb éd-Doûlah, général des troupes impériales, marcha contre lui. En route, il réduisit plusieurs zémyn-dârs rebelles, et qui, pendant les derniers troubles de la Cour, avoient essayé de se rendre indépendans. Les fortes contributions qu'il leur imposa, accrurent considérablement son trésor. Instruits de la marche et des succès du généralissime de l'empire, le radjah Néouyl Khân craignit qu'il n'attaquât Deig; la prise de cette importante forteresse auroit terminé la guerre, en le ruinant à jamais. Afin d'éviter un pareil malheur, il résolut d'hasarder une bataille. Il alla donc au devant de l'armée impériale; une action terrible s'engagea entre les deux armées, mais la fortune de Nadjyb-Khân l'emporta, le radjah des Djâttes fut complétement défait et

(1) « Quelques-uns ont prétendu que A'ly Mohhammed n'étoit pas le fils de Dâoûd, mais un Hindou adopté par lui. C'est une double erreur: 1°. on n'a que bien rarement, ou, pour mieux dire, jamais vu un Hindou adopté par un Musulman ». En outre, le manuscrit persan, d'après lequel M. Hunter a principalement composé son histoire des Rohillahs, indique très-positivement A'ly Mohhammed comme 2e. fils de Dâoûd. Le même manuscrit se borne à citer le nom de l'autre fils, Mohhammed-Khân, sans aucuns détails. Hunter's *Historical account of the Rohillah Afghans*, p. 36. (L-s.)

eut des fils de son propre mariage, Dàoùd

obligé de prendre la fuite avec un petit nombre de ses soldats. Il se jeta dans le fort de Deig, résolu de le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le pillage du camp du vaincu offroit un butin immense, et empêcha l'armée de voler à sa poursuite. Orgueilleux d'une aussi brillante victoire, Nadjyb-Khân en envoya une relation aussi pompeuse que circonstanciée à la cour de Dehly; il en reçut les témoignages de satisfaction les plus honorables. Mais la négligence qu'il mit à profiter de cette victoire, lui attira l'animadversion du grand moghol; cependant il regagna bientôt les bonnes grâces de ce souverain; et en 1776 il marcha, à la tête des troupes impériales, contre le fort de Deig, dont il fit le blocus. Cette forteresse, bien fortifiée, défendue par une nombreuse garnison, brava, pendant douze mois, les efforts de l'armée. Des assauts sanglans et nombreux avoient considérablement diminué la garnison; le prince djâtte étoit lui-même affoibli par les fatigues et par la maladie. Enfin, il songeoit à se rendre, lorsque la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution.

Radjit Sing, son frère, lui succéda dans le commandement; il résolut de se défendre à toute outrance; mais les provisions lui manquèrent, ses troupes se révoltèrent, et il fut obligé de prendre secrètement la fuite.

A la faveur d'une nuit très-obscure, il prit avec lui sa famille, ses trésors, et, accompagné d'une bonne partie de la garnison, il s'échappa. Le lendemain matin, les troupes impériales, qui avoient tout préparé pour livrer un assaut, furent très-étonnées de ne voir personne paroître sur les murailles, et nulle apparence de résistance. On crut d'abord que c'étoit un stratagème, mais on ne tarda pas à être instruit de la fuite des rebelles, et l'on prit possession de la ville. On y trouva une prodigieuse quantité de munitions et de provisions de toute espèce, un train d'artillerie, mais point de butin, ce qui irrita les troupes victorieuses. Elles commirent les plus grandes violences envers les habitans sans

donna, à cet enfant adoptif, des marques d'une affection toute particulière. Madar Saha accorda au corps des Rohillahs des terres pour leur subsistance (1). Goulereah et d'autres villages échurent en partage à Bachâret Khân ; Dâoùd-Khân reçut Pourneah et Bissouly (2), et le corps prenoit,

défense. Non-contens de les insulter, les soldats jetèrent leur fureur sur les pagodes, les démolirent, brisèrent les idoles, malgré les supplications des malheureux Hindous.

La prise de Deig entraîna la réduction de tout le pays des Djâttes ; les zémyn-dârs furent obligés de payer des contributions énormes. Non-seulement Nadjyb-Khân solda la paye arriérée de ses troupes, mais il eut encore de quoi remplir ses trésors. Il ordonna des réjouissances dans tout son camp pour célébrer cette conquête. Voyez Franklin's *History of Shah Aulum*, p. 50, 51, 52, 67, 70, 71. Dalrymple's *Oriental repertory*, t. Ier., p. 303-310.

Les Djâttes, dit l'estimable et savant Anquetil du Perron, possédoient encore, il n'y a que peu d'années, la majeure parti du ssoùbah d'Agrah et, pendant quelque temps, la ville de ce nom fut leur capitale ; mais ils sont maintenant dépossédés du Doù-âb, ainsi que de la plus grande partie du pays plat, contigu à la rive ouest de la Jemnah, et se trouvent rejetés sur la contrée montagneuse au-delà de Meoùât. Je soupçonne que les Getes, auxquels Tamerlan fit la guerre pendant sa marche de Batnir à Sammanah, faisoient partie des Djâttes. *Descript. historiq. et géograp. de l'Inde, etc., par Thieffenthaler, Anquetil du Perron, Rennell et Bernouilli*, t. III, prem. part., p. 13. (L-s.)

(1) Les principaux officiers après ces chefs, étoient Qâïm Khân, Chadyéh Khân, Permâl Khân, Sulthân Khân et A'zem Khân Bounguich.

(2) Villages situés dans les districts de Sellasy, division du

chaque jour, de nouveaux accroissemens.

Les Rohillahs étoient encore dans cette situation précaire, quand le mollâ âfghân (1), Châh-A'lem Khân, alla visiter ses compatriotes établis dans l'Inde. On sait qu'il avoit des droits particuliers à l'amitié de Dâoùd-Khân, en qualité de son père véritable ou adoptif, et surtout pour lui avoir procuré, dans sa jeunesse, des moyens de subsister. Au reste, quelles que fussent les relations du mollâ avec Dâoùd, celui-ci lui donna l'hospitalité à Bissouly, et lui compta une somme en espèces pour les frais de son voyage, quand il s'en retourna dans l'Afghânistân. Châh-A'lem revint une seconde fois dans le Kottâïr (2), où il reçut de nouveaux bienfaits du généreux Dâoùd-Khân; mais il fut tué sur la route, en retournant dans son pays. Tous ses effets furent pillés. On accusa Dâoùd d'avoir été l'instigateur de cet assassinat: il vouloit, dit-on, se ven-

Rohilkend, situés à 40 milles ouest de Bareily. Voyez la carte de Rennell.

(1) Voyez ci-dessus, pag. 102. — On donne le titre de mollâ à tous les Musulmans instruits dans la loi de Mohhammed.

(2) Ou Rohilkend.

ger de quelques propos piquans que ce mollâ lui avoit tenus. Il étoit père de Rahhmet Khân, qui a joué, dernièrement, un rôle si important et si malheureux, et c'est ce qui m'a déterminé à faire mention de lui au commencement de cette notice.

Les Rohillahs ayant eu querellé avec Madar Saha, quittèrent son territoire et s'associèrent avec Tchend Khân, chef de Bareily, ville grande et bien bâtie, au centre du Rohilkend (1), et entrèrent, avec lui, au service de A'zmet Khân, gouverneur de Morâd-âbâd, ville autrefois considérable et située dans le nord du Rohilkend (2). Ils ne restèrent pas long-temps attachés à cet officier; mais dirigeant leur marche vers les montagnes situées au nord, ils firent des incursions dans le territoire du radjah de Kommâyoùn (3). Tchend Khân avoit d'avance refusé de les accompagner dans cette expédition, qui eut d'abord l'air de réussir,

(1) Voyez la carte de l'Inde par Rennell, et ci-dessus, pag. 96.

(2) Voyez la carte de Rennell.

(3) Ou *Kommaoùn*, ou *Koummou*. Suivant M. Hamilton, c'est un vaste pays couvert de montagnes, qui lui doi-

mais ils finirent par être complétement battus. Après avoir pénétré dans l'intérieur du pays, ils se trouvèrent cernés de tous côtés par les montagnards, qui leur ôtèrent tous les moyens de recevoir des subsistances, de manière qu'il fallut faire une capitulation peu avantageuse : Dâoùd-Khân et A'ly Mohhammed furent livrés au radjah, qui commença par faire périr le premier (1). Un pareil sort attendoit le second, mais il fut assez heureux pour s'y soustraire par la fuite. Les Rohillahs prétendent qu'ils ne livrèrent pas Dâoùd-Khân au prince de Kom-

vent leur nom et qui servent de limites septentrionales aux contrées inférieures situées à l'Est du Ganges, et particulièrement du Rohilkend, du côté du nord-est. Ce pays est gouverné par un chef hindou. (L-s.)

(2) Suivant M. Hamilton, ce radjah ayant entendu parler du courage et des exploits de Dâoùd-Khân, l'attira à son service, et ne tarda pas à lui donner le commandement de toutes ses forces. Dâoùd justifia cette honorable confiance par des expéditions très-avantageuses à son maître, mais ne trouvant pas la reconnoissance, à laquelle il avoit des droits, il se disposoit à quitter le radjah. Celui-ci ordonna qu'on l'arrêtât au moment où il faisoit ses préparatifs pour partir. Joignant ensuite la cruauté à cet acte de tyrannie, il fit couper les pieds à son prisonnier et arracher les nerfs des jambes, que cette amputation avoit mis à découvert. Dâoùd ne survécut point à une aussi douloureuse torture. Hamilton's *Historical account of the Rohillah Afghans*, p. 50. (L-s.)

-mâyoùn, mais qu'il périt dans un combat contre les montagnards, qui étoient venus le surprendre (1). Quoi qu'il en soit, après leur défaite, ils allèrent se retirer à Bissouly et à Pourneah, où logeoient leurs familles avant la malheureuse expédition contre le Kommâyoùn. Ils ne tardèrent pas à s'emparer des districts de Madar, leur premier maître, qui perdit la vie dans un des combats livrés après cette invasion.

CHAPITRE III.

HISTOIRE de A'ly Mohhammed, fondateur du gouvernement rohillah.

DAOUD-KHAN étant mort, A'ly Mohhammed avoit été nommé chef de la troupe et, malgré sa jeunesse, ne paroissoit pas au-dessous de cette place importante.

(1) Mohhammed Khân étoit aussi fils de Dâoûd-Khân; mais soit que A'ly Mohhammed l'eût supplanté dans l'amitié de son père, soit qu'à la mort de celui-ci les officiers rohillahs l'aient déclaré inhabile à succéder, il se retira à Ferakh-âbâd, où la famille Bounguich s'empressa de l'accueillir. Suivant un manuscrit que j'ai entre les mains, Mohhammed Khân étoit encore en bas âge à la mort de son père, et il passa plusieurs années dans la famille de A'ly Mohhammed. Voyez ci-dessus, pag. 106, *note* (1).

tante. Il étoit brave, entreprenant, et ne manquoit jamais une occasion d'étendre sa puissance ou d'agrandir son territoire (1). — Un eunuque, résidant à Minnaounah, géroit les affaires des *ômrâ* de la Cour, qui avoient des *zémyn-dâr* dans le Kottâïr. Des motifs de ressentiment contre cet eunuque, excitoient A'ly Mohhammed à s'emparer des possessions du chef d'Aoulah; les Rohillahs s'en furent bientôt rendus maîtres, et annexèrent cette nouvelle conquête à leur territoire... A'ly Mohhammed chercha et trouva un sujet de querelle avec l'eunuque, qu'il tua en bataille rangée (2). Ce succès

(1) Quand Dâoûd eut formé le projet de quitter le radjah de Kommâyoûn, il avoit eu soin d'envoyer devant lui ses trésors à Bédâon, sous la conduite de son fils chéri; de manière qu'à sa mort, A'ly Mohhammed se trouva propriétaire d'une immense fortune, et à la tête d'un parti dévoué déjà à son père, et que ses générosités entretinrent dans les mêmes dispositions à son égard. Hamilton's *Hist. account of the Rohil. Afg.*, p. 37. (L-s.)

(2) En 1740. « Eu'mdet-âl-Mulk étoit, à cette époque, *myr-bakhchy* ou payeur général de l'empire. Il jouissoit d'un grand crédit à la Cour, et l'empereur lui avoit donné, à titre de djâhguyr, les districts d'Aoulah et de Minnaounah. Ces districts étoient limitrophes des possessions de A'ly Mohhammed. Le payeur général de l'empire avoit chargé un de ses favoris intimes de percevoir les revenus de ses djâhguyrs.

lui assura la propriété des terres des nobles et un immense butin (1). Secondé par le vézyr Qamar-êd-Dyn, non-seulement il fit sa paix avec la cour du moghol, mais il obtint aussi une commission pour percevoir les revenus des terres, et il en comptoit ponctuellement le produit au trésor public.

Telle est l'époque à laquelle on peut faire, raisonnablement, remonter l'établissement de la puissance des Rohillahs dans le Rohilkend (pays des Rohillahs) : c'est le nom qu'ils donnèrent aux districts de Kottâïr, et à leurs autres domaines situés sur la rive orientale du Ganges. A'zmet-ûllah Khân ayant été destitué du gouvernement de Moràd-âbâd, on donna cette place à

Soit par des instructions particulières, soit spontanément, ce chargé d'affaires voulut percevoir les impositions de certains villages sur lesquels A'ly avoit des prétentions ; les représentations de ce dernier ne furent point écoutées : il les appuya avec ses armes, marcha contre l'audacieux délégué, mit ses troupes en déroute et le tua ». Hamilton's *Histor. account of the Rohillah Afghans*, p. 42. (L-s.)

(1) Un pareil acte de rebellion commis presque dans l'enceinte du palais du souverain, prouve bien la décadence de l'empire moghol, et atteste l'entière disparition de cette puissance et de cette vigueur qui rendoient ses armées invincibles sous Akbar et sous Aureng-zeb.

Henend (1), officier hindou, que l'on chargea d'exterminer les Rohillahs. Cette mesure paroît avoir été suggérée par Eu'm-det âl-Mulk (2), puissant ômrâ de la cour de l'empereur Mohhammed Châh, pour venger la mort de cet eunuque qui avoit géré, pour lui, un immense djâhguyr, dans les districts de Minnaounah et d'Aoulah. Les forces de Henend en vinrent aux mains avec les troupes des Rohillahs, commandées par A'ly Mohhammed, et furent défaites (3). Henend périt, avec son fils, dans l'action: le vainqueur s'empara des districts de Morâd-âbâd et de ceux de Bareily. A peu près vers le même temps, un Rohillah, nommé A'zem Khân Bounguich, qui avoit été au service du zémyn-dâr de Pilhibit (4), joignit A'ly Mohhammed, et le pressa, dit-on, de faire une invasion dans les domaines

(1) Hirnend, suivant M. Hamilton. — Plusieurs notes relatives à l'histoire des Rohillahs, portent que A'zmet-ûllah fut chassé de son gouvernement par A'ly Mohhammed.

(2) Cet officier est aussi connu sous le nom d'Emyr Khân.

(3) En l'année 1740, un an après l'invasion de Nâdir-Châh dans l'Inde. Voyez ci-dessus, p. 113, *note* (2).

(4) Ville septentrionale du Rohilkend, au pied d'une file de hauteurs couvertes de bois. Voyez la carte de Rennell.

de son ancien maître. Le Rohillah, toujours avide de conquêtes et de butin, saisit volontiers cette idée, attaqua le prince hindou et le chassa du lieu où il faisoit sa résidence. Après la mort de Henend, on dit que Myr Menoù, fils du vézyr Qamar-êd-Dyn, fut envoyé, par son père, dans le Rohilkend, à la tête d'une armée, pour forcer A'ly Mohhammed de tenir compte, au trésor impérial de la cour de Dehly, du revenu du Rohilkend, et de restituer l'artillerie qui avoit été attachée aux troupes de Henend : il est malheureux qu'on n'ait aucun détail, aucune date pour des faits si importans. A'ly Mohhammed rencontra Myr Menoù à un passage du Ganges, vis-à-vis Dérinagor (1); là, ils firent un accommodement, et on ajoute que le rohillah donna sa fille en mariage au frère de Myr Menoù (2), autre fils de Qamar-êd-Dyn.

(1) Ville située sur les bords du Ganges, dans la portion nord-ouest du Rohilkend. Voyez *la carte de Rennell*. — « Le Ganges est guéable auprès de cette place pendant les sécheresses ; mais ses nombreuses sinuosités ne permettent guère à une armée de le passer ainsi, surtout à la vue d'une armée ennemie ». *Hamilton*. (L-s.)

(2) A'ly Mohhammed eut un puissant ami à la cour de

Pour fixer l'arrivée de Hhâfiz Rahhmet Khân dans l'Hindoustân (1), l'on n'a aucune date précise ; on sait seulement qu'il vint rejoindre ses compatriotes pendant l'administration de A'ly Mohhammed. Celui-ci, qui vouloit détruire toute espèce de ressentiment dans le cœur de ce chef âfghân, et effacer jusqu'au souvenir de l'assassinat de A'lem Khân, se hâta de l'élever à un poste important. Dhoundy Khân, neveu de A'lem Khân, vint dans le Rohilkend, probablement vers la même époque, et fut également comblé des bienfaits de A'ly Mohhammed. Ce dernier, plus tour-

Dehly, dans la personne du grand vézyr Qamar-êd-Dyn, homme également recommandable pour ses talens et sa probité, mais qui n'étoit pourtant pas inflexible. Dès les commencemens de sa fortune, A'ly Mohhammed lui avoit fait une cour assidue, et il n'est pas douteux que le vézyr ne l'ait constamment favorisé toutes les fois que les circonstances et sa réputation le lui permettoient. Hamilton's *Hist. account of the Rohil. Afgh.*, p. 43 et 44. (L-s.)

(1) Suivant certaines versions, Hhâfiz Rahhmet alla dans l'Inde en qualité de marchand. Voyez ci-dessus, p. 102. —Nous observerons que M. Hamilton ne fixe le changement du nom du district de Kottâïr en celui de Rohilkend, qu'après le mariage du fils du vézyr Qamar-êd-Dyn avec la fille de A'ly Mohhammed, c'est-à-dire, un peu plus tard que l'époque indiquée par M. Forster. (L-s.)

menté encore par le désir des conquêtes que par celui de venger ses anciennes défaites, rassembla 15,000 Afghâns vétérans, et fit une invasion dans le Kommâyoùn. — * Une multitude de ces brigands et de ces vagabonds dont toutes les parties de l'Inde sont infestées, s'étoit répandue dans son camp. A'ly, qui sentoit tous les inconvéniens d'un semblable mélange, fit une proclamation, par laquelle il déclaroit que « tout homme non-enrôlé, qui se trouveroit dans le camp passé un certain jour, seroit puni de mort ». Cette menace le débarrassa de tous les gens inutiles ou dangereux.

* Le chef âfghân commenca par s'emparer des petites forteresses de Kachypoùr et de Rouderpoùr (1), situées sur la lisière des forêts septentrionales qui bordent les montagnes de Kommâyoùn dans l'épaisseur de plusieurs milles. Là, il trouva un ample magasin de provisions et de munitions de toute espèce ; des voitures pour charier les grains nécessaires à sa petite armée, qui eut des vivres pour deux mois.

(1) Cossipore.

* Cette précaution, pour la sureté et l'entretien de l'armée âfghâne, occasionna quelques retards, et donna le temps au radjah de Kommâyoùn de connoître les intentions de A'ly Mohhammed, et de faire des préparatifs pour lui résister. Il eut soin, en effet, de fortifier les *Ghât* ou Passages des montagnes qui conduisent dans son pays. A'ly avoit fait sonder la contrée boisée, qui, comme on l'a déjà vu, s'étend le long des montagnes de Kommâyoùn, afin de fondre sur le radjah par un chemin auquel celui-ci ne songeoit pas. Les guides découvrirent, en effet, un passage, où toute l'armée s'engagea; pendant dix-huit jours entiers, elle marcha à travers des forêts presque impraticables. Après des fatigues inouies, elle gagna enfin le haut pays et arriva à Tchemmâoùty, village du Kommâyoùn: ce fut le premier endroit habité qu'ils rencontrèrent en sortant des forêts. Ils se trouvoient alors dans une situation bien désavantageuse, sans autre provision que celles qu'ils avoient apportées sur leur dos; en outre, l'artillerie, les chevaux et autres

bêtes de somme étoient restés derrière, et n'avoient pu passer à travers tous ces défilés. Quoi qu'il en soit, la hardiesse de cette expédition frappa tellement le radjah, qu'il n'osa pas même attendre les troupes âfghânes ; il abandonna ses Etats pour se réfugier dans le Siringnagor (1). Le vainqueur se trouva maître du pays sans coup férir. Il l'afferma au radjah de Siringnagor, trois laks de roupies (2) par an, et retourna vers la ville d'Aoulah, chargé d'un énorme butin. Avant de partir, il eut soin de laisser des garnisons dans les forts de Kachypoùr et de Rouderpoùr, dépendans de Kommâyoùn, pour qu'on se rappelât la vengeance qu'il avoit tirée du meurtre de son père (3).

A'ly Mohhammed faisoit sa résidence habituelle à Aoùlah ; il établit, dans toute l'étendue de ses domaines, un système de gouvernement, sévère à certains égards, et

(1) District hindou voisin du Kommâyoùn et du Rohilkend, du côté du nord. (L-s.)

(2) 750,000 francs.

(3) Voyez p. 113, et Hamilton's *History of the Rohillah Afghans*, p. 56, 57. (L-s.)

cependant protecteur de la basse classe du peuple. Serdâr Khân qui, dans plus d'une occasion, s'étoit conduit en brave soldat, fut promu au commandement de l'armée : on lui assigna le revenu de plusieurs terres pour son traitement. Fetahh Khân (1) fut nommé intendant du trésor public et ministre de l'intérieur, avec un traitement convenable; on donna Pillibit et Bareily à Hhâfiz Rahhmet Khân, et Morâd-âbâd à Dhoùndy Khân. A'ly Mohhammed ne paroît pas avoir eu beaucoup de respect alors pour l'autorité impériale, car il s'empara ouvertement de plusieurs objets précieux que le gouverneur du Bengale envoyoit au monarque par la route du Rohilkend. Il n'hésita pas non plus à provoquer Ssefder Djenk, ssoùbah-dàr (gouverneur) de Aoude, en enlevant une grande quantité de bois (2) de construction que

(1) Fetahh Khân, d'origine hindoue, fut adopté par A'ly Mohhammed. L'usage des adoptions mâles a lieu même dans les familles musulmanes, quoiqu'il s'y trouve déjà plusieurs enfans mâles.

(2) Bois de sâl. Le sâl est un très-bel arbre, parfaitement droit. Il a ordinairement 60 à 70 pieds de tige; on en fait beaucoup d'usage dans les constructions. Hamilton's *History of the Afg.*, pag. 58. (L-s.)

celui-ci avoit fait couper, pour son usage, dans le nord du Rohilkend. Ssefder, en qualité d'ennemi déclaré des derniers conquérans du Kottâïr, eut assez d'influence auprès de Mohhammed Châh (1) pour le déterminer à attaquer A'ly Mohhammed. Le vézyr Qamar-êd-Dyn, qui nourrissoit une haine invétérée contre le ssoùbah-dâr de Aoude, prêta, secrétement, son appui aux Rohillahs; car, suivant le précepte de tous ces politiques, il saisissoit, indistinctement, tous les moyens de corroborer son parti.

Le monarque se mit lui-même à la tête de cette expédition; il entra dans le Rohilkend avec des forces considérables, au mois de raby'i second 1154 (juin 1741), et s'em-

(1) Mohhammed Châh, fils de Djihân-Châh et souverain moghol de l'Inde, monta sur le trône, à Dehly, au mois de chaoùâl 1130 (septembre 1718), et mourut le 8 de raby'i 2e. 1160 (avril 1747): ce qui le détermina surtout à entreprendre l'expédition si désirée par Ssefder, c'est que ce dernier promit de payer un lak de roupies (250,000 fr.) pour chaque jour de marche, et un demi-lak pour les jours de halte de l'armée impériale, jusqu'à son arrivée dans le Rohilkend. Dow's *History of the Hindoostan*, t. II, p. 307-347. (L-s.)

(2) Dans sa campagne du Rohilkend, Mohhammed Châh donna à la rivière de Chote, le surnom d'*Yâr oùâfâdar* (ami fidelle), à cause des services importans que son armée

para du pays sans en venir aux mains. A'ly Mohhammed, qui se sentoit trop foible pour tenir tête à l'armée impériale, et qui éprouvoit, peut-être, quelque répugnance à combattre, pour ainsi dire, corps à corps son propre souverain, s'étoit retiré dans les bois de Bangor (1), dont les accès avoient été garnis de forts élevés par les Rohillahs à leur arrivée dans l'Inde. Le prince fugitif se maintint là pendant quelque temps (2); mais n'ayant aucun secours à espérer et sur le point de manquer de provisions, il alla se rendre à Mohhammed Châh, qui lui fit grâce, par égard pour les vives instances de Qamar-êd-Dyn.

tira de cette rivière, dont les eaux sont très-salutaires, et forment un beau courant qui serpente. — Suivant M. Dow, il partit pour cette expédition en 1158 (1745). *Histor. of Hind.*, t. II, p. 340. (L-s.)

(1) Ces bois se trouvent entre Aoulah et Rampoùr. Voyez la carte de Rennell.

(2) Suivant M. Hamilton, il y fut assiégé par les troupes impériales; mais le vézyr Qamar-éd-Dyn et d'autres ômrâs qui détestoient le ssoùbah-dâr d'Aoude, obtinrent de Mohhammed Châh la grâce du prince rohillah. Celui-ci eut la précaution, tout en suivant le grand moghol à Dehly, de laisser sa famille et ses principaux effets à Bédâon, sur les limites de ses anciennes possessions, où il espéroit se rétablir. Hamilton's *History of the Rohill.*, p. 64-65. (L-s.)

La puissance des Rohillahs fut alors détruite dans le Rohilkend ; on envoya leurs officiers et leurs chefs à Dehly. Cet événement remarquable, qui eut lieu en 1745, prouve que A'ly Mohhammed n'avoit dû, en grande partie, l'extension et l'affermissement de sa puissance, qu'à la triste situation de l'empire, pendant l'invasion des Persans, conduits par le terrible Nâdir-Châh. Il paroît qu'il passa environ une année à Dehly, sous la protection immédiate du vézyr, dont la recommandation lui valut le gouvernement militaire du Serhind (1). On le chargea en même temps de réduire celui dont il alloit prendre la place, et qui

(1) Suivant M. Hamilton, peu de temps après le retour de l'empereur à Dehly, des partisans de A'ly Mohhammed, désespérés de son absence et honteux, surtout, d'avoir abandonné un chef aussi brave et aussi populaire, se réunirent à Sumbul, ville située dans le nord du Rohilkend. Là, ils se concertèrent sur les moyens de le délivrer de sa captivité et de le remettre à leur tête. Plus de 4000 d'entre eux, d'intelligence avec des officiers âfghâns des troupes impériales, trompèrent la vigilance des gardes préposés aux différens gués du Ganges ; ils passèrent dans la province du Doù-âb sous plusieurs déguisemens, se réunirent dans un jardin voisin de Dehly, et se portèrent, en troupe, au palais de l'empereur. Là, ils demandèrent, à grands cris, l'élargissement de A'ly Mohhammed. La garnison de la ville étoit af-

avoit méconnu l'autorité du monarque (1). Mais on exigea que, avant son départ, A'ly Mohhammed envoyât à Lâhor, deux de ses fils, A'bdoûllah et Féyz-ûllah (2), pour servir de caution de la fidélité de leur père. Il ne démentit pas, dans cette occasion, l'habileté et le courage dont il avoit déjà donné tant de preuves; le rebelle du Serhind fut défait; une des meilleures forteresses de l'Inde supérieure, Koteraï, fut soumise. Pendant sa résidence dans le Serhind, A'ly Mohhammed vit son parti grossi de 2 ou 3000 Afghâns maraudeurs: il se trouva avoir, alors, 10,000 cavaliers et 15 ou 20,000 fantassins de différentes nations. Il ne prit aucune part dans la guerre des Afghâns durrânys (3). Mais au moment où les armées

foiblie par les détachemens qu'on en avoit tirés pour envoyer contre différens rebelles. Les partisans de A'ly Mohhammed profitèrent de cette circonstance pour déterminer le monarque à lui accorder une mission convenable à leurs vues. Hamilton's *History of the Rohill.*, p. 69-70. (L-s.)

(1) Myr Menoù, fils du vézyr de l'empire, étoit alors gouverneur de Lâhor.

(2) A'ly Mohhammed avoit alors six enfans, A'bdoûllah Khân, Féyz-ûllah Khân, Mohhammed-yâr Khân, Allah-yâr Khân et Mortezâ Khân. (L-s.)

(3) Il s'agit ici de la première invasion de l'âfgân durrâny

moghole et âfghâne alloient en venir aux mains, il quitta le Pendj-âb pour se retirer à Herdoùâr; delà, il pénétra dans le Rohilkend en 1747, et ne tarda pas à faire la conquête de ce pays (1). Les deux enfans de A'ly Mohhammed, laissés par lui, pour gages de sa bonne conduite, furent pris par Ahhmed-Châh durrâny, dans le fort de Serhind, où ils avoient été déposés par Qamar-êd-Dyn, avant que les Afghâns durrânys se rendissent maîtres de cette place. A'ly Mohhammed ne jouït pas longtemps de ses derniers succès : suivant les mémoires du temps, il mourut à Aoulah, vers la fin de 1747 (2).

* Les circonstances de sa mort ont été recueillies par un écrivain persan, et méritent de trouver place ici.

* A'ly Mohhammed étoit sujet à une surdité momentanée, qui avoit des retours périodiques, sans altérer en rien sa santé. Peu

Ahhmed-Châh, en 1155 de l'hégire (1746), suivant M. Hamilton. (L-s.)

(1) A'ly Mohhammed eut une autorité pleine et légale sur tout le Kottâïr, en 1157 de l'hégire (1747 de l'ère vulgaire). (L-s.)

(2) Ou au commencement de 1748. (Voy. ci-ap., p. 130).

de temps après sa réinstallation dans le Rohilkend, ces accidens reparurent avec une force qu'il n'avoit point encore remarquée. On prétend qu'il n'entendoit pas un coup de canon. Il se déclara en même temps une hydropisie, qui dérouta tous les médecins. Cette maladie prenant un caractère des plus sérieux, il vit bien que sa fin approchoit; il voulut mettre ordre à ses affaires, pour assurer l'héritage de son territoire à ses enfans.

* Comme ils étoient tous en bas âge, A'ly Mohhammed sentit bien que remettre le gouvernement entre les mains d'un personnage chargé de le leur rendre à l'époque de leur majorité, ce seroit les en priver à jamais: il voulut donc, par une égale répartition de pouvoir parmi un certain nombre d'individus, établir un contre-poids entre tous les intérêts, lequel tourneroit à l'avantage de ses héritiers.

* Il convoqua les principaux chefs Rohillahs; et c'est pour la première fois qu'on voit Rahhmet Khân et Dhoundy Khân figurer dans les affaires politiques du Rohil-

kend. Le premier étoit oncle, le second cousin de A'ly Mohhammed. Ils avoient, jusqu'alors, mené une vie fort obscure. Rahhmet fut nommé *khâfiz* ou curateur des enfans pendant leur minorité, et Dhoundy lui fut adjoint; il eut, de plus, le commandement des troupes. A'ly ordonna, par ses dernières dispositions, et en présence des deux personnages que nous venons de nommer, que, jusqu'au retour de ses deux fils aînés, Féyz-ûllah Khân et A'bdoûllah Khân que Ahhmed avoit emmenés dans le Qandahâr, le gouvernement suprême seroit confié à son troisième fils Sa'd-ûllah Khân, sous la direction des deux curateurs. Malgré les promesses solennelles de ceux-ci, il voulut contre-balancer leur dangereuse influence en admettant, dans l'administration générale des affaires de l'Etat, deux autres de ses parens, Né'âmet Khân et Sselâbet Khân. Il créa aussi deux principaux officiers d'Etat; Fetahh Khân, l'un de ses plus intimes et fidelles favoris, fut nommé *Khân sâmân* ou intendant de la maison des princes, et Serdâr Khân, *bakhchy* ou payeur

payeur général, ils devoient agir sous l'inspection immédiate des deux grands officiers. Tous les autres eurent différens districts, et jurèrent de les garder pour ses enfans. Ils devoient tous tenir conseil dans les différentes circonstances où il s'agiroit du bien de l'Etat, et, en cas de besoin, chacun étoit obligé de fournir des troupes en proportion de ses moyens, et verser une somme dans le trésor du *bakhchy* ou payeur général, pour la solde des contingens. Le dernier soin de A'ly Mohhammed fut de payer l'arriéré de ses troupes. Il leur fit même distribuer une somme de 25 laks de roupies (1) à titre d'avance, et exigea, de chaque soldat individuellement, le serment solennel de rester inviolablement attaché à sa famille, et de la défendre. Ces sermens, couchés par écrit, furent déposés dans la chancellerie, confiée à Fetahh Khân, intendant de la maison des princes.

* A'ly ne survécut pas long-temps à toutes ces dispositions. Le matin du jour de sa mort il se fit porter au *derbâr* ou conseil

(1) 6,750,000 francs.

d'Etat, où étoient assemblés les principaux personnages auxquels il avoit confié les différens cantons du Rohilkend. Là, il répéta publiquement la teneur de ses volontés dernières, telles que nous venons de les détailler; et après avoir mis ses enfans sous la protection de ses différens officiers, il expira au milieu des cris d'approbation et de douleur, le 4 de djomâdy second, 1160 de l'hégire, qui répondoit au 6 mai 1747 (1).

Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Inde un militaire qui ait mené une vie aussi active et aussi aventureuse que A'ly Mohhammed. Il étoit né et avoit été élevé au milieu du bruit des armes. Il étoit encore enfant quand il passa entre les mains de Dâoùd-Khân (2); une suite de travaux importans l'occupa dans l'âge mur, et il mourut immédiatement après s'être enfin réinstallé dans la paisible possession d'un

(1) Hamilton's *History of the Rohillah Afghans*, p. 92. (L-s.)

(2) On voit que M. Forster parle toujours d'après la supposition que A'ly Mohhammed étoit l'enfant adoptif de Dâoùd. Mais nous avons vu ci-dessus, pag. 104, que c'étoit réellement son fils. (L-s.)

territoire pour lequel il avoit une forte prédilection, et qu'il avoit déjà conquis et perdu. — Il a la réputation d'avoir accordé de grands encouragemens à l'agriculture et au commerce. Il mettoit beaucoup de rigueur dans la perception des impôts sur ses propres sujets; il lui est arrivé rarement de violer quelque engagement, et il n'y souffroit pas non plus d'infraction de la part des autres. Sa résidence ordinaire étoit dans la capitale du Rohilkend, nommée Aoulah, qu'il orna de nombreux édifices publics et particuliers, construits et distribués avec un ordre et un goût qu'on remarque rarement dans les villes de l'Inde.

CHAPITRE II.

SUCCESSEURS de A'ly Mohhammed.

SA'D-ULLAH Khân, 3e. fils de A'ly Mohhammed (1), lui succéda dans la principauté des domaines rohillahs. Par égard pour les volontés dernières de son père, qui lui avoit recommandé Hhâfiz Rahhmet

(1) Les deux plus jeunes étoient encore prisonniers chez les Durrânys. Voyez ci-dessus, p. 125, 6, 8.

comme l'un des hommes les plus capables de sa nation, Sa'd-ûllah (1) nomma cet officier pour le suppléer dans la conduite des affaires du gouvernement. Pendant l'administration de Sa'd-ûllah, les Patans de Ferakh-âbâd, commandés par Qâïm Khân Bounguich, leur chef, firent une invasion dans le Rohilkend. Cet officier qui, d'après la réputation militaire dont il jouissoit, comptoit sur un succès assuré, s'écarta tout à coup de son corps d'armée et s'avança à la tête d'un détachement composé de ses principaux officiers : des Rohillahs placés en embuscade, firent feu sur eux ; Qâïm Khân fut tué avec plusieurs personnes de sa suite (2). L'armée, instruite de la mort de son chef, prit la fuite, abandonna ses bagages et ses canons, dont les Rohillahs s'emparèrent (3) ; cette capture fut pour eux

(1) Il avoit environ 12 ans quand il succéda à son père.

(2) Suivant M. Hamilton, Qâïm Khân fut tué d'un coup de mousquet dans une grande bataille que les deux armées se livrèrent au milieu des plaines de Daourey, environ à 14 milles d'Aoulah. (L-s.)

(3) Qâïm Khân fit son invasion vers la fin de 1749. Il y a tout lieu de croire qu'il étoit accompagné de Mohhammed Khân, autre fils de Dâoùd-Khân, qui s'étoit réfu-

d'un grand prix. Sa'd-ûllah, âgé, dit-on, de 14 ans, avoit accompagné l'armée dans cette expédition. Ssefder Djenk conservoit une forte et ancienne animosité contre les Rohillahs, et vouloit profiter de la minorité de Sa'd-ûllah pour la satisfaire. Il se lia donc avec Mahar Râoù, chef d'un gros corps de cavalerie mahratte, et entra, avec lui, dans le Rohilkend. Incapables de résister à de pareilles forces, les Rohillahs se réfugièrent au pied des montagnes septentrionales de l'Inde; ils y restèrent jusqu'à ce qu'une révolution de Cour contraignit Ssefder Djenk de regagner Dehly. Il emmena avec lui ses propres forces et l'armée auxiliaire (1), laissant, dans le Rohilkend, un détachement chargé de la conservation des

gié à Ferakh-âbâd et qui périt dans l'action. Dans le cours de la même année, un officier, nommé Kâteb éd-Dyn, fils ou petit-fils de A'zmet-ûllah Khân, fut nommé, par la Cour, gouverneur de Morâd-âbâd, et entra sur le territoire du Rohilkend à la tête d'une armée que les Rohillahs rencontrèrent et défirent.

(1) On dit que les Mahrattes se retirèrent du Rohilkend, moyennant une somme de 50 laks de roupies que leur promirent les Rohillahs. Il paroît que le non-payement de cette somme fut le prétexte de l'invasion qu'ils firent dans le Rohilkend en 1772 et 1773.

domaines qu'il avoit conquis. Les Rohillahs ne restèrent pas long-temps au fond de leur retraite. Mais après avoir rassemblé leurs forces éparses, ils eurent bientôt expulsé le peu de troupes laissées par Ssefder Djenk.

Ahhmed-Châh durrâny voulant se rendre les Rohillahs favorables, rendit la liberté aux fils aînés de A'ly Mohhammed dans le cours de l'an 1164 de l'hégire (1750); ils revinrent donc dans le Rohilkend et réclamèrent une portion de l'héritage de leur père. Leurs réclamations furent soumises à l'examen des principaux officiers rohillahs, parmi lesquels Hhâfiz eut une grande influence. Il fut décidé que le territoire qu'avoit personnellement possédé A'ly Mohhammed, seroit partagé entre ses fils. A'bdoûllah Khân et Morteză Khân eurent Aoulah et les cantons voisins du côté du nord. Féyz-ûllah Khân et Mohhammed-yâr eurent Bareily, Morâd-âbâd échut à Sa'd-ûllah Khân et à Allah-yâr Khân. Après avoir conclu entre eux tous un traité d'alliance et d'amitié, Sa'd-ûllah Khân alla prendre possession de son gouvernement à Morâd-âbâd;

A'bdoûllah Khân et Féyz-ûllah Khân restèrent à Aoulah.

*Les différens officiers nommés par A'ly Mohhammed, et chargés par lui de veiller à la garde de ses enfans, sentoient bien que leur importance ne seroit pas de longue durée, si ceux-ci vivoient en bonne intelligence. Ainsi, au mépris des sermens les plus solennels et des engagemens les plus sacrés, ils s'occupèrent à jeter des semences de discorde entre les jeunes princes. Une légère dispute élevée entre les gens de Féyz-ûllah et de son frère établi à Aoulah, fit éclater la division. De part et d'autre on courut aux armes; la rumeur fut générale dans la ville, et les Rohillahs, toujours avides de butin, en profitèrent pour piller le bâzâr. Enfin, grâce à l'intervention de Hhâfiz Rahhmet et de Dhoundy Khân, cette querelle s'appaisa. Mais les premiers auteurs de cette rumeur avoient trop d'intérêt à en profiter pour ne pas y donner des suites. En effet, ils accusèrent A'bdoûllah Khân et ses adhérens d'en avoir été les premiers auteurs; ils rendirent une sentence, qui pri-

voit ce prince de la part qu'il avoit au gouvernement, et le bannirent de l'autre côté du Ganges. Ses deux autres frères, Allah-yàr et Mohhammed-yâr l'accompagnèrent volontairement dans cet exil. Cette mesure violente fut généralement désapprouvée par les nombreux amis de la famille de A'ly Mohhammed, ce qui obligea les *curateurs* de faire quelques changemens au plan qu'ils paroissoient avoir adopté.

* Après avoir décerné les marques du pouvoir suprême à Sa'd-ûllah Khân pour les opposer aux droits d'aînesse dont A'bdoûllah Khân pouvoit se prévaloir, ils rappelèrent ce dernier et l'installèrent dans les districts de Chesokân, d'Oudjâny et Chedàd Nagor, qui produisoient un revenu annuel de quatre ou cinq laks de roupies (1). A'bdoûllah Khân se retira à Oudjàny, bien déterminé à vivre étranger à toutes les affaires politiques. Là, il prit l'habit de dervyche ou de faqyr, distribuant tout son revenu en aumônes. L'ordre dans lequel il s'étoit engagé avoit une grande prédilection

(2) Un million ou 1,200,000 fr.

pour les serpens et autres animaux venimeux ; un d'eux piqua A'bdoûllah, qui mourut au mois d'août 1761.

* Ces mêmes curateurs se prévalurent aussi de la jeunesse et de l'inexpérience de Féyzûllah Khân pour le priver des cantons qui lui étoient échus en partage ; ils le reléguèrent dans un petit district de 5 laks de revenu, contenant les Pergannah ou cantons de Rampoùr, Châh-âbâd et Chatchit. Féyz ne tarda pas à se rendre à Rampoùr, où, depuis ce temps, il ne cessa de faire sa résidence habituelle.

* Après avoir ainsi écarté tous les obstacles qui pouvoient contrarier leurs projets, les curateurs procédèrent entre eux au partage réel et matériel des domaines des Rohillàhs, qu'ils méditoient depuis la mort de A'ly Mohhammed.

* Suivant cette distribution, Hhâfiz Rahhmet eut les districts de Bareily et de Pannibet, Morâd-âbâd, avec tout le pays qui s'étend depuis cette ville jusqu'à celle de Bissouly, échut en partage à Dhoundy Khân. Les districts d'Aoulah, de Bédàon,

d'Assette, de Kout et d'Ahrat furent partagés entre Serdâr Khân le trésorier (1), et l'intendant (2) Fetahh Khân. Sa'd-ûllah Khân n'avoit eu aucun territoire assigné dans ce partage, parce que les curateurs vouloient le maintenir dans le poste où ils l'avoient élevé pour leur propre intérêt; on lui assura une pension de 8 laks de roupies (3) par an. Pour former cette somme, le surintendant se chargea de fournir deux laks, Hhâfiz Rahhmet trois, et Dhoundy Khân autant.

* On ne fit pas la moindre attention, dans ce partage, au trois plus jeunes fils de A'ly Mohhammed. Ils furent destinés à mourir de faim, si leurs frères ne se chargeoient de fournir à leurs besoins.

* Cette révolution, qui arriva en 1165 de l'hégire (1751 de l'ère vulgaire), n'opéra point de changemens dans la constitution de l'Etat ni dans les affaires, tout continua de marcher comme par le passé.

(1) Bakhchy.

(2) Khân sâmân.

(3) Environ deux millions.

* Sa'd-ûllah, jeune homme plein de courage et de fierté, sentit vivement l'indignité des procédés de Hhâfiz Rahhmet et de ses collégues, ou plutôt de ses complices. Il se retira, par dégoût, dans la ville d'Aoulah, où il mourut de consomption en 1764. Le même motif conduisit Mortezà Khân à Eskender-âbâd, où il mourut peu de temps après son arrivée. Son frère, Allah-yâr, fut aussi attaqué d'une consomption, qui l'emporta en quelques semaines. Enfin, vers 1786, des six enfans de A'ly Mohhammed, il ne restoit que Féyz-ûllah Khân et Mohhammed-yâr Khân (1).

* Après avoir pris la liberté d'intercaler un assez long fragment de l'historien persan, traduit par M. Hamilton, je dois maintenant laisser parler M. Forster, dont le récit et l'opinion méritent d'être comparés avec ce qu'on vient de lire. (L-s.)

Le partage du Rohilkend causa de vives altercations entre les six frères, mais sur lesquelles les matériaux que j'ai consultés

(1) Hamilton's *History of the Rohillah Afghans*, pag. 116, 117, 118, [illegible]9, 120, 121, 122, 160. (L-s.)

ne donnent aucun détail. Au reste, le récit de ce tissu d'intrigues et de perfidies ne contribueroit pas infiniment à compléter l'essai historique que je hasarde. Il suffit de dire que les chefs rohillahs, prévoyant les difficultés qui résulteroient de cet arrangement, et mécontens de la conduite de A'bdoûllah Khân, l'aîné des frères, unirent leurs forces et les chassèrent du Rohilkend avec plusieurs de leurs parens. Féyz-ûllah Khân, second fils de A'ly Mohhammed, obtint, après l'expulsion de A'bdoûllah, les districts de Rampoûr. Sa conduite sage et prudente les lui a conservés jusqu'à ce jour malgré les querelles domestiques où il s'est trouvé engagé, et l'extrême détresse où le réduisit, un jour, une puissante armée (1). Les districts qui étoient tombés en partage à A'bdoûllah, considéré, pendant quelque temps, comme le chef de l'Etat, furent ensuite concédés à Sa'd-ûllah Khân, qui recouvra sa première dignité. Hhâfiz Rahhmet s'étoit trouvé à même d'acquérir des

(1) L'armée combinée des Anglais et de Choudjâ'a éd-Doulah en 1774.

talens militaires, de la hardiesse, et un puissant crédit dans le Rohilkend. Ce fut un grand échec pour l'autorité de Sa'd-ûllah Khân, qui se vit bientôt entièrement éclipsé; il consentit donc, sans difficulté, à recevoir une simple pension (1), et alors Hhâfiz se mit ouvertement à la tête des affaires. On regarde cette révolution comme une suite de l'indolence et du goût dissipé de Sa'd-ûllah Khân. Les partisans de Hhâfiz prétendent qu'il n'auroit pas tardé à épuiser les ressources du pays, et à causer de grands désagrémens à la nation. Mais, loin de chercher de pareilles excuses, on peut, sans craindre de se tromper, attribuer cette révolution à l'ambition de Hhâfiz Rahhmet. Sans le moindre égard pour celui qui l'avoit élevé aux honneurs, ni pour le fils de son bienfaiteur placé sous sa protection, cet ingrat avoit renversé toutes les barrières qui s'opposoient à son élévation. Ayant pris part aux combats livrés par ses compatriotes

(1) Cette pension étoit de huit laks de roupies (2 millions) par an. On dit que les autres contribuèrent, pour leur part, au payement de cette somme. — Voyez ci-dessus, p. 138.

dans l'Inde, il avoit bien vu que ni les limites prescrites, ni les devoirs sacrés imposés à quiconque veut conduire les hommes, ne sont capables de réprimer l'ambition. La mort de Sa'd-ûllah Khân, arrivée en 1764 à Aoulah, contribua encore à consolider le pouvoir de Hhâfiz Rahhmet Khân, et fit augmenter la somme consacrée à son entretien.

Faute de faits établis d'une manière bien positive pour tracer une histoire régulière et suivie des Rohillahs, les matériaux que je possède ne peuvent me servir qu'à indiquer leurs expéditions militaires et les changemens essentiels survenus dans leur gouvernement (1). Mes papiers rohillahs m'apprennent qu'à la mort de Ssefder Djenk (2), le vézyr de l'empire, Ghâzy êd-Dyn, accompagné de Ahhmed Khân Bounguich (3), marcha sur Aoude, et commença des hostilités contre Choudjâ'a êd-Doùlah, fils de

(1) M. Forster, qui écrivoit alors dans l'Inde en 1790 et 91, ne paroit pas avoir eu connoissance de l'ouvrage de M. Hamilton, qui me sert, comme on voit, à remplir des lacunes assez importantes dans cette notice. (L-s.)

(2) En 1754, Ahhmed-Châh occupoit alors le trône de Dehly.

(3) Nâbâb de Ferakh-âbâd.

ce même Ssefder Djenk (1). Choudjâ'a avoit refusé toute espèce de présent pécuniaire, en témoignage de soumission à la cour de Dehly, au sujet de sa promotion au gouvernement d'Aoude (2); il n'avoit pas même voulu donner l'état des finances de son père (3). Mais comme il craignit de n'être pas en état, tout seul, de repousser cette attaque, il implora le secours des Rohillahs. Ceux-ci vinrent aussitôt à Aoude avec des forces considérables (4); leurs chefs déterminèrent les deux partis à une armistice; et appelés à prononcer sur les prétentions de Ghâzy êd-Dyn, ils décidèrent que Choudjâ'a êd-Doùlah abandonneroit certains districts d'un revenu annuel de 5 laks de roupies (5), au profit de la famille impériale.

(1) Voyez ci-après le chapitre qui contient la *vie de Choudjâ'a êd-Doùlah.*

(2) Il s'étoit même installé dans son gouvernement sans le *dyd* ou approbation du monarque. (L-s.)

(3) Dans les Etats musulmans, les princes héritent de leurs sujets morts; mais ils remettent souvent aux parens l'héritage du défunt, moyennant une modique somme.

(4) Ce fut dans cette occasion, je crois, que Choudjâ'a êd-Doùlah et Sa'd-ûllah troquèrent de turban. Les Musulmans de l'Inde font ces échanges quand il s'agit de sceller leur amitié ou de ratifier un traité.

(5) Environ 8 millions de francs.

Ghâzy êd-Dyn ne consentit à cet accommodement qu'autant que Sa'd-ûllah Khân se rendroit caution de son exécution. Sa'd-ûllah avoit accompagné, en 1760, l'armée rohillah qui alloit au secours de Nadjyb-Khân, chef rohillah, qui se trouvoit cerné, par un corps de mahrattes, à Sukaltal (1), et c'est le dernier trait de la vie politique de Sa'd-ûllah.

Pour que le lecteur se forme une idée plus juste de la situation des Rohillahs, à l'époque de la mort de Sa'd-ûllah, il faut lui tracer, en peu de mots, le tableau et les portraits des officiers qui avoient alors des possessions dans le Rohilkend.

Dhoundy Khân avoit obtenu, dans le partage des terres entre les chefs, les districts de Bissouly, de Morâd-âbâd, de Tchendpour et de Sumbul (2). Il mourut avant la guerre des Rohillahs de 1774, et laissa trois fils, dont l'aîné, nommé Mohhéb-ûllah Khân, hérita de la plus grande partie du territoire

(1) Village et fort situés sur le Ganges. Voyez la *carte de Rennell.*

(2) Villes du Rohilkend. Voyez la *carte de Rennell.*

de

de son père (1). Mollâ Serdâr Khân, à qui l'on avoit assigné les districts de Sundjah Kote (2) et quelques autres cantons adjacens, laissa six enfans. La discorde se mit entre eux, quand il s'agit de partager l'héritage paternel. Les deux aînés, Ahhmed-Khân (3) et Mohhammed Khân, eurent recours aux armes pour vider le différend. Le premier, soutenu par Hhâfiz Rahhmet, défit son frère et l'emmena prisonnier. Fetahh Khân, un des intimes associés de A'ly Mohhammed, et qui avoit amassé des sommes considérables dans la charge qu'il avoit exercée pendant si long-temps (4), eut les districts de Bédâon, Assette et Hhucéïnpoùr (5).

(1) Ce chef, s'en reposant sur un traité fait avec le vézyr, par lequel on le garantissoit de toute espèce d'insulte de la part des armées combinées, ne prit pas les armes pendant la guerre des Rohillahs en 1773. Mais le vézyr, sans égard pour ses engagemens, le chassa de ses domaines et le dépouilla de ses trésors.

(2) Situés à 44 milles ouest de Bareily, suivant M. Forster, qui cite la carte de Rennell, où ce nom ne se trouve pas.

(3) Ahhmed-Khân commandoit un parti de Rohillahs dans la guerre de 1774.

(4) Fetahh avoit été trésorier et grand maître de la maison de A'ly. Voyez ci-dessus, p. 121.

(5) Villes situées dans les cantons occidentaux et méridionaux du Rohilkend.

Cet officier, qui mourut avant l'expulsion des Afghâns, laissa ses propriétés territoriales à Ahhmed-Khân, son fils aîné (1). La veuve de Sa'd-ûllah Khân jouissoit d'une grande considération, à cause de sa générosité et de sa piété; elle fit sa résidence dans la ville d'Aoude, que les chefs, d'un accord unanime, avoient consenti à lui laisser. Après la mort de Sa'd-ûllah, l'autorité générale du gouvernement ayant passé entre les mains de Hhâfiz Rahhmet, on ne voit pas que les Rohillahs aient employé leurs armes d'une manière fort active, ni qu'aucune révolution importante ait agité leur pays. Avant l'invasion du vézyr dans le Rohilkend, ils s'étoient engagés dans une guerre momentanée avec les Mahrattes, et leur avoient enlevé plusieurs districts du Doù-âb, qui restèrent, pendant quelque temps, sous la domination des Rohillahs. Les Mahrattes étant venus en forces, chassèrent ceux-ci du Doù-âb et ravagè-

(1) Après la défaite des Rohillahs, en 1774, Ahhmed-Khân, fils de Fetahh Khân, rejoignit l'armée de Féyz-ûllah à Lall Dong, et se retira avec ce chef à Rampoùr.

rent toute la partie orientale du Rohilkend. On trouvera, dans la vie de Choudjâ'a êd-Doùlah, qui forme le VIe. chapitre de ce précis historique, les principaux événemens de la guerre des Rohillahs. Ainsi, on me dispensera d'entrer ici dans de plus amples détails.

La forme de gouvernement, adoptée par les Rohillahs de l'Inde, est à peu près la même que dans leur pays natal, et l'on peut la désigner sous le nom de *régime féodal.* Les successeurs de Dâoùd-Khân n'ayant que de foibles prétentions à la succession de leur père, et environnés d'hommes qui avoient efficacement contribué aux premières conquêtes, n'eurent qu'une existence fort précaire. Serdâr Khân et Fetahh Khân, deux Rohillahs des plus respectables, ne cessèrent de s'opposer aux progrès de Hhâfiz Rahhmet, qui aspiroit au pouvoir suprême, comme il étoit aisé de le voir. Leur zèle et leur attachement inviolable pour le parti de la veuve de Sa'd-ûllah, qui étoit aimée du peuple, les déterminèrent à contrebalancer le pouvoir toujours croissant de l'ambitieux dont nous venons de parler.

En qualité d'historien des Rohillahs, ou d'écho des bruits généralement répandus, je dois tracer ici rapidement une esquisse du caractère de Hhâfiz Rahhmet.

Né et élevé dans un pays (1) où la profession des armes est la seule honorable, et conduit aux premières places, Hhâfiz Rahhmet, naturellement brave, devint bientôt un guerrier entreprenant; son gouvernement étoit fondé sur une grande activité, et il le faisoit fleurir par la connoissance des ressources qu'on pouvoit y trouver. Il paroît avoir mis, généralement, de la bonne foi dans ses opérations publiques; et quoiqu'il ne s'empara de l'autorité suprême qu'au détriment d'un autre, son génie, sa valeur, et peut-être même l'amour de son peuple, légitimèrent cette espèce d'envahissement. Ses sujets voyoient en lui un maître toujours prêt à accorder pardon et protection; et je dois attester ici que jamais Choudjâ'a êd-Doûlah n'osa se mesurer avec Hhâfiz. Ce chef, comme la plupart de ceux d'un pays où les successions sont toujours la proie du

(1) L'Afghânistân.

plus fort, ne fut pas heureux dans ses enfans. E'nâyet Khân, son fils aîné, ayant pris les armes contre lui, fut défait et contraint de s'enfuir auprès de Choudjâ'a êd-Doùlah. Il combattit, dans son armée, à la bataille de Bakhchar, et retourna ensuite dans le Rohilkend, où il mourut avant la dernière guerre des Rohillahs.

Des dissentions survenues parmi les descendans des autres officiers rohillahs, occasionnèrent une commotion générale dans tout le pays, de manière que, à l'arrivée des forces combinées des Anglais et de Choudjâ'a êd-Doùlah dans le Rohilkend, les chefs paroissoient craindre moins l'approche de l'ennemi commun que l'accroissement de leurs forces respectives.

Je dois encore observer que les Afghâns qui conquirent le Rohilkend, étoient une race d'hommes rapaces, entreprenans et sans lois. Et il paroît qu'après avoir établi, dans l'Inde, un Etat régulièrement gouverné, ils ont contracté les goûts efféminés et les vices des pays méridionaux. Ils sont, en outre, devenus intrigans, perfides et

trompeurs. Les Rohillahs, surtout ceux de la basse classe, sont, parmi eux, les seuls Musulmans de l'Inde qui se livrent à l'agriculture : et leurs travaux ont été amplement récompensés par l'abondance et la qualité supérieure des diverses productions du Rohilkend (1).

CHAPITRE V.

HISTOIRE de Nadjyb êd-Doùlah.

La vie de Nadjyb Khân, surtout vers ses dernières années, est si intimement liée avec l'histoire du Rohilkend, que je dois lui assigner une place spéciale dans ce *Précis historique.* Je saisis, en outre, avec empressement, l'occasion de payer publiquement un tribut de respect et d'applaudissement à la mémoire d'un guerrier aussi généreux que brave, et d'un homme d'Etat du mérite le plus distingué.

Nadjyb Khân étoit neveu de ce Bachâret Khân, dont il est souvent fait mention dans

(1) On dit que ce pays rapportoit, aux Rohillahs, un million de livres sterlings. La mauvaise administration du Naïr a réduit ce revenu à 30 ou 40 milles livres sterlings au plus.

les notices sur les Rohillahs. Il vint dans le Rohilkend pendant l'administration de A'ly Mohhammed ; il n'eut d'abord qu'un grade fort mince, car il ne commandoit que douze cavaliers et fantassins. Mais son courage et son activité le firent bientôt remarquer de A'ly Mohhammed, qui lui donna un commandement important, et lui fit épouser la fille de Dhoundy Khân. Tandis que A'ly Mohhammed gouvernoit les districts de Serhind, Nadjyb, qui avoit suivi sa fortune, lui rendit un important service, en réduisant un chef hindou de ces cantons. Après le retour des Rohillahs dans le Rohilkend, Dhoundy Khân, qui avoit eu, dans le partage de ce pays, les districts de Dérinagor et Tchendpoùr, en gratifia Nadjyb Khân. Celui-ci ne resta pas long-temps dans des limites aussi resserrées ; mais traversant le Ganges, il fit des invasions dans le territoire des Goudjer (1), et s'avança jusqu'à Ghous-Gor et Sahrangpoùr (2).

(1) Secte d'Hindous, faisant partie de la 4e. tribu, qui se livrent à l'agriculture et au métier des armes. Ils habitent l'Inde supérieure.

(2) Voyez la carte de Rennell.

A la mort de Mohhammed Châh (1), Ssefder Djenk ne dissimula plus ses intentions hostiles envers la Cour, qui étoit alors entièrement subordonnée au vézyr Ghâzy êd-Dyn. Il se disposa à conduire une armée contre Dehly, et détermina les chefs rohillahs, toujours prêts à tirer l'épée quand il s'agissoit de piller ou de conquérir, à se joindre à lui. Il étoit déjà dans les environs de Dehly, quand un officier hindou (2) de la cour du grand moghol, attaché aux intérêts de Ghâzy êd-Dyn, détermina Nadjyb, par de grandes promesses d'avancement, à abandonner la coalition pour embrasser le parti de la Cour.

Cette espèce de défection jeta le découragement et l'alarme parmi le reste des Rohillahs que commandoit Hhâfiz Khân; ils regagnèrent leur territoire. Nadjyb Khân éprouva la réception la plus honorable de la part de Ghâzy êd-Dyn, et fut bientôt promu au commandement général des armées.

(1) En 1747. Il eut pour successeur son fils Ahhmed-Châh.

(2) Nommé Devi Sink.

Il attaqua Ssefder Djenk, et le contraignit de repasser le Ganges. A la fin de cette campagne, où notre Rohillah fut blessé, l'empereur lui décerna le titre de *Nadjyb éd-Doùlah* (1).

Immédiatement après cette expédition, il conduisit un corps de troupes dans la portion du Rohilkend, qui lui avoit précédemment appartenue, et y établit un gouvernement régulier. Malgré la contestation, toujours subsistante, entre lui et Hhâfiz Rahhmet, au sujet du droit de suzeraineté que celui-ci prétendoit avoir sur Nadjyb, il n'en étoit pas moins regardé comme membre du corps politique des Rohillahs. La haute faveur dont il jouissoit à la Cour, la popularité qu'il s'étoit acquise, le faisoient en même temps redouter et envier par Hhâfiz, dont l'importance diminuoit à proportion que celle de son rival augmentoit. De cette inimitié mutuelle résultèrent des hostilités qui entraînèrent finalement le corps des Rohillahs dans une guerre civile.

Au commencement de ces dissentions in-

(1) Le héros de l'empire. (L-s.)

testines, Sa'd-ûllah Khân, chef ostensible des Etats rohillahs, avoit embrassé le parti de Nadjyb êd-Doùlah; mais il fut contraint de l'abandonner et de céder à la puissance de Hhâfiz Rahhmet et de ses partisans, qui, par leur grande influence dans le pays, pouvoient lui procurer la tranquillité ou lui susciter les affaires les plus fâcheuses. Nadjyb êd-Doùlah ne se trouvant pas en état de faire face à une si formidable coalition, se retira du Rohilkend, et vint reprendre du service à la Cour. A peine arrivé à Dehly, il sollicita, ou le ministre lui donna la permission de réduire le gouverneur musulman de Sahrangpoùr (1), qui conservoit la possession de ce district malgré le souverain, et ne rendoit aucun compte des revenus. L'ennemi s'étant retiré à l'approche de Nadjyb êd-Doùlah, il lui fut aisé de s'emparer des districts de Sahrangpoùr et de Ghous-Gor. Plein de confiance dans les excellentes troupes qu'il commandoit, cet officier actif

(1) Ville située dans la partie septentrionale du Doù-âb. Elle appartient aujourd'hui à Gholâm Skander Khân, petit-fils de Nadjyb êd-Doùlah.

et entreprenant repassa le Ganges, reconquit ses anciennes possessions, auxquelles il joignit les terres de Djelâl-âbâd. Il fonda la ville de Nadjyb-âbâd (1), dans la portion septentrionale de ses nouvelles conquêtes. Cette nouvelle ville fut, en peu de temps, ornée d'édifices superbes et commodes, et devint le centre d'un commerce très-étendu. A un mille de la ville, il éleva le fort de Nadjyb Gor (2), où les habitans peuvent, en temps de guerre, mettre en sureté leurs effets les plus précieux, et trouver même un asile pour leurs personnes.

Toutes les recherches que j'ai pu faire ne m'ont pas procuré les dates certaines des événemens que je viens de raconter, de manière qu'il m'est impossible de leur assigner un ordre bien certain : je sais seulement que ce fut en l'année 1757 (3) que cet

(1) Située dans la division septentrionale du Rohilkend. Voyez Rennell.

(2) Ce fort se nomme aussi Pattergor, (ou Patangor.) (L-s.)

(3) Voyez Dow's *Hist. of Hindoostan*, t. II, p. 361-363. Suivant le *Khâzenèhi ômrâ*, ouvrage persan qui contient un précis historique sur les derniers empereurs de l'Inde, Nadjyb éd-Doûlah fut promu à cette dignité par Ahhmed-

officier reçut la dignité d'Êmyr bakhchy (1) et le titre d'Êmyr âl ômrâ, d'après la demande du vézyr Ghâzy êd-Dyn, qui, dans la même année, avoit déposé et privé de la vue Ahhmed-Châh, pour donner sa couronne à A'lem-Guyr, second du nom, père de l'empereur aujourd'hui régnant (2).

Lorsque les Durrâny entrèrent dans l'Hindoustân, pour la quatrième fois, avec l'intention de participer aux dépouilles de cet immense empire, Nadjyb êd-Doùlah, qui étoit lui-même âfghân d'origine (3), et qui connoissoit toute la supériorité des forces de Ahhmed-Châh durrâny, s'attacha, sans réserve, à la fortune de ce prince, et rompit aussitôt toutes ses liaisons avec Ghâzy êd-Dyn, sans hésiter et sans témoigner même aucune reconnoissance pour les bienfaits dont ce vézyr l'avoit comblé. En re-

Châh durrâny. J'ai préféré l'opinion de Dow, parce qu'il est plus probable que Nadjyb êd-Doùlah ait reçu cette commission de sa Cour, d'après l'autorité de laquelle il agissoit.

(1) Payeur ou trésorier général de l'empire.

(2) Châh-A'lem.

(3) On désigne sous le nom d'*Afghân*, les habitans du territoire qui s'étend entre la rivière d'Attok et la Perse.

tournant dans son pays (1), Ahhmed-Châh laissa les Mahrattes maîtres absolus des provinces supérieures de l'Inde. Nadjyb êd-Doulah, seul chef musulman puissant ou courageux qui ne fût pas dans leurs intérêts, n'étoit pourtant pas en état de mettre sur pied une armée capable d'empêcher leurs progrès. Il avoit été contraint de se retrancher dans le voisinage de Sukaltal (2), fort situé sur la rive occidentale du Ganges, et il s'y vit serré de bien près, car sans les Rohillahs et sans Choudjâ'a êd-Doulah, qui vinrent à son secours, et dont l'approche jointe au bruit de la marche d'Ahhmed-Châh durrâny vers la Jemnah, obligea les Mahrattes de battre en retraite, Nadjyb êd-Doùlah auroit succombé sous la supériorité de leurs armes.

Dans le cours de la même année, mais avant cet événement, Ghâzy êd-Dyn avoit

(2) Ahhmed-Châh durrâny retourna dans son pays après sa 4e. expédition dans l'Inde, vers 1757.

(2) Et non pas Sookertal, comme porte notre texte, dans lequel la plupart des noms de lieux sont défigurés. M Rennell place ce fort, maintenant ruiné, dans le tertitoire de Zabitah Khân, vers le 29e. deg. 15 min. de latit., et le 72e. deg. 15 min. de long. de Greenwich. (L-s.)

fait assassiner l'empereur (1), et lui avoit donné pour successeur Châh Djihân II. La capitale n'offroit plus de carrière à l'ambition. Le pouvoir de ses princes étoit anéanti, les trésors avoient été pillés, et les portes de la ville étoient indistinctement ouvertes aux Hindoūs et aux Musulmans, suivant le pouvoir dominant du jour. Les Mahrattes, qui eurent aussi leur prépondérance dans Dehly, déposèrent Châh Djihân, qui n'avoit été élevé à l'empire que pour seconder les vues de Ghâzy êd-Dyn. Ils y placèrent Djihân Bakht, fils de A'ly Goher (2). Après quelques escarmouches, Ahhmed-Châh durrâny, réuni avec Nadjyb êd-Doùlah et les chefs rohillahs de leur parti, attaquèrent et défirent les Mahrattes, dans une action générale, au milieu des plaines de Bendelly (3), en 1761. Nadjyb êd-

(1) A'lem-Guyr II, au mois de raby'i 2e. 1174 (novembre 1760). Voyez Dow's *Hist. of Hindoost.*, t. II, p. 369. (L-s.)

(2) Un des titres particuliers de l'empereur actuel.

(3) Dans le voisinage de Dehly, au passage de la Jemnah, nommé Bourary Ghât. — *Nota*. Cet endroit n'est pas indiqué dans la carte de M. Rennell. Il place la plaine de Bendelly vers le Thibet, dans le carré C. S.; on voit qu'il s'agit de la bataille de Pannibet.

Doùlah se conduisit de la manière la plus distinguée; il enfonça, dit-on, avec ses troupes, la division de l'armée mahratte, commandée par Bissouâsrâoù (1), qui périt dans l'action.

A la bataille de Pannibet (2), dont l'issue décida du sort de l'empire musulman dans l'Inde, les Afghâns furent puissamment secondés par Nadjyb êd-Doùlah. Pendant le cours des importantes relations qu'il entretint avec eux, il montra autant de fidélité que d'intelligence.

La déroute des Mahrattes et le retour d'Ahhmed-Châh dans son pays, continuèrent à donner aux affaires de l'empire une tournure moins délabrée. Nadjyb êd-Doùlah dirigeoit le jeune prince Djihân Bakht dans son administration (3), et ses talens inspiroient du respect pour le gouvernement. Tout à coup la guerre éclata entre Nadjyb

(1) Un des généraux mahrattes et l'oncle de Madhadjy Scindia, maintenant bien connu dans les annales de l'Inde.

(2) Cette bataille décisive fut livrée en février 1761.

(3) En 1761, Ghâzy êd-Dyn quitta Dehly, où il avoit perdu toute influence et toute considération, et où il étoit détesté pour ses cruautés et sa perfidie.

êd-Doùlah et les Djâttes, tribu hindoue puissante et belliqueuse, qui, dans les dernières révolutions, s'étoit emparée de plusieurs vastes cantons situés le long de la rive occidentale de la Jemnah, et où se trouvent situés les forts de Deig, de Combère, de Bertpoùr et la ville d'Agrah. Je n'ai jamais pu découvrir la cause de ces hostilités, et je doute fort que cette découverte eût contribué à répandre plus de lumière sur la vie de Nadjyb êd-Doùlah. Je crois pouvoir les attribuer aux mêmes causes qui produisent, en tout temps, les contestations et la discorde : lorsque le fort peut, sans crainte d'être puni, opprimer le foible; lorsque les droits de l'autorité publique sont méconnus, et les engagemens particuliers impunément violés (1).

(1) Telles sont les causes de la décadence de l'empire moghol. Ces vices se sont considérablement enracinés pendant le règne d'Aureng-zeb, l'un des princes les plus adroits et les plus prudens de la famille de Tymoùr, et qui a cependant compromis le bonheur de ses États et la sureté de ses sujets par une affection inconsidérée pour ses enfans. Il partagea entre eux les plus belles provinces de l'empire. Ces jeunes ambitieux, remplis d'activité, acquirent une influence et une force qui, parmi les Asiatiques, finissent tou-

Sérâdje Mahhal, chef des Djâttes, entama la campagne en attaquant un djâhguyr-

jours par devenir funestes au souverain. En effet, ils attendoient, avec impatience, l'événement qui décideroit de leurs prétentions. A la mort d'Aureng-zeb, ses fils s'empressèrent de prendre les armes, et après avoir inondé le pays de sang, les succès de Béhâder Châh mirent fin à la guerre. On peut dire qu'il monta au trône sur les cadavres de ses frères et de ses parens. Il manquoit d'expérience, et surtout il n'avoit pas le génie de son père, de manière que ses officiers, qui gouvernoient les provinces, se relâchèrent beaucoup de l'obéissance qu'ils lui devoient, pendant la courte durée de son règne. Ils n'exécutoient ses ordres qu'autant qu'ils les trouvoient conformes à leurs vues. Les Mahrattes qu'Aureng-zeb avoit réduits et presque subjugués après une guerre de 30 années, descendirent de leurs montagnes dès qu'ils eurent appris sa mort, reconquirent bientôt les terres d'où il les avoit chassés. Avant l'invasion des Persans, le ssoûbah-dâr d'Aoude et celui du Dekehan s'étoient érigés d'eux-mêmes en chefs indépendans ; ils donnoient des ordres de leur propre mouvement et sans l'agrément de la Cour, à de grandes armées, et disposoient des revenus sans rendre de compte au trésor impérial. Un État ainsi affoibli et gouverné par un prince livré aux plaisirs et à l'indolence, ne pouvoit manquer de fixer l'attention de Nâdir-Châh et d'exciter son avidité. Les Persans passèrent, sans éprouver d'opposition, la rivière d'Attok, barrière naturelle de l'Inde, du côté du nord. C'étoit là que Mohhammed Châh auroit dû se rendre en personne. Ce prince pusillanime et indigne d'une race dans laquelle on compte un Bâbour, un Akbar et un Aureng-zeb, se rendit au conquérant persan sans avoir même tiré l'épée, et lui livra les richesses et les provinces de l'Inde. — Par une suite de catastrophes rapides dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire des nations, de tout le grand et puissant empire des moghols, il ne reste maintenant que le vain nom de roi au malheureux Châh-A'lem.

dâr musulman (1), qui tenoit pour le parti de Nadjyb êd-Doùlah. Mais quoique l'issue de cette guerre fut funeste à Sérâdje Mahhal (2), Nadjyb êd-Doùlah n'en tira d'autre avantage que de remporter, sur l'ennemi, une victoire aisée et complète. Les Seykes ayant attaqué et pillé les districts de Saharangpoùr, Nadjyb fut obligé de renoncer aux fruits de ses succès pour marcher contre eux. En 1764 il se vit assiégé dans Dehly par une nombreuse armée composée de Musulmans, de Djâttes et de Seykes : Djéoùâher Sing, fils de Sérâdje Mahhal, avoit rassemblé ces forces dans l'espérance de culbuter Nadjyb êd-Doùlah et de venger la mort de son père. Ghâzy êd-Dyn qui avoit amené de Ferakh-âbâd un corps de Patans, se joignit aux confédérés. Après avoir enduré la pénurie de provisions et d'argent pendant quatre mois que les armées combinées le tinrent assiégé et le serrèrent de très-près,

(1) Mouça Khân, djâhguyrdâr de Ferakh-âbâd, district situé entre Dehly et Agrah.

(2) Il fut tué au mois de décembre 1763, dans un combat livré au milieu des plaines de Ghâzy-âbâd, auprès de la rivière de Hhindan, à 18 milles environ de Dehly.

Nadjyb détermina Mahar Râoù, chef des Mahrattes, à retirer ses troupes de l'armée de Djéoùâher Sing, que cette défection affoiblit prodigieusement : il finit par lever le siége. La ville de Dehly dut aussi sa délivrance à l'approche de Ahhmed-Châh durrâny, qui étoit déjà dans le Serhind et qui venoit dans l'intention de secourir Nadjyb êd-Doùlah. Ce dernier étoit à peine débarrassé des inquiétudes que lui avoit causées la coalition, qu'il fut obligé de songer à la défense du territoire qu'il possédoit sur la rive occidentale du Ganges, et que les Seykes vouloient ravager. — Le penchant naturel de ce peuple le porte à faire des incursions de tous côtés.

En 1770, Nadjyb êd-Doùlah joignit ses forces à l'armée mahratte qui vint dans l'Hindoustân sous le commandement de Toukedjy, de Besadjy et de Madhadjy Scindia; suivant mes notices, il les avoit invités à le seconder pour chasser les Seykes du Doù-âb. Mais vers les derniers temps de sa vie, il fut attaqué d'une maladie très-grave dans le camp des Mahrattes; il alla donc, pour se refaire, dans le Rohilkend, en laissant une

partie de son armée sous le commandement de Zabitah Khân, son fils aîné. Mais son état s'aggrava au point qu'il fut obligé de s'arrêter à Happer, petite ville du Doù-âb, où il mourut (1). Son corps fut porté à Nadjyb-âbâd, et placé dans un tombeau élevé par son ordre dans le voisinage de cette ville.

Nadjyb êd-Doùlah possédoit en propre, ou à titre de fief relevant de l'empire, toute l'étendue de terrain situé entre Pannibet et Nadjyb-âbâd, du côté de l'Est; du côté du nord, il étoit borné dans le Doù-âb par Saharangpoùr, et par la banlieue de Dehly du côté du midi. Enfin, dans le Rohilkend, il s'étendoit depuis les montagnes de Siringnagor jusqu'au district de Moràd-âbâd (2).

On évaluoit le revenu de ses domaines, dans l'état le plus florissant, à 100 laks de roupies (3). Mais il fut réduit à 70, dit-on, par les ravages des Seykes, en moins de trois années, et il auroit encore diminué, si Nadjyb n'eût employé, contre ces misé-

(1) Au mois d'octobre 1770.

(2) Principale ville du Rohilkend, située sur les bords du Ramgangah. Voyez la carte de Rennell.

(3) Environ 25 millions de francs.

rables, la force des armes et les ressources d'une adroite politique. Le peuple qu'il gouvernoit regretta sa perte, et sa mémoire est encore respectée et chérie dans les provinces supérieures de l'Inde. Il soutint le caractère d'un brave militaire, encouragea l'agriculture, protégea le commerce; on le regardoit comme le seul chef de l'empire capable d'opposer une vigoureuse résistance aux incursions des Mahrattes et des Seykes (1).

(1) On nous permettra d'ajouter ici quelques détails sur Nadjyb-Khân. Cet homme extraordinaire étoit un âfghân de la tribu de Qamar Khaïl. Il étoit venu, dès sa tendre jeunesse, des montagnes du Qandahâr pour chercher fortune sous son oncle Bachâret Khân. Il s'enrôla avec lui sous les drapeaux de A'ly Mohhammed. Son oncle étant mort, il hérita de son commandement. Lorsque A'ly Mohhammed s'installa définitivement dans le Rohilkend, il récompensa les services de Nadjyb, en lui accordant un petit district qui forme la division septentrionale de la province.

A la mort de A'ly Mohhammed, Nadjyb êd-Doûlah resta inviolablement attaché aux intérêts des Rohillahs; à l'époque de leur guerre avec Ssefder Djenk, lorsqu'ils se réfugièrent dans les montagnes, il prit leur défense d'une manière signalée. Ses sages mesures et sa bravoure retardèrent, plus d'une fois, les progrès de l'ennemi. Aussi, lorsque les affaires furent rétablies, on agrandit ses petits districts, et Dhoundy Khân lui donna sa fille en mariage.

Cette augmentation de revenu lui procura le moyen d'enrôler des Afghâns pillards, qui l'aidèrent à s'emparer du pays qui s'étend à l'ouest depuis le Ganges jusqu'à Saharangpoûr, au pied des montagnes et au sud, presque jusqu'aux portes

CHAPITRE VI.

NOTICE sur Choudjâ'a êd-Doùlah, vézyr de l'empereur moghol, gouverneur (ssoùbah-dâr) de la province d'Aoude. — Origine du nâbâb Choudjâ'a êd-Doùlah. — Précis sur ses ancêtres. — Détails sur l'expédition de Nâdir-Châh dans l'Hindoustân.

LES recherches et les libéralités de mes amis m'ont procuré une assez grande quantité de matériaux pour pouvoir entreprendre une notice historique sur la famille et la per-

de Dehly. Malgré ses envahissemens, il se conduisit avec tant d'adresse envers le grand vézyr Ghâzy êd-Dyn, qu'il obtint du grand moghol Ahhmed-Châh une patente qui lui garantissoit la concession de tout ce territoire. Il acquit bientôt une grande importance, et fut un puissant appui pour les Rohillahs.

A l'approche des Mahrattes, Nadjyb êd-Doùlah rassembla ses forces pour s'opposer à eux, et après quelques escarmouches, se trouvant trop foible pour leur tenir tête en rase campagne, il se jeta, avec la plus grande partie de ses forces, dans Sukaltal, sur la rive occidentale du Ganges, et écrivit à ses amis du Rohilkend de venir à son secours. Ces chefs lui envoyèrent le trésorier Ssefder Khân avec ses forces, et écrivirent à Choudjâ'a êd-Doùlah pour l'inviter à leur rendre les mêmes services qu'il avoit reçus d'eux peu de mois auparavant. Le ssoùbah-dâr rassembla quelques troupes et se rendit au lieu de l'action.

Sur ces entrefaites, un corps de Mahrattes passa le Ganges au gué de Herdoùâr et ravagea toute la portion des domaines de Nadjyb êd-Doùlah, située à l'Est de cette rivière; ils évitoient, par la rapidité de leurs mouvemens, toute rencontre avec les Rohillahs, mais à l'approche de Choudjâ'a

sonne de Choudjâ'a êd-Doùlah. Ce prince, d'une trempe supérieure, a joué un rôle imposant sur le théâtre politique de l'Hindoustân. Ses opérations, concurremment avec les Anglais, formeront une époque impor-

êd-Doùlah, ils crurent qu'il étoit à propos de se retirer; ils levèrent même le blocus de la place où étoit enfermé Nadjyb êd-Doùlah, quand ils apprirent que le ssoùbah-dâr d'Aoude, réuni avec les Rohillahs, se préparoit à passer le Ganges et à entrer dans le Doù-âb. C'étoit à l'époque où Ahhmed durrâny fit une seconde invasion dans l'Hindoustân. Celui-ci invita Nadjyb-Khân à se joindre à lui, sous prétexte de remettre en ordre les affaires de l'empire moghol. Nadjyb, qui tenoit une place importante du grand vézyr Ghâzy êd-Dyn, ennemi juré de Ahhmed, ne crut pas devoir se rendre à cette invitation. Il se joignit même au vézyr contre les durrâny, mais il promit, secrétement, à l'empereur, qui détestoit ce vézyr, de se réunir, le plutôt qu'il pourroit, avec Ahhmed. En effet, il abandonna Ghâzy êd-Dyn dans la première action; le ministre s'aperçut bientôt du piége qu'on lui avoit tendu, mais sa présence d'esprit lui suggéra un moyen qui ne réussiroit pas toujours avec les naturels de ces contrées : il se livra à la discrétion de son ennemi, qui le reçut, en effet, avec beaucoup de bienveillance, et ils marchèrent ensemble vers Dehly, où les durrâny entrèrent le 11 septembre 1757. On peut voir, dans les histoires de Dow, de Hamilton, etc., les horreurs que commirent ces atroces vainqueurs. Le lâche A'lem-Guyr donna lui-même des ordres pour que les habitans de sa capitale et des environs leur payassent un krore de roupies (22 à 23,000,000 de francs), et fut obligé de rentrer sous la tutelle de Ghâzy êd-Dyn. Le vainqueur ne se borna pas à ce coup d'autorité, il distribua les provinces de l'empire à son gré. Les Rohillahs, qui l'avoient parfaitement secondé dans

tante dans les annales de cette contrée. J'ai mis tant de soin et de précaution dans le choix des notices qui m'ont été fournies, que je ne crains point d'être accusé de partialité, soit pour dissimuler les torts de mon héros, soit pour exalter ses bonnes qualités. Je n'ai d'autre intention que de tracer une esquisse rapide des actions d'un prince bien

cette expédition, conservèrent les cantons qu'ils avoient déjà envahis dans le Doù-âb. Nadjyb êd-Doùlah obtint le djâhguyr de Skender-âbâd; Féyz-ûllah-Khân eut Chykoùh âbâd; Sa'd-ûllah Khân, Djelâl Syr et Féyrouz-âbâd. Enfin, il donna à Hhâfiz Rahhmet et à Dhoundy Khân le gouvernement d'Etaoùâ, formé de tout le territoire situé entre Agrah et Kolpy.

Mais pour ne point perdre de vue Nadjyb êd-Doùlah, nous observerons qu'il montra un grand dévouement à A'lem-Guyr. Ce monarque ayant été assassiné par l'ordre de Ghâzy êd-Dyn, Nadjyb fut nommé régent et êmyr âl-ômrâ pendant la minorité de Djihân Bakht. Il conserva la même dignité et la même influence sous le règne de Châh-A'lem; et au moment où il préparoit les moyens de rétablir sur le trône de Dehly ce monarque fugitif et retiré à Allah-âbâd, une complication de plusieurs maladies jointe à son grand âge, mit fin à une carrière non moins honorable qu'aventureuse, en 1770. Il emporta, en mourant, les regrets des habitans de Dehly, qui ne parlent de l'administration de Nadjyb-Khân qu'avec respect et reconnoissance. Voyez *History of Ahmed Shah King of Abdallies translated from a Persian biography by H. Vansittart*, pag. 332-341 de l'*Asiatick miscellany*, t. Ier. Franklin's *History of Shah Aulum*, p. 34, 35, et Hamilton's *History of the Rohillah Afghans*, p. 131-164. (L-s.)

au-dessus de la médiocrité, d'après le jugement de ses propres sujets. La connoissance de leurs sentimens, à son égard, et de son caractère, pourra donner une idée assez juste des dispositions et du moral des naturels de l'Hindoustân.

Choudjâ'a êd-Doùlah, fils de Ssefder Djenk et d'une fille de Sa'det Khân, naquit à Dehly en l'année 1729 de l'ère vulgaire. Parmi les princes indiens, le bonheur et la force des armes sont les plus sûrs moyens d'acquérir et de conserver la puissance : une longue suite d'ancêtres illustres est d'un bien foible secours; néanmoins une naissance distinguée répand encore un nouvel éclat sur les qualités déjà brillantes d'un chef heureux, et il se plaît lui-même à en tirer vanité. La véracité dont je me pique, me prescrit de rendre ici à la famille de Choudjâ'a êd-Doùlah la justice qui lui est due, quoique M. Dow (1), dans son his-

(1) M. Dow s'obstine, dans tout le cours de son ouvrage, à répandre une teinte odieuse sur la famille et le caractère de l'ancien vézyr. Quand celui-ci eut su dans quels termes injurieux l'écrivain anglais s'exprimoit sur son compte et sur l'histoire de sa maison, Choudjâ'a êd-Doùlah attribua cette

toire de l'Hindoustân, l'ait nommé l'infame fils d'un brocanteur persan, plus infame encore. Les ancêtres de Choudjâ'a êd-Doùlah étoient établis, depuis long-temps, à Nychâboùr, ville du Khoraçân; ils y avoient des possessions territoriales et tenoient un rang distingué parmi les principaux habitans de la province.

En voyageant dans la Perse, j'ai eu occasion de m'entretenir avec des habitans de Nychâboùr, qui m'ont attesté l'ancienneté de la famille de Choudjâ'a êd-Doùlah. Pour prouver encore mieux ce fait, je veux raconter, au risque d'être prolixe, comment Myrzâ Nâsser, arrière grand-père maternel de Choudjâ'a êd-Doùlah, vint dans l'Hindoustân au commencement du règne de Béhâder Châh (1), qui lui donna une place de confiance à Patnah, où l'on voit encore son tombeau.

Myrzâ Nâsser eut deux fils; le second,

mauvaise humeur au ressentiment que M. Dow conservoit de ce qu'il lui avoit refusé la ferme du salpêtre des districts d'Allah-âbâd.

(1) Cet empereur succéda à Aureng-zeb en 1707, et mourut en 1712.

nommé Mohhammed Amyn, n'eut pas plutôt appris la mort de son père, qu'il quitta la Perse, vers 1708, et se rendit à la cour de Ferakh-Syr. Ce prince le nomma gouverneur du fort d'Agrah. Il ne tarda pas à monter en dignité et devint enfin vice-roi d'Aoude, sous le titre de Sa'det Khân Bourhân âl-Mulk (1). La réduction de cette province, qui avoit été long-temps en état de rebellion, lui valut la réputation d'excellent militaire. Il fut promu au grade de *Déroghah Khâss* (2) avec les provisions et les appointemens de commandant de 7000 chevaux.

Vers le même temps, Mohhammed Aboùl-Manssoùr, nommé dans la suite Ssefder Djenk, neveu de Sa'det Khân, vint dans l'Inde et épousa la fille de son oncle. Choudjâ'a êd-Doùlah est le seul enfant mâle, je crois, qui naquit de ce mariage. Ssefder Djenk, qui avoit beaucoup d'activité et de qualités utiles, fut nommé lieutenant de Sa'det Khân dans le gouvernement d'Aoude.

(1) Sa'det Khân, prince de l'empire.

(2) Déroghah Khâss est une charge à peu près semblable à celle de grand maître de la maison du roi en Angleterre.

Vers le milieu du règne de Mohhammed Châh (1), les Mahrattes pressés, dit-on, par Nizâm ûl-Mulk (2), qui étoit alors mal avec la Cour, firent des invasions dans les domaines de l'empire et y commirent les plus grands dégâts. Mais, sur le point de pénétrer dans le territoire d'Aoude, ils furent attaqués, et après un rude combat, entièrement défaits par les soldats de Sa'det Khân, qui commandoit en personne. Ce chef joignit ensuite l'armée impériale qu'on avoit rassemblée pour chasser l'ennemi. Mais sous prétexte de quelque dégoût, il quitta l'armée et rentra dans Aoude, sans avoir vu l'empereur.

On a supposé que Sa'det Khân, de concert avec Nizâm ûl-Mulk, invita Nâdir-Châh à venir dans l'Inde, en lui promettant de puissans secours et la conquête facile de cet empire. M. Dow a consigné ce fait supposé dans son histoire de l'Hindoustân, en se prononçant fortement en faveur de son authenticité. M. Fraser en dit quelque

(1) Ce prince monta sur le trône en 1719 et mourut en 1747.

(2) Le père du Nizâm ûl-Mulk actuel.

chose dans son *histoire de Nâdir-Châh*, ouvrage écrit avec candeur, et qui annonce une grande pénétration dans son auteur. Il assure que Sa'det Khân n'étoit pas étranger à une négociation perfide que les nobles mécontens de Dehly avoient entamée avec la cour de Perse. Mais au risque de m'écarter de mon sujet, je ne puis m'empêcher d'observer que M. Fraser a oublié d'indiquer quels avantages Sa'det Khân pouvoit se promettre de cette invasion. En outre, pour lui imputer des projets aussi perfides, il ne cite nulle autorité respectable. Si l'on peut tirer quelques conséquences de la conduite de Sa'det Khân, telle que Fraser nous la peint, on ne doit pas douter que le gouverneur d'Aoude n'eut aucune part dans les conseils ni dans les bonnes grâces du conquérant persan. En effet, s'il avoit obtenu sa protection, qu'il méritoit bien par les services qu'il lui avoit, dit-on, rendus, la défaite de l'armée de Dehly à Karnal auroit-elle autant influé sur le sort de cet officier ?

D'après un passage de cette histoire, on voit clairement que Sa'det Khân ne pou-

voit pas entretenir de correspondance confidentielle avec le prince persan (2), et qu'il n'a jamais participé à ses faveurs. « Avant » de donner, dit-il, la correspondance que » Nizâm Sa'det Khân entretint avec Nâ- » dir-Châh, et de raconter les vives ins- » tances qu'il lui fit de fondre sur l'Hin- » doustân, je dois, etc. (1)». Dans un autre endroit du même ouvrage, on lit qu'à l'approche de Nâdir vers la capitale, Sa'det Khân reçut l'ordre de se rendre à l'armée de Dehly; il avoit déjà passé le Ganges quand on lui enjoignit de retourner vers Aoude. Il avoit été arrêté déjà dans le conseil du souverain indien, qui avoit toujours été flottant et incertain, que les armées marcheroient au-devant de l'ennemi sous le commandement du vézyr, et que l'empereur, gardé par les troupes de Sa'det Khân, resteroit à Dehly. On l'invita à accepter ce poste important, mais une maladie le retenoit alors à Aoude. Au mois de février 1739, il arriva dans le camp de Mohhammed Châh. Ce souverain

(1) Il n'est pas mention de correspondance.

(2) *Fraser's life of Thamas Kouli Khân.*

ayant changé d'avis, avoit été trouver l'armée. Le jour où Sa'det Khân rejoignit les forces impériales (1), son camp fut attaqué et pillé par les Persans, qui tuèrent un grand nombre de ses partisans. En apprenant cette triste nouvelle, Sa'det Khân sortit de l'appartement du prince, où il étoit de garde, et chercha du secours pour son parti. Khân Daoùrah, général des troupes impériales, alla seconder Sa'det Khân, et en peu de temps, la plus grande partie des officiers de Mohhammed Châh qui commandoient des corps séparés, se mirent en mouvement. Nâdir-Châh voyant que cet engagement prenoit un caractère sérieux, parut bientôt lui-même à la tête de ses troupes, auxquelles rien alors ne résistoit; il remporta une victoire complète sur l'armée de Dehly, qui avoit perdu beaucoup de soldats et d'officiers. Khân Daoùrah fut blessé à mort, son fils aîné fut tué, ainsi que beaucoup d'ômrâ, et Sa'det Khân tomba entre les mains des ennemis. On dit que la perte de Nâdir se monta à 2500 soldats et

(1) L'armée étoit campée à Karnal, environ à 100 milles ouest de Dehly.

7 officiers supérieurs, et 5000 hommes blessés. Après l'action, Nâdir fit dresser une tente auprès de son quartier pour Sa'det Khân et deux autres ômrâ de Mohhammed Châh. On consigna le bagage de ces officiers avec leurs valets, en dehors du camp: leurs maîtres n'eurent pas la permission de se faire servir par eux, ni de faire usage de leurs provisions.

M. Fraser ne parle guère de Sa'det Khân après cet événement. Il nous apprend seulement que cet officier fut chargé de garder la ville de Dehly le jour que Nâdir-Châh y fit son entrée. Le même écrivain raconte aussi que, le 9 mars 1739, Nâdir-Châh fit venir devant lui Sa'det Khân, et lui reprocha très-durement d'être la cause des difficultés qu'on éprouvoit pour la perception des impôts (1), et que le lendemain Sa'det Khân mourut après avoir éprouvé quelques foiblesses et quelque indisposition. M. Fraser termine l'article qui concerne ce personnage, en remarquant que, suivant

(1) La taxe que Nâdir-Châh avoit exigée des habitans de Dehly.

quelques-uns,

quelques-uns, il mourut du chagrin que lui causèrent les reproches violens de Nâdir. D'autres disent qu'il s'empoisonna par jalousie. Enfin, on croyoit généralement à Dehly qu'il étoit mort des suites d'un ulcère à la jambe.

D'après la relation de la conduite de Sa'det Khân, dans laquelle M. Fraser a fidèlement peint le caractère de ce personnage, on peut juger s'il a réellement provoqué l'invasion de Nâdir-Châh dans l'Inde. Cet auteur, qui a tracé une excellente esquisse de l'histoire de l'Inde, dans son ouvrage, observe que le conquérant persan donna des témoignages d'indulgence et même de libéralité à plusieurs ômrâ de Mohhammed Châh; mais il ne cite pas un seul trait de bonté ou de générosité envers Sa'det Khân; on voit, au contraire, que celui-ci souffrit beaucoup dans l'action de Kamal, et fut ensuite traité bien rigoureusement.

Sefder Djenk, qui résidoit à Aoude à l'époque de la mort de Sa'det Khân, lui succéda dans son gouvernement; si l'on en croit la tradition conservée dans sa famille,

ce fut Nâdir-Châh qui lui donna cette place. Mais la conduite généreuse de celui-ci envers Mohhammed Châh, me porte à croire que Ssefder reçut cette investiture des mains de son souverain. Après que l'armée persane se fut retirée de Dehly, il vint à la Cour, où il fut nommé *myr âtech*, grand-maître de l'artillerie (1).

CHAPITRE VII.

CHOUDJA'A ÊD-DOULAH succède à son père dans la place de grand-maître de l'artillerie. — Celui-ci se révolte contre la cour de Dehly — Il meurt. — Situation de la cour de Dehly quand Choudjâ'a êd-Doulah entra dans la carrière politique.

En 1746, Ahhmed le durrâny fit une invasion dans l'Hindoustân; déjà il s'étoit avancé jusqu'à Serhind, quand l'armée, où Ssefder Djenk occupoit un poste important, s'opposa victorieusement à ses progrès. Il n'y avoit pas long-temps que Ahhmed-Châh étoit monté sur le trône (2), lorsque Ssefder Djenk parvint au vézyrat; son fils Chou-

(1) Littéralement, *chef du feu*. (L-s.)

(2) Ce prince commença à régner en 1747.

djâ'a êd-Doùlah lui succéda dans la place de grand-maître de l'artillerie. Mais Ssefder fut la victime d'un parti puissant formé contre lui à la Cour, et qui étoit composé de Ghâzy êd-Dyn (1), de Nadjyb êd-Doùlah, chef rohillah, et de Djunéïd Khân, eunuque de la Cour. Il fut obligé de quitter Dehly, mais non pas sans avoir fait périr Djunéïd Khân (2), qui fut assassiné dans la maison et par les ordres de Ssefder, au milieu d'un divertissement que celui-ci lui donnoit.

Après avoir rassemblé des forces assez considérables, Ssefder Djenk fit une invasion sur les terres de l'empire (3), et mit le siége devant la capitale, qui fut serrée de très-près pendant 6 mois. On l'accuse d'avoir commis plusieurs actes de méchanceté, et même d'atrocité pendant le siége. Il fit, par exem-

(1) Petit-fils du fameux Nizâm ûl-Mulk.

(2) Ssefder Djenk s'apercevant qu'il perdoit de son influence à la cour de Dehly, et que Djunéïd Khân, l'eunuque favori, l'emportoit sur lui, l'invita à une fête. Là, contre tous les droits de l'hospitalité et de la reconnoissance, il fit périr celui à qui il devoit sa vie et sa fortune. Ismâël, un des esclaves de Ssefder, commit cet assassinat en 1750. *Dow's hist. of Hind.*, t. II, p. 354. (L-s.)

(3) Cet événement arriva en 1753.

ple, diriger des boulets sur le palais, dont la destruction ne pouvoit faciliter la prise de la ville. La cour de Dehly fut contrainte d'accéder aux conditions du rebelle, qui exigea, pour lever le siége, qu'on lui concédât formellement les provinces d'Aoude et d'Âgrah pour lui et ses héritiers, à perpétuité.

Ssefder Djenk mourut en 1754, sous le règne de A'lem-Guyr II. Son fils, Choudjâ'a êd-Doùlah (1), âgé alors de 25 ans, lui succéda dans la ssoùbah-dâry d'Aoude. Comme il n'entre pas dans mon plan de m'étendre sur le compte de Ssefder Djenk, il me suffira de dire qu'il avoit un caractère dur et même cruel. Sa rapacité et son avarice rendirent son gouvernement extrêmement odieux.

Il n'est pas inutile de tracer ici la situation de la cour de Dehly au moment où Choudjâ'a êd-Doùlah entra dans la carrière des affaires publiques. Ces détails répandront plus de jour sur tout ce qui suivra.

(1) Le nom particulier de ce prince étoit Djéllâl-êd-Dyn Hhaïder. Son père, qui étoit dans la province d'Aoude à la naissance de Choudjâ'a êd-Doùlah, bâtit, dans le voisinage de Luknau, un fort, nommé Djellâl-âbâd, en mémoire de cet événement.

Après avoir privé de la vue et déposé Ahhmed-Châh, en 1753, Ghâzy êd-Dyn plaça sur le trône A'lem-Guyr II, dont le fils aîné, nommé A'ly Goher, et depuis empereur sous le nom de Châh-A'lem, s'enfuit de Dehly (1), parce qu'il redoutoit la perfidie et les funestes desseins de ce ministre. Ce jeune prince, secondé par un petit corps de Mahrattes, leva, pendant quelques mois, de foibles contributions sur les cantons situés au midi de la capitale. Mais bientôt, sentant toute l'insuffisance de ces misérables subsides, il implora le secours du rohillah Nadjyb-Khân. Celui-ci ayant refusé les propositions qui lui étoient faites, A'ly Goher se retira sur le territoire de Choudjâ'a êd-Doùlah. Pendant quelque temps, on le traita avec beaucoup de respect dans la ville d'Aoude, mais on ne lui accorda aucun secours militaire, et on finit par le congédier de la manière la plus polie. Il se rendit à Allah-âbâd, qui apppartenoit alors à Mo-

(1) Il se retira dans son djâhguyr ou apanage, nommé Djedjer. Cet événement arriva en 1758. Franklin's *Hist. of Shah Aulum*, p. 8. (L-s.)

hhammed-Qouly-Khân, natif de Perse et cousin germain de Choudjâ'a êd-Doulah. Mohhammed-Qouly entra volontiers dans les vues du prince fugitif, qui avoit le projet de s'emparer des provinces de Béhâr et de Bengale (1). Vers la fin de l'année 1758, leurs forces combinées passèrent le Caramnassa (2), et après avoir remporté différens succès, ils furent défaits par les troupes anglaises, en 1761, à Suan. La manière honorable et généreuse dont A'ly Goher fut traité par les Anglais dans leur camp, inspira de la jalousie à Qâcem A'ly Khân. Il avoit des preuves non-équivoques que le prince méditoit des intentions fort opposées à ses intérêts ; en outre, l'attachement que l'officier

(1) Le Béhâr étoit une ssoùbah-dâry qui lui appartenoit, comme au fils aîné de l'empereur. Mais Dja'fer A'ly Khân, ssoùbah-dâr du Bengale, gouvernoit aussi les provinces de Béhâr et d'Orixa ; il devoit ce poste à la protection des Anglais, qui le soutenoient ouvertement, quoiqu'il fut généralement détesté. Ils le secoururent dans cette conjoncture difficile ; l'affaire de Suan dans le Béhâr ne fut qu'une affaire de poste, car les coalisés n'osèrent pas attendre le lord Clive, et se retirèrent promptement dans la province d'Allah-âbâd. Voyez Franklin's *History of Shah Aulum*, p. 17. (L-s.)

(2) Rivière qui sépare la province de Béhâr de la zémindâry (canton) de Bénarès. (L-s.)

anglais lui témoignoit, excita la mauvaise humeur de Qâcem ; il en exprima tout haut son mécontentement. Le prince, de son côté, accusoit Qâcem d'avoir fomenté, dans son armée, les dissentions qui avoient excité une mutinerie qu'on ne put appaiser. Sans le secours de l'armée anglaise, il auroit éprouvé les plus cruels désagrémens. Cet événement détermina A'ly Goher à se retirer dans les domaines de Choudjâ'a êd-Doùlah ; celui-ci reçut le prince (1) fugitif avec tous les témoignages du plus vif attachement, et s'annonça pour être le défenseur de la cause royale.

Afin de ne rien négliger de ce qui peut contribuer à répandre du jour sur quelque événement de l'histoire de Choudjâ'a êd-Doùlah, je vais consulter les annales antérieures à celui-ci et reprendre les choses de plus haut.

Ssefder Djenk avoit confié le commandement de la ville d'Allah-âbâd à Mohham-

(1) A cette époque, A'ly Goher venoit de succéder à l'empire pour la forme, et avoit pris le titre de Châh-A'lem. Son père mourut en 1760.

med-Qouly-Khân, son neveu. Celui-ci, dès que Choudjâ'a êd-Doulah parvint au gouvernement, paroît s'être entièrement soustrait à l'autorité de la cour de Aoude. Choudjâ'a êd-Doulah, qui connoissoit la popularité et les talens militaires de cet officier, se garda bien de faire les moindres tentatives ouvertes contre Allah-âbâd. Pendant qu'il étoit occupé à son expédition dans le Béhâr, Mohhammed-Qouly-Khân avoit confié le gouvernement de ses possessions à Nedjef Khân, ce chef qui, dans la suite, s'acquit une si grande réputation dans l'Inde supérieure. Choudjâ'a êd-Doulah, profitant de l'absence de Mohhammed-Qouly, marcha à la tête d'une petite armée vers Allah-âbâd, mais toujours en entretenant un commerce d'amitié avec Nedjef Khân, et surtout en l'amusant avec des protestations d'attachement pour Mohhammed-Qouly, aux succès duquel il prenoit, disoit-il, le plus vif intérêt. Il ajoutoit, qu'il ne venoit dans ces quartiers que pour y chercher un asile contre les durrâny, et amener sa famille dans le fort d'Allah-âbad,

où elle seroit bien mieux en sureté que dans son propre pays. Nedjef Khân ne voulut point prendre sur lui de le recevoir, et en écrivit à Mohhammed-Qouly, qui l'autorisa à admettre Choudjâ'a êd-Doùlah dans la forteresse, avec un certain nombre de gardes particuliers. On dit que Choudjâ'a êd-Doùlah introduisit un corps de gens armés, déguisés en femmes : ils fondirent sur la garnison, et s'emparèrent de la forteresse sans coup férir. Mohhammed-Qouly ayant perdu ce fort (vers 1761), n'eut plus d'autre ressource que d'implorer les secours de Choudjâ'a êd-Doùlah même. Il ne fallut que peu de mots pour trouver coupable de crimes d'Etat Mohhammed-Qouly, qui jouissoit d'une haute estime dans l'armée d'Aoude, à cause de sa valeur et de sa générosité. Les soldats d'Aoude témoignèrent, par de violens murmures et surtout par des comparaisons peu favorables pour leur prince, combien ils étoient sensibles aux malheurs de Mohhammed-Qouly. A la capitulation d'Allah-âbâd, Nedjef Khân étant entré aussitôt au service de Choudjâ'a êd-Doulah, fit, pour procurer la liberté à

Mohhammed-Qouly, des démarches qui compromirent sa propre sureté. Mais la cour d'Aoude étoit tellement épouvantée par les bruits qui couroient toujours en faveur de Mohhammed, que Choudjâ'a crut devoir assurer sa tranquillité en se défaisant de son prisonnier par un assassinat (1). Il obtint ensuite du monarque la dignité de vézyr; à la tête d'une armée nombreuse, ayant en sa possession la personne du souverain, il pouvoit alors être regardé, avec raison, comme le plus puissant chef de l'Inde.

(1) Mohhammed-Qouly, ssoùbah-dâr d'Allah-âbâd, fut assassiné dans le fort de Djéllâl-âbâd.

Voici encore un exemple d'un inconvénient fort grave, commun à tous les Etats asiatiques. Un prince, quelque despote qu'il soit, ne peut pas toujours obliger ses sujets à façonner leur manière de voir et leur langage conformément aux vues qui ont dicté ses arrêts. Sans l'atroce ressource des poignards, je doute fort que Tymoùr, Nâdir, et dernièrement Hhaïder, eussent marché aussi rapidement de conquête en conquête. Quand Choudjâ'a éd-Doùlah forma le projet d'assassiner Mohhammed-Qouly, il n'avoit pas encore affermi son propre gouvernement. Les officiers de son armée, persans, moghols ou âfghâns étoient des hommes audacieux et turbulens qui prétendoient à de gros appointemens. Ils voyoient, dans Mohhammed-Qouly, un brave soldat, d'une naissance distinguée et ayant des manières affables et populaires. Ils avoient été témoins des perfidies commises par Choudjâ'a envers lui, et ils suspectoient ses projets ultérieurs. Ce Choudjâ'a craignoit beaucoup, en effet, les qualités bril-

CHAPITRE VIII.

DÉMÊLÉS de Choudjâ'a êd-Doùlah avec les Anglais. — Il est défait à Bakhchar. — Note sur cette bataille. — Situation précaire de l'empereur Châh-A'lem. — Coup d'œil rapide sur les révolutions de l'empire moghol. — La défaite de Bakhchar a des suites avantageuses pour Choudjâ'a. — Il se met à la discrétion des Anglais. — Articles de sa capitulation.

EN 1763, la guerre éclata entre les Anglais et Qâcem A'ly Khân (1). Après avoir

lantes de Mohhammed-Qouly, mais il craignoit aussi de suivre trop complaisamment ses propres désirs. S'il eût attaqué ouvertement cet officier ou qu'il eût publiquement ordonné sa mort, il y avoit à craindre une révolution, et il ne pouvoit se dissimuler l'insubordination de ses troupes, causée par la pénurie de ses finances, par un long arriéré, et de sa part, le défaut de talens militaires. Il ne lui restoit plus qu'à employer une mesure atroce, ressource ordinaire d'un prince à demi-puissant qui veut conserver sa vie et son pouvoir; c'étoit de faire assassiner, en secret, celui qui lui portoit ombrage.

(1) Gendre et successeur de Myr-Dja'fer A'ly Khân, placé par les Anglais en 1757, déposé par eux au mois d'octobre 1761. Après avoir été dépouillé de ses Etats par un acte des plus tyranniques de la part de ces insulaires, Myr-Dja'fer se retira paisiblement à Calcutta, où, à la vérité, le conseil suprême qui vendoit assez cher ses politesses, le reçut avec tous les témoignages de respect dus à son ancienne dignité. Il vécut dans cette ville en simple particulier, jusqu'à ce que les Anglais, mécontens de la conduite de Qâcem A'ly Khân, en faveur de qui ils avoient opéré la révolution du mois d'oc-

remporté quelques succès et essuyé des défaites ; Qâcem finit par être chassé de la province du Bengale, et vers la fin de la même année, il se retira, avec les restes de son armée et un immense trésor, sur les domaines de Choudjâ'a êd-Doûlah. Le gouvernement du Bengale s'étoit laissé amuser long-temps par les réponses évasives du vézyr, aux invitations réitérées qu'on lui avoit faites au sujet des secours qu'il donnoit à notre ennemi commun, et l'on finit par découvrir que ce vézyr avoit conduit son armée du côté de Bénarès ; là il préparoit, conjointement avec Qâcem A'ly, une invasion dans le Béhâr, et bientôt il énonça, sans détour, ses intentions dans une lettre écrite au gouverneur du Bengale. Cette lettre étoit d'un style arrogant et plein de mépris.

tobre 1761, chassèrent celui-ci, et réinstallèrent Dja'fer. Il fut proclamé de nouveau nâbâb, et conclut avec le gouverneur général et le conseil de Calcutta, un traité dicté par ceux-ci le 11 juin 1763. Il mourut le 14 janvier 1765. Voyez de plus amples détails sur les différentes opérations politiques des Anglais dans l'Inde, à l'époque dont il s'agit, dans un ouvrage également curieux et exact, intitulé : *Evidence of our transactions in the east Indies, with an enquiry into the general conduct of Great Britain to others contries*, p. 220 et 250. (L-s.)

« Les Anglais abusant des faveurs que
» leur ont accordées les empereurs de l'Hin-
» doustân, disoit-il, ont fomenté des troubles
» dans l'empire ; au lieu de se borner aux
» opérations commerciales comme il con-
» vient à des marchands, ils se sont immis-
» cés dans les affaires du gouvernement,
» nommant et déposant, à leur gré, les es-
» claves de la couronne. Je les somme de se
» justifier, et surtout de rappeler tous ceux
» de leur nation qui se trouvent dans l'é-
» tendue des domaines de l'empereur ». En cas de désobéissance, il les menaçoit de l'animadversion du souverain, qu'il appeloit le *type de la colère de Dieu.*

Quoique Choudjâ'a ed-Doulah ait flatté Qâcem A'ly de la promesse de le réinstaller dans ses provinces, on ne croira pas aisément que l'homme qui venoit de trahir et de faire assassiner son parent, en violant, à la fois, les droits sacrés de l'humanité, de l'amitié et du sang, auroit exposé sa fortune et sa vie en faveur d'un étranger, s'il n'eût espéré un avantage manifeste et considérable. En effet, sa conduite et ses actions donnent

bien lieu de croire que s'il eut réussi, il ne se seroit pas fait scrupule de garder pour lui-même le pays conquis, et de l'annexer à ses propres domaines.

Dans le cours de 1764, on apprit à Calcutta que les forces du vézyr et celles de Qâcem A'ly, réunies avec quelques troupes du grand moghol, avoient pénétré dans le voisinage de Patnah, d'où les nôtres s'étoient retirées précipitamment à l'approche des armées combinées. L'ennemi ayant été ensuite repoussé dans l'attaque qu'il livra aux retranchemens des Européens, fit des propositions de paix à l'officier anglais, qui étoit autorisé à négocier, et à stipuler, pour première condition, que l'on nous rendroit Somrou et les déserteurs européens (1). Le vézyr n'avoit d'autre vue, en demandant la paix, que de se procurer une suspension d'armes assez longue pour recruter son armée. J'ai déjà dit qu'il s'étoit efforcé d'attirer dans son parti Dja'fer A'ly Khân, que les Anglais avoient nommé,

(1) Environ deux cents particuliers européens avoient déserté auprès du vézyr. — Nous donnerons bientôt quelques détails sur Somrou. (L-s.)

pour la seconde fois, gouverneur (1) des provinces de Qâcem, après l'expulsion de ce dernier. Dans la suite, le vézyr ne désavoua pas cette correspondance, que Myr-Djâ'fer est soupçonné d'avoir entretenue avec lui par le moyen de Noundoqamar (2); celui-ci assura Choudjâ'a que son maître étoit fort disposé à faire un traité séparé avec lui. Choudjâ'a êd-Doùlah avoit déjà tiré un avantage considérable des craintes de Qâcem A'ly, que l'échec éprouvé à Patnah avoit très-alarmé. Il commença par embaucher ses soldats européens et ses meilleures troupes du pays, le dépouilla ensuite de la plus grande partie de ses trésors et de ses munitions. Quand on fut certain que les négociations du vézyr étoient, de sa part, une ruse pour gagner du temps, on fit marcher l'armée anglaise contre son camp. Il y eut une action très-vive qui dura cinq heures; les Anglais remportèrent une victoire complète auprès de Bakhchar.

La défaite que le vézyr venoit d'essuyer

(1) Voyez ci-dessus, la note de la pag. 187.

(2) Le même qui fut condamné à mort par la cour suprême de Calcutta, pour crime de faussaire.

à Bakhchar (1), entravoit terriblement sa carrière politique et militaire; car, d'après cet événement, il se vit entièrement abandonné par ses alliés. Châh-A'lem, dont le nom (2) contrastoit avec sa position, chercha un asile dans le camp des Anglais, et

(1) Bakhchar, que les Anglais écrivent Buxar, est un endroit peu considérable, situé dans la province de Béhâr, sur la rive droite du Ganges, vers le 25e. deg. 31 min. de latit., et le 5e. deg. 20 min. de long. de Calcutta, selon la carte du Béhâr méridional, N°. 111 du *Bengal atlas* du major Rennell. Cette bataille fut livrée le 23 octobre 1764. (L-s.) —— L'armée anglaise ne consistoit qu'en 857 Européens et 6,215 naturels; 101 européens et 773 cipayes furent tués ou blessés. L'armée de Choudjâ'a êd-Doulah se montoit à 40,000 combattans, dont 2,000, dit-on, restèrent sur le champ de bataille. Les Anglais prirent dans l'action même, et en poursuivant l'ennemi, 133 pièces de canon de différens calibres.

(2) Ce nom signifie, en persan, *roi du monde*. Le lendemain de l'action, il écrivit au colonel Monro une lettre, dans laquelle il exprimoit toute la joie que lui causoit cette victoire, et il désiroit que ce colonel le mît sous la protection des Anglais; il ajoutoit que si on lui accordoit cette demande, il concéderoit aux Anglais les domaines de Choudjâ'a êd-Doulah et même tout ce qu'ils pourroient désirer. On imagine bien que le gouverneur du Bengale et le conseil suprême accueillirent favorablement de pareilles propositions. Châh-A'lem fut reçu avec empressement et établi, d'une manière très-pompeuse, à Allah-âbâd, où il représenta à peu près comme un roi de théâtre, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions lui firent perdre même cette misérable existence. Voyez *Evidence of our transactions in the east Indies, etc.*, p. 248. (L-s.)

accusa

accusa hautement Choudjâ'a êd-Doùlah d'avoir forcé l'autorité royale à devenir l'instrument de son ambition et à sanctionner ses projets hostiles contre les Anglais. C'étoit pour la seconde fois que ce malheureux monarque venoit réclamer notre protection et nous demander asile (1). A cette

(1) On ne sera pas fâché de voir comment feu le capitaine Gentil, témoin oculaire et véridique, raconte dans son *Histoire de l'empire moghol*, une partie des faits qu'on vient de lire.

« Qâcem A'ly Khân joint Choudjâ'a êd-Doùlah sur les bords de la Jemnah, où il étoit campé avec Châh-A'lem, faisant la guerre à Indoupot, radjah de Boundelkend. La paix faite avec ce radjah, Châh-A'lem, Choudjâ'a êd-Doùlah et Qâcem A'ly Khân marchent contre les Anglais et les forcent à se retrancher dans Patnah. Binibehâder, lieutenant de Choudjâ'a êd-Doùlah dans la province d'Aoude, jaloux du crédit que son maître donnoit à Choùdj'at Qouly-Khân, brave officier qui avoit porté Choudjâ'a êd-Doùlah à cette expédition, malgré ce lieutenant, qui étoit d'avis de faire la paix avec eux, empêche la prise de Patnah par les avis qu'il donne aux Anglais, et par le retard qu'il fait lors de l'attaque générale de cette place. Choudjâ'a êd-Doûlah revient à Bakhchar y passer le temps des pluies. Les Anglais le préviennent, ils passent le Sound et viennent camper près de Bakhchar. Choudjâ'a êd-Doùlah, le lendemain, à la pointe du jour, sort de son camp et vient les attaquer. D'abord il leur enlève leurs tentes, leurs bagages, leurs munitions de guerre et de bouche, leur caisse militaire, et les tient si bien serrés, que leur commandant, croyant tout perdu, envoie ordre aux bateaux d'approcher le plus vite qu'ils pourront pour faire retraite, n'ayant pas d'autre chemin que la rivière. Comme les bateaux tardèrent trop et

occasion, je ne puis m'empêcher de jeter un regard rapide sur les révolutions que l'empire de l'Hindoustân a éprouvées en fort peu de temps; on verra, avec une stupeur qui doit humilier les plus orgueilleux d'entre nous, que l'illustre maison de Tymoùr est ébranlée jusque dans ses fondemens.

L'Hindoustân, sous le règne d'Aureng-

qu'on les attaquoit vivement et de très-près, ils fondirent sur le corps de troupes de Binibéhâder qui, aussitôt, prit la fuite et entraîna avec lui toute l'armée, dont une grande partie, chargée de butin, ne demandoit pas mieux. Choûdj'at Qouly-Khân voyant cela, fond, avec quatre des siens, sur les bataillons anglais, s'y fait tuer, ne voulant pas survivre à la défaite de son maître. Choudjâ'a êd-Doûlah, accompagné de ses beaux-frères Salardjenk et Myrzâ A'ly Khân, eut beau vouloir rallier les siens, ce fut impossible. Il se retira du champ de bataille sur les quatre heures après midi, n'ayant que quelques cavaliers pour escorte. L'empereur le suivit pendant deux ou trois jours, et après s'arrêta à Bénarès où il se joignit aux Anglais. Choudjâ'a êd-Doûlah vint à Allah-âbâd, où il rallia les siens et repartit ensuite pour Bénarès. Trahi par les Moghols, qui vouloient le livrer aux Anglais, il se retira à la faveur de son infanterie, qui lui étoit restée fidelle, à Luknau, d'où il sortit avec ses femmes et ses bagages, et alla demander asile à Ahhmed-Khân, gouverneur du pays de Ferakh-âbâd. Il en fut bien reçu. Ce fut delà qu'il appela les Mahrattes, et revint avec eux faire le siége de Koréh, que les Anglais avoient fait donner à Nedjef Khân. Ils pillèrent Djihân-âbâd qui est tout auprès, mais ne purent rien faire contre Nedjef Khân, qui s'étoit retranché autour de Koréh; faute de vivres, il s'accommoda avec Choudjâ'a êd-Doûlah, etc. ». (L-s.)

zeb, pouvoit être regardé comme le plus puissant empire de l'Asie, pour ses richesses, pour sa grandeur et sa force militaire (1). Il est encore à remarquer qu'à cette époque les Anglais n'étoient point connus au-delà des côtes, où ils s'occupoient uniquement du commerce et avec beaucoup de restrictions. Quel spectacle différent s'offre à nos yeux, parmi les princes foibles de Dehly, où le successeur presque immédiat du grand Aureng-zeb, écrasé, pour ainsi dire, sous les débris de sa fortune (2), va dans un pays soumis naguère à ses prédécesseurs, mendier appui et protection à un sujet anglais.

Le vézyr qui venoit de faire une rude épreuve de la supériorité des armes anglaises, songea sérieusement à traiter de la paix; néanmoins il s'obstinoit à refuser l'article préliminaire stipulé par le conseil suprême du Bengale; il ne vouloit point livrer Qâcem ni Somrou (3), mais promettoit

(1) Aureng-zeb mourut en 1707, après un règne de 50 ans.

(2) Nous avons vu dernièrement un exemple à peu près semblable dans la personne de Skender Châh, fils aîné de Châh-A'lem. Par la médiation du conseil du Bengale, il obtint une pension de trois laks de roupies sur les revenus d'Aoude.

(3) Qâcem A'ly Khân avoit fait massacrer plusieurs An-

d'employer des moyens certains pour perdre l'un et de chasser l'autre de ses Etats. Cette proposition n'ayant pas été acceptée, le colonel Monro conduisit une armée du côté de Bénarès. La désertion d'une bande d'euro-

glais tombés en son pouvoir, et Somrou avoit exécuté ces ordres barbares. Ce Somrou étoit un allemand, nommé originairement Walter Reinhard, général au service du nâbâb; d'abord sergent dans l'armée des Français, il avoit déserté pour entrer dans celle des Anglais et avoit passé delà chez Qâcem A'ly, et s'en vint ensuite chez les Djâttes. Zoùl-Féqâr êd-Doùlah, qui jouissoit alors de la plénitude de son pouvoir, prit Somrou à son service. Nadjyb-Khân lui donna, outre ses bataillons disciplinés, le commandement d'un corps de cavalerie Moghole. Il lui assigna pour l'entretien de tout cela, le pergannah (ou canton) de Serdhanah, situé dans le Doù-âb supérieur. Au centre de la province ruinée de Saharangpoùr, vers le 29e. deg. de latit. nord, à 60 milles de Dehly, se trouve la petite et fertile principauté de Serdhanah. Elle est bornée, au nord, par la ville de Bernabah; à l'Est, par Naoulah; à l'ouest, par la rivière de Hindan, qui coule auprès de la ville de Bernabah; et au sud, par le district de Miret. Son étendue du nord au sud est de 36 milles, de 24 milles de l'Est à l'ouest. Une grande attention pour la culture, une administration douce, ont rendu ce petit canton l'un des mieux cultivés de tout l'Hindoustân; il produit un revenu annuel de dix laks de roupies. Les rivières de Hindan et de Krichna l'arrosent et lui fournissent amplement de l'eau. Il produit abondamment des grains de toute espèce, du coton, des cannes à sucre et du tabac. — Mais, pour en revenir à Somrou, il épousa une femme de qualité moghole, dont la famille avoit tout perdu dans les malheurs du temps. Cette femme, qui est aujourd'hui *béygum* (ou souveraine de la

péens et la retraite de nos troupes sur Patnah, avoient inspiré une certaine confiance à notre ennemi, mais ses espérances furent bientôt dissipées par sa défaite à Bakhchar. Depuis cette époque malheureuse, il s'occupa de ranger son armée d'après un plan que n'avoit encore suivi aucun prince de l'Inde (1). L'auteur d'un excellent ouvrage manuscrit, dont j'ai tiré un grand parti pour

principauté), embrassa le christianisme, à l'instigation de son mari. L'empereur lui décerna le titre de *zyb âl-niçâ* (ornement des femmes). Après la mort de Somrou, arrivée en 1778, elle a conservé le commandement des troupes, et Nedjef Khân l'a confirmée dans la jouissance de sa principauté. Elle réside habituellement à Serdhanah, ville considérable, agréablement située, d'où l'on voit les montagnes de Himmeleh, au nord-est. Un fort voisin de la ville renferme un bon arsenal et une fonderie de canons. Les forces de la béygum Somrou consistent en 15 bataillons de cipayes, disciplinés et commandés par des Européens de différens pays. Elle a, en outre, 200 européens employés particulièrement au service de l'artillerie. De manière que cette femme figure d'une manière vraiment imposante parmi les puissances dont elle est environnée. Au milieu des troubles qui agitent continuellement ses voisins, elle a maintenu l'ordre et conservé la paix et l'abondance dans son petit Etat, en déployant un courage et des talens qu'on admireroit dans un homme. Voyez *Evidence of our transactions in the east Indies*, p. 248-266; Franklin's *History of Shah Aulum*, p. 149, 150, 151. Ferishta's *History of Dekkan from the first Mahomedan conquest*, etc., *by Jonat. Scott.*, t. II, p. 263, 264. (L-s.)

(1) M. le colonel de Polier, militaire également recom-

la composition du mien, dit que l'importance et le pouvoir réel du vézyr date de la bataille de Bakhchar. Suivant un usage assez ordinaire dans l'Hindoustân, il avoit rassemblé une armée beaucoup trop considérable pour que le pays pût fournir à sa subsistance; et par tout où l'on peut trouver de quoi vivre à discrétion, le prêt des troupes du pays est toujours distribué par une main parcimonieuse ou rapace, quels que soient les mauvais effets qui résultent souvent de cet infame et dangereux système. La principale force de l'armée du vézyr consistoit en cavalerie et en un nombreux train d'artillerie, composé de différentes nations et tribus, principalement de Moghols. Ces hommes, naturellement violens et licencieux, ne supportoient point patiemment le manque de paye, et jamais ils ne la demandoient sans exciter des tumultes très-dangereux ou provoquer des mesures funestes au gouvernement civil du pays. On donnoit des mandats sur les fermiers ou

mandable par son courage et l'étendue de ses connoissances, cité précédemment.

sur les régisseurs du pays. Les soldats alloient vivre chez eux à discrétion, jusqu'à ce que le montant du mandat fût acquitté. On commettoit toutes sortes de désordres, et on laissoit à peine une somme pour les autres besoins de l'Etat; mais l'échec que le vézyr éprouva à Bakhchar le délivra de ces embarras, car la cavalerie moghole, sans faire de grands efforts pour soutenir le choc du combat, fut un des premiers corps qui abandonna le champ de bataille, et d'après cet acte de lâcheté, elle ne vint plus lui offrir ses services.

Après avoir remporté cette importante victoire, l'armée anglaise alla de Bénarès à Tchénar-gor (1), qu'elle vouloit investir; mais rebutée par deux assauts inutiles, elle retourna à Bénarès. Belwant Sing, chef hindou de la province, avoit accompagné le vézyr dans son expédition contre les Anglais, avec un corps qui étoit stationné

(1) Situé sur la rive droite du Ganges, vers le 25e. deg. 10 min. de latit., et à quatre lieues sud de Bénarès, suivant la carte de la portion méridionale du Béhâr, n°. III du *Bengale atlas* du major Rennell. La planche n°. XIV du même atlas, contient un plan détaillé de Tchénar-gor. (L-s.)

sur la rive septentrionale du Ganges, vis-à-vis de la plaine de Bakhchar. Après l'action il abandonna le vézyr, et fit un arrangement avec le colonel Monro, par lequel son corps se réuniroit à l'armée anglaise. Mais alarmé par notre retraite de devant Tchénar-gor, et surtout par l'approche du vézyr, il quitta subitement Bénarès et ses nouveaux alliés.

Ce fut à peu près vers cette époque (1) que le colonel Monro donna sa démission : il eut pour successeur le major Fletcher (2), qui partit incontinent de Bénarès et se mit à la poursuite du vézyr. Celui-ci avoit déjà investi la ville jusqu'à Djuampoùr (3). M. Fletcher forma son armée en deux di-

(1) Le 6 janvier 1765. *Evidence of our transact*, p. 249. (L-s.)

(2) Le colonel Fletcher n'eut probablement le commandement que par intérim, car l'auteur des *Evidences*, p. 249, dit qu'aussitôt que le colonel Monro eut quitté l'armée, le major Carnac fut envoyé de Calcutta pour en prendre le commandement. En effet, le nom de cet officier se trouve plus bas cité par notre voyageur. (L-s.)

(3) Je crois qu'il faut lire Jionpoùr, place indiquée dans la grande carte de l'Inde du major Rennell, vers le 24e. deg. 45 min. de latit., et 80 deg. 50 min. de long. de Greenwich, dans la case H-t. Elle fait partie du canton de Bénàrès, à peu de distance ouest de cette ville. (L-s.)

visions ; il confia l'une au major Stibbert, qui s'empara du fort de Tchénar-gor, et pénétra ensuite dans l'intérieur du pays du vézyr : il se mit lui-même à la tête de l'autre division et la conduisit dans les districts d'Allah-âbâd, qui ne tardèrent pas à être soumis. Trop foible pour résister à des attaques aussi multipliées, le vézyr appela les Mahrattes ; ils entrèrent dans son pays du côté de Koréh (1), et furent défaits par l'armée anglaise, alors sous les ordres du général Carnac. Cet officier attaqua les Mahrattes une seconde fois à Akbarpoûr, et les força d'abandonner le terrain, quoiqu'ils eussent, peu de temps auparavant, pillé le bagage des Européens. Ils furent bientôt contraints de passer la Jemnah (2) au gué de Kalpy (3), où ils firent une sta-

(1) Ce district est situé dans le territoire d'Allah-âbâd, et borné par la Jemnah. — C'est probablement le même qui a pour chef-lieu Koréh Djihân-âbâd. Quoique situé dans le Doû-âb, il faisoit partie des domaines du nâbâb d'Aoude. Rennell's *Memoir for a map of Hindoostan*, pag. 63, 2e. édit. ; et *Bengale atlas*, pl. XIV, intitulée : *The river Ganges from Allah-abad to Patnah.* (L-s.)

(2) Le 3 mai 1765.

(3) Ou Kolpy, place située sur la rive droite de la Jemnah, dans le canton d'Allah-âbâd. (L-s.)

tion. Mais après un combat de courte durée, ils furent tous dispersés. Le vézyr avoit appelé les Mahrattes dans la province d'Aoude, sans songer aux provisions et aux fonds nécessaires pour les nourrir et les payer. Craignant que ce léger oubli n'excitât leur animosité contre sa personne et les portât à commettre quelques excès, il ne jugea pas à propos de les joindre ni même de se présenter à eux.

Les affaires de ce pauvre vézyr étoient dans le plus mauvais état; il avoit perdu la plus grande partie de ses domaines, son armée étoit affoiblie par la désertion, et il étoit à la fois sans trésor et sans allié. Après la bataille de Bakhchar (1), désespéré et hors de lui-même, il s'étoit retiré dans le Rohilkend, où il demanda un asile pour sa famille et le secours des Rohillahs pour lui-

(1) C'est ici l'occasion de rendre un témoignage public à un homme déjà recommandable dans l'Hindoustân pour sa valeur et sa libéralité, Ahhmed Khân Bounguich, nâbâb de Ferakh-âbâd. Après la bataille de Bakhchar, le colonel Monro le pressoit de l'aider à exterminer Choudjâ'a éd-Doùlah, qui s'étoit montré, de tout temps, l'ennemi de la paix: il répondit que l'honneur ne lui permettoit pas de prendre les armes contre un ennemi vaincu.

même. Hhâfiz Rahhmet Khân le reçut hospitalièrement et avec les égards dus à son rang, il lui procura même toutes sortes de commodités, mais lui recommanda en même temps de faire la paix avec les Anglais, comme l'unique moyen de recouvrer sa fortune et ses Etats. N'ayant aucune ressource pour continuer la guerre et accablé par le malheur, le vézyr résolut de se remettre entièrement à la discrétion et à la générosité des Anglais (1). Il chargea M. Gentil, officier français, d'aller au camp des Anglais pour connoître quelles étoient leurs dispositions (2). Ce négociateur remit au commandant une note du vézyr, d'un style fort différent de celui de ses premières lettres. Il disoit qu'il falloit regarder comme les effets des décrets de la providence, les querelles

(1) Suivant l'*Evidence of our transactions*, pag. 259, Choudjâ'a écrivit la lettre dont il s'agit, le 10 mai, c'est-à-dire, le surlendemain de sa défaite; de manière que les circonstances dont on vient de lire les détails pourroient paroître un peu hasardées. (L-s.)

(2) Nedjef Khân fut aussi chargé par le vézyr de négocier dans cette circonstance; mais cet officier s'occupoit bien plus de faire réussir ses propres projets que d'accommoder les affaires de son maître.

et l'animosité qui avoient subsisté entre les Anglais et lui ; il citoit pour preuves, les événemens qui en étoient résultés. Il avoit formé la résolution de s'en rapporter entièrement à la justice des illustres chefs anglais, dont on connoît la constance et l'immuabilité en amitié ; et que, pour prouver sa confiance, il étoit venu à Belgram (1). Enfin, la conclusion qu'il avoit écrite de sa propre main (2) étoit ainsi conçue : « Je ne » tiens plus aux richesses ni au pouvoir ; » votre amitié est tout ce que j'ambitionne ; » je serai, s'il plaît à Dieu, bientôt auprès » de vous, et vous ferez de moi tout ce qu'il » vous plaira ». Lord Clive qui venoit d'arriver au Bengale (3), reçut du gouvernement

(1) Belgram est une place du ssoùbah-dâr d'Aoude, située à peu de distance de la rive orientale du Ganges, vers le 27e. deg. 15 min. de latit., case F-r. de la grande carte de l'Hindoustân de M. Rennell. (L-s.)

(2) Le général Carnac répondit à cette lettre par une autre en date du 24 mai 1765, du camp de Jajamat, sur les bords du Ganges : il lui promit retour d'amitié de la part des Anglais. (L-s.)

(3) Le lord Clive prêta serment à Londres en qualité de président, gouverneur du Bengale et commandant en chef des forces anglaises dans cette province, le 2 mai 1764 ; le 4 juin il mit à la voile, arriva à Madras le 10 avril 1765, à Calcutta le 3 mai de la même année. On me permettra

l'autorisation nécessaire pour négocier avec le vézyr, de concert avec le général Carnac. Le rendez-vous fut à Allah-âbâd, au mois d'août 1765. Là, ils conclurent finalement un traité de paix, dont voici la substance.

I.

Il y aura une paix perpétuelle entre les deux parties contractantes

I I.

Dans le cas où leurs domaines respectifs éprouveroient une invasion de la part de l'ennemi, ils se prêteront un secours mutuel.

d'extraire ici quelques passages de la lettre qu'il écrivit au chef de la compagnie anglaise en débarquant à Madras. « Il faut que je m'entretienne avec vous des affaires politiques de l'Inde ,.... nous voici parvenus à cette circonstance délicate que j'ai prévue depuis long-temps. Il nous faut absolument décider si nous pouvons ou devons prendre tout pour nous. Choudjâ'a êd-Doûlah est chassé de ses Etats, nous en sommes maîtres ,... demain tout l'empire moghol peut être en notre pouvoir. Au point où nous sommes parvenus, les princes Indiens doivent imaginer que nous avons des projets illimités. En effet, ils ont tant de preuves de notre ambition, qu'ils ne peuvent croire à notre modération. Il faut donc nous rendre nâbâb nous-mêmes, de fait si ce n'est pas de nom, et peut être tout à fait et sans déguisement; etc. *Evidence of our transactions in the east Indies, etc.*, pag. 257. (L-s.)

III.

Le vézyr ne recevra ni Qâcem A'ly, ni Somrou, ni aucun déserteur anglais à son service.

IV.

On remettra au souverain Koréh et Allah-âbâd.

V.

Belwant Sing sera continué dans la zémyn-dâry de Bénarès, que l'on doit regarder comme un fief de la ssoùbah-dâry d'Aoude.

VI.

Tchénar-gor, forteresse de cette province, sera remise aux Anglais.

VII.

On ne percevra aucun droit sur les marchandises de la Compagnie dans toute l'étendue des domaines du vézyr.

VIII.

Tous les parens ou sujets du vézyr qui auront secouru les Anglais pendant la guerre, seront pardonnés.

I X.

Les descendans du vézyr observeront ce traité dans toute sa forme et teneur.

CHAPITRE IX.

CHOUDJA'A ÊD-DOULAH est réinstallé dans ses possessions. — Politique des Anglais développée dans une lettre du lord Clive. — Somme annuelle payée aux Anglais par le vézyr. — Trait de générosité de sa femme. — Établissement militaire de Choudjâ'a êd-Doùlah. — Il cause des inquiétudes aux Anglais. — Lois que ceux-ci lui imposent. — Il se réunit à eux pour repousser les Mahrattes. — Différend entre lui et les chefs rohillahs.

CE fut ainsi que Choudjâ'a êd-Doùlah se vit réinstallé dans la possession de ses domaines par les Anglais victorieux qui l'avoient déjà terrassé par la force de leurs armes. Les conditions qu'on lui fit prouvent les dispositions généreuses et héroïques de ceux qui les dictèrent (1). La mémoire du héros de

(1) La relation du capitaine Gentil, qui nous paroît mériter au moins autant de confiance que celle des Anglais, ne leur est pas tout à fait aussi favorable. « Le général

l'Inde (1) ne mérite pas la tache que M. Dow s'efforce d'y imprimer; en disant « que » Choudjâ'a êd-Doùlah avoit encore des » trésors, et que la vertu de ses vainqueurs » n'étoit pas, à beaucoup près, à l'épreuve » de la tentation ». Mais un fait d'une au-

Carnac charge le sieur Gentil d'écrire à Choudjâ'a êd-Doùlah, et de lui dire que s'il veut venir le trouver pour parler de paix, il lui donnera toute sureté, qu'il lui rendra tout son pays et le traitera encore mieux que n'a fait l'empereur. Il en donne sa parole d'honneur au sieur Gentil, qui aussitôt envoya un courrier à Choudjâ'a êd-Doùlah. Le général Carnac prend Kalpi, et revient après à Djazemahon. Choudjâ'a êd-Doùlah après avoir reçu le courrier du sieur Gentil, étoit parti de Ferakh-âbâd; il arriva le même jour que le général à Djazemahon. On parle de paix et on vient à Allah-âbâd. L'arrivée du lord Clive, commandant du Bengale, qui venoit avec carte blanche, suspend la conclusion de la paix. Lord Clive la signe à Bénarès. Mounir Doùlah et Sitabrâd furent cause que les Anglais ne tinrent pas la parole qu'ils avoient donnée à Choudjâ'a êd-Doùlah, de lui rendre tous ses pays. Ils firent donner la province d'Allah-âbâd à l'empereur Châh-A'lem, tant pour satisfaire ce prince, qui ne pouvoit avoir un pouce de terrain dans son empire, que pour diminuer les forces et la puissance de Choudjâ'a êd-Doùlah, qu'ils dépeignirent aux Anglais comme un fourbe et comme leur plus grand ennemi. *Histoire de l'empire moghol, manuscrite*, pag 448. (L-s.)

(1) Nous savons pourtant que le grand moghol signa un firmân pour le payement du djâhguyr (ou fief) du lord Clive pendant 10 ans. Après ce terme, le djâhguyr devoit appartenir à la compagnie. *Evidence of our transact.*, p. 266. (L-s.)

thenticité

thenticité reconnue, c'est que lord Clive refusa toutes les indemnités que le vézyr lui offrit (1). Outre les articles ostensibles que nous venons de citer, il y en avoit un secret, connu seulement des parties contractantes. Il étoit stipulé que le vézyr payeroit au gouvernement anglais une somme de 50 laks de roupies (2) pour dédommagement des frais de la guerre. Les Anglais, à cette époque, ne se mêloient pas encore ouvertement de l'administration des affaires

(1) J'ignore, en effet, si les soupçons de M. Dow sont bien fondés, mais il n'est pas douteux que le lord Clive n'ait été généralement regardé comme l'un des Européens les plus rapaces et les plus sanguinaires qui aient jamais désolé les contrées de l'Hindoustân. (L-s.)

(2) 12,000,000 de fr. Qâcem A'ly et ses adhérens avoient fui dans le Rohilkend, de manière que l'on n'avoit plus besoin de négocier avec eux.

L'empereur accorda à la compagnie le revenu (*dyvâny*) du Bengale, du Béhâr et d'Orixa. Par un acte au profit de sa majesté, le jeune nâbâb Nedjym éd-Doùlah s'obligea de payer au trésor impérial un tribut annuel de 26 laks de roupies pour la ssoùbah-dâry du Bengale.

La Compagnie, suivant son désir, devint caution du nâbâb, et convint de plus de verser dans son trésor la somme annuelle nécessaire à l'entretien de sa maison, pourvu qu'il ne se mêlât pas de la perception des revenus des provinces.

Choudjâ'a éd-Doùlah se démit donc de toute espèce d'autorité, promit de n'entretenir que les troupes nécessaires pour la représentation, et s'en reposa, pour le reste, sur les

intérieures du Bengale. A la mort de Myr-Dja'fer, cette province fut dévolue à son fils Nedjym êd-Doùlah.

Je dois observer ici, avant d'aller plus avant, que la réinstallation du vézyr dans ses domaines, non-seulement contribua à donner une idée extrêmement avantageuse de la nation anglaise, mais qu'elle étoit même conforme aux principes d'une sage politique. Elle prouve une prévoyance qui a été complétement justifiée dans la suite. Le lord Clive, dans sa lettre à la Compagnie, s'exprime ainsi :

forces de la compagnie. Telles furent les conditions auxquelles on le rétablit dans ses domaines. Le grand moghol fut installé dans le canton de Koréh, auquel on joignit une portion de la province d'Allah-âbâd avec 26 laks de roupies par an.

Nedjym êd-Doùlah ne fut ssoùbah-dâr du Bengale que de nom ; la compagnie se réserva le droit de gouverner la province, moyennant 53 laks de roupies qu'elle donnoit chaque année à Nedjym êd-Doùlah.

Par cet arrangement, outre les 50 laks de roupies de Choudjâ'a êd-Doùlah, la réversion du djâhguyr de lord Clive à son profit, et la cession de cinq *cerkâr* ou districts du nord, sur la côte de Coromandel, la compagnie se vit propriétaire d'un revenu annuel de 122 laks de roupies ou 30,500,000 fr. Voyez *Analysis of the political history of India in which is considered the present situation of the east, etc.*; p. 66 et 67. (L-s.)

« En restituant à Choudjâ'a êd-Doùlah » tous ses domaines, nous avons eu plutôt » en vue de ne pas trop étendre les propriétés » territoriales de la Compagnie, que la géné- » reuse et louable politique de l'attacher pour » toujours à nos intérêts par la gratitude, » quoique c'eût été là le motif apparent et » même le motif réel, suivant quelques-uns. » Si nous eussions eu la mal-adroite ambi- » tion de vouloir garder pour nous-mêmes » le pays conquis, l'expérience nous au- » roit bientôt démontré combien un pareil » plan est impraticable. Il auroit fallu vous » passer en compte les dépenses d'une ar- » mée beaucoup plus considérable, créer » un bien plus grand nombre de chefs. Il y » auroit eu des vexations et des abus de » toute espèce, que l'on n'auroit pu pré- » venir ni réparer, à cause de l'éloignement » du chef-lieu du gouvernement. C'étoit, » surtout, jeter le gage d'une autre guerre. » Nos anciens priviléges et nos premières » possessions auroient couru de bien grands » dangers, à cause des secours que nous » aurions été tentés d'en tirer pour alimen-

» ter et défendre nos nouvelles propriétés.
» Enfin, trop foibles pour soutenir le poids
» de notre propre ambition, nous aurions
» fini par succomber sous les attaques des na-
» turels ». — On sait que dans l'Inde, et généralement dans l'Asie, c'est l'usage d'offrir des présens aux hommes en place et à ceux qui ont quelque crédit auprès d'eux, afin d'obtenir leur protection, soit pour sa propre personne, soit pour ses propriétés. Si les présens ne sont point acceptés, on regarde ce refus comme une marque de défaveur, ou bien on imagine qu'ils ne sont pas suffisans, ou que d'autres plus agréables ont déjà été préférés. Lord Clive n'ayant voulu accepter aucun des présens que Choudjâ'a lui offroit, celui-ci en fut consterné, imaginant que c'étoit un insigne témoignage de malveillance. Mais quel fut son étonnement quand il vit le même lord, à l'occasion de la ratification du traité, recevoir comme un gage d'amitié, une bague d'une valeur peu considérable.

Ce traité fut accepté par ce prince d'une part, et de l'autre par le ssoûbah-dâr du

Bengale, conjointement avec lord Clive. Mais afin de prévenir toute espèce d'embarras et de difficultés, on détermina l'empereur à donner à la Compagnie anglaise des Indes orientales, l'autorisation nécessaire pour administrer et percevoir les revenus des provinces. Il fut aussi stipulé qu'en raison de ce que Nedjym êd-Doùlah étoit chargé du gouvernement militaire et exécutif des provinces, et la juridiction civile (1) déférée aux Anglais, on payeroit à l'empereur la somme annuelle de 26 laks de roupies (2), prise sur les revenus du Bengale. En même temps, on démembra du territoire du vézyr les districts d'Allah-âbâd et de Koréh. On les céda aussitôt à Châh-A'lem, afin de le mettre en état de soutenir la dignité de son rang dans tout son éclat.

Les Anglais, malgré toute leur libéralité, n'avoient pu dédommager le vézyr des pertes que la guerre lui avoit occasionnées.

(1) Qu'on nomme dyvâny.

(2) On tira de cette somme une pension de deux laks de roupies qui, d'après la demande des Anglais, fut accordée à Nedjef Khân, qui passoit pour avoir rendu d'importans services vers la fin de la guerre d'Aoude.

Le revenu d'Aoude, joint avec celui de certains districts d'Allah-âbâd, étoit évalué 160 laks de roupies, sur lesquels il faut d'abord déduire 36 laks à cause de la cession de Koréh et d'Allah-âbâd. En outre, les dégâts et les ravages exercés par nos troupes et par les siennes, avoient encore causé une diminution considérable dans ce revenu. Par reconnoissance pour la cession qui venoit de lui être faite, Châh-A'lem donna au vézyr la propriété héréditaire de la province d'Aoude.

Ce prince montra aussitôt la plus vigilante assiduité à s'occuper de l'administration des affaires. Il remit le soin des finances à des hommes d'un mérite reconnu et jouissant d'un grand crédit; en peu d'années ils le mirent en état d'éteindre une dette considérable et même d'amasser des sommes capables de subvenir aux besoins du peuple.

Immédiatement après son arrivée à Aoude, lorsque le traité d'Allah-âbâd fut conclu, on dit qu'il assembla ses principaux officiers, et leur faisant connoître les engagemens qu'il avoit pris avec les An-

glais, il réclama leurs secours, afin de pouvoir les remplir. Quoique ce moyen soit un peu usé, à cause du fréquent usage qu'en font les princes de l'Inde dans les momens critiques, le vézyr obtint, en effet, quelques secours, bien insuffisans, à la vérité. Sa femme (1), voyant l'embarras où il se trouvoit et le désespoir prêt à s'emparer de lui, se défit, volontairement, de ses bijoux et autres objets précieux; elle lui en remit la valeur pour servir à l'arrangement de ses affaires. Choudjâ'a êd-Doùlah fut, dit-on, si vivement touché de cette preuve d'attachement de la part de la princesse, qui le tira, en effet, d'embarras, qu'il jura de ne jamais quitter l'appartement de cette femme après une certaine heure de la nuit, tant qu'il résideroit dans cette ville, et de la regarder constamment comme sa confidente et sa meilleure amie. Il ne paroît pas avoir manqué à ce serment; car cette princesse fut, depuis ce moment, la dépositaire de ses secrets et de tous ses trésors.

La défaite de Bakhchar ayant délivré le

(1) *Béygum;* ce mot signifie princesse.

vézyr d'une cavalerie turbulente et indisciplinée qu'il entretenoit, il s'occupa d'introduire dans son armée un système de discipline et de paye régulières. Il avoit reconnu que la grande supériorité des troupes européennes provenoit de leur discipline, de la bonté de leurs armes et de l'excellente manœuvre de l'artillerie; il s'occupa donc, avec la plus grande activité, de la formation d'un corps d'infanterie, munie de son artillerie d'après les principes des Européens. C'étoit une entreprise difficile, et telle que peu de princes asiatiques étoient en état de l'exécuter. Mais, par son génie, son activité et sa persévérance, Choudjâ'a êd-Doùlah surmonta les différens obstacles que lui opposoient des préjugés enracinés et une habitude adhérente à la constitution morale et physique de ce peuple. Des Français qu'il avoit attirés à son service, furent chargés d'inspecter et de diriger l'établissement d'un arsenal à Fayz-âbâd. On y fabriquoit très-bien et avec célérité des canons, des fusils et autres munitions de guerre.

Ce nouveau magasin servit à équiper

environ dix bataillons d'infanterie et un petit train d'artillerie. Malgré les sommes considérables et les peines que coûtoit la formation de ce corps de troupes, le vézyr avoit mis tant d'ordre dans son administration, que non-seulement il trouva tous les fonds nécessaires, mais même il amassa un trésor richement fourni. Sa cavalerie, qui étoit composée d'environ 30,000 hommes à la bataille de Bakhchar, fut réduite à 5000 hommes au plus. En outre, la garnison anglaise stationnée à Allah-âbâd procuroit une grande économie au vézyr, en lui épargnant les dépenses nécessaires pour pourvoir à la conservation d'une frontière, et au maintien de l'ordre dans ce canton.

En 1768, Choudjâ'a êd-Doùlah possédoit une belle armée, un trésor convenable au poste qu'il occupoit, et un territoire fertile et bien cultivé. Ses progrès rapides et les efforts qu'il faisoit pour rompre l'alliance qu'il avoit forcément contractée avec les Anglais, et l'espèce de dépendance dans laquelle ils le tenoient, attirèrent l'attention du colonel Smith, en quartier à Allah-âbàd.

Cet officier représenta que la conduite du vézyr pourroit avoir des conséquences funestes aux intérêts de la nation, et demanda qu'on prît les mesures les plus promptes à cet égard. Le conseil députa aussitôt MM. Cartier, Russell et le colonel Smith auprès de Choudjâ'a êd-Doûlah pour lui demander quel étoit l'objet de ses préparatifs militaires, qui annonçoient un manque de confiance dans l'amitié et dans les secours des Anglais. La conférence eut lieu à Bénarès, au mois de novembre 1768 : le vézyr consentit, avec beaucoup de répugnance et de chagrin, à ne point porter ses forces militaires plus haut que l'état ci-joint ;

SAVOIR:

	hommes.
Cavalerie, ...	10,000.
Dix bataillons de cypayes y compris leurs officiers de tout grade, .	10,000.
Le régiment de mousquetaires de Nadjyb, ...	5,000.
Un corps d'artillerie au plus, . .	500.
Non enrégimentés, ni habillés, ni	
TOTAL.	25,500.

Report ci-contre, ... 25,500.

disciplinés à la manière des Cypayes, Anglais ou du régiment de Nadjyb, ... 9,500.

TOTAL . . . . . 35,000.

Cette mesure parut au vézyr non moins injurieuse qu'injuste, mais il s'y soumit, n'ayant point la force nécessaire pour refuser ouvertement de se rendre aux invitations impératives d'un allié puissant et jaloux. Il résolut donc de mettre plus d'adresse dans la poursuite de ses projets, sans s'éloigner essentiéllement du but principal auquel tendoient toutes ses actions. On sait très-bien, par exemple, que malgré ce traité de Bénarès, il ne renvoya pas un seul de ses soldats. Non-seulement il mit la plus grande circonspection dans toute sa conduite, mais encore il fut assez heureux pour trouver de zélés avocats parmi nous. Néanmoins il vit bien que la jalousie anglaise contrarieroit sans cesse ses vues ambitieuses et ses projets d'agrandissement. Il ne nous regarda plus désormais qu'avec haine et

méfiance : sachant que les Français sont les ennemis nés de notre nation, il ne négligea rien pour obtenir leur secours (1).

(1) Qu'on me permette de transcrire le précis des faits qu'on vient de lire, racontés par le capitaine Gentil. — « Châh-A'lem fixe sa demeure à Allah-âbâd, dans la forteresse et le palais qu'Akbar y avoit fait bâtir, sur le confluent du Ganges et de la Jemnah. C'étoit la seule province qu'il possédât dans tout l'empire. Les Anglais, en outre, lui faisoient une pension de 24 laks (environ six millions), en redevance des provinces de Béhâr et de Bengale. Le général Smith, homme d'un caractère bouillant, troubla le repos dont il jouissoit. Il lui fit des avanies, jusqu'à faire jeter son naùbet (1) du haut de la grande porte en bas. Ce prince, offensé, ne dit rien, et abandonna son palais. Il vint camper dans un jardin sur les bords de la Jemnah. Choudjâ'a êd-Doùlah l'invita à venir passer quelques jours à Fayz-âbâd, où il lui donna plusieurs fêtes. La concorde qui paroissoit régner entre l'empereur et le vézyr, inquiéta le général Smith. De retour à Allah-âbâd, il écrivit contre lui au conseil de Calcutta, et fit tous ses préparatifs pour aller porter la guerre à Fayz-âbâd. Le sieur Gentil, qui étoit toujours avec Choudjâ'a êd-Doùlah, instruit des manœuvres du général Smith, s'en plaignit à un ami, auquel il écrivit : « si l'on vient faire la guerre à Choudjâ'a êd-Doùlah, bien loin de se défendre, il ira à Calcutta avec ses femmes et ses enfans, pour delà en écrire au roi d'Angleterre et lui demander justice ». Cet ami envoya sa lettre au gouverneur, qui étoit alors M. Verelst. Il en parla au conseil qui, aussitôt, rappella le général Smith, et envoya deux conseillers

(1) Le naùbet est un instrument de musique à peu près semblable à un gros tambour, placé au-dessus de la principale porte du palais où demeure l'empereur ou un nâbâb. On bat ce tambour cinq fois par jour. Depuis quelque temps les simples chefs de districts (les *foùdjedâr*) et les receveurs généraux des impositions (les *a'âmil*) se sont permis d'avoir un naùbet ; c'étoit jusqu'alors l'une des principales décorations du pouvoir suprême. (L-s.)

En 1772, une armée mahratte, commandée par les chefs Scindia, Halcar et Herrey Pent, pénétra dans l'Hindoustân, ravagea le Doù-âb et s'empara des districts d'Etaïah (1) et de tout le territoire de Ahhmed Khân Bounguich, excepté la ville et

en ambassade à Choudjâ'a êd-Doùlah, pour voir au vrai ce qui en étoit. Le général Smith qui étoit avec ces ambassadeurs, ainsi que Mounir Doùlah, leur disoit hautement que Choudjâ'a êd-Doùlah ne viendroit qu'avec une bonne armée. Arrivés à Bénarès, Choudjâ'a êd-Doùlah alla tout seul à leur rencontre. MM. Russel et Cartier ouvrirent les yeux, et de jour en jour découvrirent la calomnie. Ils firent un nouveau traité, à la tête duquel il est dit qu'ils reconnoissent comme calomnie tout ce qu'on a dit contre Choudjâ'a êd-Doùlah, etc. Ils fixèrent le nombre de troupes qu'il devoit garder, etc. Enfin, tout ayant été réglé à la satisfaction et de Choudjâ'a êd-Doùlah et des Anglais, chacun se retira dans son pays. Le général Smith, informé de ce qui avoit donné lieu à l'ambassade, par laquelle ses projets restèrent sans effet, écrivit dès-lors contre le sieur Gentil, de sorte qu'on a demandé plusieurs fois son renvoi ». *Histoire de l'empire du moghol, manuscrite*, p. 450. (L-s.)

(1) Etaïah est une place située sur la rive gauche de la Jemnah, vers le 26e. deg. 45 min. de latit., et le 79e. deg. 15 min. de long., case G-q. de la grande carte de l'Hindoustân du major Rennell. — Suivant le capitaine Gentil, le vézyr commença le siége d'Etaïah au mois de novembre 1773, et la prit le 15 décembre de la même année. En janvier 1774, il fit démolir cette forteresse. Les Anglais lui avoient proposé de l'aider à la prendre, moyennant qu'il leur compteroit 45 laks de roupies. Mais il jugea à propos de se passer de leur secours, se réservant de l'acheter pour sa guerre contre les Rohillahs. (L-s.)

les environs de Ferakh-âbâd. Une invasion aussi formidable avoit répandu l'alarme parmi les chefs rohillahs : à l'approche des Mahrattes, ils invitèrent le vézyr à leur procurer le secours d'une brigade anglaise, pour la solde de laquelle ils offrirent une somme de 40 laks de roupies (1). — * Ce traité fut signé au mois de

(1) Dix millions de francs. — Il faut remarquer ici, dit l'historien rohillah, consulté par M. Hamilton, qu'il ne peut y avoir qu'un affoiblissement d'esprit causé par son grand âge, et un décret de l'infaillible providence, vengeresse de son ingratitude envers les fils de son ami, qui aient induit Hhâfiz Rahhmet à conclure ce fatal et impolitique traité : c'étoit mettre les Afghâns à la discrétion de leurs alliés, et ratifier, de sa propre main, le contrat de sa ruine.

Peu de temps après la retraite des Mahrattes, le payeur (bakhchy) Serdâr Khân mourut d'une fièvre qu'il avoit gagnée dans les bois de Gangapoûr. Il étoit âgé de 90 ans, et emporta les regrets des Rohillahs, qui l'estimoient comme un homme rempli de principes d'honneur et de religion. Ses deux fils aînés, Ahhmed Khân et Myr Mohhammed Khân, se disputèrent les domaines de leur père, et cette querelle donna une nouvelle activité à la discorde qui régnoit déjà dans le Rohilkend.

Ahhmed, l'aîné des deux, en appela à Hhâfiz Rahhmet, qui prononça en sa faveur. Myr Mohhammed leva un parti pour essayer de s'emparer du district d'Ehrat, qui faisoit partie des domaines de son père. Mais Fetahh Khân (*khân sâmân* ou intendant de l'Etat) le joignit sur les bords du fort Nellah, le battit et le fit prisonnier.

Cette insurrection n'étoit pas appaisée, qu'il en éclata une autre plus inquiétante : Hhâfiz Rahhmet, qui avoit usurpé

juin 1772, le 11 du mois de raby'i 2e., 1186 de l'hégire.—Le vézyr, inquiet pour son propre pays, sur les confins duquel l'ennemi étoit déjà campé, accepta, sans hésiter, une proposition par laquelle on le débarrassoit de la solde d'un corps de troupes, dont il tireroit lui-même un avantage considérable. Mais, en 1772, il demanda au gouvernement anglais un renfort pour défendre son territoire contre les invasions que méditoient les Mahrattes. D'après cette demande, une brigade anglaise

les droits des enfans de son ami, vit son propre fils aîné, E'nâyet, s'insurger contre lui. Ce rebelle leva un corps de 3000 hommes, surprit le fort de Bareïly et s'y enferma, bien déterminé à regarder ce district comme sa propriété. Le père employa une ruse qui réussit parfaitement pour déterminer E'nâyet à sortir du fort, et il s'assura de sa personne. Son intention étoit d'abord de le punir de mort, mais il se contenta de l'exiler, et peu de temps après E'nâyet mourut de chagrin.

La défection de Zabitah, qui eut lieu vers le même temps, contribua encore à affoiblir la puissance des Afghâns. Sa famille avoit été faite prisonnière par les Mahrattes et emmenée de Pattigor. Il pria Choudjâ'a ed-Doulah d'intercéder pour elle auprès de Madhadjy Scindia, général mahratte, qui accorda ce qu'on lui demandoit, à condition que Zabitah Khân se joindroit aux Mahrattes; c'est ce qu'il fit au mois d'août 1772. Hamilton's *Histor. account of the Rohill. Afghans*, p. 1761-1786. (L-s.)

s'avança vers Bénarès, d'où partit aussi un détachement de trois bataillons de naturels réunis aux forces du vézyr; ils marchèrent ensemble vers le Rohilkend, dont les Mahrattes venoient de ravager l'intérieur.

Le commencement des pluies périodiques et l'approche de l'armée combinée, les forcèrent de passer promptement le Ganges; mais l'année suivante (1), les mêmes Mahrattes revinrent exercer les mêmes ravages dans le Rohilkend, et se retirèrent encore à l'approche de l'armée du vézyr, qui étoit renforcée d'une brigade entière d'Anglais.

Les Mahrattes avoient dressé leur camp le long de la rive occidentale du Ganges; la nuit qui précéda l'arrivée des troupes combinées dans leur voisinage, un gros détachement de leur cavalerie passa le fleuve, et ayant mis en déroute les troupes des Rohillahs, firent prisonnier Ahhmed Khân, un de leurs principaux officiers. La brigade anglaise arriva sur le champ de bataille même à la pointe du jour. Lorsqu'ils virent les Mahrattes qui traversoient

(1) En 1773.

le

le fleuve à gué (1), et avec précipitation, ils braquèrent aussitôt le canon contre eux, à une distance si considérable, qu'ils ne perdirent que fort peu d'hommes et de chevaux. Mais ils furent bientôt contraints de quitter ces cantons, et depuis ils n'ont point reparu en armes sur la rive orientale du Ganges.

A la retraite des ennemis, le vézyr demanda 40 laks de roupies à Hhâfiz Rahhmet Khàn, qui, en sa qualité d'officier supérieur des forces des Rohillahs et de directeur suprême de toutes leurs opérations politiques, étoit obligé de compter cette somme. Hhâfiz représenta que les Rohillahs n'avoient pas reçu le secours promis, et que s'il eût été fourni comme les années précédentes, on auroit pu prévenir les ravages de l'ennemi; en outre, que les troupes rohillahs seules avoient soutenu cette campagne : qu'au reste, quoique les autres chefs pussent faire pour ne point payer leur quote part de cette somme, il s'acquitteroit

(1) A Ramgat, gué du Ganges dans le Rohilkend. Voyez la *carte de Rennell.*

de ce qui le concernoit, au prorata de ses facultés.

Ce refus des Rohillahs de remplir leurs engagemens, étoit trop favorable aux projets ambitieux du vézyr, pour qu'il n'en fût pas ravi; et j'ai pour preuve de ma conjecture le profond mépris qu'il avoit toujours témoigné pour tous les principes de justice et d'honneur. Les Rohillahs l'importunoient et contrarioient tous ses projets de conquête et d'agrandissement. En outre, cette nation adonnée au métier des armes, faisoit fort peu de cas de ses talens militaires, et les tournoit même en ridicule. Il étoit donc fort naturel que la conquête du Rohilkend entrât dans les projets du vézyr.

CHAPITRE X.

CHOUDJA'A ÊD-DOULAH demande une entrevue à M. Hastings. — Objet de cette entrevue. — L'empereur moghol retourne à Dehly. — Cette démarche est désapprouvée des Anglais. — Ils veulent s'emparer du territoire où ce prince avoit fait sa résidence. — Observations sur le traité conclu, en 1773, à Bénarès, entre le vézyr Choudjâ'a êd-Doùlah et la Compagnie. — Conditions pénibles imposées par les Anglais. — Moyens employés par le vézyr pour expulser de ses domaines les marchands anglais. — Expédition du vézyr contre les Mahrattes dans le Doù-âb. — Traité entre lui et Muzaffer Djenk. — Serment; artifice usé parmi les Musulmans.

A son retour de l'expédition contre les Mahrattes, Choudjâ'a demanda un entretien au gouverneur général du Bengale, pour se concerter sur certaines mesures politiques. On envoya à Bénarès M. Hastings et plusieurs autres membres du gouvernement, pour traiter avec lui. Cette conférence paroissoit avoir pour but, surtout, d'établir les possessions occidentales des Anglais sur une base plus ferme et plus stable, par la

disposition définitive des territoires assignés à l'empereur moghol (1).

Depuis le traité de 1765, Châh-A'lem étoit resté à Allah-âbâd, qui étoit pour lui une retraite douce et magnifique. Mais comme il parut désirer ardemment de faire sa résidence dans sa capitale, il s'y rendit en 1771, sacrifiant d'un seul coup tous les avantages que les Anglais lui avoient accordés. Cette démarche lui fut suggérée par les personnes attachées à son service, et qui étoient fâchées de voir que l'influence d'une puissance étrangère les privât des

(1) M. Forster semble ignorer que le principal objet de cette conférence étoit la conquête du Rohilkend, que le vézyr méditoit depuis long-temps. Nous ne pouvons cependant en douter d'après les pièces bien authentiques que nous avons sous les yeux ; nous ne pouvons douter non plus que cette idée, et l'offre de 40 laks de roupies n'aient été parfaitement accueillies du président, qui prit avec lui des engagemens qui ne laissoient pas au gouvernement anglais la liberté de lui faire éprouver un refus. On imagine bien que le président n'avoit pris de pareils engagemens qu'avec une autorisation très-formelle de son gouvernement, qui n'auroit certainement pas hésité à désavouer des démarches non autorisées par lui. En outre, ce n'est point un homme tel que M. Warren Hastings que l'on peut soupçonner d'avoir fait des démarches inconsidérées. Au reste, nous ne parlons ici que d'après les *Reports from the commitee of secrecy.... for Maratta War.*, N°. 16. (L-s.)

avantages attachés à leur place, et de cet appareil, pour lequel il avoit lui-même beaucoup de penchant. Les sollicitations réitérées du monarque pour avoir des troupes et établir le siége de son empire à Dehly, ne furent point accueillies de manière à lui faire espérer du succès. Il se procura donc deux bataillons de naturels qu'il avoit entretenus pendant son séjour à Allahâbâb, mais sans le complément des officiers européens (1). Ce corps, avec une troupe d'environ 20,000 hommes (2) non enrégimentés, et commandés par Nadjyb-Khân, arrivèrent à Dehly vers la fin de 1771 (3). —* Le 25 décembre de la même année, le souverain fit son entrée à Dehly avec beaucoup de pompe et de magnificence, et aux acclamations du peuple (4).

(1) M. Franklin nous apprend que les Anglais rappelèrent ceux de leurs officiers qui étoient au service du grand mogol. On sent combien ils étoient fâchés de voir ce souverain se soustraire à leur tutelle, pour passer sous celle des Mahrattes. (L-s.)

(2) 16,000 seulement selon M. Franklin, p. 36. (L-s.)

(3) On dit que le monarque pressa son voyage, parce qu'il apprit que Zabitah Khân venoit de s'emparer de Dehly, et y avoit commis plusieurs excès, même dans le harem impérial.

(4) *Histor. of Shah Aulum*, p. 38. (L-s.)

Les événemens de la vie de Choudjâ'a êd-Doùlah n'étant qu'épisodiquement liés avec le règne de Châh-A'lem, je me contenterai d'en dire fort peu de choses et très-rapidement. En outre, le récit des opérations obliques ou atrocement perfides d'une cour indienne, n'auroit guère d'intérêt pour un lecteur européen, excepté pourtant celles qui occasionnent des révolutions bien prononcées, ou qui influent sur le système général du gouvernement.

Le vézyr n'avoit rien à attendre de la cour de Dehly pour le succès de ses opérations ou pour l'accroissement de son pouvoir. Il y conserva néanmoins une certaine influence par le ministère d'Elledje Khân (1), un de ses affidés qui, par des présens faits à l'empereur dans des temps opportuns, sut procurer à Choudjâ'a l'investiture en forme de certains territoires dont il s'étoit déjà emparé, ou dont il méditoit tacitement la conquête. Mais nous ne pouvons pas supposer que des concessions si versa-

(1) M. Scott le nomme Eeruch (prononcez Yretche Khân. *Hist. of Dekhan*, t. II, p. 259. (L-s.)

tiles et émanées d'une source trop foible pour avoir quelque puissance, contribuassent essentiellement à satisfaire les désirs d'un prince ambitieux.

Pour bien entendre certains articles conclus entre les Anglais et le vézyr, il faut savoir que peu de temps après que Châh-A'lem eût quitté le territoire qui lui étoit assigné, on jugea que ce territoire devoit revenir de droit au gouvernement anglais. L'empereur s'étant réuni à un corps de mahrattes stationnés alors dans le voisinage d'Agrah, ils l'avoient déterminé à leur faire une cession formelle de la province de Koréh et des districts de Kourrah. Une pareille donation faite à un peuple ennemi reconnu de la puissance anglaise, nous autorisoit à nous emparer d'un pays ainsi abandonné; la politique l'exigeoit autant que le goût des conquêtes. De plus, le vézyr, qui n'avoit sacrifié cette province qu'à regret, témoigna un vif désir de la recouvrer; on consentit à sa demande avec certaines conditions.

Qu'il me soit permis d'interrompre mon récit par quelques observations politiques.

Le traité de 1773 (1), n'offre, pour ainsi dire, rien d'intéressant, et je me dispenserois même d'en extraire ici des fragmens, si l'on n'y trouvoit des motifs sérieux de réflexion, en le comparant avec les événemens de l'année suivante.

Il y est dit « que le traité conclu à Allah-» âbâd, le 16 août 1765, entre le vézyr et » la compagnie, porte bien que les districts » de Koréh et d'Allah-âbâd seront donnés » à sa majesté pour ses dépenses ; mais que » sa majesté ayant abandonné la posses-» sion des districts susdits et même con-» cédé Koréh et Kourrah aux Mahrattes, au » grand préjudice du vézyr et de la compa-» gnie, et contre le texte formel du traité, » elle a par là-même perdu tous ses droits » sur ces districts, qui reviennent à la » compagnie, de qui elle les a reçus. Il est » donc convenu que le vézyr sera mis en » possession des susdits districts aux con-» ditions suivantes ; et que de la même

(1) Fait pendant l'entrevue qui eut lieu entre Choudjâ'a êd-Doùlah et M. Hastings, à la demande du premier. Voyez ci-dessus, p. 217-228. (L-s.)

» manière dont il possède la province
» d'Aoude et ses autres domaines, il possé-
» dera, pour toujours, Koréh, Kourrah et
» Allah-âbâd. Ni la compagnie, ni aucun
» officier anglais ne devra, sous quelque
» prétexte et d'aucune manière que ce soit,
» exercer des réquisitions ou autre vexa-
» tion dans lesdits pays, et l'on ne pourra
» exiger que la somme stipulée au présent
» traité, lequel sera religieusement obser-
» vé par les chefs anglais, les membres
» du conseil et la compagnie, sans qu'on
» y fasse la moindre infraction.

CONDITIONS.

» Le vézyr s'oblige à payer à la com-
» pagnie la somme de cinquante laks de
» roupies sikkah, au cours de la province
» d'Aoude;

SAVOIR:

» En argent comptant . . . . 2,000,000.
» Et 3,000,000 en deux années,
» après la signature du présent
» traité, savoir : la 1ère. année, 1,500,000.

TOTAL. . . 3,500,000.

Report, ci. . . . . 3,500,000.

» La seconde année. . . . . . 1,500,000.

Roupies sikkah. . . 5,000,000 (1).

» Afin de prévenir toutes les contestations qui pourroient avoir lieu au sujet de la solde des troupes que la Compagnie enverroit au secours du vézyr, il est convenu que le prêt d'une brigade sera évalué deux laks dix milles roupies sikkah par mois (2), suivant le cours d'Aoude.

» Une brigade est composée de la manière suivante :

2 Bataillons d'Européens,
6 Bataillons de Cipayes,
1 Compagnie d'artillerie,

» Du moment où ces troupes auront mis le pied dans sa province, le vézyr sera chargé de les défrayer de tout. Mais on ne lui demandera rien au-dessus de la somme précédemment stipulée. Si la Com-

(1) Environ 12,500,000 fr.

(2) 5,025,000 fr.

» pagnie ou les généraux anglais ont be-
» soin de requérir les troupes du vézyr,
» ils les traiteront de la même manière que
» celui-ci s'est engagé à traiter les troupes
» anglaises.

» Signé, scellé et juré solennellement
» par les parties contractantes ».

Ce 7 septembre 1773.

Mais pour revenir à la conférence de Bénarès, dont nous avons rendu compte, il y fut encore stipulé que le vézyr confirmeroit Chéyt Sing, fils et successeur de Belwant Sing, dans la possession de Bénarès et de ses dépendances. Le vézyr n'y consentit qu'avec la plus grande répugnance; non pas qu'il eût le désir de dépouiller ce chef de ses propriétés, mais il étoit contrarié de voir des étrangers s'intéresser en faveur d'un homme qu'il regardoit comme son vassal immédiat. Il craignoit, avec raison, qu'un si puissant secours n'encourageât Chéyt Sing à sortir des limites de la subordination, dans laquelle ces espèces de tenanciers de terre sont constamment main-

tenus par les Cours dont ils dépendent. Malgré sa politique et surtout l'adresse pour laquelle il n'avoit pas d'égal parmi ses compatriotes, Choudjâ'a êd-Doùlah ne put dissimuler combien il étoit indigné de voir que le gouverneur désirât que Chéyt Sing s'assit en sa présence (1). Mais il s'occupoit alors de préparatifs d'une telle importance pour le projet qu'il méditoit, que quand même son ressentiment eût été plus vif, il l'auroit sacrifié.

Afin de réussir plus efficacement à expulser de son pays les marchands anglais et leurs chargés d'affaires, et à les empêcher même d'y résider ou d'y faire des opérations commerciales, Choudjâ'a êd-Doùlah demanda et obtint la permission d'imposer de gros droits sur les marchandises d'Europe et du Bengale; il avoit vu par lui-même l'horrible monopole qu'exercent les agens de la Compagnie dans le Bengale, et il savoit que la plus grande partie des calamités qui affligent cette belle province, sont l'ef-

(1) Il méditoit les moyens de se procurer des troupes pour la conquête du Rohilkend.

fet de l'accaparement du commerce par les marchands européens. Ils poussoient l'impudence et la tyrannie au point que tout négociant étoit obligé d'acheter un nom européen, à la faveur duquel il pût mettre ses propriétés en sureté. On raconte que Choudjâ'a êd-Doùlah ayant été pressé de recevoir un marchand anglais dans son pays, lui offrit une somme d'argent plutôt que de s'exposer à adopter un système qui paroissoit destructif de tous les vrais principes du commerce.

Immédiatement après la conclusion du traité de Bénarès, le vézyr conduisit son armée contre les garnisons mahrattes du Doù-âb, et parvint à les chasser successivement. Il poussa ses conquêtes du côté de l'ouest jusqu'au fort de Djânsy (1). Le corps d'armée des Mahrattes ayant marché vers le Dekehan, sans laisser des forces suffisantes pour protéger leurs possessions dans

(1) Djânsy est à l'extrémité occidentale du territoire de Kalpy, sur le bord d'une petite rivière, vers le 25ᵉ. deg. 36 min. de latit., et le 78ᵉ. deg. 55 min. de long de Greenwich. Voyez la grande carte de l'Hindoustân du major Rennell, case G-r. (L-s.)

le Doù-âb, le vézyr s'en empara sans éprouver de résistance. Une grande partie du territoire qu'il conquit dans cette campagne, avoit appartenu à Ahhmed-Khân Bounguich, chef de Ferakh-âbâd, et qui avoit eu pour successeur son fils adoptif, Muzaffer Djenk, jeune homme que les Mahrattes eurent bientôt dépouillé de ses districts les plus riches. Afin de déterminer les Patans de Ferakh-âbâd à garder la neutralité pendant l'expédition du Doù-âb, le vézyr leur promit que, s'il parvenoit à expulser les Mahrattes, il remettroit à Muzaffer toutes les terres possédées par Ahhmed-Khân, son prédécesseur. Je ne puis mieux mettre le lecteur à portée de juger la conduite d'un prince indien qui poursuit la réussite d'un projet favori, et qui veut assouvir son ambition, qu'en insérant ici le traité de Choudjâ'a avec Muzaffer. On y verra des protestations faites au nom de Dieu, des assurances d'amitié les plus solennelles employées comme autant de moyens de trahison et d'infamie.

Le serment n'est plus aujourd'hui, parmi

les Musulmans, qu'une vaine formalité, ou plutôt un artifice déjà usé et auquel ils n'ont plus recours que lorsqu'ils n'ont pas de meilleurs moyens de vous tromper.

Voici en peu de mots la teneur de ce Traité.

« Par respect pour la franche et loyale » amitié qui a long-temps uni Muzaffer » Djenk avec mes pères et moi, je l'adopte » pour fils. Avec la grâce de Dieu, je » ferai tout ce qui dépendra de moi pour » son bien et son avantage, je regarderai » comme miens ses amis, ses ennemis et » tout ce qui lui est relatif. Nous jurons » pour nous-mêmes, pour nos descendans » et nos successeurs, de rester unis à ja- » mais. Je jure, moi, par le très-haut, par » son saint prophète et par le sacré qorân, » de ne jamais violer ce traité, à condition » que mon fils Muzaffer Djenk s'y con- » formera de son côté en ce qui le concerne; » en témoignage de quoi ces lignes sont » écrites suivant le style des traités. Si, par » la grâce de Dieu, les Mahrattes sont » réduits ou chassés du pays, et mes en-

» nemis repoussés, je remettrai incontinent
» à mon fils bien-aimé, Muzaffer Djenk,
» les territoires qu'il possédoit précédem-
» ment et qu'il a perdus dans la guerre
» contre les Mahrattes ».

Daté, suivant l'ère chrétienne, du mois de janvier 1774.

CHAPITRE XI.

Le nâbâb demande du secours aux Anglais pour conquérir le Rohilkend. — Ce secours lui est accordé. — Prétexte de cette guerre. — Bataille mémorable de Kuttérah. — Mort de Hhâfiz Rahhmet. — Les Rohillahs cruellément traités. — Cruauté de Choudjâ'a tolérée par les Anglais. — Féyz-ûllah sauve le reste de cette nation. — Son traité avec Choudjâ'a. — Lettre d'un femme de Hhâfiz Rahhmet Khân qui implore la pitié du général anglais. — Mort de Choudjâ'a. — Observations sur son caractère et sur ses projets.

Choudja'a Êd-Doulah parvint, en effet, à chasser les Mahrattes du territoire des Bounguich; mais loin de remplir la teneur de son traité avec Muzaffer Djenk, après les succès de la campagne, il se contenta de

de lui donner une petite somme d'argent, sans y joindre la moindre portion du territoire qu'il lui avoit solennellement promis en entier.

Le vézyr, qui ne perdoit pas de vue le principal objet de son ambition, crut que le moment de faire éclater son projet étoit arrivé; il ne se donna plus la peine de dissimuler, et s'adressa même directement aux Anglais pour avoir un corps de troupes qui l'aidât à conquérir le Rohilkend (1). « Les chefs de ce pays, disoit-il, avoient refusé de remplir leurs engagemens envers lui, et nourrissoient une haine invétérée

(1) Choudjâ'a éd-Doûlah avoit aussi envoyé un agent secret auprès du grand moghol Châh-A'lem, pour engager ce monarque à donner son assentiment à l'expédition contre les Rohillahs. Le monarque parut écouter favorablement l'envoyé; mais il ne concourut pas sincèrement à cette expédition, parce que, suivant la judicieuse remarque de M. Scott, il répugnoit beaucoup à ce souverain de voir le vézyr s'agrandir aux dépends du territoire rohillah. — Le désir d'étendre ses domaines, fut le véritable motif qui détermina le vézyr à déclarer la guerre aux Rohillahs. Mais il prit pour prétexte le refus ou les éternels délais de ceux-ci pour acquitter la somme qu'ils lui avoient promise à l'époque de l'invasion des Mahrattes, dont Choudjâ'a les avoit délivrés. (Voyez ci-dessus, p. 225.) En effet, après avoir pourvu à la sureté de ses possessions dans le Doû-âb, et pris d'autres mesures également prudentes, Choudjâ'a expédia

contre sa famille ». Cette demande embarrassa terriblement le gouvernement anglais ; il voyoit bien tout le danger qu'il y avoit à envoyer des troupes dans un pays lointain, contre une nation aguerrie, et de laquelle il n'avoit pas à se plaindre. Après plusieurs jours de délibération, on résolut, d'un accord unanime, de remettre cette affaire entre les mains du gouverneur, en lui donnant des pouvoirs illimités. Celui-ci ne témoigna pas moins d'éloignement pour des expéditions aussi lointaines, et proposa de demander, pour ce secours, une somme si prodigieuse, que le vézyr seroit obligé de s'en passer (1).

un vakyl, ou député, à Rahhmet Khân, avec une copie du traité passé entre eux en 1772, pour en demander l'exécution. Après avoir retenu le vakyl pendant quelque temps, sous différens prétextes, Rahhmet le renvoya vers son maître avec une réponse évasive. Rahhmet passa aussitôt de Pillibit à Aoulah, où tous les Rohillahs furent invités à se rendre. Ce qu'il recommandoit surtout aux chefs qui se réunirent à lui, c'étoit d'agir avec autant d'accord que de fermeté dans cette importante circonstance. Mais tous ses efforts et ses avis furent rendus inutiles par la jalousie et l'esprit de faction qui régnoit depuis long-temps parmi les Rohillahs. Hamilton's *Histor. of the Rohil.*, p. 220. (L-s.)

(1) On se rappelle les observations que nous avons déjà faites sur ce prétendu éloignement du conseil général du Bengale pour l'expédition contre les Rohillahs. Voyez ci-dessus, p. 228. (L-s.)

D'après cet avis, on promit une division anglaise au vézyr, moyennant qu'il payeroit à la Compagnie quatre laks de roupies pour ce service, et un subside de deux laks dix mille roupies par mois, pendant tout le temps que les troupes séjourneroient dans ses domaines. La conduite ultérieure du gouverneur général nous porte à croire que ses propositions ne furent point rejetées par le vézyr, car on expédia des ordres à la factorerie de Patnah pour faire marcher une division cantonnée dans les environs, et sans en faire même part à la présidence, de la mettre à la disposition du vézyr; en même temps on informa celui-ci des mesures qu'on avoit adoptées.

Avec un secours aussi puissant, le vézyr obtint de rapides succès dans ses opérations. A la fin de novembre (1), le gouverneur général n'avoit pas encore fait part au Conseil des projets du vézyr sur le Rohilkend. Cependant, dès le mois de janvier suivant, la division se mit en marche, et, dans le court espace de trois mois, les Rohillahs

(1) De l'année 1773.

furent complétement battus en bataille rangée (1), au milieu de leur propre pays. Près

(1) La bataille de St.-Georges, comme la nomme le général Champion dans sa correspondance avec le président et avec les membres du comité, fut livrée le 11 ssefer 1188 de l'hégire (23 avril 1774), près du village de Kuttérah, vers le 28e. degré 5 min. de lat. suivant la carte de l'Hindoustân par le major Rennell, case E-q. — On nous permettra de donner ici une courte description de cette mémorable bataille, d'après le rapport officiel du colonel Alexandre Champion, commandant en chef des forces sous la présidence du conseil du Bengale. — « Le 22 avril 1774, à trois heures du matin, la brigade anglaise, avec cinq bataillons de troupes réglées du vézyr et le Fettan ou régiment de Nadjyb, consistant en 4,000 hommes armés de mousquets, commencèrent à passer sur la rive occidentale de la Gorrah; ils traînèrent, avec une patience admirable, l'artillerie à travers un sable profond, vers la plaine opposée. Les troupes marchèrent sur trois colonnes vers la Bâbelnellah, dans l'intention d'appuyer notre flanc droit contre cette rivière au moment de l'action. Quand nous eûmes fait environ cinq milles, nos éclaireurs vinrent nous annoncer qu'ils avoient aperçu de la cavalerie ennemie. En effet, à un demi-koss delà, nous reconnûmes leurs drapeaux et bientôt leurs tentes. Je fus charmé de reconnoître que mes calculs étoient justes. Nous nous trouvions en face du flanc gauche de l'ennemi; ce qui nous l'avoit caché jusqu'alors, c'étoit un village bâti sur une éminence, à 1200 pas de nous. Je fis incontinent occuper cé village par mes mousquetaires de la gauche. C'est une grande inadvertance de la part des Rohillahs de ne pas nous avoir devancés, car il nous en eût coûté cher pour les déloger. Ayant fait avancer ma ligne à 200 pas en avant du village, mes troupes filèrent à droite vers la Nellah, par subdivisions; à 8 heures, l'ennemi fit jouer son artillerie: on lui répondit avec deux pièces de canon que j'avais fait placer sur une éminence pour l'amuser, tandis que notre armée se formoit en ordre de bataille.

de cinq milles d'entre eux furent tués ou blessés; mais surtout une perte irréparable

Le corps des cadets et des grenadiers cipayes commandés par le major Hanway, et trois bataillons de la brigade cipaye, composoient l'aile droite commandée par le lieutenant colonel Leslie. Ces troupes, ainsi que les régimens européens, présentèrent bientôt tout leur front à l'ennemi; et tout en fléchissant sensiblement vers la droite sous une rude canonnade, ils répondoient aussi avec leurs pièces. Les trois bataillons restans de nos propres cipayes, commandés par le major Eyres, composoient une seconde ligne. Deux divisions des mousquetaires de Nadjyb couvroient les flancs de notre armée, tandis que nous avancions à petits pas vers l'ennemi. La canonnade s'anima des deux côtés. Peu à peu les troupes régulières du nâbâb, qui avoient marché sur les derrières de notre colonne, avancèrent, s'alignèrent avec le régiment d'européens, et composèrent mon aile gauche, en remplacement des mousquetaires, qui appuyèrent sur leur gauche pour faire de la place, et couvrir leur flanc. Au reste, cette aile ne fut pas complétement formée avant 9 heures du matin.

Hhâfiz et son armée, composée de 40,000 hommes, témoignoient un grand courage, et nous saluèrent chaudement avec leur artillerie et leurs mousquets; ils essayèrent même plusieurs fois de nous charger; mais nos canons, mieux servis que les leurs, les empêchèrent d'avancer, et plus ils s'approchoient, plus on en tuoit. Ils me donnèrent une assez bonne preuve de leurs talens militaires, en feignant de vouloir forcer nos deux flancs en même temps, et en essayant d'attirer toute notre attention sur notre centre, par le feu très-vif qu'ils y dirigeoient.

Ils parurent surtout acharnés contre notre aile droite; non-contens de diriger contre nous le feu de quatre canons et de beaucoup de mousqueterie, ils firent filer le long de la Nellah des troupes, qu'on ne pouvoit pas apercevoir à cause de la hauteur des herbes.

M'étant aperçu de leur intention, je leur fis lancer quel-

pour eux, fut celle de leur chef, qui périt dans

ques grenades, et ordonnai à un bataillon de notre droite de déloger l'ennemi de la Nellah, ce qui fut bientôt fait; mais il poursuivit les fuyards si chaudement, que craignant de le voir s'engager trop avant, j'envoyai un autre bataillon de la deuxième ligne de la droite pour le soutenir. Je n'ai jamais été mieux convaincu de toute l'utilité d'une seconde ligne que dans cette occasion; car j'ai été obligé absolument d'employer les trois bataillons qui la composoient. On ne peut se faire une idée du courage et de la fermeté que l'ennemi a déployés : un grand nombre de ses braves qui s'avancèrent vers nous, plantèrent souvent leurs étendards entre les deux armées, afin d'exciter leurs camarades à les suivre. Et ce ne fut que lorsqu'ils virent nos troupes marcher vigoureusement à la charge après une canonnade terrible de deux heures vingt minutes, et un feu de mousqueterie bien nourri pendant plusieurs minutes sur les flancs, qu'ils se décidèrent à tourner le dos.

Les bataillons formés en colonnes séparées, entrèrent, au son des tambours et des fifres, dans le camp ennemi. Alors nous vîmes paroitre le peu de cavaliers envoyés au combat par le nâbâb. Dès que la défaite de l'ennemi fut bien assurée, ils se mirent à piller l'argent, les éléphans, les chameaux; etc. Tous les équipages de leur camp, qui étoit encore debout, nous prouvèrent que nous avions surpris les Rohillahs. Ce fut la proie des troupes du nâbâb. Celles de la Compagnie gardant sévèrement leurs rangs, se contentèrent de dire : « nous avons l'honneur de la journée, ces bandits en ont le profit ».

Je voudrois pouvoir vous faire l'éloge du vézyr, ou au moins n'être pas obligé d'exprimer ici combien je suis indigné de sa honteuse pusillanimité; mais il faut que la Compagnie sache à quel allié elle a affaire. La nuit qui précéda l'action, je lui demandai plusieurs pièces de canon, qu'il me refusa; quoique l'honneur des armes anglaises fut intéressé à engager l'action, il m'invitoit à l'éviter et à faire une

l'action. Quoiqu'il succomba en défendant

contre-marche vers la rive orientale de la Gorrah, du côté de Pilhibit. Quand il me vit déterminé à livrer la bataille, il promit de me seconder de toutes ses forces, et resta cependant au-delà de la Gorrah, sur l'éminence où je l'avois laissé le matin, environné de toute sa cavalerie et d'un grand train d'artillerie. Il ne sortit delà que quand il ne put douter de la défaite des Rohillahs. Ceux-ci ont perdu 2000 hommes. L'armée n'a pas plus de cent hommes à regretter. Ce qui rend cette victoire décisive, c'est la mort de Hhâfiz Rahhmet, tué en combattant courageusement et en s'efforçant de rallier son monde pour le ramener à la charge. Un de ses fils a été tué aussi, un autre fait prisonnier. Le troisième est revenu le lendemain, et est tombé au pouvoir de Choudjâ'a êd-Doûlah. Voyez *Appendix to the fifth report from the commettee of secrecy appointed to inquire into the causes of the war in the Carnatic and of the condition of the British possessions in those parts. First Maratta war*, N°. 26. Ce recueil, en 9 volumes in-8°., fait suite à un autre en 10 vol. in-fol. L'un et l'autre renferment les matériaux les plus curieux et les plus authentiques que l'on puisse consulter sur les affaires des Anglais dans l'Inde. (L-s.)

Malgré la longueur de cette note, je ne puis m'empêcher d'y ajouter la description de la même bataille, par le capitaine Gentil, qui étoit alors attaché au service de Choudjâ'a êd-Doûlah, et qui assista à cette mémorable action. — « L'armée anglaise joignit celle du nâbâb à Belgram, d'où ils vinrent camper sur les bords d'une petite rivière, à 5 koss de celle des Rohillahs. Le nâbâb, après avoir pris toutes ses mesures avec le général anglais, les fit attaquer le lendemain. Les Anglais partirent à 3 heures du matin, ayant avec eux les bataillons de Bassount, de Létafat et de Saïd-A'ly. La cavalerie du nâbâb étoit partagée en deux corps, l'un à droite et l'autre à gauche. Ils auroient pu surprendre les Rohillahs, mais la lenteur de leur marche pour attendre le nâbâb, qui ne partit qu'au jour, donna le temps aux

une cause peu honorable, Hhâfiz Rahhmet

Rohillahs de se préparer au combat. Ce fut avec confusion. Aussitôt qu'ils aperçurent les Anglais, Féyz-ûllah-Khân, chef de la cavalerie, vint trouver Hhâfiz Rahhmet Khân et lui conseilla de faire retraite. Celui-ci ne voulut point, disant qu'il falloit vaincre ou mourir. Féyz-ûllah-Khân monte aussitôt à cheval et va pour reconnoître l'armée anglaise, tandis que Hhâfiz Rahhmet Khân se met à la tête de l'infanterie pour la mener au combat. Il étoit alors 10 heures, temps où la grande chaleur se fait sentir. Les Anglais, en marche depuis 3 heures, ne peuvent plus y résister, et aiment mieux mourir que d'aller à l'ennemi, ne pouvant plus supporter l'ardente soif qu'excitoit en eux l'eau-de-vie qu'il avoient bue en chemin.

Dès que la cavalerie rohillah parut, Létafat et Bassomt la canonnent, ainsi que Saïd-A'ly. Elle va se mettre à l'abri dans des villages à portée. Les bataillons de Saïd-A'ly l'en chassent. Delà elle retourne à Hhâfiz Rahhmet Khân, qu'ils ne peuvent engager à fuir. Leur artillerie, qu'un espagnol commandoit, canonnoit les Anglais en leur tuant beaucoup de monde. Hhâfiz Rahhmet Khân avance à cheval à la tête de ses Rohillahs pour donner, le sabre à la main, dans le corps d'armée des Anglais, lorsqu'un boulet à ricochet et presque mort, le frappe dans l'estomac. Ses domestiques le descendent de cheval, et à peine l'ont-ils mis à terre, qu'il expire. Tout prend la fuite. Les maraudeurs dépouillent Hhâfiz Rahhmet Khân. Un chef de cavalerie reconnoit le cadavre, en coupe la tête et la porte au nâbâb, qui étoit pour lors à un koss des Anglais. A cette vue, il fait battre le naûbet, et arrive comme en triomphe dans le camp des ennemis, où le général anglais étoit entré, si accablé de chaleur, qu'il paroissoit avoir perdu connoissance. Il étoit couché sur un lit dans une tente de Hhâfiz Rahhmet Khân, d'où il avoit eu soin (avant de perdre connoissance) de faire enlever deux grands coffres qui n'ont jamais reparu. A son retour à Calcutta, le conseil lui a fait regorger trois laks

méritoit un sort moins cruel ; il ne s'étoit

de roupies. Cette affaire se passa entre Birpoûr et Pillibit. C'est tout au plus s'il y périt 200 hommes des deux côtés, car les troupes du nâbâb qui s'y trouvèrent, ne perdirent que 36 hommes. Le nâbâb demeura deux jours campé sur les bords de la petite rivière, où un fils de Hhâfiz Rahhmet Khân vint se rendre le 23, ainsi que la famille d'E'nâyet Khân, frère du précédent, qui y vint le 24.

Les Rohillahs ne s'attendoient pas à être attaqués ce jour-là. La prompte marche du nâbâb, et les troupes anglaises qu'ils n'avoient jamais vues, les étonnèrent au point que la cavalerie prit la fuite sans avoir fait la moindre résistance : et l'infanterie en fit autant dès qu'elle sût la mort de son général. *Histoire de l'empire moghol manuscrite.*

Malgré l'étendue de cette note, je ne puis me dispenser de décrire la médaille que le nâbâb Choudjâ'a êd-Doûlah fit frapper en mémoire de cette bataille. Cette médaille, d'un côté, porte le sabre de A'ly, nommé *Dzoûl Féqâr* (le pourfendant), un autre sabre est placé en travers de la poignée du premier. Pour légende ces mots arabes, *ânâ Fatahhnâhou fatahhân mubynân yeferhhoûnè behadzâ Sekân êl-Hend ;* (nous lui avons accordé une victoire éclatante qui fera la joie des habitans de l'Hindoustân). Ceci fait allusion à un passage du Qorân. Le revers de cette médaille ne porte aucune figure, mais on y lit cette inscription en langue persane.

Naoûâb Chudjâ'a êd-Daoûlah oûézyr â'azemi Hend yaz dehm ssefer roûz chembeh seneh 1188 *der Élahy Kehyreh Ròhyllah-hârâ Zédèh où Hhâfez Rahhmet Khân serdâri rôhyllah kuchteh chudeh :* (le nâbâb Choudjâ'a êd-Doûlah, grand vézyr de l'Inde, a battu les Rohillahs le samedi 11 de ssefer de l'an 1188, à Èlahy Kahyreh. Hhâfiz Rahhmet Khân, général des Rohillahs, a été tué).

Mon estimable et savant collègue et ami, Silvestre de Sacy, ancien membre de l'académie des belles lettres, et

jamais montré ennemi des Anglais, et avoit protégé Choudjâ'a êd-Doùlah (1) dans sa plus grande détresse.

Après la bataille, Féyz-ûllah-Khân rallia un assez fort détachement de l'armée battue et se retira jusqu'à Lall Dong (2), où il se posta sur le penchant d'une montagne escarpée. Le vézyr, toujours secondé de ses fidelles anglais, investit les retranchemens des Rohillahs. Les assiégés resserrés dans un lieu fort insalubre, commandés par un chef sans talens, furent bientôt réduits aux dernières extrémités, et demandèrent à capituler avec les officiers anglais (3). Ceux-ci éprouvèrent

actuellement professeur d'arabe à l'école spéciale des langues orientales vivantes, possède une épreuve en étain de cette médaille vraiment curieuse, quoiqu'elle soit aussi grossièrement qu'inexactement exécutée. Il en a communiqué un dessin et l'explication à M. Tychsen de Rostoch. Ce savant professeur a inséré l'un et l'autre dans l'*Additamentum primum* à son excellent ouvrage, intitulé : *Introductio in rem numerariam Muhammedanorum*. Rostochii 1795, in-12, 1 vol. orné de 10 planches. (L-s.)

(1) Après avoir été défait à la bataille de Bakhchar, Choudjâ'a êd-Doùlah s'étoit réfugié avec sa famille dans le Rohilkend.

(2) Limite septentrionale du Rohilkend.

(3) Après avoir fait différentes propositions au vézyr, qui les refusa, Féyz-ûllah se retira, avec 40 mille rohillahs, dans Lall Dong. Choudjâ'a, accompagné des Anglais, le pour-

les plus grandes difficultés de la part du vézyr pour le déterminer à relâcher Féyz-ûllah-Khân, et à lui céder un territoire dans le Rohilkend. Ce chef possédoit, avant la guerre, le djâhguyr de Rampoûr, dont on évalue le revenu à cinq laks de roupies. Par ce dernier accommodement, il se trouva jouir d'un revenu de 15 laks, et posséder le plus fertile canton du Rohilkend (1).

suivit en faisant la conquête entière du Rohilkend. Le 17 août 1774, ils s'emparèrent de la forteresse de Patter Gor, située à 16 koss de Lall Dong. Cette dernière place ne fait point partie du Rohilkend, dont la prise de Patter Gor complétoit la conquête ; mais comme elle contenoit les derniers restes des Rohillahs, Choudjâ'a êd-Doûlah et les membres du gouvernement du Bengale enjoignirent au colonel Champion de poursuivre contre eux la guerre avec la dernière vigueur, et d'employer l'armée qu'il avoit sous ses ordres, ou à les obliger de se rendre aux conditions qui conviendroient au vézyr, ou bien à les soumettre entièrement et à les disperser sans avoir égard aux limites du territoire rohillah, pourvu qu'il agît efficacement et promptement contre eux. La disette obligea bientôt Féyz-ûllah et sa troupe d'abandonner la place et de se jeter plus loin dans les montagnes, d'où il capitula. Toutes les pièces officielles, relatives à cette expédition, se trouvent dans le volumineux recueil cité précédemment. (L-s.)

(1) « D'après la bonne amitié qui vient de s'établir entre moi et Féyz-ûllah-Khân, je lui concède Rampoûr et d'autres districts qui en dépendent, le total produisant 14 laks et 75,600 roupies par an. Il est convenu que le susdit Féyz-ûllah-Khân ne prendra point à sa solde plus de 5000 soldats. Je m'engage en tout temps et en toute occasion à soutenir de tout mon pouvoir l'honneur de Féyz-ûllah-Khân,

La négociation fut conduite et terminée par les officiers anglais ; et pour obtenir l'assentiment de la Compagnie, Féyz-ûllah-Khân fit avec eux la contre-partie du traité, et il paya, conformément à un article préliminaire, une contribution gratuite de

et de m'employer loyalement pour son bien et avantage, à condition qu'il n'aura recours qu'à moi ; il s'engage à ne correspondre absolument qu'avec les Anglais. Nos amis et nos ennemis nous seront communs. Féyz-ûllah-Khân m'aidera de 2 ou 3000 hommes de ses troupes, suivant son pouvoir. Si je vais en personne à quelque expédition, ou dans une partie de mes domaines, Féyz-ûllah m'accompagnera ; or, comme par un article précédent il ne peut entretenir plus de 5000 hommes, nombre trop peu considérable, afin qu'il ne soit pas obligé de les conduire tous à la guerre, j'y joindrai le commandement de 2 à 4000 hommes pour lui donner la représentation qui lui convient. Je me charge de la paye de ces troupes auxiliaires. C'est d'après ces considérations que je consens à abandonner à Féyz-ûllah le pays ci-dessus, et que je m'engage à soutenir ses intérêts. S'il tient fidellement ce traité, j'espère, avec la grâce de Dieu, ne jamais rester en arrière quand il s'agira de son avantage ou de ses intérêts. C'est lui qui se charge de faire passer le Ganges à tous les Rohillahs.

« Juré sur le sacré qorân, appelant Dieu et son prophète en témoignage de l'exécution des articles de ce traité, en présence du général Alexandre Champion ».

12 redjeb, 1188 de l'hég.
7 octobre 1774.

Extract from the Bengal records 1774, et *Appendix to the history of the Rohillahs*, p. 293.

Sceau du général,
ALEX. CHAMPION.

15 laks de roupies (1) au vézyr. Les changemens qui commençoient à s'opérer dans le système politique du gouvernement du Bengale, et qui étoient contraires aux vues de Choudjâ'a êd-Doûlah, le déterminèrent sans doute à conclure promptement un traité de paix avec les Rohillahs.

En 1783, Féyz-ûllah fut dispensé de tout service militaire envers le vézyr, moyennant une somme d'argent payée au résident anglais à Luknau; cette somme fut employée au service du gouvernement du Bengale.

Mais si l'on eût laissé Choudjâ'a êd-Doûlah suivre le système politique d'après lequel il s'étoit conduit envers les autres chefs Rohillahs, Féyz-ûllah-Khân languiroit aujourd'hui dans la dépendance et dans la misère. Heureusement pour ce chef et pour ce qui restoit de sa nation, qui avoit peuplé et fertilisé une vaste étendue de pays, ils trouvèrent un puissant protecteur dans le commandant du corps auxiliaire (2) envoyé

(1) Environ 3,370,000 francs de notre monnoie.

(2) Le colonel Champion écrivit au président et aux

par les Anglais : cet officier n'hésita point à déployer, dans cette honorable cause, une autorité protectrice. Cette conduite excita des plaintes amères de la part du vézyr, dont nous ne citerons que cette phrase :

membres du comité du Bengale, des lettres pleines de cette énergie et de cette humanité généreuse qui caractérisent le vrai militaire, en faveur de Féyz-ûllah-Khân et du reste malheureux des Rohillahs. « Je ne puis m'empêcher, leur disoit-il, de compatir à des malheurs sans pareils, (*such unparalelled misery*). Par mes remontrances réitérées, relativement à la destruction des villages, je n'ai encore pu rien obtenir du vézyr ; pendant trois jours entiers le pays a été livré au fer, à la flamme, etc. ». Le gouvernement du Bengale se contenta d'écrire à son commissaire auprès de l'armée (M. Middleton), pour qu'il engageât le vézyr à épargner un pays devenu sa propriété, et des habitans qui étoient ses sujets. « Quant à Féyz-ûllah, disent-ils, il ne paroît pas mériter de considération de notre part. Le petit souverain d'un pays évalué à 6 ou 8 laks de revenu, ne peut être un obstacle à nos mesures ni avoir aucune influence sur notre conduite ». Ces différentes lettres sont signées de Warren Hastings, président, de Aldersley et Dacres, etc., membres du comité choisi pour les consultations secrètes du gouvernement du Bengale. Elles se trouvent textuellement sous les Nos. 26 et 27 de l'*Appendix to the fifth report from the comittee of secrecy appointed to inquire into the causes of the war in Carnatic, etc.*, cité précédemment. Je n'ignore pas que le traducteur de l'histoire des Rohillahs Afghâns, M. Hamilton, cherche à atténuer, ou plutôt nie positivement les horreurs commises par Choudjâ'a êd-Doûlah et tolérées par les Anglais dans le Rohilkend. Nous lui opposerons les pièces officielles citées précédemment, et que nous avons sous les yeux. (L-s.)

« J'avois bien résolu, disoit-il, d'extermi-
» ner les Rohillahs, et c'est pour cela que
» j'ai réclamé les secours des Anglais; n'est-
» il pas inconvenant que le commandant
» des troupes qu'ils m'envoient, entame
» une négociation sans ma permission »?
En effet, le vézyr avoit résolu d'anéantir les Rohillahs ou de les chasser au loin; et sa conduite, pendant toute la campagne du Rohilkend, annonçoit assez cette résolution. La valeur et le caractère audacieux de cette nation, ou peut-être les ravages qu'elle avoit commis, lui avoient inspiré une si profonde terreur, qu'il n'auroit pas même permis à ceux qui se seroient rendus, de rester dans ses Etats.

Après avoir donné une foible esquisse des progrès de nos armes dans le Rohilkend (car les secours du vézyr ne méritent pas qu'on en parle), j'ajouterai quelques observations sur le but et les conséquences de nos efforts de concert avec lui pour réduire ce pays. Il est clair que le gouvernement du Bengale ne connoissoit point toute l'étendue et la force de son traité avec le

vézyr, ou qu'il l'aida, de son plein gré, à chasser un de nos alliés de ses domaines héréditaires. On étoit convenu de mettre le vézyr en possession du Rohilkend, dont on recula les limites jusqu'aux montagnes du côté du nord, et du côté du couchant jusqu'au Ganges. Cependant Zabitah (1), un de nos alliés, possédoit une grande partie de la division septentrionale du Rohilkend; un des articles du traité conclu avec ce prince, portoit textuellement qu'il seroit confirmé dans les domaines de ses ancêtres, que nous le regarderions comme un de nos amis, et que nous aurions avec lui les mêmes amis et les mêmes ennemis.

Avant son invasion dans le Rohilkend, le vézyr avoit eu soin d'attirer dans ses intérêts Zabitah Khân : quoique ce prince

(1) Zabitah Khân, fils du célèbre Nadjyb êd-Doûlah, avoit bien moins de talens et de courage que son père. Son caractère irrésolu, turbulent et même pusillanime, ses fréquentes rebellions lui avoient attiré le mépris des princes voisins et la haine du souverain. Il mourut vers la fin de 1785, et laissa le territoire de Sahrangpour, dont il étoit le chef, à son fils, Gholâm Qadyr Khân, jeune homme présomptueux, cruel et féroce, et sur lequel nous aurons bientôt occasion de donner des détails qui le feront connoître. Voy. Franklin's *Hist. of Shah Aulum*, p. 139 et 140. (L-s.)

fût

fut de la secte des Rohillahs et proche parent de la plupart de leurs chefs, il s'unit avec le vézyr contre sa nation. Au reste, il fut cruellement puni de cette perfidie et de la honteuse association qu'il avoit formée; car dès qu'il eut terminé son expédition contre les Rohillahs, le vézyr prétexta que, pendant la guerre, Zabitah Khân avoit entretenu une correspondance avec l'ennemi : il s'empara donc de tout le territoire que ce prince possédoit à l'Est du Ganges, et cette injuste acquisition reste encore aujourd'hui annexée au gouvernement d'Aoude.

La conduite du vézyr même envers la famille de Mohhéb-ûllah Khân (1), prouve assez que, chez lui, l'honneur et la bonne foi ne luttoient point avec avantage contre l'ambition. Le chef dont nous parlons possédoit la ville et les districts de Bissouly; il ne prit aucune part à la guerre, soit parce qu'il avoit quelque chose à démêler avec les Etats rohillahs, qui combattoient alors contre le vézyr, soit pour d'autres motifs.

(1) Fils de Dhoundy Khân, dont nous avons déjà parlé ci-dessus, p. 117, 127, etc.

Avant que l'armée pénétrât dans le Rohilkend, il réclama la protection du vézyr, pour mettre en sureté sa famille et ses biens. Il en reçut une promesse solennelle conçue en termes les plus positifs. Mohhéb-ûllah Khân, plein de confiance dans la parole du vézyr, resta tranquille, pendant la guerre, à Bissouly. Mais en arrivant dans cette place, le vézyr le fit enfermer et garder d'une manière très-rigoureuse, s'appropriant tout ce qui avoit quelque prix, et traita ses femmes avec sévérité et même avec indécence. Mohhéb-ûllah adressa au commandant anglais une pétition, à laquelle il joignit les lettres originales du vézyr, qui lui promettoit sa protection. On remarquoit dans cette pétition le passage suivant.

« Il nous a enlevé notre pays, nos ri-
» chesses et même notre honneur : non
» content de toutes ces indignités, il va
» nous envoyer prisonnier à Fayz-âbâd.
» Nous ne désirons ni Etat, ni richesses,
» ni palais, puisqu'à Bissouly sont tous les
» tombeaux de notre famille, nous deman-
» dons à passer le reste de notre vie auprès

» d'eux et sous le même ombrage, absolu-
» ment dans l'état de mendicité. Pleins de
» confiance dans les promesses du vézyr,
» nous sommes restés tranquilles dans le
» pays, car autrement nous aurions fui
» comme les autres chefs, et nous aurions
» ainsi conservé notre dignité et notre hon-
» neur. Il nous a enlevé notre territoire et
» tous nos effets, et l'on sait comment il
» nous a déshonorés ».

Le vézyr passe pour avoir exercé une indécente sévérité à l'égard des femmes des Rohillahs qui lui tombèrent entre les mains; on l'accuse même d'avoir attenté à l'honneur de quelques femmes de Hhâfiz Rahhmet (1). Ce dernier fait n'est appuyé sur

(1) Cette inculpation, aussi honteuse qu'injuste, mortifia si vivement Choudjâ'a éd-Doùlah, qu'il fondit en larmes quand il apprit que l'officier anglais en avoit été instruit et avoit eu l'air d'y ajouter foi.

Nota. J'ai cru qu'on liroit avec quelque intérêt la lettre qu'une de ces femmes écrivit au général Champion, et que j'ai trouvée, sous le N°. 27, dans le volumineux recueil de pièces officielles cité déjà plusieurs fois. — « Les Anglais sont renommés, dans tout l'Hindoustân, pour leur justice et pour leur équité, surtout pour leur pitié envers les malheureux. — Hhâfiz Rahhmet a gouverné ce pays pendant 40 années, et sa bravoure faisoit trembler les bêtes des forêts. La volonté de Dieu est irrésistible. Il a été tué, et pas un atome ne reste à ses

aucune autorité digne de foi. En effet, de tels outrages sont rares, même parmi les Musulmans les plus débordés. Car malgré tous les excès auxquels ils se livrent, on les voit bien rarement déchirer le voile du Hharem.

Les vexations et la rapacité du vézyr rejaillirent sur les Anglais, et firent une tache à leur réputation. Le vaincu imagina, et sa supposition n'étoit pas dénuée de fondement, que ceux qui avoient conduit

enfans. Ils sont chassés de leurs habitations, nus, exposés au vent, à la chaleur, au sable brûlant, et à périr faute même de riz et d'eau. Comment pourrai-je décrire ou exprimer ma position ?.... mes soupirs sèchent mon encre et déchirent mon papier. Il est évident comme le soleil, que les Anglais sont braves et généreux; tous ceux qu'ils subjuguent conservent leurs enfans et oublient leurs chagrins par les bons traitemens qu'ils éprouvent. Les Anglais ne tirent pas l'épée pour une cause injuste. Mais j'avois à mes ordres ici cent mille personnes, et aujourd'hui, je manque d'une tasse d'eau, et je suis prisonnière où je commandois. La fortune est volage, elle élève les humbles et rabaisse les grands. Mais je suis innocente, et si quelqu'un est coupable ce ne peut être que Hhâfiz. Puniroit-on les enfans pour les fautes de leur père. J'ai été prise comme dans un piége; je n'ai pas d'asile pour la nuit, ni d'ombre pour le jour. J'espère de vous seul, seigneur, justice et compassion, car je suis comme un oiseau enfermé dans une cage. Il vaudroit mieux terminer ma vie par un coup de poignard, que de périr ainsi de faim et de soif. Vous réfléchirez, j'ose le croire, sur ma situation, autrement mes maux seront encore aggravés, etc. » (L-s.)

Choudjâ'a à la victoire devoient être assez forts pour l'empêcher d'en abuser. Le principal prétexte de la guerre que le vézyr fit aux Rohillahs, est leur retard ou plutôt leur refus de payer les sommes qu'ils avoient offertes pour l'entretien d'une brigade anglaise. On a vu que cette brigade n'arriva pas dans le Rohilkend au temps convenable, puisque les Mahrattes, pendant deux années successives, commirent les plus grands ravages dans cette contrée, et l'abandonnèrent avant l'apparition des troupes anglaises. Les motifs allégués par le vézyr pour justifier son invasion, n'étoient donc appuyés ni sur la raison ni sur la justice, et il pouvoit exécuter ses projets sans recourir à ces misérables subterfuges. Dans des pays où l'on se pique d'être plus fidelles que dans l'Hindoustân, aux principes de droiture et d'honneur, la politique des princes ne diffère pas beaucoup de la conduite de Choudjâ'a êd-Doùlah, quand il s'agit d'assurer le succès de leurs projets ambitieux. Mais quelle raison peut-on alléguer en faveur des Anglais qui, pour satisfaire uniquement l'avidité d'un

allié rapace, et sans qu'il en résultât un avantage réel pour l'Etat, contribuèrent à la destruction d'un peuple contre lequel ils ne purent même forger une plainte plus ou moins spécieuse.

On a déjà eu tant de détails sur la guerre des Rohillahs, soit de la part de ceux qui en ont fait l'apologie, soit de ceux qui l'ont blâmée, que je craindrois de me rendre ennuyeux et fatigant si j'insistois davantage sur cet objet. Ce seroit m'engager dans une discussion qui excède les bornes prescrites à une Notice. On me permettra seulement d'indiquer, en passant, combien les Anglais ont manqué de politique en annexant le Rohilkend aux domaines du vézyr. On est assez généralement convaincu aujourd'hui de l'injustice de cette expédition et des fâcheux effets qui en sont résultés. C'est, en outre, une tache ineffaçable pour le nom anglais dans l'Inde. La raison alléguée par le gouvernement du Bengale, lorsqu'il investit le vézyr de la possession du Rohilkend, fut que plus celui-ci deviendroit puissant, plus son alliance seroit avanta-

geuse aux Anglais. C'étoit connoître bien mal les dispositions de Choudjâ'a êd-Doûlah. Jaloux de son autorité et avide à l'excès, ce prince avoit déjà éprouvé une profonde indignation en voyant le gouvernement du Bengale empiéter sur ses prérogatives et sur la puissance nationale. Toutes les délibérations de ses conseils et les actes de son gouvernement, ne tendoient qu'à conserver cette puissance dans toute son intégrité. Les Rohillahs formoient un puissant contre-poids dans la balance politique à l'égard du vézyr, dont nous ne pouvions pas nous dissimuler la puissance bien réelle et le caractère turbulent. Il se trouvoit sans cesse contrarié par un peuple naturellement intéressé à surveiller ses actions, et auroit été obligé de recourir aux Anglais pour repousser les attaques des Rohillahs et des autres Etats du nord de l'Inde. Il faut bien nous pénétrer de cette vérité, que si c'est à la supériorité de nos armes et aux rares talens de nos officiers que nous devons nos possessions dans l'Inde, nous ne les conserverons qu'en alliant cette même supé-

riorité aux principes de justice les plus invariables et à une grande loyauté publique; vertus qui ne brillent pas, il faut en convenir, dans nos dernières négociations avec le vézyr : j'ajouterai même que l'on ne consulta pas les premiers principes de la plus simple politique (1).

Choudjâ'a êd-Doùlah étoit encore occupé à régler les affaires de la province nouvellement conquise, lorsqu'une maladie dont il éprouvoit déjà les atteintes depuis quelque temps, se déclara d'une manière bien plus violente; il fut obligé de se retirer à Fayz-âbâd, où il mourut au mois de janvier 1775, âgé de 46 ans. On attribue sa mort à une tumeur vénérienne; il fut fort mal traité par un chirurgien français, qui lui administra une si grande quantité de mercure dans l'état d'épuisement où il se trouvoit, que le remède emporta le malade. Un homme de l'art qui servoit dans la brigade anglaise employée dans l'expédition contre les Rohillahs, avoit déjà com-

(1) Les deux derniers paragraphes qu'on vient de lire, sont traduits littéralement. Ils me dispensent de faire l'éloge de la moralité et de l'impartialité de notre voyageur. (L-s.)

mencé le traitement de Choudjâ'a, mais il fut obligé de passer ailleurs avant d'avoir complétement terminé la cure; les différends survenus entre le vézyr et l'officier commandant nos troupes furent si vifs, que, malgré les dangers auxquels le premier se vit exposé, et dont il fut victime, jamais il ne voulut appeler le chirurgien major anglais (1).

(1) Le capitaine Gentil, qui étoit attaché au service du vézyr Choudjâ'a et qui assista à ses derniers momens, raconte cet événement avec des circonstances qui différent un peu de celles qu'on vient de lire. Nous extrairons encore ce passage de son *Histoire manuscrite de l'empire moghol*, pour que le lecteur puisse comparer lui-même les deux récits.

« Le nâbâb malade, et de plus fatigué de cette expédition pendant le plus mauvais temps de l'année, pour changer d'air et se faire guérir, vint à Luknau et delà à Fayz-âbâd, en décembre 1774. Le sieur Gentil, qui avoit eu son congé de Bissouly au commencement de juin, vint le voir, et après plusieurs conférences, le détermina à se faire traiter par le sieur Visage, chirurgien français, qui l'auroit guéri sans les sollicitations de ses femmes et de ses beaux-frères, qui l'engagèrent à quitter le traitement pour se mettre entre les mains des médecins du pays qui, après trois frictions de mercure qu'on n'avoit pas eu soin de retirer par des purgations, lui donnèrent des rafraîchissemens qui le conduisirent au tombeau. Il mourut le 26 janvier 1775, à 6 heures après-midi, et fut enterré le lendemain à 10 heures. Son fils aîné, Myrzâ Ma'ny, nommé Assef êd-Doùlah, fut mis le même jour à sa place et reconnu nâbâb par les Indiens et les Anglais.

Choudjâ'a êd-Doùlah mourut au moment où son désir insatiable de dominer avoit de quoi s'alimenter amplement, et où son pouvoir sembloit atteindre au plus haut degré. Les nouveaux membres du gouvernement du Bengale, qui étoient arrivés l'année pré-

« Dès que sa mort eût été annoncée, toute la ville fut en pleurs : grands et petits sembloient avoir perdu leur père : personne ne pensa qu'à la perte qu'il venoit de faire ; les marchands, les ouvriers en tout genre quittèrent leurs boutiques ; leurs femmes et leurs enfans couroient les rues en se lamentant et se demandant les uns aux autres « où trou- » verons-nous un pareil prince, un semblable père ? nous » avons tout perdu ; Choudjâ'a êd-Doùlah est mort, s'é- » crioient-ils ! » et en même temps ils se frappoient la poitrine, s'arrachoient les cheveux et déchiroient leurs habits. La douleur et le désespoir étoient au comble dans le sérail. On auroit dit que tout étoit à feu et à sang. Et toute la nuit la même désolation continua. Le jour qui lui succéda fut encore pire, et le deuil redoubla au moment où l'on le porta au tombeau. Il fut enterré à Goulabbois, dans l'endroit même où l'on avoit déposé le corps de son père Ssefder Djenk, lorsqu'on réunit sa cendre à celle de ses pères près de Dehly. Tous les fidelles serviteurs du père, n'aimant point le fils, se logèrent autour du tombeau du défunt nâbâb, après avoir pris l'habit de dervyche. Assef êd-Doùlah les rappela peu à peu. Les *Béygum* (les princesses) veuves, mères et femmes sont à présent à Fayz-âbâd, inconsolables de la perte qu'elles ont faite. Choudjâ'a êd-Doùlah étoit âgé de 45 ans et quelques mois, et avoit gouverné pendant 30 ans. Il a laissé 52 enfans de cent et quelques qu'il avoit eus de différentes femmes. Le troisième jour après la mort du nâbâb, le sieur Gentil alla rendre visite à son fils Assef êd-Doùlah, qui le reçut avec toute l'amitié qu'il pouvoit

cédente (1), sembloient fort disposés à contrarier ses projets d'agrandissement, et témoignoient même de l'inimitié pour sa personne. Les projets que ce prince méditoit, et qu'il n'auroit pas tardé à mettre à exécution, auroient entièrement changé la face de sa fortune; car, ou il seroit devenu une puissance imposante et indépendante, ou bien il seroit tombé dans une situation plus précaire que celle où il a laissé son successeur. Au reste, il se donnoit si peu de peines pour déguiser ses desseins, ou plutôt il les annonçoit d'une manière si positive, que tout homme de bon sens pouvoit deviner son caractère politique. Il disoit ouvertement qu'après avoir conquis le Rohilkend, son intention étoit de pénétrer dans le pays des Mahrattes, pour tirer une vengeance

désirer, et lui dit qu'il donneroit plutôt 10 laks aux Anglais que de lui laisser prendre son congé. Huit jours après, cependant, il lui fit signifier de partir, parce que les Anglais ne lui donnoient pas de milieu, ou de le renvoyer, ou de perdre leur amitié, dont il ne pouvoit se passer dans les circonstances présentes. En conséquence, le sieur Gentil partit de Fayz-âbâd le 17 février 1775, et alla rejoindre ses compatriotes à Chandernagor ». *Hist. de l'empire moghol, manuscrite.* (L-s.)

(1) En 1774.

exemplaire des ravages que ce peuple avoit exercés dans l'Hindoustân. Il témoignoit aussi un vif désir d'être à la tête des affaires de Dehly, et de diriger les restes de puissance militaire que conservoit encore la race de Tymoùr. Mais il se vit traversé par Nedjef Khân, capitaine général de l'empire, et qui, par ses succès militaires, avoit acquis un vaste territoire absolument indépendant de l'autorité impériale.

Les Anglais ne doûtoient pas que son intérêt personnel ne leur répondît de l'attachement de Choudjâ'a êd-Doùlah. Ce prince étoit bien persuadé qu'il ne pouvoit point, par lui-même, accroître ses domaines ou résister à ses ennemis; c'étoit donc aux Anglais qu'il devoit avoir recours. Quoiqu'ils eussent une haute opinion de sa force réelle et de ses ressources, ce prince en avoit encore lui-même une plus haute d'eux, surtout depuis la conquête du Rohilkend; et d'après d'autres espérances de secours, il comptoit bien exécuter des projets fort indépendans de la politique des Anglais. Différentes opérations du gouvernement du

Bengale avoient mortifié son orgueil et contrarié ses vues ambitieuses. Les restrictions imposées par les commissaires d'Allah-âbâd, lui parurent excessivement vexatoires, et une violation ouverte du traité conclu avec lord Clive. Mais dissimulant son ressentiment avec une adresse étonnante, il s'occupa, sans relâche, des moyens de rompre des liaisons qui le plaçoient dans un état si précaire. Il avoit bien senti toute la supériorité de la discipline européenne, et se proposoit de l'introduire dans ses troupes. Outre les Français employés à son service, il avoit demandé quelques officiers anglais. Mais peu de temps après sa demande, voyant que le gouvernement de Calcutta, dont les membres avoient été renouvelés, se montroit fort opposé à ses vues, il refusa de prendre à son service quiconque étoit employé dans l'armée anglaise. J'ai la certitude, d'après des détails bien authentiques, que je ne puis articuler, que Choudjâ'a êd-Doùlah, dans les derniers temps de sa vie, travailloit fortement à se rendre indépendant et vouloit même prendre des mesures pour anéan-

tir la puissance anglaise dans l'Inde. Les officiers français qui servoient dans son armée, avoient soin d'entretenir et d'augmenter sa haine envers le gouvernement anglais. Ils l'assuroient même qu'une alliance avec la France lui procureroit les moyens d'affranchir son pays du joug anglais, et d'exécuter les conquêtes qu'il méditoit. Le vézyr écoutoit tous ces propos avec avidité, et se disposoit même à ouvrir des négociations. Mais l'ardeur avec laquelle il les entama, l'empêcha de prévoir les difficultés qu'il auroit éprouvées. Il fut stipulé par des commissaires envoyés à Aoude, qu'un corps de troupes françaises aborderoit à la côte de Cambaye et traverseroit la portion supérieure de la presqu'île, pour entrer sur les frontières occidentales d'Aoude. Si le vézyr eût seulement fait la tentative d'exécuter ce projet, il en auroit vu l'impossibilité, et se seroit convaincu que les propositions de ces aventuriers français n'étoient que de vaines chimères. Il est aussi à présumer que le ministère français auroit rejeté cette mesure, et auroit senti l'impossibilité de

conduire une armée européenne à travers un vaste pays, habité par des tribus guerrières, très-puissantes, généralement jalouses des Européens. Choudjâ'a êd-Doùlah, qui se trouvoit toujours traversé par le pouvoir des Anglais dans ses opérations publiques ou secrètes, résolut de régler sa conduite d'après sa situation, et de se soustraire à une gêne aussi fâcheuse. S'il eût vécu plus long-temps, jusqu'à cette époque, par exemple, où la nation anglaise se vit tout à coup en butte à de nombreux assaillans, et près de succomber sous le poids des calamités intestines, nous aurions payé bien cher l'indiscrète politique qui nous avoit porté à mettre des armes trop puissantes entre les mains de ce prince. Je ne crois pas outrager sa mémoire, en le plaçant au nombre des ennemis les plus acharnés que nous aurions eus alors à combattre. On l'auroit vu déployer tous ses talens et toutes ses forces pour réparer ses premières disgraces et satisfaire un ressentiment particulier.

Après avoir raconté les principaux traits de la vie de Choudjâ'a êd-Doùlah, il ne

me reste plus qu'à communiquer au lecteur quelques observations sur le caractère de ce prince. Mais en parlant de ses qualités personnelles, il ne faut pas oublier de remarquer qu'il s'agit d'un naturel de l'Inde, encroûté de préjugés religieux, et n'ayant reçu qu'une éducation bien imparfaite. Il ne faut donc pas attendre de lui un goût prononcé pour l'instruction. Telle action tolérée et même applaudie parmi les Musulmans, nous paroîtroit révoltante, et attireroit même sur son auteur la juste sévérité de nos lois. J'en ai dit assez pour faire sentir qu'un homme tel que j'ai dépeint Choudjâ'a êd-Doùlah, devoit avoir beaucoup de pénétration et d'activité. Toutes les fois qu'il n'étoit pas détourné par quelque grand projet, le but général de ses actions étoit le bonheur de ses sujets, et il témoignoit de l'aversion pour tout acte de pure cruauté.

En 1765, le revenu de Choudjâ'a êd-Doùlah ne se montoit pas à plus de 120,000 liv. sterl. (1), et l'échec éprouvé à Bakhchar avoit affoibli son armée au point qu'elle

(1) 2,500,000 francs.

n'étoit

n'étoit plus suffisante pour garder son territoire. Cependant dix ans après, c'est-à-dire, à l'époque de sa mort, il avoit un domaine de 360,000 liv. sterl. de revenu ; il entretenoit à son service 100,000 combattans. Tout en reconnoissant que ce prince montra un vaste génie dans la manière dont il acquit ce domaine, dans le rôle important qu'il joua et soutint parmi les potentats de l'Inde ; enfin, d'après la sage administration de ses Etats, il faut convenir aussi que c'est à son intimité avec le gouvernement du Bengale qu'il dût sa force effective, et une grande partie de son importance politique. Je serois même tenté de croire qu'il fut un temps où Choudjâ'a eut une influence bien réelle sur les opérations de notre conseil général de l'Inde. S'il eût rompu avec nous, le salut de son pays et l'exécution de ses projets auroient dépendu de la force de son armée et de l'habileté de ses officiers ; car pour lui, je n'essayerai pas même de le peindre comme un grand capitaine. Il n'avoit pas cette valeur, ce courage du moment, et qui ne doit jamais

abandonner un guerrier toutes les fois qu'il convient d'en faire usage. Mais quand il ne falloit pas payer de sa personne, et que le combat n'exigeoit pas, de sa part, de la bravoure ou des connoissances de tactique, Choudjâ'a êd-Doùlah avoit peu d'égaux. Il ne craignoit pas de monter le cheval le plus indomptable, ni d'attaquer l'animal le plus féroce avec l'épée, le fusil ou la flèche, armes dont il se servoit avec une adresse admirable : je crois qu'il devoit cette espèce de courage à son adresse, à sa force et à son activité. Mais on l'a vu souvent manquer de fermeté dans des situations critiques, telles qu'en un jour de bataille. Quoiqu'il eût l'air de prendre part lui-même aux expéditions militaires qui eurent lieu contre les Rohillahs, il montra, dans le cours de cette guerre, une pusillanimité vraiment honteuse. Enfin, dans le combat que l'on livra à Hhâfiz Rahhmet, et où ce dernier, en brave soldat, se montra toujours en avant, l'autre, au contraire, retranché sur les derrières de son armée, donna des preuves non équivoques de poltronnerie,

et il ne fut entièrement calme que lorsqu'on fit rouler à ses pieds la tête du chef rohillah.

Il étoit, comme tous les Asiatiques de distinction, courtois et affable. Il avoit beaucoup d'adresse, des manières insinuantes et polies. Ces qualités, jointes à une taille avantageuse et bien prise, et à une contenance noble, lui donnoient de grands avantages dans ses relations avec les agens étrangers et dans l'administration de ses propres Etats. Doué d'une grande facilité de parler et d'un organe très-doux, il lui étoit facile d'appaiser les plus violentes clameurs. Quoiqu'on sût bien à quoi s'en tenir sur la solidité de ses promesses, il étoit rare qu'on résistât au plaisir momentanée de l'entendre. Profondément versé dans tous les genres de tromperies, il prenoit aisément le ton et le caractère convenables pour réussir dans les fourberies et dans les trahisons qu'il méditoit. Malgré cette grande facilité à se plier à tous les genres d'intrigue, il étoit sujet à des accès de colère qui altéroient visiblement ses traits et sa contenance dans des momens où ces émotions étoient loin de se-

conder ses vues. A l'égard de sa famille, il se montra toujours parent doux, indulgent et bon maître. Quand la politique exigeoit des distributions pécuniaires, on le voyoit répandre l'argent à pleines mains; cependant la générosité n'étoit pas sa qualité favorite. Avide de richesses, il poussoit l'économie jusqu'à l'avarice. Ses passions lubriques, qui n'avoient point de bornes, le portèrent à des excès indignes de son rang et funestes à sa santé. Réduit, par la maladie, à l'état le plus déplorable, il ne discontinua pas de fréquenter les femmes. Son hharem en renfermoit huit cents, tant épouses que concubines. Il en eut cinquante enfans. L'aîné de ses fils légitimes, Myrzâ Ma'ny, nommé dans la suite Assef êd-Doùlah (1), hérita de la pleine et entière souveraineté d'Aoude, sans trouble et sans opposition.

(1) M. Franklin (*Hist. of Shah Aulum*, p. 65), observe que c'est la coutume dans l'Inde et dans plusieurs cours d'Asie, de changer le nom d'un prince à son avénement au trône. Le fameux Djihânguyr se nommoit d'abord Sélym; Châh-Djihân se nommoit Khorrem; Choudjâ'a êd-Doùlah, Myrzâ Djéllâl êd-Dyn Hheïder. — L'observation de M. Franklin n'est pas uniquement applicable aux souverains, mais encore aux grands qui exercent le pouvoir

Additions du Traducteur (1).

CHAPITRE XII.

Continuation de l'histoire des Rohillahs.—Gholâm Qadyr et Féyz-ûllah-Khân, deux chefs de cette nation.—Caractère féroce de Gholâm.—Courage de la veuve de Somrou.—Gholâm s'empare de Dehly.—Excès qu'il commet dans le palais impérial.—Il crève les yeux au grand moghol Châh-A'lem;—le destitue et lui donne un successeur.—Il prend la fuite.—Son supplice.

* Quoique les Anglais ne se soient pas opposés, autant qu'il étoit en leur puissance, et surtout de leur devoir, aux excès de

suprême, car Choudjâ'a êd-Doûlah et Assef êd-Doûlah n'étoient que des nâbâb, c'est-à-dire, des lieutenans de l'empereur moghol ; à la vérité ils possédoient réellement l'autorité souveraine, et ne laissoient qu'un vain titre au véritable souverain. (L-s.)

(1) Notre voyageur n'ayant pas conduit l'histoire des Rohillahs au-delà de 1775 en y comprenant la vie de Choudjâ'a êd-Doûlah, j'ai profité des matériaux intéressans et authentiques qui se trouvent dans l'*History of Shah Aulum*, de M. W. Franklin, et dans la *Continuation of the history of Aureng-zebe's successors*, formant la Ve. partie de l'*History of the Deccan, etc.*, de M. Jonathan Scott, (tom. II, p. 129-307), pour composer les chapitres qui suivent. Cette addition complétera l'*Histoire des Rohillahs*, puisque je la conduis jusqu'au moment où cette nation a été effacée de la carte politique de l'Inde. (L-s.)

toute espèce commis dans le Rohilkend après la bataille de Kuttérah par les troupes du vézyr, les malheurs de ce pays et les suites désastreuses de cette victoire ont été encore amplifiés surtout par les antagonistes et les persécuteurs de l'illustre M. Hastings. Il s'en faut de beaucoup, par exemple, que la nation rohillah ait été entièrement exterminée, car nous allons bientôt la voir lutter contre les forces réunies des Anglais et du successeur de Choudjâ'a êd-Doùlah. Loin de l'avoir perdue de vue en nous occupant de ce prince, nous avons toujours eu soin de rapporter, dans l'histoire de sa vie, tous les faits de quelque importance relatifs aux Rohillahs, de manière que cette histoire contribue à compléter la *notice*, dont elle ne forme qu'un épisode.

* Deux des principaux chefs rohillahs, Gholâm Qadyr et Féyz-ûllah, survécurent à la mémorable défaite de Kuttérah.

* Gholâm Qadyr étoit le fils aîné de Zabitah Khân ; il succéda à son père dans le gouvernement, ou plutôt dans la propriété

du territoire de Sahrangpoùr, en 1785 (1). C'étoit un jeune homme présomptueux, cruel et même féroce, qui eut une influence bien funeste sur la destinée de l'empire moghol et sur le sort de Châh-A'lem. Au reste, ce chef étoit bien rohillah d'origine, mais ses domaines ne faisoient point partie du Rohilkend; ainsi, nous ne tracerons qu'une rapide esquisse des principaux événemens de sa vie.

* Son premier acte d'autorité fut de chasser un de ses oncles, vieillard respectable par sa naissance et par ses mœurs exemplaires. Il fit, en outre, saisir toutes ses propriétés. Cette confiscation lui fournit les moyens de former une armée pour se soutenir, par la force, contre la cour de Dehly, qui étoit indignée de voir un chef s'installer de sa

(1) Vers la fin de cette année (1785), mourut Zabitah Khân, fils de Nadjyb éd-Doùlah, et chef de Sahrangpoùr. Sa vie longue et active avoit été entremêlée de succès et de revers. Comparé avec son père, il lui étoit bien inférieur pour le mérite. Ses fréquentes révoltes, son caractère inquiet et turbulent lui avoient aliéné l'esprit de l'empereur, au point que la nouvelle de sa mort fut reçue avec beaucoup d'indifférence à la Cour. Franklin's *Histor. of Shah Aulum*, p. 139. (L-s.)

propre autorité dans un gouvernement, sans avoir adressé, suivant l'usage, une pétition au souverain pour obtenir la permission de succéder à son père. Prévoyant bien les suites de cette rebellion, Gholâm Qadyr Khân fit mettre en état de défense le fort de Ghous-Gor. Les embarras suscités au gouvernement moghol par d'autres chefs, l'empêchèrent d'agir contre celui-ci. Cette impunité le rendit plus audacieux, et lui inspira des prétentions exagérées. Il voulut se faire nommer *Emyr âl-ômrâ* ou généralissime des troupes impériales, et marcha, à la tête de son armée, vers Dehly, pour appuyer sa demande par la force des armes. La terreur s'étant emparée des principaux chefs, ils prirent la fuite; un traître seul resta auprès de Châh-A'lem; il ouvrit les portes de Dehly à Gholâm Qadyr Khân, et le présenta au souverain, qui accorda une grâce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de refuser. Ce fut ainsi que ce monarque passa de la tutelle des Mahrattes sous celle des Rohillahs.

* Une femme seule, la veuve de Som-

rou (1), étoit restée fidelle au grand moghol et n'avoit pas quitté Dehly. Inaccessible à toutes les propositions de Gholâm Qadyr, elle résolut de délivrer le souverain. Ce rebelle, intimidé par l'attitude fière et résolue de cette princesse, se retira dans son camp; delà, il somma la Cour de congédier la béygum Somrou, et essuya un refus. Aussitôt les canons furent braqués contre le palais, qu'ils endommagèrent considérablement; une batterie, dressée à la hâte par les soins actifs de la béygum Somrou, répondit avec vigueur; enfin, après une rude canonnade, on en vint à des accommodemens. Le Rohillah obtint un pardon simulé et retourna à Saharangpoùr, bien déterminé à revenir dans un moment plus favorable. En attendant, il alla faire le siége de A'ly-Gor, où Scindia, chef mahratte, avoit laissé une garnison. Cette place capitula au commencement de 1788. Différens succès obtenus par les Mahrattes leur avoient fait recouvrer, à la cour de Dehly,

(1) Voyez, sur cette femme extraordinaire, ma note, p. 196, 197. (L-s.)

la haute et toute puissante influence qu'ils y avoient avant l'invasion de Gholâm Qadyr. Celui-ci, fatigué des vacillations continuelles du moghol, résolut de frapper un coup décisif: la nonchalance de l'armée mahratte et l'état de dénuement de la capitale lui suggérèrent l'audacieux projet de piller le palais de Dehly et de détrôner le monarque. Une foible garnison mahratte gardoit la citadelle et la ville de Dehly; la plupart des officiers de l'empereur étoient vendus au prince rohillah, de manière qu'il put, sans difficulté, traverser la Jemnah et pénétrer dans le palais même, quoique Châh-A'lem eut constamment refusé de le recevoir, ainsi qu'un autre chef, nommé Ismâël Beyg, avec lequel il s'étoit uni d'intérêt dans cette expédition. Tous deux se prosternèrent aux pieds du monarque, en l'assurant qu'ils n'avoient d'autre but que de soutenir sa gloire et de chasser les Mahrattes. Ils promirent même d'y parvenir si un des jeunes princes les accompagnoit. Châh-A'lem consentit à ce qu'ils voulurent, et ne se réserva qu'un tiers des revenus de

l'empire pour soutenir son rang. Il leur remit Soléïmân Chekoù, un de ses fils, et le jour fut fixé pour marcher contre les Mahrattes; mais tout cela n'étoit, de la part du rohillah, que de misérables ruses. Peu de jours après, il demanda une somme considérable pour la solde de ses troupes; elle lui fut refusée : bientôt il eut recours aux moyens les plus violens, non-seulement pour se procurer cette somme, mais encore pour enlever tout l'or et les objets précieux que le palais pouvoit renfermer. Nous ne ferons pas l'énumération des excès de toute espèce auxquels ce pillage donna lieu. Le chef rohillah déposa Châh-A'lem, et lui substitua Châh-Bydâr, fils de Ahhmed-Châh, prédécesseur de l'empereur régnant. Celui-là prit le nom de *Djihân-Châh* (1); il fut salué par les officiers en

(1) Roi du monde. Le nom de ce nouveau monarque avoit, comme on voit, la même signification que celui du prince déposé; *Châh-A'lem* signifie aussi roi du monde. *A'lem* est un mot arabe synonyme du persan *djihân*. Ces deux mots désignent le monde, dans leur langue respective. Peut-être cette conformité de nom étoit-elle une petite ruse de la part de Gholâm Qâdyr, pour donner plus de considération à un prince, l'ouvrage de ses mains. (L-s.)

qualité de *pâdichâh* (ou monarque), le samedi, 27 juin 1788. Il ne jouit que d'une autorité illusoire pendant environ deux mois et demi ; car, vers la fin de septembre de la même année, il obtint, après l'avoir souvent demandé, d'être délivré d'une dignité qui le rendoit le plus misérable des hommes, puisqu'il manqua plus d'une fois des objets les plus essentiels à la vie. Non content d'avoir détrôné le prince régnant, Gholâm Qadyr lui suscita des persécutions inimaginables ; un jour (le 10 août 1788) que, par son ordre, cinq rohillahs traitoient, de la manière la plus cruelle, plusieurs fils de Châh-A'lem, celui-ci ne put s'empêcher de s'écrier, dans l'excès de la douleur : « traître, épargne au moins un pareil spectacle au yeux d'un père ». Aussitôt Gholâm ordonne aux mêmes Rohillahs de renverser par terre le malheureux monarque ; ils se posent sur sa poitrine, et lui arrachent les deux yeux avec la pointe d'un poignard (1).

(1) Suivant M. Franklin, ce fut Gholâm lui-même qui creva les yeux à Châh-A'lem. *Histor. of Shah Aulum*, p. 179.

* Nous regrettons de ce que les limites que nous nous sommes prescrites ne nous permettent point de traduire ici en entier l'intéressant journal de cette mémorable révolution, donné par M. Scott dans son histoire des successeurs d'Aureng-zeb (1). Il faut donc nous borner à en rapporter les principaux événemens. Tandis que Gholâm Qadyr se livroit, sans réserve, à ses féroces penchans, et faisoit les perquisitions les plus rigoureuses dans toute l'étendue du palais, pour découvrir les objets précieux qui pouvoient s'y trouver, les Mahrattes sortirent enfin de leur espèce de léthargie : Madhadjy Scindia, leur chef, ordonna à un de ses généraux, Ranah Khân, de chasser Gholâm Qadyr de Dehly, et de replacer Châh-A'lem sur le trône. Le Rohillah ne se trouvant pas en état de résister aux Mahrattes, se retira, emmenant avec lui les fils de Châh-A'lem, pour les faire périr s'il étoit battu par les Mahrattes, et Djihân-Châh, le

(1) T. II, p. 285-303, de son excellent ouvrage, intitulé : *Ferisha's history of Deccan from the first Mohammedan conquest*, etc. (L-s.)

nouveau souverain créé par lui-même; il s'enferma avec eux dans Miret ou Mhirtah (1), ville située au centre du Doù-âb, à 60 milles environs de Dehly. Les Mahrattes le suivirent de près et bloquèrent cette ville. Secondé d'abord par une forte garnison de Rohillahs, Gholâm Qadyr fit des sorties terribles, dans lesquelles il déploya la plus étonnante intrépidité. Le défaut de vivres causa bientôt de grands mécontentemens parmi ses soldats; le 21 décembre, les Mahrattes livrèrent un assaut général : Gholâm se défendit comme un lion pendant toute la journée; mais voyant l'impossibilité de résister plus long-temps, il entreprit, avec cinq cents cavaliers, de se faire jour à travers les rangs ennemis; il y réussit, mais une partie de ses compagnons ayant péri et les autres ne voyant pour eux nul asile, l'abandonnèrent; enfin, le mauvais cheval sur lequel il étoit monté s'étant abattu au bout de quelques milles,

(1) Meerut suivant M. Franklin, et Mhirta suivant M. Scott, et M. le major Rennell qui, dans sa grande carte de l'Inde, place cette ville vers le 51e. deg. 20 min. de latit. (L-s.)

le prince reçut une si forte contusion, qu'il ne put se débarrasser, et fut pris par des villageois, qui le conduisirent au camp mahratte. Le général mahratte ne manqua pas de lui demander où il avoit caché le butin qu'il avoit fait dans le palais impérial; Gholâm refusa de le lui dire, ou sa réponse fut regardée comme une imposture (1). Alors on commença par l'enfermer dans une cage de fer construite exprès et qu'on suspendit à l'entrée du camp. Ensuite, on lui coupa les oreilles, le nez, les bras et les pieds. Le général mahratte l'envoya ainsi mutilé à Dehly, où il n'arriva pas, car il mourut sur la route.

* Après cette expédition, les Mahrattes marchèrent sur Sahrangpoùr. Instruits de la défaite et de la mort de leur chef, les habitans de cette capitale et de toute la province n'opposèrent aucune résistance aux vainqueurs, et passèrent paisiblement (en 1788) de la domination des Rohillahs sous celle des Mahrattes. (L-s.)

(1) M. Scott prétend que Gholâm ayant résolu de prendre la fuite, avoit caché les pierreries du grand moghol dans

CHAPITRE XIII (1).

SAGE administration de Féyz-ûllah. — Sa mort. — Mohhammed A'ly, son fils aîné, lui succède. — Gholâm Mohhammed, son frère et son compétiteur; — Le supplante; — Le fait assassiner. — Ses différends avec le vézyr Assef êd-Doùlah, fils de Choudjâ'a. — Les Anglais se joignent au vézyr contre Gholâm Mohhammed. — Il est défait; — se rend prisonnier. — Ses trésors partagés entre le vézyr et les Anglais. — Traité entre les Rohillahs, le vézyr et les Anglais. — Le Rohilkend, considérablement diminué, est accordé à un fils de Mohhammed A'ly. — Description de ce pays.

* LA puissance des Rohillahs n'ayant pas été d'une aussi longue durée dans le Sahrangpoùr que dans le Rohilkend, on nous pardonnera d'avoir rapporté, le plus laconiquement qu'il nous a été possible, les principales actions de Gholâm Qadyr et sa fin

l'épaisseur de sa selle, mais on n'a jamais su ce qu'étoient devenus cette selle et le cheval qui la portoit. *Ferishta's history of the Deccan, etc.; Aureng-zeb's successors*, t. II, p. 305. (L-s.)

(1) Ce chapitre est la traduction du second *appendix* à l'histoire de Châh-A'lem de M. Franklin, intitulé : *A narrative of the revolution at Rampore in* 1794, p. 216-241. (L-s.)

tragique,

tragique, pour nous occuper entièrement des malheureux débris de cette nation, et ne l'abandonner qu'au moment de son entière et finale dispersion.

* Nous avons rapporté le traité passé entre Choudjâ'a êd-Doûlah et Féyz-ûllah après la bataille de Kuttérah. Ce traité allouoit à Féyz-ûllah un territoire situé dans la portion méridionale du Rohilkend, lequel rapportoit annuellement 14 laks de roupies (1). Il faisoit sa résidence habituelle à Rampoûr, et s'occupoit uniquement de rendre son pays florissant et ses sujets heureux.

* Des soins aussi louables obtinrent tout le succès qu'ils méritoient; après une administration de 20 années continuellement heureuses, et pendant laquelle les revenus de son pays furent doublés, Féyz-ûllah mourut au mois d'août 1794, jouissant de toute l'estime et de l'amour de ses sujets. Sa bienveillance, sa générosité et sa loyauté lui avoient acquis une haute considération parmi les princes de l'Inde.

* Féyz-ûllah laissa dix enfans, sept garçons

(1) Environ 3,500,000 francs. (L-s.)

et trois filles. L'aîné, nommé Mohhammed A'ly Khân, hérita de ses domaines, conformément aux droits d'aînesse, et fut reconnu chef par la tribu des Rohillahs.

* Mohhammed A'ly étoit regardé, par ses compatriotes, comme un prince dur et cruel; il ne pouvoit conséquemment que déplaire au peuple; les Rohillahs sont d'un caractère qui exige que leurs chefs aient des manières affables et payent par de bons traitemens l'obéissance qu'on leur témoigne.

* D'un autre côté, son fils (par la même mère), nommé Gholâm Mohhammed, étoit généralement chéri de la tribu, malgré le caractère violent et turbulent qu'on lui connoissoit. Favori de son père pendant les dernières années de sa vie, il avoit conduit sous lui les plus importantes affaires de l'Etat.

* L'attention particulière qu'il avoit donnée à l'administration du djâhguyr, lui avoit mérité l'estime des cultivateurs, qui composent la majeure partie de la nation des Rohillahs. Il avoit aussi gagné l'estime et l'affection des soldats par son physique

imposant, l'affabilité étudiée de ses manières, et son extérieur soigné.

* Tourmenté par l'ambition, et ayant déjà porté ses lèvres sur les bords de la coupe du pouvoir, il lui auroit été pénible de rentrer dans l'obscurité. A peine son vieux père avoit-il rendu le dernier soupir, que Gholâm Mohhammed se mit à cabaler avec les plus turbulens d'entre les chefs rohillahs. La conviction intime de sa supériorité sur son frère, le porta à commettre un crime atroce, et à violer les droits les plus sacrés du sang.

* Gholâm Mohhammed ayant mis dans ses intérêts les principaux officiers de l'armée, et s'étant assuré de l'attachement des soldats, fit ses dispositions pour exécuter son projet. Dix-sept jours après la mort de leur père, il entra, avec un parti bien armé, dans le palais de Mohhammed A'ly. Un serviteur fidelle de celui-ci vint lui annoncer la visite de son frère, et lui dit de se tenir sur ses gardes, parce qu'on méditoit quelque trahison : — « Cela n'est pas possi- » ble, répondit le prince, mon frère ne peut

» avoir aucun mauvais dessein contre » moi, n'avons-nous pas juré ensemble sur » le sacré qorân » ? Il ne tarda pas à être détrompé.

* En entrant dans l'appartement, Gholâm Mohhammed, comme il en étoit convenu avec les conjurés, se conduisit avec hauteur et insolence envers son frère; celui-ci ne manqua pas de s'emporter. Il se répandit même en injures, et n'étant plus maître de soi, il tira son sabre : aussitôt Gholâm Mohhammed fit signe à ses compagnons de fondre sur son frère. Celui-ci se vit assailli de tous côtés, et tomba couvert de blessures. On se saisit de sa personne et on l'envoya dans le palais de Féyz-ûllah-Khân. Ses parentes le reçurent, pansèrent ses plaies, et tâchèrent de lui inspirer la résignation convenable à sa triste situation.

* L'usurpateur fut reconnu par l'armée et les habitans de Rampoùr avec acclamation. Bientôt après cet événement, des lettres arrivées de Luknau apprirent que le vézyr (1) verroit avec plaisir que l'on élargît

(1) Le nâbâb dont il s'agit, étoit Assef djâh Béhâder, fils

le nâbâb déposé, et qu'on lui permît de résider à Luknau (1).

*Un conseil, composé de Gholâm Mohhammed et de ses principaux chefs, fut aussitôt établi, pour délibérer sur cette proposition.

*On affirme, mais cette assertion n'est appuyée sur aucun témoignage bien authentique, que l'usurpateur lui-même témoigna des dispositions très-généreuses, et qu'il auroit volontiers rendu la liberté à son frère. Mais plusieurs des chefs s'y opposèrent vivement, et parmi eux, on remarquoit surtout Netchou Khân et O'mar Khân, deux Rohillahs des plus féroces et des plus sanguinaires. La principale raison qu'ils alléguèrent pour ne pas mettre Mohhammed A'ly en liberté, c'est que s'il quittoit le djâhguyr et obtenoit la permission d'aller au camp des Anglais, il n'y avoit point de

de Choudjâ'a éd-Doûlah, et son successeur dans la place importante de vézyr du grand moghol. (L-s.)

(1) M. Franklin tient cette dernière circonstance d'un confident intime de Féyz-ûllah-Khân, qui demeuroit à Rampoûr en 1798. Mais l'impartialité l'oblige d'annoncer qu'il n'a que cette autorité, car le fait est nié par les habitans d'Aoude.

doute que les personnes qui avoient pris part à la dernière révolution, aussi-bien que leurs femmes et leurs familles, ne se trouvassent exposées aux cruels effets de son ressentiment. « Nous serions peut-être réduits, » ajouta O'mar Khân, à moudre le riz des » infidelles (1) ».

* D'après de pareils argumens, la question ne resta pas indécise, et l'on résolut, non-seulement de ne pas rendre la liberté au prince captif, mais même de lui ôter la vie. L'exécution d'un pareil projet entraînoit de grandes difficultés, et exigeoit autant de précautions que de ruse.

* Nous avons déjà vu que, après son accident, Mohhammed A'ly avoit été porté dans l'intérieur du hharem, lieu sacré parmi tous les Musulmans, et qu'on ne peut violer sans se rendre coupable d'un sacrilége abominable. Il s'agissoit donc de le tirer delà; son frère s'y prit d'une manière aussi adroite que perfide. Il envoya un nommé Châh Hhucéïn, descendant du prophète, personnage également recomman-

(1) C'est, parmi les Asiatiques, l'un des services les plus bas.

dable par la sainteté de ses mœurs et par son grand âge. Il se trouvoit alors à Rampoùr. L'usurpateur jura, en présence de ce saint homme et sur le qorân, que, si son malheureux frère vouloit quitter son asile, on ne lui arracheroit pas un seul cheveu de la tête, et il finit par prier Châh Hhucéïn de le déterminer à sortir de cet asile.

* Comptant fermement sur un serment aussi solennel, notre saint homme alla au palais de Féyz-ûllah-Khân, et ayant répété au fugitif tout ce que son frère avoit dit et fait, il le détermina à se rendre dans un petit fort situé à un mille de la ville.

* Devenu maître de la personne de son frère, Gholâm Mohhammed ne songea plus qu'aux moyens les plus sûrs de le faire périr, sans avoir l'air d'être lui-même un fratricide. O'mar Khân, l'un de ses plus sanguinaires conseillers, lui proposa de l'empoisonner, et cet avis, tout atroce qu'il paroisse, fut adopté : les personnes à qui on avoit confié le prisonnier furent chargées de l'exécution. Mohhammed ayant été averti, refusa toute nourriture. Pendant trois

jours entiers et autant de nuits, il resta sans manger et tomba dans un état d'insensibilité. Cependant le 4e. jour, la nature se trouvant épuisée, la faim l'obligea de crier, et il obtint, d'un porteur d'eau qui étoit auprès de lui, un peu de farine qu'il mêla lui-même avec de l'eau. Il en avala, mais son estomac, fatigué par une longue inanition, rejeta aussitôt cette espèce de bouillie.

* Cependant le barbare Gholâm se voyant déçu dans son attente et impatienté des délais auxquels il ne s'attendoit pas, résolut d'employer le poignard. Quatre misérables, nommés Mouça, Séïd Khân, Toulou et un autre, furent choisis pour cet horrible attentat.

* Malgré le secret dont on eut soin de couvrir ces ordres atroces, Mohhammed A'ly en fut instruit; voyant que sa dernière heure s'avançoit, il envoya un messager fidelle à sa femme et à d'autres personnes de ses parens. Enfin, il parvint à faire connoître au pieux personnage dont nous avons parlé, les coupables projets de son frère.

* Aussi indigné qu'étonné d'une pareille

conduite, Châh Hhucéïn alla trouver Gholâm Mohhammed au milieu de son conseil, et lui reprocha publiquement son manque de foi et son mépris pour les principes de l'humanité et de la religion. L'infâme hypocrite ne répondit qu'en assurant de la manière la plus solennelle, qu'il veilleroit à la conservation de Mohhammed A'ly, dont la vie, disoit-il, lui étoit aussi chère que la sienne.

* Mais le cœur de ce pervers n'étoit point adouci ; ni le souvenir de leurs premières années, ni les liens sacrés de l'affection fraternelle ne purent lui inspirer de la pitié ou des remords. Impatient d'ajouter l'assassinat à tous ses forfaits, il s'abaissa aux plus misérables subterfuges. L'ordre fut donné aux assassins d'exécuter leur crime, de manière à faire croire que le malheureux prince s'étoit lui-même détruit. Ils entrèrent donc dans sa chambre à minuit, et tandis qu'il dormoit, ils mirent fin à sa misérable existence par un coup de pistolet et par plusieurs coups de poignards. Ils transportèrent ensuite le cadavre à quelque

distance de l'endroit où ils l'avoient trouvé, et se retirèrent, laissant le poignard dans la plaie.

* Le lendemain matin, on vint apprendre la mort de son frère à Gholâm Mohhammed, tandis qu'il étoit assis dans la salle d'audience publique. Il feignit la plus grande surprise, fondit en larmes et gémit de la manière la plus lamentable sur le désespoir furieux de son frère, qui l'avoit porté à une action aussi tragique. Pour que rien ne manquât à son exécrable comédie, il ordonna des funérailles pompeuses, et fit distribuer des sommes considérables aux pauvres, afin qu'ils priassent pour le repos de l'ame du défunt.

* C'est ainsi que Gholâm, tout couvert du sang de son frère, prit les rênes du gouvernement. Il fit bientôt toutes les démarches nécessaires pour assurer son usurpation.

* Il commença par écrire au vézyr des lettres, dans lesquelles il s'efforçoit de pallier l'atrocité de sa conduite. Cette lettre étoit accompagnée du présent que les princes tributaires de l'Hindoustân doivent à leur

souverain, lorsqu'ils prennent possession de leur domaine (1). Il y joignit aussi un autre présent extraordinaire avec toutes les protestations imaginables de respect et d'attachement pour ce nâbâb, qu'il reconnoissoit bien pour son souverain; il finissoit en le priant de le confirmer dans la jouissance de son territoire.

* Je dois remarquer ici que cet important territoire n'avoit été accordé au dernier possesseur que pour la durée de sa vie, et que, conséquemment à sa mort, il devoit retourner au vézyr, prince feudataire du Rohilkend (2). Il est vrai que peu d'années auparavant, le vézyr lui-même avoit proposé à Féyz-ûllah, par la médiation du conseil suprême de Calcutta, de changer la jouissance viagère de son territoire en un *altemkhâ*, qui, suivant les usages de l'Hindoustân, passe à perpétuité aux descendans du propriétaire. Il ne demandoit pour dédommagement, qu'une somme de 15 laks

(1) Ce présent se nomme *nazzéranah*.

(2) Voyez le *Report of the select committee for India affair's and major Palmer's embassy to Rampoûr.*

de roupies (1). Par des motifs qui nous sont inconnus, Féyz-ûllah rejeta cette offre; ainsi le vézyr, à sa mort, avoit des droits incontestables au retrait du djâhguyr.

*Livré, dès sa tendre jeunesse, aux plaisirs et aux jouissances de toute espèce, ce prince saisit, avec empressement, l'occasion de confisquer une propriété qui lui donnoit de nouveaux moyens de subvenir à ses folles dépenses.

* Naturellement irrésolu, et peu accoutumé au travail, il hésita à faire un coup d'autorité; et par une suite de cette foiblesse qui caractérise la politique asiatique, il crut devoir temporiser.

*Son ministre, nommé Radjah Ticket Râï, homme timide, irrésolu et n'ayant d'autres talens que ceux d'un calculateur, seconda parfaitement la foiblesse du vézyr. Il prévoyoit bien et craignoit surtout les difficultés qui résulteroient de mesures vigoureuses.

* En outre, un trésor épuisé, des finances dérangées, un gouvernement foible, des revenus dépensés d'avance et un pays ré-

(1) 2,750,000 francs.

duit à l'extrême indigence, ne permettoient pas de faire face aux dépenses de la guerre, ni à celles du souverain qui, dans cette occasion, n'auroit pas manqué d'étaler une pompe ridicule et puérile. Tant d'embarras effrayèrent le ministre. Une forte indemnité lui parut d'autant plus préférable, qu'elle lui procuroit le moyen de subvenir, pendant quelque temps, aux profusions de son maître et aux besoins de l'État.

* Ainsi, dirigés par des motifs très-différens, le vézyr et son ministre s'accordoient à prendre des accommodemens et à accepter la somme offerte (1) par Gholâm Mohhammed. Ils ne crurent pas cependant devoir prendre une détermination sans en référer à leurs alliés les Anglais, qui, par le traité de Lall Dong, s'étoient rendus garans envers le djâhguyrdâr (ou usufruitier du fief).

* Le vézyr écrivit donc au résident anglais à Luknau. Celui-ci communiqua cette affaire à la cour suprême de Calcutta; le vé-

(1) Elle consistoit en 22 laks de roupies, ou 5,500,000 fr. (L-s.)

zyr déclara que son intention étoit de ne rien faire sans l'avis de cette Cour.

* On croyoit, assez généralement, que le gouvernement anglais ne prendroit aucune part dans cette affaire; en effet, s'il eût voulu éviter tout embarras, il avoit un excellent prétexte pour permettre au vézyr d'agir à son gré. Mais, d'un autre côté, comment fermer les yeux sur un assassinat aussi révoltant et le laisser impuni! cette conduite auroit été indigne de la nation anglaise et l'auroit avilie aux yeux des princes indiens.

* Cette dernière considération l'emporta. Le gouvernement anglais résolut de déposséder et de punir le scélérat Gholâm Mohhammed. En conséquence, les deux brigades cantonnées dans la ville d'Aoude par une suite des traités, reçurent ordre de se mettre en campagne. Sir Robert Abercrombie, commandant en chef, et qui étoit alors en tournée pour faire la revue des troupes stationnées dans les hauts cantonnemens, fut chargé de conduire cette expédition. On lui donna donc les plus amples pouvoirs, et on lui adjoignit le résident de Luk-

nau pour le seconder dans ses opérations.

* Avant d'entrer en campagne, le commandant en chef devoit se concerter avec le vézyr sur l'administration future du Rohilkend. Il eut donc une conférence avec lui sur les bords du Ganges, à Dalamaou. Là, il lui signifia, de la manière la plus positive, que les Anglais étoient déterminés à éloigner, pour toujours, Gholâm Mohhammed du gouvernement de Rampoûr, et que la portion du djâhguyr que l'on destineroit aux Rohillahs, quelle qu'elle fût, seroit conférée au fils de Féyz-ûllah-Khân, encore en bas âge.

* Le vézyr ne fut pas moins choqué de ces ordres despotiques, que mécontent de leur teneur; ils contrarioient également ses vues et celles de son ministre. Tous deux ne voyoient que l'or qu'on leur offroit; et n'ayant aucune idée de la dignité nationale, ils regardoient comme le dernier degré du ridicule et même de la folie, de dépenser de l'argent et de verser du sang pour ce qu'ils appeloient *un nom*.

* Le vézyr persistant à montrer beaucoup

d'éloignement pour les mesures qu'on lui proposoit, il lui fut signifié que s'il n'y adhéroit, le gouvernement anglais ne prendroit aucune part à cette affaire.

* Il en passa par où l'on voulut, et sir Robert Abercrombie alla, en toute diligence, à Khampoùr et delà à Fetahh-Gor, où il arriva le 7 octobre 1794. Les troupes commencèrent aussitôt à traverser le Ganges à Fetahh-Gor, et la brigade de Khampoùr étant arrivée, l'armée fut formée et organisée peu de jours après sur les bords du Gamberah.

* En même temps, le vézyr s'occupoit de rassembler sa propre armée ; elle consistoit en une infanterie nombreuse et indisciplinée, et environ en deux mille chevaux ; et afin d'étaler plus de pompe, il fit traîner, à la suite de cette multitude, deux cents pièces de canons, dont quelques-unes d'un immense calibre.

Ce prince partit de Luknau le 15 octobre 1749. Il auroit pu aisément joindre les troupes anglaises sans faire des marches forcées, mais il parut décidé à rester en arrière ;

arrière; les pressantes sollicitations du résident anglais et du général Martin attachés à son camp, ne purent le déterminer à aller en avant. On l'invita à envoyer au moins un corps de cavalerie, il s'y refusa; de manière qu'aucune troupe du vézyr ne put joindre l'armée anglaise avant le lendemain de l'action. Nous allons donc le laisser, pour suivre les mouvemens de nos compatriotes. Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 24, qu'ils campèrent sur les bords de la Sonkra, petite rivière qui coule environ à 5 milles en avant de Bareily, près de la grande route qui conduit à Rampour.

* Le soir même, un officier reçut ordre de faire patrouille jusqu'à 3 ou 4 milles en avant de l'armée, et de rendre compte au général de ce qu'il auroit observé. Il rapporta que 15 cavaliers ennemis s'étoient avancés jusqu'à Millik, petit village situé à 15 milles du camp anglais, et que, vers midi, on avoit vu d'autres cavaliers examiner le passage du Doudjorah, petite rivière qui coule sur les confins, mais en de çà du territoire du vézyr.

* Le 25, les Anglais gardèrent leur position; leur front étoit dirigé le long de la route de Rampoùr; la Sonkra couvroit leurs derrières, et par une sinuosité, protégeoit leur flanc droit, de manière qu'ils ne pouvoient être attaqués que par la gauche ou par le front, et toujours avec un grand désavantage de la part des Rohillahs.

* Le même jour, à deux heures après-midi, le commandant en chef fut très-étonné d'apprendre que les Rohillahs, en force et accompagnés de la cavalerie de ligne, traversoient le Doudjorah: il monta sur une petite éminence, en avant de l'armée, pour observer les mouvemens de l'ennemi. Dans le même temps, un messager de Gholâm Mohhammed apporta une lettre que sir Robert ne voulut point recevoir; il fit retourner le messager, et le chargea de dire à son maître que le général anglais n'auroit de communication avec lui que lorsqu'il seroit rentré dans les limites de Rampoùr, et qu'il auroit évacué totalement le domaine du vézyr, dont l'invasion étoit un nouveau grief contre lui et aggra-

voit ses autres crimes. Il n'accordoit aux Rohillahs que jusqu'au lendemain soir ; si, après ce délai, leurs troupes ne s'étoient point retirées, les Anglais les traiteroient en ennemis.

*Ils ne firent d'autre réponse que de reparoître, le 26 octobre, dans une attitude menaçante, développant dans la plaine des colonnes nombreuses, mais éparses et sans ordre.

*Le général, qui avoit été les reconnoître, revint au camp, laissant un de ses aides de camp pour bien observer tous les mouvemens de l'ennemi et lui en rendre compte. Ceux-ci continuant leur marche et se formant en bataille d'une manière fort irrégulière, les troupes anglaises eurent ordre de se préparer au combat.

*La 1ère. brigade, composée du 13e. bataillon du pays et du 2e. régiment européen, du 18e. du pays, de deux régimens de cavalerie, formoit à la fois la réserve et l'aile droite de l'armée. La 3e. brigade, composée de quatre bataillons du pays, formoit l'aile gauche ; au centre, étoit la

2e. brigade, d'une égale force. Chaque bataillon de ligne avoit deux canons, et le grand parc d'artillerie étoit placé dans l'intervalle qui se trouvoit entre le centre et l'aile gauche. L'ennemi ayant eu la facilité, on ne sait trop comment, de s'installer sur une éminence placée en face de l'armée anglaise, commença une forte canonnade; mais ses pièces étant trop élevées, tous les boulets passoient au-dessus des têtes des Anglais. Vers 10 heures du matin, ces derniers s'étant formés, deux coups de canon partis du centre, donnèrent le signal de la charge. Ils s'avancèrent avec une ardeur incroyable; l'ennemi les reçut avec une égale résolution et une férocité qui n'a pas d'égale; il se précipita, l'épée à la main, sur les pointes des baïonnettes. L'artillerie et la mousqueterie des Anglais, quoique parfaitement servies, ne purent amortir entièrement la première furie des Rohillahs; leurs efforts se dirigèrent principalement sur la droite de la réserve, commandée par le colonel Burrington, qui périt dans l'action. La cavalerie qui se trouvoit sur le

flanc droit, tourna tout à coup vers la gauche par ordre de son chef, le capitaine Ramsay, lorsque l'ennemi se fut avancé à la distance de 80 pas environ, et elle se porta en arrière de la réserve. Ce mouvement, aussi mal-adroit que soudain, inspira de l'audace aux Rohillahs. Ils attaquèrent l'arrière garde, mirent la cavalerie en désordre, et le brave 13e. bataillon se trouva entièrement à découvert. Assaillie dans le centre même et prise en queue, toute la droite de ce bataillon fut taillée en pièces. Le capitaine Macleod, commandant brave et expérimenté, fut tué avec quatre de ses officiers; enfin, ce corps fut jeté sur le régiment européen, qui se trouva si vivement attaqué, que la confusion ne tarda pas à s'y mettre. Les Européens se rallièrent autour du 18e. bataillon qui, malgré son agilité et les efforts du major Bolton, ne put empêcher que le carnage n'eut lieu pendant quelques minutes. Au reste, le corps ennemi qui avoit fait cette trouée dans la réserve, avoit aussi beaucoup souffert; mais, à la faveur de ce désordre, ils avoient pénétré, par différens intervalles, jusque sur

les derrières du régiment européen ; quand tout à coup une partie de la cavalerie, ralliée par les soins des sous-officiers, revint à l'attaque et empêcha de plus grands malheurs. Les autres divisions de la ligne, ayant présenté constamment un front inébranlable pendant toute l'action, les Rohillahs commencèrent à lâcher pied, et après un combat d'une heure 40 minutes, on ne vit plus un seul ennemi.

*La ligne anglaise fit halte pendant quelques minutes sur le champ de bataille, pour avoir le temps de respirer ; ensuite ils se mirent à poursuivre l'ennemi jusqu'à la rivière de Doudjorah. De l'autre côté de cette rivière, le camp de l'ennemi étoit encore dressé ; les cavaliers du vézyr, qui, suivant leur louable coutume, ne vinrent qu'après l'action, se mirent à le piller. Et tandis que les troupes anglaises traçoient les lignes de leur camp, ces bandits recueilloient les fruits du courage de leurs alliés.

*Les renseignemens les plus authentiques font monter les forces des Rohillahs à 30,000 fantassins et environ 4000 cavaliers.

Ils eurent près de 2000 hommes tués et autant de blessés. Cette victoire coûta cher aux Anglais. Ils perdirent 600 hommes, et 14 officiers d'un mérite distingué, qui avoient servi sous Coote et Cornwalis (1).

*Le 27, l'armée passa la journée au milieu des morts, pour soigner les blessés, qui furent envoyés le même jour à Bareily, où l'on forma un hôpital pour les recevoir. Le 29, l'armée arriva à la ville de Rampoùr, capitale du djâhguyr rohillah, et en prit possession. Excepté la veuve et la famille de Mohhammed A'ly, pas un seul Rohillah n'étoit resté dans la ville, tous avoient fui le lendemain de la bataille.

*Le général anglais crut devoir la remettre

(1) Noms des officiers *tués* dans l'action du 26 octobre 1794. Infanterie. Le colonel Burrington, le major Bolton, le capitaine Macleod, le capitaine Mawbey. Lieutenans : W. Odell, W. Hincksman, John Plumer, Joseph Richardson, T. Cummings, Z. Birch. *Blessés.* Majors : R. Bruce, T. Edwards. Lieutenans : R. Adam, Lewis Thomas, T. Robertson, J.-P. Picot, officiers de cavalerie. Artillerie, *tués.* Capitaine Mordaunt. Lieutenans : E. Baker, J. Tilfer. *Blessés.* Capitaine Wells, major de brigade, mort ensuite de ses blessures. Les amis de ces braves officiers apprendront, avec intérêt, que le gouvernement anglais a fait élever un monument à l'endroit même où ils ont péri et où l'on a déposé leurs corps.

au vézyr, dont les troupes s'y établirent.

* Instruits que les Rohillahs s'étoient réfugiés dans les montagnes d'Almorah qui s'étendent le long des frontières orientales du Rohilkend, l'armée s'avança vers ces cantons, et, sans faire une marche forcée, elle campa, le 5 novembre, à Pottah, village situé au pied des montagnes. Le même jour, Séïd Khân, officier de confiance de Gholâm Mohhammed, vint annoncer aux Anglais que son maître se livreroit entre leurs mains, s'ils vouloient promettre sureté pour sa personne et respect pour sa famille. Le commandant anglais accéda à cette proposition, et le lendemain à une heure, le chef rohillah fut reçu à peu de distance du camp par notre résident de Luknau, qui le conduisit à la tente du général. Il étoit accompagné de son jeune frère, âgé de 17 ans, et de deux de ses officiers (*serdâr*), Séïd Khân et O'mar Khân ; le dernier étoit un vieux soldat qui avoit partagé la fortune de Féyz-ûllah, au traité de Lall Dong, et qui le servit, depuis cette époque, jusqu'à sa mort.

* Gholâm Mohhammed s'étant ainsi rendu volontairement, on devoit supposer que tout seroit promptement terminé; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ce chef, toujours aussi adroit et aussi corrompu, avoit espéré conserver, par le moyen de son or, un djâhguyr (fief) que ses armes n'avoient pu défendre. Les trésors amassés par la prudente industrie et la sage économie de son père, se montoient à des sommes immenses; il en étoit possesseur, et il espéroit s'en servir non-seulement pour faire oublier ses crimes, mais encore pour adoucir ses ennemis et se procurer des appuis parmi eux : ses espérances furent déçues. Il eut beau offrir l'immense somme d'un lak de *mohour* d'or (1) au résident, un autre au général et autant à la Compagnie, si l'on vouloit lui conserver la jouissance de son djâhguyr, M. Cherry lui fit entendre qu'il falloit abandonner toute espérance, et que loin de lui remettre son djâhguyr, on ne lui accorderoit pas même la

(1) Environ quatre millions cinq cent mille francs. Le mohour est une pièce d'or qui vaut ordinairement 16 roupies, il y en a pourtant de 18 et 24 roupies. (L-s.)

permission d'y résider. Après cette inutile tentative, plusieurs jours se passèrent sans que l'on prît aucune détermination. Gholâm Mohhammed affecta de n'avoir point d'influence sur ses opiniâtres compatriotes, peut-être, en effet, n'en avoit-il pas, et l'on ne décidoit rien. Comme la patience et les égards n'auroient fait qu'entraîner des délais éternels, on résolut de regarder le chef comme nul, et d'entrer séparément en négociation avec les chefs qui se trouvoient alors dans le camp. On leur offrit, et à leurs adhérens, un plein et entier pardon, s'ils se soumettoient au vézyr. Leurs troupes eurent la permission de regagner leurs demeures respectives, et l'on proposa un djâhguyr (ou fief) de 10 laks de roupies, sans y comprendre la ville de Rampoùr pour Ahhmed A'ly Khân, fils encore en bas âge du prince qui avoit été assassiné. Ces propositions, toutes raisonnables qu'elles étoient, furent rejetées.

* Le 12 novembre, Gholâm Mohhammed, craignant que les chefs ne traitassent pour leur compte ou, plutôt, guidé par le désir

de tromper les Anglais, comme l'événement l'a prouvé, convint d'envoyer des lettres au camp rohillah, avec des ordres positifs à ses officiers de lui faire passer sa famille et ses trésors. Séïd-ûllah fut chargé de cette commission : ayant été retenu par les Rohillahs, il ne put rapporter la réponse. O'mar Khân témoignant une vive impatience de terminer ces différends, offrit d'aller au camp, bien certain de déterminer ses compatriotes à accepter les propositions qui leur étoient faites. Sir Robert Abercrombie, animé par le sincère désir de terminer la guerre et d'arrêter l'effusion du sang, consentit à la demande de O'mar Khân. Il partit, mais ne revint point.

* Ce fut alors que l'on parvint à découvrir que, malgré toutes ses apparentes protestations, Gholâm Mohhammed étoit la seule cause de tous les délais de ses compatriotes. Il entretenoit une correspondance secrète avec les chefs qui lui étoient les plus dévoués, et leur recommandoit bien de n'accéder à aucun traité, dont le premier article ne porteroit pas la restauration du djâhguyr. Il les

assuroit que, s'accordant tous obstinément sur ce point, ils finiroient par réussir.

* D'après ces renseignemens, on résolut de terminer promptement. Le 3 décembre, au soir, on reçut, au camp anglais, une lettre extraordinairement insolente. Ceux qui l'avoient écrite, après les demandes les plus ridicules, finissoient par cette phrase vraiment remarquable : « si, d'après les » représentations motivées que nous vous » adressons, vous rejetez notre demande, » il sera reconnu dans tout l'Hindoustân, » que, sous le gouvernement d'Assef êd-» Doùlah, secondé par la Compagnie an-» glaise, la nation rohillah a été anéantie ».

*On devina, sans peine, le but de cette lettre, et aussitôt Gholâm Mohhammed fut envoyé, sous l'escorte d'un régiment de cavalerie, à Tekoùr Deoùarah, place située à 20 milles du camp. On le remit entre les mains de M. Baillie, colonel du premier bataillon de naturels, qu'on avoit fait venir jusque-là pour recevoir le prince, en cas que cette mesure fût jugée nécessaire. Cet officier le conduisit à 20 milles plus loin, de

manière que le lendemain, à 10 heures du matin, il se trouvoit à 40 milles de ses amis.

* Ce jour-là même au matin, on envoya dans le camp des Rohillahs une proclamation, qui fut annoncée devoir être la dernière; on leur offroit le pardon dans le cas où ils se soumettroient, et on leur notifioit que l'intention du vézyr étoit de concéder un djâhguyr (un fief) au fils du prince mort; on les menaçoit, en outre, d'un châtiment exemplaire, s'ils opposoient une plus longue résistance.

* Aussitôt l'armée anglaise s'avança à un mille des retranchemens des Rohillahs; il y eut quelques escarmouches entre les avant-postes, mais elles ne coûtèrent la vie à personne.

* On ne tarda pas à s'apercevoir des bons effets de cette proclamation; le départ de leur chef ne permettant plus aux Rohillahs d'espérer qu'ils le verroient réinstallé dans son gouvernement, et les Anglais paroissant très-disposés à les traiter avec rigueur, ils commencèrent à mettre plus de sincérité dans leurs négociations. Dès le 5, il y eut

armistice. Mais la diversité des intérêts qu'il falloit concilier ne permit pas de signer les préliminaires (1) avant le 7. Le 9, les trésors de Féyz-ûllah-Khân, qui se mon-

(1) Articles préliminaires arrêtés entre le nâbâb, vézyr de l'empire Assef Djâh Assef êd-Doûlah Yahhya Khân Béhâder Hazzeber Djenk, la Compagnie et la Tribu des Rohillahs.

ARTICLE PREMIER.

L'exécution des présens préliminaires commencera par la cessation des hostilités entre le nâbâb, vézyr de l'empire Assef Djâh Béhâder, ainsi que ses alliés et l'armée rohillah.

I I.

Le nâbâb, vézyr de l'empire Assef Djâh Béhâder, pardonne à la famille du nâbâb Féyz-ûllah-Khân et leurs adhérens, les fautes qu'ils peuvent avoir commises.

I I I.

L'armée rohillah consent à remettre en dépôt à la Compagnie tout ce qui reste des trésors de feu Féyz-ûllah. Gholâm Mohhammed ayant dressé un état du trésor laissé par le nâbâb Féyz-ûllah en mourant, à l'époque où il en fut chargé, on en déduira 14,000 mohours d'or, dépensés depuis que Gholâm Mohhammed a quitté le camp rohillah. Cette défalcation faite, on remettra le reste du trésor.

I V.

Le nâbâb, vézyr de l'empire Assef Djâh Béhâder, consent de conférer à Ahhmed A'ly Khân, petit-fils du nâbâb Féyz-ûllah-Khân, des domaines (mahal) à titre de fiefs (*djâhguyr*), jusqu'à la concurrence d'un revenu annuel de 10 laks de roupies (1). La ville de Rampoûr fera partie

(1) 2,500,000 francs.

toient à 380,000 mohours (1) d'or, furent remis au général anglais, et le lendemain, l'armée combinée se mit en route pour revenir. Quand elle fut arrivée à Bareily, on mit à l'ordre que le vézyr vouloit faire présent aux troupes de 11 laks de roupies, faisant partie des trésors qui avoient été envoyés au camp anglais et remis au vézyr. Ce payement fut effectué entre les mains de notre résident à Luknau, et le vézyr emporta le reste dans la même ville.

dudit djâhguyr. Comme Ahhmed A'ly Khân est encore en bas âge, Nâsser-ûllah Khân, fils de feu A'bdoûllah Khân, sera nommé curateur de Ahhmed A'ly Khân, et intendant de son djâhguyr, jusqu'à ce que le titulaire ait atteint l'âge de 21 ans.

V.

Lorsque l'armée rohillah aura livré le trésor, conformément à l'article III du présent traité, les armées du nâbâb, vézyr de l'empire Assef Djâh Béhâder, et de la Compagnie anglaise, se retireront; l'armée rohillah se dispersera, et ceux qui la composent iront où bon leur semblera.

Fait à Pettah Gât, dans le camp anglais, le 5 de djemâdjy premier, 1209 de l'hégire (7 décembre 1794).

Sceau du nâbâb, vézyr de l'empire Assef Djâh Assef êd-Doûlah Yahhya Khân Béhâder Hazzeber Djenk.	Sceau de M. Georges Fréderic Cherry, de la part de la Compagnie anglaise, comme garant des articles ci-dessus.	Sceau de Nâsser-ûllah Khân.

(1) Environ 20,750,000 francs. (L-s.)

* Ainsi se termina une révolution peu importante en apparence, mais qui, par différentes circonstances et incidens, pensa devenir fatale à la puissance anglaise. Au moins cette nation faillit perdre beaucoup de son influence. On est sans doute excusable de hasarder quelques conjectures sur un objet d'aussi grande importance. Si mes observations contribuoient à provoquer, de la part d'un gouvernement sage et bien organisé, des efforts et des mesures capables d'assurer la conservation et la permanence de nos précieuses possessions dans l'Inde, je ne les regarderois pas comme entièrement superflues.

* Je dois parler maintenant du djâhguyr (ou fief) fondé par le dernier traité.

* Situé dans la plus belle portion du Rohilkend, il est borné, au nord, par la ville d'Akbar-âbâd; au midi, par Millik; au levant, par Rouderpoûr, au pied des montagnes d'Almorah; au couchant, par le village de Safeny. Il a 70 milles de long sur 36 de large, et 291 de circuit; il contient environ 500 villages très-peuplés. Le sol, comme

comme celui de tout le reste du Rohilkend, est un riche terreau noir, entremêlé, dans quelques endroits, d'argile rouge. Les portions les plus fertiles sont le centre et l'extrémité sud-ouest. Le pays offre un aspect délicieux, on y voit d'épais et nombreux bocages, composés de mangliers dispersés sur des éminences et dans des vallées qui se succèdent alternativement. Plusieurs rivières, et surtout de nombreux ruisseaux, contribuent à la fertilité et à l'embellissement de ce canton. Parmi les rivières, on distingue le Ramgangah et le Cassillah (1).

* Outre tous les avantages que lui a prodigués la nature, ce djâhgüyr a encore été embelli et surtout enrichi par l'industrie de ses habitans : ceux-ci trouvèrent un puissant protecteur dans Féyz-ûllah-Khân, qui fit des travaux et des fondations extrêmement utiles.

* Ce prince fit pratiquer, dans toute l'étendue de son territoire, des aqueducs qui traversent les champs de blé en tous sens; ils sont suffisamment larges et profonds.

(1) Ramgonga and Cossilah.

Vers les limites orientales, au pied des montagnes d'Almorah, les habitans profitent des nombreux courans qui sortent de ces montagnes pour faire des écluses artificielles, par le moyen desquelles ils inondent leurs terres dans la saison convenable, ce qui est extrêmement utile pour les grains hâtifs. Tous ces avantages donnent au pays l'apparence d'un jardin soigneusement cultivé.

* La canne à sucre, le riz, le tabac y viennent en abondance et d'une excellente qualité. Les cannes y ont 8 à 10 pieds de haut. Le blé, l'orge et les autres grains y réussissent aussi bien que dans les portions de l'Hindoustân les mieux cultivées. Le principal produit des manufactures de ce pays consiste en un gros drap de coton, qu'on exporte en grande quantité, ainsi que les grains, le sucre et le tabac, de l'autre côté du Ganges, dans le Doù-âb, et autres parties du territoire du vézyr.

* Rampoùr, capitale de l'ancien djâhguyr et du moderne, est une grande ville située sur la rive occidentale du Cassillah; elle a

4 milles de circuit, et elle est environnée d'une haie épaisse de bamboux; les fortifications sont comprises dans l'intérieur de cette enceinte, et n'offrent aucun moyen de résistance. La ville est grande, mais les rues, comme celles de toutes les villes d'Asie, en sont étroites. On y remarque cependant un bon bâzâr et une belle mosquée, deux monumens élévés par Féyz-ûllah-Khân pendant les dernières années de sa vie. On croit que Rampoùr contenoit 100,000 habitans; mais depuis la dernière révolution, beaucoup de Rohillahs voyant l'extrême réduction qu'avoit éprouvée le djâhguyr, ont été chercher fortune ailleurs.

* Ce djâhguyr (ou fief) est divisé maintenant en deux cantons, celui de Rampoùr, nommé aussi Moussthâfâ-âbâd, et celui de Châh-âbâd. Le revenu en est évalué, dans le dernier traité, à 10 laks 70,000 roupies (1) par an; mais cette évaluation a été faite d'après l'état comparatif de l'imposition générale de l'ancien djâhguyr, qui se montoit à 22 laks. On doit supposer que

(1) Environ 2,150,000 francs. (L-s.)

la portion occupée maintenant par les Rohillahs, est capable de fournir une somme beaucoup plus forte; et si l'industrie et l'activité des habitans se soutiennent, ce revenu augmentera d'année en année. En quelque sens que vous traversiez maintenant ce canton, vous êtes étonné du soin que les habitans donnent à la culture. Un spectacle aussi intéressant inspire naturellement à tout cœur sensible un désir bien sincère de ne pas voir cette paix intérieure et cette prospérité troublées par les vexations d'un chef ambitieux ou sanguinaire. (L-s.)

« Ayant accompagné M. Jacques Mouatt, capitaine au corps du génie du Bengale, dans la tournée qu'il fit par ordre du gouvernement, pour déterminer les limites de ce djâhguyr en 1795 et 1796, j'eus, dit M. Will Franklin, toutes les facilités possibles d'examiner par moi-même ce canton dans le plus grand détail. C'est d'après mes conversations avec différens habitans remplis d'intelligence, que j'ai recueilli les renseignemens qu'on vient de lire ». — J'ose croire qu'on me saura gré de les avoir traduits, et que les deux derniers chapitres que j'ai pris la liberté d'ajouter au *précis historique* de M. Forster, ne seront pas regardés comme une addition superflue. (L-s.)

NOTICE
CHRONOLOGIQUE
DES KHÂNS
DE CRIMÉE.

Composée principalement d'après les Auteurs Turks et Persans,

par L. LANGLÈS.

NOTICE CHRONOLOGIQUE DES KHÂNS DE CRIMÉE.

J'ENTREPRENDS de remplir une lacune assez considérable dans les Annales de l'Asie septentrionale. L'empire de Crimée, après trois siècles d'existence, s'est trouvé absorbé dans les vastes domaines de la Russie, et aucun écrivain européen n'a encore essayé de nous donner une histoire suivie de cette puissance qui n'est plus.

Aboûl-Ghâzy Bayadur Khân, dans son *Histoire généalogique des Tatârs* (1), et le

(1) Composée d'abord en langue tatâre crime par ce prince, de la famille de Djenguyz-Khân, et traduite en allemand par des officiers suédois, relégués dans la Sibérie après la malheureuse bataille de Pultawa; la traduction française, faite d'après la version allemande, et publiée à

citoyen Deguignes dans celle des *Huns*, etc., Leyde en 1726, en 2 vol. in-12, est augmentée de notes recueillies par l'éditeur, nommé Bentinck, qui les a mises au bas des pages. Ces notes sont, en général, très-exactes, et ont été fournies par des personnes qui avoient fait le voyage de la Tatârie. Cependant elles ne sont pas toujours exemptes d'erreurs. On me permettra d'en indiquer ici quelques-unes. Suivant ces notes (page 173), la langue des Mantchoux est un mélange de chinois et d'ancien moghol, qui n'a presque aucun rapport avec celle des Moghols occidentaux. Le mantchou ne ressemble en rien au chinois, il ne lui doit que les termes techniques qui lui manquent, et dont on reconnoît aisément l'origine chinoise. Les caractères des mantchoux et ceux des moghols occidentaux sont, à peu de chose près, les mêmes. Les deux langues n'ont pas autant de ressemblance.

2°. L'auteur de la note de la page 515, t. II, paroît douter que la ville de Qarâqom ait jamais existé, parce qu'il ne reste aucune trace de ce nom. Cette erreur provient de ce qu'il confond Qarâqom avec Qarâqorom. Le premier de ces mots est le nom du pays; le second, celui de la ville qu'on y avoit bâtie.

3°. Bentinck, ou celui qu'il a pris pour guide, se trompe, quand il dit (t. II, p. 423) que les Turks Ottomâns descendent d'une branche de Turkomâns qui, vers le onzième siècle de l'ère vulgaire, quittèrent le Turkestân, firent le tour de la Mer Caspienne par le nord, et s'établirent dans la partie occidentale de l'Arménie, à laquelle ils donnérent le nom de Turkomânie. — Les Turks Ottomâns quittèrent le Turkestân sous la conduite des Seldjoûqydes, et s'établirent à Makhân, en Khoraçân. L'irruption de Djenguyz-Khân, en 1219, les força d'abandonner le nord de la Perse pour passer dans la Natolie, où ils fondèrent un royaume sous O'tsmân, en 1288. Depuis cette époque, ils se nommèrent *O'tsmânly* (Ottomâns); le nom de *Turk* est pour eux une espèce d'injure.

ne donnent que des renseignemens incomplets et quelquefois même inexacts sur les Khâns de Crimée (1). Ils laissent, en outre, des lacunes considérables, qu'il est important de remplir. C'est la tâche que je me suis imposée, en prenant pour guides des auteurs d'une véracité et d'une exactitude reconnues (2).

Peut-être m'accusera-t-on de laconisme et de sécheresse. Mais ne voulant présenter

(1) Le B. de Tott nous apprend que, de son temps, il existoit à Bâghtchéh-Sérâï, capitale de l'empire de Crimée, un journal historique très-précieux, entrepris par les ancêtres d'une famille qui l'a toujours conservé et suivi avec soin. « Ce manuscrit, que son premier auteur, dit-il, a commencé, en recueillant d'abord les traditions les plus anciennes, contient tous les faits qui se sont succédés jusqu'à ce jour. L'événement de ma mission en Tartârie ayant engagé le continuateur de ce journal à prendre de moi quelques informations qui m'ont fait découvrir son travail, j'ai voulu inutilement en faire l'acquisition. Dix mille écus n'ont pu le tenter, et les circonstances ne m'ont pas donné le temps d'en obtenir des extraits ». *Mémoires sur les Turks et les Tartâres*, t. Ier., p. 386 de l'édit. in-4°. de 1785, que mon respectable collègue et ami, le citoyen Ruffin, compagnon du B. de Tott, a enrichie d'observations aussi curieuses qu'exactes.

(2) J'ai particulièrement consulté trois écrivains turks justement estimés. L'un, nommé Hhâdjy A'bdoûl Ghaffar ben Hhaçan êl-Muhhtelys, a composé un *Abrégé historique des Khâns de Crimée* en vers turks; cet abrégé finit en 1156 de l'hégire (1743), au règne de Sélym Guérâï Khân.

que des faits bien avérés et des dates non équivoques, et surtout ne pas trop m'appesantir sur des personnages absolument inconnus à presque tous mes lecteurs, il m'a fallu sacrifier toutes ces anecdotes qui répandent tant de charmes sur les histoires particulières ou politiques; elles ne peuvent trouver place dans une NOTICE purement *chronologique*, dont le mérite principal et même unique, est l'exactitude des dates et la régularité des noms.

Witsen, Kleemann, de Tott, milady Craven, etc., ont donné des descriptions de la Crimée aussi fidelles que pittoresques; je me bornerai donc à tracer, en peu de mots, un tableau de cette contrée, et à présenter le résultat de mes recherches sur ses habitans avant l'invasion des Moghols, conduits par deux généraux de Djenguyz-Khân, en 620 de

Feu M. Cardonne en a fait un bon extrait, que nous possédons à la bibliothèque nationale. Le second est A'bdoûllah ben Rizvân Pâchâ, auteur d'une *Histoire des Khâns de Crimée*, traduite en français par un Jeune de langue. Le 3e. est intitulé *Taqoùym ùl-tékhoùârykh* (Tablettes historiques), par le célèbre Moussthâfâ, surnommé Hhâdjy Khalfah : c'est une espèce d'Art de vérifier les dates, depuis la création jusqu'en l'an 1080 de l'hégire. (1669-70).

l'hégire (1223 de l'ère vulgaire). A cette époque, la Crimée ne formoit point encore un royaume particulier. Annexée à l'empire du Qaptchâq ou de la grande Tatârie; elle n'en fut détachée que vers 1441 par Hhâdjy Guérâï Khân. Mais comme nous avons des renseignemens très-positifs et très-authentiques sur les souverains Tatârs, à dater de Djenguyz-Khân, on ne nous blâmera pas sans doute d'avoir fait remonter jusqu'à ce conquérant notre *Notice chronologique des Khâns de Crimée.*

CHAPITRE PREMIER.

SITUATION de la Crimée. — Sa température. — Sa fertilité. — Ses habitans modernes divisés en quatre hordes. — Leur langue.

LA presqu'île que ses habitans nomment tantôt *Qrym*, tantôt *Qirym* ou *Qyrym-Adâçy*, c'est-à-dire, *Ile de Qirym*, ou simplement *âdâ* (île), est formée par la Mer Noire et la mer d'Asof, qui la borne à l'Est avec le détroit de Zabache; elle ne tient au continent que par une langue

de terre ou un isthme large d'environ un mille géographique (1), qui communique au nord avec le Noghâï oriental. Elle s'étend du 51e. d. 9 m. au 53e. d. 44 m. de longitude orientale, et depuis le 44e. d. 44. m. jusqu'au 45e. d. 65 m. de latitude septentrionale (et selon les cartes de la géogr. comp., 51 d. 30 m. et 55 d. 10 m. de long. or., 44 d.

(1) M. Rennell observe, d'après Pline le naturaliste (liv. IV, chap. 12.), que la Crimée étoit autrefois environnée par la mer dans l'endroit où le sol est plat et uni. « La portion de terrain plat dont il s'agit, ajoute le savant et illustre géographe anglais, ne peut être que cette langue de terre attenante à la Crimée du côté du nord ; en effet, en raisonnant par analogie, il paroît très-probable qu'un grand changement doit avoir eu lieu dans le cours d'une rivière aussi considérable et aussi rapide que le Boristhènes, qui coule dans une contrée couverte par des alluvions à une grande profondeur. On peut remarquer sur la carte quel immense coude, vers l'Est, fait ce fleuve dans la partie inférieure de son cours. Cette observation, et d'autres circonstances, donnent tout lieu de croire que, originairement, il se rendoit en droiture des cataractes vers la rive occidentale du Mœotis ; mais, que dans la suite des temps, les terres qu'il avoit chariées s'étant élevées à une hauteur qui ne lui permettoit plus de passer par dessus, il se creusa un lit vers l'occident, et laissa dans son ancien lit une petite branche qui pourroit bien être le Gerrhus dont parle Hérodote, *lib. IV*, *cap.* 56. On a de fréquens exemples de pareils changemens opérés ailleurs par les alluvions, etc. ». Voyez Rennell's *Geographical system of Herodotus examined and explained by a comparison with those of other ancient authors and with modern geography*, *etc.*, p. 66 et 67.

5 m. et 46 d. lat. sept.). On évalue son étendue à environ 270 milles carrés.

C'est un pays très-favorisé de la nature; il y a des plaines vastes et fertiles, et des montagnes de l'aspect le plus riant. Les chaleurs y sont fortes en été, mais toujours supportables, et tempérées par les vents du nord et de la mer. L'hiver y est modéré, et un froid rigoureux y dure rarement plus de trois jours. Le vent du nord se fait néanmoins sentir vivement dans la partie septentrionale, où il n'est arrêté par aucune montagne; mais en même temps il purifie l'air et contribue à fortifier le tempérament des habitans.

La partie septentrionale, qui est aussi la plus considérable de la péninsule, n'offre qu'une vaste plaine peu élevée au-dessus du niveau de la mer. C'est un pays entièrement plat, et qui manque par tout de bois; mais aussi le sol y est-il de la plus grande fertilité, quoique un peu pierreux et entrecoupé de quelques cantons sablonneux. Le peu de lacs qu'on y trouve ont presque tous une eau salée; mais il y a par tout

des puits larges et profonds, remplis d'une eau fort saine ; ces puits suffisent pour des villages entiers.

Tout ce qui peut manquer dans la partie septentrionale, se trouve en abondance dans la partie du sud, qui est montueuse, c'est-à-dire, remplie de vallons, de bois, de coteaux, de rivières et de lacs. Les montagnes s'étendent en demi-cercle depuis Ingkiirmann jusque vers Kaffah, et s'avancent depuis la côte jusqu'à trois, quatre et cinq milles dans les terres ; elles sont toujours hautes et escarpées, mais entrecoupées de larges vallons et couvertes de bois (1).

(1) Voyez de plus amples détails sur le climat, le sol, les productions territoriales et industrielles, le commerce de la Crimée, dans l'inestimable ouvrage de Witsen sur la Tatârie, intitulé : *Noort en oost Tartarye* (la Tatârie septentrionale et orientale), p. 567-589 ; la *Description de la Crimée par le professeur Thounmann*, dans la *géographie de Busching*, t. Ier., p. 1184-1248 de l'édition allemande ; la *Description physique de la Taurique, relativement aux trois règnes de la nature* (par M. Pallas), traduite du russe, p. vj et vij de l'avertissement, et les *Observations faites dans un voyage entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, dans les années* 1793 *et* 1794, par le même savant professeur, t. Ier., pag. 393 et suivantes ; t. II, p. 25 et suiv. de la traduction française, publiée à Leipzig en 1799 et 1801, in-4°., 2 vol. Ce dernier ouvrage, surtout,

Les Tatârs de Crimée sont divisés en quatre castes, hordes ou races, qu'ils nomment *Aïmâq* ou *Qabéïleh* (1). La première est celle des *Chyrynes*; la seconde, des *Bahhrynes*, ancienne horde qui, en 1397, prit le parti de Toqtamych contre Tymoùr-Beg (Tamerlan); la troisième, des *Manssoùrs* ou *Monssoùrs* (probablement aussi *Mangoutes*); la quatrième, celle des *Soutchouroudes*. Tant que ce royaume subsista, chacune de ces hordes avoit son propre beg : ils se nommoient *qirym-beguyleri*; le principal étoit celui des Chyrynes; on le regardoit comme la première personne de l'Etat après le khân, quoiqu'il dût céder le pas au *qalghâï-sulthân* (ou lieutenant du souverain).

Quoique la langue universellement parlée par les habitans de la Crimée ne soit qu'un dialecte du Turk, elle est entremêlée d'un si

digne, à tous égards, de la haute réputation dont jouit dans toute l'Europe l'illustre professeur Pallas, renferme les renseignemens les plus intéressans et les plus positifs qu'il soit possible de se procurer sur l'état de la Crimée depuis qu'elle fait partie de l'empire de Russie.

(1) Le premier de ces mots est tatâr, le second arabe.

grand nombre de mots arabes et principalement moghols, qu'un Ottomân ne la comprend pas sans quelques difficultés : les Noghâïs, surtout, se rendent presque inintelligibles par la précipitation avec laquelle ils parlent et par leur prononciation gutturale. En outre, quoiqu'il soit aisé de reconnoître l'identité de leur idiome (1) avec celui de la Crimée, il est encore beaucoup plus grossier.

CHAPITRE II.

RECHERCHES sur les anciens habitans de la Crimée. —Les *Cimmerii*, les mêmes que les *Cimbri*, d'origine celtique. —Invasion des Scythes. —Établissement des Grecs dans la Crimée. —Royaume de Bosphorus. —Les Huns. —Les Ongres. —Les Kanglis supplantent les Ongres.

LES plus anciens habitans connus de la Crimée, étoient les *Cimmerii* ou *Cimbri*. Ils faisoient partie des Celtes errans qui

(1) On trouve dans l'ouvrage de Witsen, que j'ai déjà cité, un *vocabulaire* assez étendu de la langue tatâre crime. Mais je dois observer que les mots arabes et persans adoptés par les Tatârs, y sont confondus sans distinction avec les mots tatârs et turks, ce qui pourroit induire en erreur beaucoup d'étymologistes. C'est par de

habitoient

habitoient l'Europe (1) depuis le Pont Euxin jusqu'à la Mer Baltique. L'identité des Cimmerii et des Cimbri est assez bien établie pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur un fait que Pinkerton me semble avoir démontré jusqu'à l'évidence. Ils étoient

semblables incuries de la part des lexicographes, que Court-de-Gebelin, le Brigant et autres rêveurs ont cherché et prétendu avoir trouvé dans les idiomes du nord, des mots dont la racine appartient incontestablement aux langues orientales. Au reste, malgré cette omission, le vocabulaire dont je parle me paroît d'autant plus intéressant, que je n'en connois point d'autre. Il occupe 6 pages in-fol. à deux colonnes. Voyez *Noord en oost Tartarye*, p. 578-583.

(1) *Dissertation on the Scythians*, p. 17, 35, 44 et 45. M. Pinkerton compte pour premiers habitans de l'ancienne Europe, quatre grandes races d'hommes.

1°. Les Celtes, les plus anciens habitans que l'on puisse indiquer. Ils étoient aux autres races ce que sont les sauvages de l'Amérique aux Européens établis dans cette partie du monde.

2°. Les Iberi d'Espagne et d'Aquitaine, Maures d'origine, et qui avoient passé d'Afrique. Ces deux races étoient peu nombreuses, les Celtes ayant été presque détruits par les Sarmates et les Scythes et peu d'*Iberi* étant venus en Europe.

3°. Les Sarmates, qui, suivant toutes les apparences, possédoient originairement le sud-ouest de la Tatarie, mais en furent chassés par les Tatârs. On ne peut les confondre avec ces derniers, parce que la langue sarmate ou slavone diffère absolument des idiomes tatârs. Pour leur extérieur, ils ont une grâce et une noblesse absolument étrangères aux Tatârs.

4°. Les Scythes qui étoient originaires du nord de la Perse. Ils se répandirent de là vers l'Euxin et ensuite par toute l'Europe. *Dissert. on the Scyth.*, part. prem., chap. II, p. 17 et 18.

déjà fortifiés dans un petit coin de la Chersonèse Taurique, environ deux mille deux cents ans avant l'ère vulgaire (1), puisque c'est à cette époque que l'on fait remonter l'expulsion des Scythes par Ninus, qui les chassa du nord de la Perse. Ces fugitifs s'emparèrent de tout le pays, qui porta depuis leur nom; mais ils ne purent chasser alors les Cimmeriens de la Tauride, et finirent par les y laisser en paix.

Dans la suite, les Cimmeriens devinrent ambitieux, et voulurent agrandir leurs domaines. Vers l'an 640 avant l'ère vulgaire, ils traversèrent le Bosphore Cimmerien, et firent une invasion en Asie, par les montagnes du Caucase. Les Scythes se mirent à leur poursuite, reconquirent une grande partie de l'Asie septentrionale, mais ne gardèrent pas cette conquête plus de trente ans. Quelques anciens historiens ont confondu cette expédition avec la première

(1) Quoique l'histoire de la Crimée remonte, comme on voit, à une assez haute antiquité, il n'y a pas de doute que cette presqu'île ne soit d'une formation bien postérieure aux pays voisins, et qu'elle n'ait été originairement ensevelie sous les eaux. C'est l'opinion du professeur Pallas dans sa *Description physique de la Tauride*, p. 2 et *passim*.

invasion des Scythes (1). Les Cimmeriens, cachés dans les Monts Tauriniens, d'où la presqu'île a reçu le nom de *Taurica* ou *Taurinia*, ne tardèrent pas à reconquérir leurs domaines.

Les établissemens des Grecs dans la Crimée (ou Chersonèse Taurique), remontent au-delà du milieu du 6e. siècle avant l'ère vulgaire. Les Milésiens bâtirent Panticapœum, ou Bosphorus, aujourdhui Kirkhéh, et Théodosia, aujourd'hui Kaffah. Les Héraclides du Pont fondèrent Cherson, de concert avec les Doriens. Bientôt le commerce des Grecs avec cette contrée prit une grande activité et devint très-florissant.

L'an 480, avant l'ère vulgaire, les *Archœ Anaktides*, originaires de Mitylène, fondèrent à Bosphorus, et dans quelques autres villes, vers les embouchures du Koubàn, un Etat monarchique, dont le trône passa, 42 ans après, à une nouvelle dy-

(1) Voyez Pinkerton, p. 34, 44 et 45 : il cite Hérodote et Diodore. Consultez aussi sur l'histoire ancienne de la Crimée ; l'excellent ouvrage de M. Thounmann, intitulé : *Description de la Crimée*, dans la *Géographie de Busching*, et cité précédemment, p. 334.

nastie de rois, dans la personne de *Spartacus*. Ces nouveaux monarques, quoique Thraces d'origine selon toute apparence, affectionnoient les Grecs, surtout les Athéniens; ils gouvernèrent avec douceur, chassèrent les Scythes de la presqu'île de Kirkhéh, s'emparèrent de Theodosia, et étendirent aussi leurs possessions dans le Koubân.

Environ 380 ans avant l'ère vulgaire, les Scythes ayant été presqu'entièrement exterminés par les Sarmates, les *Tauriniens* étendirent peu à peu leur domination sur toute la presqu'île, et molestèrent le royaume de Bosphorus, aussi-bien que l'Etat indépendant de Cherson, tant par des contributions, que par le pillage, jusqu'à ce que ces peuples se fussent soumis au grand Mithridate, roi de Pont, vers l'an 112 avant l'ère vulgaire: alors ce prince puissant subjugua les Tauriniens, et se trouva maître ensuite de toute la Crimée. Mais dans le premier siècle de la même ère, les Alains pénétrèrent dans la presqu'île, rendirent tributaires les rois de Bosphorus, et vinrent à bout d'exterminer les Tauriniens, vers

l'an 62. La domination de ces nouveaux maîtres dura environ un siècle et demi.

Au milieu du second siècle, les Goths supplantèrent les Alains, et c'est pendant la durée de leur domination, sous les règnes de Dioclétien et de Constantin, que le christianisme fut porté en Crimée, de façon que l'on érigea successivement plusieurs évêchés, savoir : à Cherson, à Bosphorus, et un parmi les Goths. Ces derniers furent forcés de se soumettre aux Huns en 375, mais ils conservèrent leurs habitations dans les montagnes, où il restoit encore des Alains, aussi-bien que dans la presqu'île de Kirkhéh, et ils eurent leurs rois particuliers, qui étoient chrétiens. Enfin, vers la fin du 4e. siècle, le royaume de Bosphorus cessa entièrement d'exister.

Après la chute des Huns, les Ongres (ou Hongrois) entrèrent en Crimée vers 464; ce sont les descendans de ces Ongres qui, depuis cette époque, parcoururent les plaines de Crimée et prirent le nom d'Aoultziagres et de Oultzingoures; mais, en 679, ils furent contraints, comme le reste de cette nation,

de se soumettre aux Khatzares, qui réduisirent ensuite les Goths de la montagne et les villes grecques. En 840, l'empereur Théophile érigea une province sous le nom de Cherson, et réunit dans ce gouvernement toutes les villes et autres habitations grecques de la Crimée et de la Tsikhie (le Koubân); car ces peuples, tributaires des Khatzares (1), reconnoissoient encore pour souverain, l'empereur de Byzance. En 882, les Petchenegues (ou Kanglis) chassèrent les Ongres de la Crimée et de leurs autres possessions, et furent obligés eux-mêmes, vers le onzième siècle, d'évacuer cette même Crimée, où les Koumâns s'installèrent. C'est vers la même époque que la ville de Sougdania, aujourd'hui Soudaq, acquit une si grande importance par son

(1) Depuis le temps que les Khatzares s'étoient rendus maîtres de la Crimée, cette presqu'île avoit pris le nom de Khatzarie ou Gatzarie, et la partie montagneuse celui des peuples qui l'occupoient, c'est-à-dire, de Gothie quand ce furent les Goths, et de Tsikhie, d'après les Alanes (Alains) Hikhiens ou Jasiques, qui y étoient restés. Les Juifs étoient déjà fort nombreux dans la Crimée du temps des Khatzares. *Description de la Crimée par Thounmann*, p. 13 de la traduction française. Cet excellent ouvrage m'a été d'un grand secours pour l'histoire ancienne de la Crimée.

commerce, qu'elle donna son nom à tout le territoire que les Grecs possédoient en Crimée, lequel fut appelé Sougdania ou Soldania. Jusqu'en 1204, elle avoit appartenu à l'empereur grec, mais elle finit par se détacher de l'empire de Constantinople, et ses princes particuliers furent exterminés par les Othomâns.

En 1237, les Moghols subjuguèrent et détruisirent les Koumâns. Alors des princes tatârs, pourvus d'apanages et décorés du titre d'*Oùloùghbeyg* (1), se répandirent dans le plat pays avec leur horde, jusqu'à ce que Menguély Guérâï Khân fonda, avec la protection de la Porte Othomâne, le royaume de Crimée proprement dit, en 883 de l'hégire (1478-9). Les Grecs et les Tatârs établis dans ce pays, payèrent le tribut à ces princes, comme ils le payoient précédemment aux Koumâns.

(1) Ce mot tatâr signifie grand seigneur, chef des princes.

CHAPITRE III.

ÉTAT de la Crimée sous le gouvernement moghol. — Établissement des Génois en Crimée. — Conquêtes des Turks dans ce pays.

QUOIQUE notre *Notice chronologique* commence avec la dynastie Djenguyz-Khânyde, c'est-à-dire, vers le milieu du 13e. siècle de l'ère vulgaire, la Crimée n'ayant eu ses souverains particuliers que dans le 15e. siècle, les auteurs orientaux que nous avons consultés n'en parlent que très-légérement jusqu'à cette époque. On nous permettra donc de suppléer d'avance à cette espèce d'oubli ou de dédain envers une nation qui fait le principal objet de nos recherches.

Dès les premières années de la dynastie moghole, on vit un très-grand nombre de *Tcherkasses* (ou Circassiens) s'établir en Crimée; jusqu'en 1333 Kirkhéh resta sous la puissance d'un prince de cette nation; et comme les Moghols faisoient un commerce considérable dans la ville de Qrym, toute la presqu'île en prit le nom, surtout

parmi les Orientaux, qui ne l'ont point changé.

Tant que les Latins furent maîtres de Constantinople, ils firent aussi un grand commerce dans les villes de Qrym, de Tamane (ou Matriga) et d'Assof ou Tana: les Vénitiens s'occupoient de ce commerce. Mais lorsque les Génois, par un traité fait, en 1261, avec l'empereur Michel Paléologue, eurent obtenu une exemption de péage dans toute la Grèce, et la liberté de naviguer sur la Mer Noire, ils commencèrent à s'emparer du commerce de la Crimée, à l'exclusion tant des Grecs que des autres Latins. Ils eurent même presque toujours l'avantage dans les guerres sanglantes qui en résultèrent, et ils rebâtirent, avec la permission du Khàn des Moghols, la ville de Kaffah; ils en firent le centre de leur commerce, et la rendirent si considérable, qu'à son tour elle donna, pendant quelque temps, son nom à la péninsule. Les Génois firent peu à peu la conquête de Soldania (ou Soudaq) et de Cembalo (ou Balouklava). Ils payèrent, à la vérité, un tribut aux

Moghols, tant que ceux-ci furent puissans; mais dès que leurs divisions intestines commencèrent à les affoiblir, les Génois secouèrent aussi leur joug, et les princes du plat pays n'étoient, pour la plupart, élus et déposés qu'avec leur agrément.

A cette époque, le commerce de l'Inde, avec la Crimée et les contrées voisines, étoit divisé en deux branches; l'une, qui passoit par l'Amoù (ou Oxus), la Mer Caspienne et Astrakhân, alloit aboutir à Tana, et l'autre par Baghdâd et Taúryz, à Trebizonte et à Savastopoli. Tana, quoique soumise aux Moghols, appartenoit aux Génois et aux Vénitiens, et ils avoient des consuls à Trebizonte et à Savastopoli.

Ce fut en 1475 que la puissance Génoise fut anéantie en Crimée, les Turks s'étant emparés de Kaffah, de Soldania, de Cembalo, et même de Tana sur le Don; ces nouveaux vainqueurs mirent fin en même temps aux principautés de Gothie et de Théodorie, établirent une garnison dans les principales villes, surtout dans celles situées sur la côte, et tinrent par là en écheo

les Khâns de Crimée ; cependant ceux-ci furent plutôt les alliés que les sujets de la Porte, jusqu'en 1584, qu'elle parvint, comme on le verra dans la suite, à les nommer elle-même, ou du moins à les confirmer quand ils étoient assez téméraires pour se passer de sa nomination. Les Othomâns mirent d'abord à Kaffah un sandjâq, et ensuite un beyglerbeygliq, qui gouvernoit tous leurs domaines, soit dans la Crimée, soit sur le Don, et enfin sur les bords de la mer d'Assof ; de plus, ils laissèrent à demeure une forte garnison dans cette ville, pour tenir en respect les Khâns. Mais comme ils fermèrent aussi l'entrée de la Mer Noire à toutes les autres nations européennes, le commerce fut presque totalement ruiné, et toute l'exportation des places de la Crimée, depuis ce temps, ne consistoit plus que dans les productions du pays et en esclaves.

Nous ne parlons pas ici des relations des Russes avec la Crimée, parce que, formant le complément de notre travail, elles doivent naturellement trouver leur place à la fin de cette *notice*.

CHAPITRE IV.

KHANS de l'empire de Qaptchâq, dans lequel étoit comprise la Crimée.

DJENGUYZ-KHAN, I[er]. KHAN.

JE ne répéterai point ici les détails que j'ai déjà consignés au commencement de ma traduction du *code* de ce conquérant (1); je me bornerai donc à transcrire la courte notice de l'auteur turk, qui me fournit la majeure partie de celles qu'on va lire, jusqu'à Sélym Guérâï Khân.

Djenguyz-Khân naquit l'an de l'hégire 549 (1154 de l'ère vulgaire). Il étoit fils

(1) Voyez ma *Notice sur l'histoire de Djenguyz-Khân*, d'après le *Raoûzat-âl-Ssafâ* de Myrkhond, dans le V[e]. volume des *Notices et extraits des MSS. de la bibliothèque nationale*, p. 192-229. J'ai inséré dans cette *Notice* tous les fragmens que j'ai pu recueillir du fameux code rédigé par ce conquérant, sous le titre d'*Yâçâ Djenguyz-Khâny*. Ces fragmens forment XXXIV titres, accompagnés du texte original, et suffisent pour donner une idée de la législation tatâre. Il fut long-temps en vigueur dans l'empire de Qaptchâq (la grande Tatârie), et Tymoûr (Tamerlan) s'y réfère plus d'une fois dans le cours de ses *Instituts politiques et militaires*.

de Pyçoùkâ Khân, et petit-fils de Toùm-néh Khân, prince de la tribu moghole, nommée Kian. Il avoit 17 ans lorsqu'il perdit son père, et l'on voyoit déjà éclater en lui les étincelles de ce courage qui lui soumit, dans la suite, une grande partie de l'univers. Il étoit fier, impatient, avide d'autorité, et ne se plaisoit qu'aux exercices militaires; il se nommoit d'abord Témoùdjyn. Lorsque ce conquérant eut subjugué presque toute l'Asie et qu'il eût donné des fers à plusieurs rois, il changea son nom de Témoùdjyn en celui de *Djenguyz-Khân*, qui veut dire, en langue tatâre, *Rois des rois*, suivant la traduction qu'en donnent la plupart des historiens orientaux. Pour moi, je crois avoir démontré ailleurs (1) que c'est un mot persan composé, qui signifie le *prince belliqueux* (littéralement, qui lance la guerre, *Djenk ênguyz*).

Djenguyz-Khân, à l'âge de 64 ans, résolut, en 1218, de partager ses Etats entre ses quatre fils, Djoùdjy, nommé aussi Toùchy; Tchaghatâï, Toùly et Oqtâï. Il convoqua

(1) Page 198 de ma *Notice sur Myrkhond*, citée ci-dessus.

donc une grande assemblée, où tous ses enfans, ses parens et les principaux seigneurs de l'Etat furent admis. Dans cette espèce de Cour plénière, chacun de ses fils fut déclaré souverain de plusieurs royaumes, et reçut des marques éclatantes de sa libéralité royale.

Djenguyz-Khân étant mort en l'an 1226 de l'ère vulgaire, dans la 73e. année de son âge et après un règne de 25 ans, chacun de ses fils ou de ses petits-fils entra en possession des Etats qui lui avoient été donnés par ce conquérant.

DJOUDJY KHAN, 2e. KHAN.

DJOUDJY KHAN eut en partage le Khouârezm (1), la plaine d'Arez, le pays de

(1) Pays situé en partie en-deçà de l'Oxus, du côté du Khoraçân, et en partie au-delà de la *Transoxiane*. Les géographes arabes disent qu'il a à l'occident et au septentrion le Turkestân; à l'Orient, la Transoxiane, et le Khoraçân, au midi. Le Khouârezm est un pays froid, et les rivières y gèlent. La capitale, qui porte le même nom que le pays, est assez grande. Ils ajoutent que les enfans ont une inclination si grande et en même temps tant de dispositions pour la musique, qu'ils pleurent et rient en mesure. Les habitans ont l'esprit plus fin que les Tatârs de Samar-

Kertak, de Sakbyn, le Qaptchâq (1), la

qand et s'adonnent fort à la poësie. Il y a quelques auteurs qui étendent le Khouârezm jusqu'à l'embouchure de l'Oxus, sur le rivage de la Mer Caspienne. Voyez *Abulfedæ Mauaralnahar et Chorasmiæ descript. ex edit. Gravii. Londin.* 1656.

(1) Le Qaptchâq est un vaste pays au nord de la Mer Caspienne, composé de plusieurs grandes provinces, parmi lesquelles on distingue le pays des Getes, situé à l'ouest du pays des Moghols, et au nord de la Transoxiane; capitale Sséráy. Voici la description de cette immense contrée, tirée d'une *histoire du sulthân Sélym Khân, fils du sulthân Soléïmân*, écrite en turk et traduite par un Jeune de Langues, N°. 29 des traductions de la Bibl. Nat. *Alty Parmâq* êfendy, *Djenâby* êfendy, et d'autres savans historiens, dans les mémoires qu'ils nous ont laissés, disent que le Decht Qaptchâq se trouvoit du côté du midi, entre la Mer Caspienne et la Mer Noire, que les habitans étoient séparés des Géorgiens et des Circassiens par une muraille élevée entre ces deux mers. On voit même encore en plusieurs endroits des ruines de cette muraille, que quelques-uns soutiennent avoir été bâtie par Alexandre, mais d'autres, et surtout un saint juge, nommé Sulthân *Mufseryn*, assurent, dans un commentaire que nous avons de lui, qu'il a lu dans les mémoires du fils de *A'bbâs*, un des amis de notre prophète, qu'Alexandre n'avoit bâti que la moitié de cette muraille, et que l'autre, aussi-bien que sa porte, avoient été construites par Noûchyrvân, avec l'aide de l'ange Gabriel. Cette porte, que l'on appeloit autrefois *Bâb ûl-âbouâb*, est connue aujourd'hui sous le nom de Demyr-qâpoû (porte de fer); le Qaptchâq a, du côté de l'Est, le *Khouârezm*, le *Sagnâq*, le *Turkestân*, le *Khotâï* et le *Khoten* (la Chine et la Tatarie), et les autres pays jusqu'aux confins de la Chine. Du côté du Septentrion, ce ne sont que des déserts et des plaines sablonneuses qui se terminent aux contrées ténébreuses. *Hâtify*, dans les mémoires dont nous venons de parler, décrit les

Bulgarie (1) et la Circassie. Ce prince, aussi rapide qu'un éclair, se répandit sur la terre comme un torrent. Son excessive pas-

peines, les fatigues et la famine que souffrit Tamerlan, quand il traversa, avec son armée, ces déserts. Du côté de l'occident, ce sont les royaumes de Russie et de Pologne, la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie et la Turkie. Les géomètres assurent que la plaine ou Decht Qaptchâq a mille farsangs (ou 1500 lieues) de long, et six cents farsangs (ou 900 lieues) de large. Le même Hâtify assure, dans ses mémoires, que Tamerlan fut six mois à se rendre du Khouârezm en Crimée. Au milieu de cette plaine, dont nous venons de parler, il y avoit une hauteur semblable à une montagne. Tamerlan fit élever sur le sommet une petite tour, sur laquelle on grava l'année où il fit ce voyage.

(1) Royaume composé d'une grande partie de la Tatârie, soumis aux Russes et situé entre le royaume de Kazân au couchant, celui d'Astrakhân au midi, et la Tatârie déserte au levant et au septentrion. Il s'étendoit le long du fleuve Rha, que nous appelons aujourd'hui Volga, et qui a porté autrefois le nom de Bulgare. Myrkhond, historien persan, en recherchant l'origine des Moghols et des Tatârs, dit que Gaz, fils de Japhet, ayant été vaincu par son frère Turk, fut contraint de s'enfuir sur les bords du fleuve Bulgare, et de s'y établir : il dit aussi que Ghomary, autre fils de Japhet, vint, en chassant, jusque sur les bords de la même rivière, y fixa sa demeure, et eut deux enfans, dont l'un fut nommé *Bulghâr*, et l'autre Barthas. Ils bâtirent chacun une ville, à laquelle ils donnèrent leur nom. Alberdjendy dit que « la ville de Bulghare étoit soumise aux Musulmans, mais que l'année 358 de l'hégire (968), les Russes l'ayant prise, la démolirent». Les Bulgares passèrent dans la Daburie l'an 500 de l'ère vulg., et se sont assez fait connoître, sous le nom de Bulgares, du temps de l'empereur Anastase ; ils donnèrent leur nom à cette partie de l'Europe, que l'on appelle Bulgarie.

sion

sion pour la chasse lui devint fatale ; étant arrivé à la plaine de Qarâqoùm, il rencontra un grand nombre de cerfs, et se mit aussitôt à leur poursuite, car il prenoit plaisir à montrer son adresse en les perçant à coups de flèches. Djoùdjy, emporté par l'ardeur de la chasse et poussant son cheval avec trop de vîtesse, fut désarçonné, et fit une chute si violente, qu'il expira sur le champ, l'an de l'hégire 622 (1225), six mois avant la mort de son père. Telle fut la destinée de ce prince, qui avoit échappé à tant de dangers, dans les nombreuses et sanglantes batailles où il s'étoit trouvé.

Djoùdjy Khân laissa quatre fils, qu'il avoit eus d'une princesse de ses parentes, Saïn, Idjân, Chéïbân et Bérkéh; outres ces quatre princes, ce monarque avoit eu seize autres enfans de ses concubines.

Djenguyz-Khân vivoit encore, quand son fils Djoùdjy Khân périt d'une manière si funeste. Il apprit, avec douleur, la mort d'un fils chéri ; et pour consoler ses petits-fils, il leur promit de leur tenir lieu de père.

BATOU - SAIN (1) ET IDJAN 3e. et 4e. KHANS.

DJENGUYZ-KHAN fit alors une nouvelle distribution des États qu'il avoit cédés à son fils Djoùdjy Khân ; Bâtoù-Saïn, fils aîné de Djoùdjy, eut en partage tout le pays qui est au bord du Volga. Il eut aussi le pays de Sakbyn et de Bâchoùr, et celui des Kosaques. Ce prince fut déclaré sulthân de l'aile droite (1) mogholienne ou tatâre, en 1226.

Idjân Khân, second fils de Djoùdjy Khân, fut reconnu sulthân de l'aile gauche, et régna sur tout le pays qui est au bord du fleuve Seïr; les deux autres fils de Djoùdjy, qui étoient Chéïbân et Berkéh, eurent ordre de rester auprès de Idjân Khân leur frère. Celui-ci se rendit sur les bords du fleuve Seïr pour prendre possession de ses Etats. Les cruautés de ce prince firent révolter ses

(1) L'historien Myrkhond, dans la vie d'Oghuz Khân, empereur des anciens Moghols, dit, que des vingt-quatre peuples ou nations Tatâres et Turkes qui descendirent des six enfans qu'il eut, une partie alla prendre des postes à la droite de l'armée, et les autres à la gauche : les Moghols de l'aile droite ne sont plus alliés avec ceux de la gauche, ce qui a fait qu'ils ont conservé plus aisément leur généalogie.

sujets contre lui, ils lui livrèrent bataille et il périt dans le combat.

Saïn Khân ayant appris la triste fin d'un frère qu'il chérissoit, résolut d'en tirer une vengeance éclatante; il se mit aussitôt à la tête de ses troupes, et vint camper sur les bords du fleuve Seïr (1) : la peur s'empara des rebelles, et ils prirent la fuite. Ce prince fit périr tous ceux qui tombèrent entre ses mains : il ne borna pas là sa vengeance; il chassa tous les peuples qui habitoient les bords du fleuve Seïr, et changea ce pays en un vaste désert; il fit ensuite venir de nouveaux habitans des pays qui étoient sous sa domination, bâtit une ville, qu'il nomma Sséráy (2), et voulut qu'elle fût la capitale

(1) « Le Syr ou Seïr a sa source dans les montagnes qui séparent les Etats du Kontaïch, grand khân des Kalmouks et de la Grande Bukharie, à 44 deg. 40 min. de latit., et 97 deg. de long., au nord de Samarqand. Il coule de l'Est à l'ouest, et se décharge dans le lac Aral, après avoir parcouru 100 lieues d'Allemagne, etc. » *Note* (*a*) *de l'hist. généalogiq. des Tatârs*, p. 32.

(2) « Sséráy, dit Aboûlfeda, est une grande ville chef-lieu du pays de Berkéh, capitale du royaume des Tatârs septentrionaux, dont le souverain se nomme aujourd'hui Uzbek. (Voyez en effet l'article de ce prince, ci-après, *p.* 367 et 368). Elle est située sur un sol plat, à près de deux jour-

de ses Etats en 651 (1253). Le royaume de son frère, réuni au sien, ne fut pas capable de satisfaire son ambition, et il résolut de faire la conquête de la Moscovie. Chéïbân Khân, son autre frère, fut nommé général de l'armée qui devoit marcher de ce côté-là; les succès de ce jeune prince dans cette guerre, justifièrent le choix que l'on avoit fait de sa personne. La Moscovie fut con-

nées nord-ouest de la Mer Caspienne, sur le bord oriental de l'Atel (le Volga), qui se décharge dans la même Mer Caspienne. C'est un grand comptoir pour les marchands du Turkestân; on y fait surtout le commerce d'esclaves. » Le meilleur manuscrit du *Taqoüym âl-Boldân* (géographie d'Aboûlfedâ, N°. 578 des manusc. arabes de la bibliot. nat.) place Ssérâï à 75 deg. 8 m. de long., et 48 deg. 8 m. de latit. Aboûlfedâ termina sa géographie en l'an 721 de l'hégire (1321), suivant le docte Kœhler (1), c'est-à-dire, 74 ans avant la destruction de cette capitale de l'empire du Qaptchâq; car ce fut dans l'hiver de l'année de l'hégire 798 (1395-6), que Tymoûr (Tamerlan), se trouvant dans ces cantons, chargea Pyr Mohhammed son fils, et d'autres êmyrs de son armée, de piller et de brûler Ssérâï, en représaille de ce que les habitans du Qaptchâq avoient ruiné Zendjyr Sérâï, palais du sulthân Qâcem Khân, situé à deux lieues de Qarchy, en Transoxiane. Voyez l'*Histoire de Timurbec, par Petis de la Croix*, t. II, p. 381; et le *Zefer nâmeh de Chéryf êd-Dyn*, n°s. 70 et 71 des manusc. persans de la bibl. nat.

(a) *Nachrichten von einigen arabischen Geschichtschreibern*, Zweites Stück, tom. II, p. 54-64, du *Repertorium für biblische und morgenländische litteratur* de M. Eichhorn.

quise, et les peuples qui l'habitoient payèrent un tribut annuel à Idjân Khân.

Ce monarque, pour témoigner à son frère la reconnoissance que méritoit un service aussi important, lui donna une armée et une forte somme d'argent; il lui permit de faire de nouvelles conquêtes, en l'assurant qu'elles lui resteroient en propre. Chéïbân (1) se voyant à la tête d'une belle armée, passa en Crimée. Un château fameux, nommé Mankioùb, arrêta quelque temps ce prince; mais la place fut enfin emportée d'assaut et la garnison faite prisonnière. Chéïbân ne trouvant plus rien qui s'opposât à sa marche, s'empara ensuite de la Moldavie, de la Valachie, et pénétra jusqu'en Pologne.

Le récit des conquêtes de Chéïbân m'a forcé d'interrompre l'histoire du règne de Saïn Khân. Ce souverain donna des prin-

(1) Khondemyr, qui a écrit fort au long la vie de Djenguyz-Khân, appelle Bâtoù (Saïn) et non pas Chéïbân, le fils de Djoùdjy, qui fit la conquête de la Moscovie. Ce prince pénétra jusques en Moravie, d'où il prit le chemin de la Hongrie, dans le dessein d'aller assiéger Constantinople; mais ses vastes projets finirent avec sa vie, l'an de l'hégire 655 (1257), et en 1256, suivant Petis de la Croix, *Histoire de Genghiscan*, p. 498; mais j'ai tout lieu de croire que cette dernière date contient une faute de calcul.

cipautés à tous les enfans de Djoùdjy Khân, son père, qui étoient nés de concubines. *Saïn* signifie bienfaisant, en tatâr (1); jamais prince ne porta ce nom à plus juste titre. Son règne, qui dura 18 ans, ne fut marqué que par les bienfaits qu'il répandit sur ses sujets et par l'équité avec laquelle il les gouverna. Il mourut l'an de l'hégire 660 (1261) (2). Il laissa un fils en bas âge, nommé Toùgan.

BÉRKÉH, 5e. KHAN.

BÉRKÉH KHAN avoit renoncé à la religion de ses ancêtres pour embrasser l'islamisme : les Tatârs, indignés du changement de ce prince, cherchèrent à l'éloigner du trône ; ils l'accusèrent de ne pas aimer la guerre ; il étoit, par conséquent, peu propre

(1) Bon, bien portant, sain, heureux, en mantchou, voyez *mon dictionnaire tatâr-mantchou, français* : t. II, p. 19.

(2) Cette date est conforme à celle indiquée par Petis de la Croix, *Hist. de Genghiscan*, p. 498. Mais le citoyen Deguignes place la mort de Bâtoù-Saïn à l'année du monde 1266 de l'ère vulgaire, 6764 selon les Russes. Voyez les tables chronologiques de l'*Histoire des Huns*, t. Ier., p. 287.

à commander à une nation toute guerrière et qui ne respiroit que les combats. Il y avoit alors dans la ville de Khoùârezm un dervyche fameux, nommé Ṣéïf êd-Dyn; c'étoit ce dervyche qui avoit enseigné à Berkéh la religion musulmane, et qui l'avoit engagé à l'embrasser; les Tatârs, qui connoissoient son apostasie, quoiqu'il n'osât professer ouvertement l'islamisme, envoyèrent des députés à Holâgoù (1), cinquième empereur des Moghols, et qui étoit fils de Toùly, troisième fils de Djenguyz-Khân; ils lui offrirent la couronne, en lui représentant que Berkéh en étoit indigne.

(1) Holâgoù, 5e. empereur des Moghols, fils de Toùly Khân, troisième fils de Djenguyz-Khân, succéda à son frère Mangoù Khân, et fut le chef de la branche des Moghols Ilkhânyens. Ce prince fut un des plus grands conquérans dont l'histoire nous ait transmis les exploits. En l'an 1256 de l'ère vulgaire, il se rendit maître de la Perse, de la Syrie, de la Chaldée, de la Mésopotamie, et d'une grande partie de la Natolie. L'année 1257 fut remarquable par la conquête de tous les Etats du khalyfe; il s'empara de Baghdâd, et fit périr *Mo'tassem*, le dernier des khalyfes, et détruisit l'empire des Arabes. Les Etats de ce prince étoient immenses, en voici le dénombrement; la grande province, nommée Khoraçân, dont la capitale étoit Nychâboùr; le Djébâl ou l'Irâque Persique (l'ancienne Parthie), dont la capitale étoit Isspahân; l'Azerbaïdjâne ou la Médie; la Fârs (la Perse proprement dite), dont Chyrâz,

Bérkéh ayant appris les démarches des Tatârs, fit venir Séïf êd-Dyn, son maître, et lui dit que les trônes de la terre lui paroissoient peu de chose, en comparaison du bonheur qu'il avoit eu d'être instruit dans l'islamisme, et qu'il renonçoit à celui où l'appeloit sa naissance. Séïf êd-Dyn combattit vivement le sentiment de ce prince, et l'exhorta à faire valoir ses droits.

Bérkéh suivit le conseil du santon, qui accompagna son disciple jusqu'à Qarâgul: ils se quittèrent dans cet endroit; Bérkéh marcha droit à Edit, suivi de ses troupes. L'armée de ce prince répandit la consternation parmi tous les grands, qui n'eu-

autrefois Cyropolis, étoit la capitale; le Khoûzestân, qui est l'ancienne Susianne, dont Tchester, autrefois Suse, étoit la capitale; le Dyârbékyr, (la Mésopotamie), l'Arménie, la Géorgie, l'Asie mineure: si l'on ajoute à cela ce que les Moghols avoient déjà conquis dans le nord, au-dessus et au-delà de la Mer Caspienne, en Russie, en Hongrie, en Pologne, en Moravie et dans l'Orient, une partie du Thibet et la Chine, dont ils étoient maîtres, on conviendra qu'il y a peu d'empire qui puisse être comparé au leur. — Au reste, les historiens persans qui ont écrit la vie de Holâgoù, ne disent point que ce prince ait fait la guerre à Bérkéh Khân, qui étoit son cousin et de la même famille que lui. Il y a apparence que cette anecdote a été inventée par les historiens musulmans, pour donner du lustre à leur religion.

rent d'autre parti à prendre que celui de la soumission : il fut reconnu et proclamé souverain. Les Tatârs se repentirent alors de l'offre qu'ils avoient faite à Holâgoù : Bérkéh n'oublia rien pour dissiper la crainte qu'inspiroient les armes de ce conquérant ; il les assura de la victoire s'ils étoient obligés d'en venir aux mains avec lui.

En effet, Holâgoù ne tarda pas à paroître à la tête d'une armée innombrable ; la terreur s'empara des troupes de Bérkéh, et elles prirent honteusement la fuite. Bérkéh, descendant de cheval et se prosternant la tête contre terre, s'écria : « grand Dieu, » prends pitié du triste état où tu me vois » réduit, viens à mon secours, et fais-moi » triompher d'un ennemi qui m'attaque in- » justement ; accorde-moi cette grâce en » faveur de Mohhammed, ton fidelle ser- » viteur ». Ce prince, après avoir fait cette ardente prière, remonte à cheval, tire son sabre et le fait briller aux yeux des ennemis. Les soldats de l'infidelle Holâgoù, saisis à leur tour d'une terreur panique, reculent en désordre ; les troupes de Bérkéh

voyant la déroute de l'armée d'Holâgoù, les chargent avec fureur : la plus grande partie périt dans ce combat, en 661 (1262-3).

Cette victoire donna un grand crédit à Berkéh Khân dans l'esprit des peuples, et les engagea à embrasser l'islamisme. Ce prince mourut l'année de l'hégire 665 (1266), après un règne de 5 ans.

TOUDÉH MANKOUK (1), 6e. KHAN.

On a déjà vu que Bâtoù-Saïn Khân, fils de Djoùdjy et petit-fils de Djenguyz-Khân, avoit laissé à sa mort un fils en bas âge, nommé Toùgân ou Dogân. Ce prince mou-

(1) Le citoyen Deguignes diffère de mon auteur turk pour les noms des souverains et pour leur ordre.

Après Berkéh Khân, il place Mangoù Tymoùr Khân, frère de Berkéh Khân, mort, suivant les Russes, en 6789, en 1281 de l'ère vulgaire. - (C'est le même, je crois, que Mankoùtemur, mort en 681, (1282-3), suivant Hhâdjy Khalfah).

Toudan Mangoù Khân, fils de Bâtoù, mort, selon les Russes, en 6795, et en 1287 de l'ère vulgaire.

Toula bouga Khân, fils de Mangou Tymour, mort, selon les Russes, en 6799, et en 1291 de l'ere vulgaire.

Toghtagou Khân, frère de Toula Bouga, mort, selon les Russes, en 6821, et en 1313 de l'ère vulgaire : (c'est le même que le Toktâgh dont il va être parlé.)

rut sans pouvoir parvenir au trône, et laissa deux fils, appelés Toùdéh Mânkoùk Khân et Mankoùtémur Khân. Les Tatârs, après la mort de Berkéh, mirent la couronne sur la tête de Toùdéh Mankoùk Khân; quoique ce prince n'eut pas un génie supérieur, il ne laissa pas de tenir les rênes du gouvernement avec assez de prudence: il mourut en 655 (1257), suivant Hhâdjy Khalfah. Cette date est visiblement fausse.

MANKOUTÉMUR, 7e. KHAN.

MANKOUTÉMUR KHAN, surnommé Kilk (1), succéda à son frère Toùdéh Mankoùk Khân. Suivant les historiens musulmans, il avoit toutes les vertus qui font les grands rois, et il auroit surpassé ses ancêtres, s'il n'eût abandonné l'islamisme pour reprendre l'ancienne religion des Tatârs; ses sujets suivirent son exemple. Il fut battu en 680 (1281-2) par le sulthân d'Egypte, en attaquant Hhemess et mourut en 681 (1282-3) laissant deux enfans, dont l'un se nommoit Toktâgh, et l'autre Togrul.

(1) C'étoit le nom du trisaïeul de Djenguyz-Khân.

TOKTAGH (1), 8e. KHAN.

TOKTAGH fut reconnu sulthân des Tatârs, l'an de l'hégire 681 (1283). Personne ne posséda mieux que ce prince le grand art de la guerre : il étoit courageux, libéral, bienfaisant et d'un abord facile : il sembloit n'être monté sur le trône que pour rendre ses sujets heureux, et tous les jours de son règne étoient marqués par quelques nouveaux bienfaits. Mais l'amour extrême qu'il eut pour un de ses enfans, changea tellement son caractère, qu'il devint le plus cruel de tous les tyrans : la crainte que quelqu'un de ses autres enfans ne montât sur le trône à l'exclusion de ce fils chéri, le porta à les faire tous périr. Le ciel, par une juste punition, lui enleva cet enfant, pour lequel il avoit versé tant de sang innocent. La douleur de Toktâgh égala l'amour qu'il avoit pour son fils ; le regret de voir passer le sceptre en des mains étrangères, tant de crimes commis inutilement,

(1) Voyez ci-dessus, la note de la pag. 362.

étoient, pour ce prince, un nouveau sujet de désespoir. Togrul, son frère, étoit du nombre des victimes que Toktâgh avoit immolées à la fortune de son fils : il avoit même poussé la barbarie jusqu'à forcer la femme de celui qu'il avoit égorgé, d'entrer dans son lit. Mais Togrul, quelque temps avant que de périr, avoit fait conduire, secrétement, en Circassie, un fils qui lui étoit né, et ce jeune prince, nommé Uzbek Khân (1), s'élevoit ainsi loin de la Cour, à l'insçu de Toktâgh.

La veuve de Togrul, que Toktâgh avoit épousée malgré elle, voyant la douleur où ce prince étoit plongé, et le regret qu'il témoignoit de l'extinction de la famille royale, crut pouvoir lui annoncer l'innocent artifice que son frère avoit employé pour sauver son fils. Elle lui dit que ce fils, nommé

(1) Suivant l'*Histoire des Huns*, t. Ier., p. 287, et t. III, p. 350, Uzbek Khân étoit fils de Toktâgh. Il monta sur le trône à l'âge de 13 ans, et fut si aimé de ses sujets, qu'ils adoptèrent son nom. C'est depuis ce temps qu'on a appelé *Uzbek* les Tatârs des cantons de la Transoxiane. Petis de la Croix, trompé par la mauvaise position des points diacritiques, écrit Ertek au lieu d'Uzbek. *Hist. de Genghiscan*, p. 498.

Uzbek Khân, avoit échappé au fer des assassins, et étoit caché en Circassie.

Toktâgh étoit malade quand il apprit cette nouvelle; on ne peut exprimer la joie qu'elle lui causa. Aussitôt il envoya en Circassie E'nâïét Astati, et Alâ Tâzy, deux des principaux seigneurs de la Cour, et dans lesquels il avoit une entière confiance; il les chargea de lui amener ce jeune prince. Toktâgh n'eut pas la satisfaction de le voir, et mourut quelques jours après le départ des deux députés (en 1313).

La mort de Toktâgh causa une révolution. Tokboùgh Beyg, qui étoit un puissant seigneur moghol, conçut le hardi dessein de s'emparer du trône et de faire périr Uzbek Khân; il attira, par ses largesses, un grand nombre de Tatârs dans son parti, et se fit proclamer Khân. Sangovisin, autre seigneur de la même nation, jaloux de voir son égal devenir son maître, prit la fuite, et alla au devant d'Uzbek Khân, pour le prévenir de la révolution qui venoit de s'opérer, et l'avertir de se tenir sur ses gardes, parce que Tokboùgh vouloit le faire périr.

Astaty et Alâ Tâzy qui avoient été chargés de conduire Uzbek Khân, apprirent, avec un étonnement mêlé d'indignation, la trahison de Tokboùgh, et résolurent de se défaire de ce tyran; ils entrèrent par surprise dans son palais, et le percèrent de mille coups; les Tatârs qui avoient embrassé son parti, prirent la fuite. Uzbek Khân entra dans Ssérâï, et s'empara d'une couronne qui lui appartenoit par droit de naissance.

UZBEK, 9e. KHAN.

CE prince monta sur le trône l'an de l'hégire 713 (1314). Les premiers momens de son règne furent consacrés à témoigner sa reconnoissance à Astaty et à Alâ Tâzy, qui avoient été le chercher dans sa retraite et l'avoient délivré de Tokboùgh.

Quatre docteurs de la loi musulmane, qui étoient en Perse, formèrent le projet d'annoncer à Uzbek Khân et à ses sujets la religion du prophète. Les Uzbeks adoroient le feu, et leur religion étoit mêlée de beaucoup d'idolâtrie : ces docteurs n'eurent

pas de peine à convaincre ce prince, que le feu n'étoit pas un objet digne de son culte, et lui prouvèrent que Dieu seul méritoit nos adorations. Uzbek Khân embrassa l'islamisme, et la plus grande partie de ses sujets suivit son exemple : une horde de Tatârs, nommés Kalmouks, persista dans l'ancienne religion de ses pères. Les quatre docteurs qui étoient venus de Perse, s'appeloient Séïd Cheykh Mohhammed, Cheykh Qolkat, Cheykh Ahhmed et Cheykh Hhaçan Kerkâm. Uzbek Khân mourut l'année de l'hégire 757 (1356), après un règne de 42 ans (1), suivant Hhâdjy Khalfah.

DJANBEYG MAHHMOUD, 10e. KHAN.

DJANBEYG MAHHMOUD KHAN, son fils, lui succéda, et fut fidelle à l'islamisme, qu'il avoit embrassé du vivant de son père : ce prince honoroit beaucoup les docteurs de la loi, et le trait que l'on rapporte de lui,

(1) Le savant Deguignes diffère encore beaucoup de notre auteur turk pour la date de cette mort, qu'il place en l'année de l'ère vulgaire 1341. *Hist. des Huns*, t. Ier., p. 287, et t. III, p. 352.

prouve

prouve le cas qu'il faisoit de leurs représentations ; les îmâms et les autres gens de loi de la province de Chyrvân vinrent le trouver et lui portèrent des plaintes contre Mélek Echref, leur souverain, qui avoit quitté l'islamisme pour adopter les erreurs des Guèbres. On sait que ces idolâtres font, depuis un temps immémorial, des pélerinages dans le Chyrvân : les sources de naphthe qui se trouvent auprès de Bâkoù attirent surtout un grand nombre de Guèbres (1). Ces mêmes docteurs ajou-

(1) Puisqu'il s'agit ici de Bâkoù, on me permettra de faire encore quelques additions aux notes déjà fort étendues que j'ai rassemblées sur cette ville et sur les sources de naphthe situées dans son voisinage, dans le tome II, p. 344, 345, 347-349, 352-359 de cet ouvrage.

J'ai blâmé notre voyageur, M. Forster, d'avoir désigné sous le nom d'Hindous, les pélerins des sources de naphthe, et je crois ma critique appuyée sur des autorités universellement respectées ; en outre, on connoît le culte que les Guèbres ou Parsys rendent au feu. Mais j'aurois dû observer que cet élément est aussi au nombre des objets de l'adoration des Hindous, comme on voit dans ma note placée à la suite de la 4e. lettre de M. Forster, t. Ier., p. 96. J'ajouterai qu'un savant anglais doué d'autant de philosophie que d'érudition, M. Wilford, membre de la société asiatique de Calcutta, s'est convaincu, par la lecture des ouvrages sanskrits et par ses conversations avec les plus savans brahmanes que, de temps immémorial, les Hindous ont fait des pélerinages sur les bords du Nil, en Syrie et beaucoup plus loin ; au-

tèrent que ce prince infidelle s'abandonnoit à toutes sortes d'excès, et qu'il n'avoit pas eu horreur d'épouser sa propre fille.

Mahhmoud Khân se mit aussitôt en campagne à la tête de son armée, dans l'intention de punir ce renégat : Melek Echref fut vaincu, et Mahhmoud Khân le tua, de sa propre main, dans le combat; satisfait

jourd'hui encore ils vont visiter deux sources de naphthe (1). La première, dédiée à la grande déesse, surnommée Anâyâçâ, n'est pas éloignée du Tigre. Strabon place, dans le même endroit, un temple dédié à la déesse Anayas (2). La seconde source est située non loin de Bâkoù. Cette dernière porte quelquefois, dans les Pourana, l'épithète de grande, sans doute parce qu'elle vomit des flammes plus considérables et plus animées que les autres. Le même savant observe, que certains Hindous ne bornant point là leurs courses, ont pénétré encore plus avant du côté du nord et de l'Europe, et qu'ils ont abordé même à Bréta-Sthân; c'est le nom sous lequel l'Angleterre est désignée dans les Pourana (3). Mais comme notre intention n'est point ici de suivre ces pieux vagabonds, ne perdons pas de vue les sources de naphthe. Tout en rétractant les observations que nous avons faites sur notre voyageur, relativement aux respectueux gardiens de ces sources, et en convenant qu'il a pu, avec

(1) Nommées, en sanskrit, *Djouâlâ Mukeny* (bouche enflammée).

(2) Τῆς 'Αναίας ἱερὸν, géog. Lib. XVII, p. 738, ex édit. Casaub.; et t. II, p. 200, ex edit. Almelov.

(3) *On Egypt and others countries adjacent to the Caly river or Nile of Ethiopia from the ancient Books of the Hindus by* fr. Wilford, t. III, p. 49 et 223 des *Asiatick research. or transactions of the society institut. in Bengal for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences and litteratur of Asia*, édit. in-8°.

d'avoir tiré cette vengeance, il ne s'empara point des Etats du vaincu et retourna à Ssérây, où il mourut l'an 720 de l'hégire (1320) (1).

BERDY BEYG, IIe. KHAN.

BERDY BEYG KHAN, son frère, lui succéda; c'étoit un prince d'un esprit bor-

raison, les désigner comme Hindous ou sectateurs de Bramah, nous pouvons assurer qu'elles ont été aussi visitées par les Guèbres ou Ignicoles, surtout lorsque ceux-ci habitoient l'Azerbaïdjâne, au nord de la Perse. Le nom seul de cet endroit, qui est persan, dépose en faveur de mon assertion, et prouve qu'il n'est pas moins connu des Guèbres que des Hindous.

Si je ne craignois d'être accusé de prolixité, je joindrois ici la description de ces mêmes sources de naphthe donnée par Kœmpfer, et insérée dans un excellent ouvrage de ce voyageur, intitulé : *Amœnitates exoticæ politico-physico-medicæ*, p. 273-282.

On ne me saura peut-être pas mauvais gré d'ajouter cependant le très-court article du géographe persan (Hhamd-oûllah) sur Bâkoû, qu'il écrit Bâkoûyeh, sans désigner si c'est une ville ou un village. « Bâkoûyeh, dit-il, fait partie du 5e. climat, et est situé vers le 84e. deg. 30 min. de long., et le 39e. deg. 30 min. de latit. Il y fait assez chaud, et le produit du sol consiste principalement en grains ». Voyez l'ouvrage géographique, intitulé : *Nozahat âl-qoloûb* (délices des cœurs), composé en persan par Hhamd-oûllah, chapitre V du territoire du Chyrvân et de Guchtâceqy, Nos. 127 et 128 des MSS. persans de la biblioth. nation.

(1) En 758 de l'hégire (1356-7), selon l'*Histoire des Huns*, t. III, p. 354.

né, et disposé à suivre toutes les impressions qu'on lui donnoit. Il abandonna la conduite de ses Etats à Taùgly Toùly Bâï, son premier ministre, et suivit aveuglément tous ses conseils. Taùgly Toùly Bâï, dans le dessein, peut-être, de se frayer une route jusqu'au trône, inspira à Berdy Beyg Khân le projet de faire périr tous les princes de la maison royale; il lui persuada que, délivré de ces rivaux dangereux, il régneroit plus tranquillement: Berdy Beyg Khân étoit, comme toutes les ames foibles, soupçonneux et craintif; il ne balança pas à exécuter l'affreux projet qu'avoit conçu son ministre: ce tyran mourut après avoir régné quatre ans, en l'an 722 (1322) (1).

(1) En 1359, suivant l'*Histoire des Huns*, t. I[er]., p. 287; et t. III, p. 354.

Nota. Cette année 1359 de l'ère vulgaire répond à l'année de l'hégire 761, et non pas 896, comme le porte, par une erreur purement typographique, la note (*d*), t. III, p. 354, de ce savant et inestimable ouvrage. Avec Berdy Beyg Khân s'éteignit la postérité de Mankoutémur Khân, car on ne compte point Kildy Beyg son frère, qui ne fit que paroître sur le trône: il fut tué avec ses deux enfans par Noùroùz Khân, qui se fit passer pour fils de Djân-Beyg. Celui-ci fut tué aussitôt par Khezer Khân.

KHEZER, 12e. KHAN.

Les Tatârs, après la mort de Berdy Beyg Khân, s'assemblèrent; et voyant qu'il ne

Le citoyen Deguignes observe « que la cour des Khans du Kaptchac étoit, à cette époque, dans la confusion et dans le désordre. Les princes se disputoient le trône, y montoient et en étoient chassés, et rien n'est si incertain que leur succession dans ces temps de troubles. Khezer Khan fut détrôné suivant quelques-uns, et assassiné par Timour Khodgia son fils, qui ne régna lui-même que sept jours. On trouve presqu'aussitôt un Amaral, peut-être Mourad Khodjah, qui donne le titre de grand duc de Russie à Demetrius Ivanovitz. D'autres prétendent que Timour Khodgia fut chassé par Temnic Mamai. J'ignore le véritable nom de ce Temnic Mamai, qui paroît avoir conservé, pour lui, une partie de cet empire. Quoi qu'il en soit, Orous est regardé comme le véritable Khan du Kaptchac. ....» *Hist. des Huns*, t. III, p. 354, 355.

Je crois que l'ouvrage turk de Hhâdjy d'A'bdoûl-Ghaffâr que j'ai pris pour guide, peut dissiper une grande partie de l'obscurité dont se plaint le savant que je viens de citer. Néanmoins, pour rendre cette Notice aussi complète qu'il est possible, je vais transcrire les noms des souverains indiqués dans l'*Histoire des Huns*, t. Ier., p. 288, à l'époque dont il s'agit.

Immédiatement après Berdy Beyg, qu'il écrit Berdibek, le Cit. Deguignes place :

Kildibek Khan, fils de Dgianibek, et mort en 1359, c'est-à-dire, la même année que Berdibek.

Nourous Khan, mort en 1360.

Kheder Khan (lisez Khezer); l'année de sa mort n'est point indiquée.

Timour Khodgia régna sept jours.

Ourous Khan.

restoit à Sséráy aucun prince du sang royal, offrirent le trône à la sulthâne Tâïd Oùghloù Béygum. Elle avoit été mariée à Uzbek Khân et étoit mère de Djân-Beyg Khân : cette princesse, en remerciant les Tatârs de l'affection qu'ils lui témoignoient, leur dit qu'elle étoit incapable de se laisser éblouir par l'éclat d'une couronne qui ne lui appartenoit pas, que la religion s'opposoit à une domination illégitime, et qu'elle leur conseilloit de mettre sur le trône quelques princes de la race de Djenguyz-Khân.

Charmés d'un pareil désintéressement, les Tatârs crurent ne pouvoir remettre leurs intérêts en des mains plus sûres, et la prièrent de désigner elle-même celui qu'elle jugeroit le plus digne de régner, en lui promettant d'approuver son choix. La princesse jeta les yeux sur Khezer Khân, qui demeuroit à Aq-Gul : ce prince ne commandoit aucune des deux ailes mogholes, il n'avoit donc d'autre titre, pour régner, que d'être né du sang de Djenguyz-Khân et choisi par la sulthâne. Il partit aussitôt pour Sséráy, et accourut à l'appartement de la princesse pour lui

témoigner sa reconnoissance : la figure avantageuse et les grâces du jeune prince enflammèrent la vieille sulthâne ; elle lui mit la couronne sur la tête, à condition qu'elle partageroit son lit. Cet événement arriva l'année 724 de l'hégire (1324-5).

QARA-NOUGHAÏ, 13e. KHAN.

LE choix de la sulthâne excita une guerre civile parmi les Tatârs ; Zekiréh Noùghâï, né du sang royal, et qui commandoit les hordes de l'aile gauche, ayant appris que Khezer Khân lui avoit été préféré, résolut de tirer vengeance d'un affront aussi sanglant; comme il ne se soucioit pas de régner lui-même, il offrit la couronne à Qarâ-Noùghâï Khân son fils. Le jeune prince tint conseil pendant la nuit avec les Tatârs de sa faction, et leur fit part des desseins de son père : il fut arrêté que de grand matin ils entreroient par surprise dans le palais de Khezer Khân, et qu'ils le massacreroient. Ce projet ne fut exécuté qu'en partie : Khezer Khân eut le bonheur d'échapper aux

conjurés, et prit la fuite : Qarâ-Noùghâï fut aussitôt proclamé Khân; ce prince mourut après un règne de trois ans, en 726 de l'hégire (1325-6).

TOGLOU TEMOUR, 14e. KHAN.

Ce prince, qui étoit frère de Qarâ-Noùghâï, lui succéda et régna sept années; il mourut en 734 (1333-4).

BAZARDJY, 15e. KHAN.

La sulthâne Taïd Oùghloù Béygum avoit été forcée de se séparer d'un amant chéri, et l'avoit long-temps regretté : une nouvelle passion lui fit oublier le premier lien qu'elle avoit formé. Cette princesse qui, malgré le froid des années, ressentoit encore tous les feux de l'amour, devint éprise d'un jeune seigneur de la famille de Djenguyz-Khân, nommé Bazârdjy; elle fit briller la couronne aux yeux de celui qu'elle aimoit, et lui promit de la lui mettre sur la tête s'il vouloit répondre à sa passion. Bazârdjy lui jura une ardeur éternelle; la crédule princesse prit pour un amour véritable, des

sentimens que l'ambition seule avoit inspirés; elle oublia son grand âge et crut encore au pouvoir de ses charmes.

Bazârdjy Khân n'étoit qu'un infame tyran, indigne, à tous égards, du trône où le caprice d'une femme venoit de le placer. A peine revêtu du pouvoir suprême, il en abusa d'une manière atroce, et signala son avénement au trône par mille injustices. Il fit périr A'ly Beyg, qui étoit un des seigneurs les plus distingués parmi les Tatârs; Hhaçan, fils de ce Beyg, se réfugia auprès de Hhucéïn, roi de Khoùârezm, et implora son secours. Hhucéïn se mit en marche, et alla trouver Khezer Khân dans sa retraite; leurs troupes réunies s'avancèrent du côté de Sséráy; Bazârdjy fut vaincu; la sulthâne et son indigne amant subirent la mort qu'ils avoient si bien méritée : Khezer Khân monta sur le trône; mais ce prince étoit né pour être malheureux : son propre fils, Béroùt, n'eut pas horreur d'ôter la vie à celui à qui il la devoit : un attentat si affreux ne resta pas impuni, et ce parricide fut tué lui-même deux mois après. Des

troubles suivirent sa mort; A'lâdjy Oghloû, prince du sang royal, s'étoit fixé sur les bords du Volga; plusieurs Tatârs se retirèrent près de lui.

OROUS, 16e. KHAN.

OROUS KHAN, fils de Badik, et descendant de Djenguyz-Khân, avoit été proclamé sulthân par les hordes de l'aile gauche (1), dès l'année de l'hégire 730 (1329-30) (2), et il est vrai que ceux de l'aile droite ne vouloient pas le reconnoître; cependant son parti devint le plus fort, par la réunion de tous les princes de la famille de Djenguyz. Parmi ces seigneurs, on en distinguoit un

(1) « Orous est regardé comme le véritable Khan du Kaptchac. Il étoit fils de Badakoul Oglan, fils de Khodgia, fils d'Avas Timour, fils de Togaï Timour, fils cadet de Touschi (ou Djoûdjy) Khan ». *Hist. des Huns*, t. III, p. 355.

(2) Le Cit. Deguignes n'indique pas précisément l'époque de l'inauguration d'Oroùs Khân sur le trône du Qaptchâq, mais on voit qu'il ne la place que vers l'an 1363 ou 1364, puisque c'est dans cette dernière année qu'il indique la confirmation de Demetrius Ivanovitz, dans la qualité de grand duc de Russie, comme le premier acte d'autorité d'Oroùs Khân.

surtout par son courage et par mille autres belles qualités, c'étoit Toqtamych (1) : un mérite aussi brillant donna des inquiétudes à Oroùs Khàn, et bientôt il ne vit plus dans Toqtamych qu'un rival dangereux. Ce sulthân, dans un accès de jalousie dont il n'étoit plus maître, fondit sur Toqtamych et l'auroit poignardé, si celui-ci ne se fût précipité dans le fleuve voisin. Toqtamych eut même le bonheur de gagner à la nage l'autre rive, malgré le grand nombre de blessures qu'il avoit reçues. La crainte d'être poursuivi, l'obligea de se cacher dans des roseaux ; il y resta trois jours sans prendre de nourriture, et craignant d'être découvert. Reskimor, général des armées de Tymoùr, passa par cet endroit et le prit sous sa protection ; il l'envoya même en Perse, à son maître (2). Tymoùr qui

(1) Voyez, sur ce prince, ma note (2), p. 416 du second volume de cet ouvrage.

(2) Ce fut en 777 de l'hégire (1375-6) que Toqtamych implora et obtint le secours de Tymoùr. Voyez dans les *Instituts politiques et militaires* de ce conquérant, l'article intitulé : *voici mes dispositions pour vaincre Oroùs Khân, et conquérir la grande Tatarie*, p. 235 et 236 de ma traduction.

avoit beaucoup de vénération pour la famille de Djenguyz-Khân, reçut avec bonté le prince fugitif et lui promit même de le mettre sur le trône à la place d'Oroùs Khân.

En effet, ce conquérant fit marcher son armée vers le Qaptchâq. Oroùs Khân ayant appris que Tymoùr s'avançoit, alla à sa rencontre; les deux armées étant en présence, s'ébranlèrent et commencèrent un combat des plus furieux et des plus longs; mais comme le nombre et le courage étoient à peu près égaux des deux côtés, elles furent obligées de se séparer, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire: Toqtamych, au désespoir de cet événement, qui détruisoit toutes ses espérances, prit la route de la grande plaine du Qaptchâq, suivi de quelques Tatârs qui ne voulurent pas l'abandonner dans sa mauvaise fortune: le dessein de ce prince étoit de se réfugier auprès de quelque descendant de la famille de Djenguyz-Khân.

Oroùs ayant appris que son ennemi échappoit à sa vengeance, se mit à sa pour-

suite : la fureur dont il étoit transporté, l'empêcha de s'apercevoir du petit nombre de troupes qui l'accompagnoient, et il marchoit jour et nuit dans l'espérance de faire périr Toqtamych ; il l'atteignit en effet, et l'attaqua avec beaucoup de courage. Toqtamych ne le reçut pas avec moins de valeur, et il se livra entre ces deux princes Tatârs un combat d'autant plus cruel, que le corps qu'ils commandoient étoit peu nombreux : Oroùs perdit la vie sur le champ de bataille (1), et le coup qui le fit périr décida du sort de l'empire entre ces deux rivaux. Oroùs laissa trois enfans : Toqtakaya Kotloùq Boughâ, qui ne lui survécut pas long-temps, Tymoùr Mélik, qui me paroît être le même que le Kotloùq Tymoùr, dont il sera bientôt parlé, et un autre, que Cheryf êd-Dyn nomme Qaïritchâq.

(1) Ces événemens sont racontés, avec quelques différences, par Tymoùr lui-même, p. 236 de ses *Instituts politiques et militaires*, et avec beaucoup plus de détails par Chéryf êd-Dyn, *Hist. de Timurbec*, t. II, p. 282-287. Au reste, il n'y a pas de doute qu'Oroùs Khân ne soit mort pendant cette expédition, en 778 de l'hégire (1376-7).

(2) *Hist. de Tymurbec*, t. II, p. 355.

TYMOUR MÉLIK, TOQTAMYCH ET QAÏRITCHAQ AGHLEN, 17e., 18e. et 19e. KHANS.

APRÈS la victoire remportée sur Oroùs Khân et soutenu par son invincible protecteur, Toqtamych fut proclamé Khân du Qaptchâq.

Dans le même temps, Tymoùr Mélik, que l'on nomme aussi Kotloùq Tymoùr Aghlen, fils d'Oroùs Khân, se faisoit aussi reconnoître souverain par les Tatârs attachés à son père. Il eut bientôt rassemblé une nombreuse armée, avec laquelle il força Toqtamych de prendre la fuite. Celui-ci réclama de nouveau la protection de Tymoùr, qui n'hésita par à le rétablir sur le trône (1), avec toutes les cérémonies qui se pratiquent au couronnement des Khâns. On répandit sur lui, selon l'usage, de l'or et des pierreries avec profusion. Ce prince régna assez paisiblement pendant près de

(1) En 778 de l'hégire (1376-7); *Hist. de Tymurbec*, t. I, p. 288.

quinze années; mais enfin des intrigues de Cour, ou plutôt une expédition indiscrète de Toqtamych, du côté de Derbend, dans la Perse occidentale, attirèrent sur lui la colère et les armes du conquérant tatâr. L'expédition contre le Qaptchâq fut une des plus longues et des plus périlleuses que Tymoùr ait entreprises. Pendant six mois entiers ses troupes, errantes au milieu des déserts de la Tatârie et de la Sibérie, poursuivirent celles de Toqtamych. Quand celui-ci les crut suffisamment épuisées de besoin et de fatigues, il leur livra bataille et les auroit immanquablement défaites, sans la perfidie de son porte-enseigne, que Tymoùr avoit gagné. Ce traître renversa l'étendard impérial au plus fort de l'action; les soldats du Qaptchâq crurent que leur souverain avoit péri, et ils prirent la fuite (1).

Tymoùr Mélik profita de la déroute de son compétiteur pour ressaisir le sceptre du Qaptchâq, et il le conserva pendant que

(1) En 1391 de l'ère vulgaire. Voyez les détails que Tymoùr donne lui-même sur cette action importante, dans ses *Instituts politiques et militaires*, pag. 241-3.

celui-ci luttoit encore contre le monarque tatâr, qui, ayant entièrement détruit les troupes de Toqtamych (1), ravagea la plus grande partie du nord de l'Europe, en 1395, et plaça sur le trône du Qaptchâq Qaïritchâq, frère de Tymoùr Mélik, ce dernier ayant probablement déplu au vainqueur; on ignore l'époque de sa mort et de celle de Toqtamych-Khân.

QAÏRITCHAQ AGHLEN ET CHADY BEYG, 20e. KHANS.

QUOIQUE Qaïritchâq eût été installé avec la plus grande solennité, Khân de Qaptchâq par Tymoùr, le frère de ce Khân, Tymoùr Mélik, avoit ses partisans, qui le reconnoissoient

(1) Voyez dans le second vol., p. 416, note (2), la fin de Toqtamych. C'est à cette époque, surtout, que notre *Notice* acquiert un degré d'importance d'autant plus grand, que le Cit. Deguignes convient n'avoir trouvé dans aucun historien la suite exacte des successeurs de Toqtamych: « ceux que je mets ici, dit-il, ont régné, mais j'ignore » les années de leur règne; s'il n'y a pas quelques princes » omis, et si Achmut n'est pas le même que Scheamed; » mais il est constant que Scheamed est le dernier Khan » du Kaptchac ». On voit qu'il s'agit ici de Séïd Ahhmed Khân, (voyez ci-dessous, p. 398). La série même des souverains que nous allons indiquer prouvera suffisamment

reconnoissoient aussi pour leur souverain légitime ; ils lui furent tellement fidelles, qu'après sa mort, arrivée en 1401, Châdy Beyg, son second fils, trouva en eux de courageux soutiens et même des sujets respectueux. Il eut le titre de Khân concurremment avec son oncle Qaïritchâq ; mais il ne jouit du pouvoir que pendant deux ans. Nous ignorons quel genre de mort mit fin à sa carrière, en 1403 de l'ère vulgaire.

TÉMOUR AGHLEN, POULAD, IDÉKOU (1),

21e., 22e. et 23e. KHANS.

POULAD hérita du pouvoir contesté à son père, et trouva un vigoureux compétiteur dans la personne de Témoùr Aghlen son oncle, fils aîné de Tymoùr Mélik.

que depuis l'invasion de Tymoùr, et la mort d'Oroùs Khân, le Qaptchâq fut dans un bouleversement et une anarchie qui amenèrent la perte de ce puissant empire, 100 ans après.

(1) Que quelques-uns nomment Oyéghoù, qui est peut-être la corruption d'Oyghoùr ou bien à cause de la transposition des points diacritiques dans certains manuscrits.

Celui-ci fut proclamé aussi Khân du Qaptchâq, quoique vers la même époque la même dignité eût été déférée à un autre prince Djenguyz-Khânyde, nommé Idékoù, par ordre de Tamerlan. Témoûr Aghlen dut son élévation au crédit de cet Idékoù, qui n'avoit accepté la couronne que pour la lui donner.

Le fils d'Idékoù Beyg vit, avec douleur, que son père aimoit mieux mettre la couronne sur la tête d'un étranger que sur la sienne ; ce jeune prince, nommé Noûr êd-Dyn, étoit ambitieux, fier, plein de présomption et entier dans ses sentimens : il dit à son père, ou de régner lui-même, ou de lui permettre de monter sur le trône. Idékoù répondit qu'il étoit injuste de dépouiller un prince qui avoit été élu souverain par les suffrages de la nation ; Noûr êd-Dyn, au désespoir de voir son père s'opposer à son ambition, fut assez téméraire pour lui déclarer la guerre : Idékoù Beyg, plutôt que de tirer l'épée contre son propre fils, se retira dans le Khoûârezm. Loin d'être touché de la modération de son père, ce jeune am-

bitieux le poursuivit jusque dans le lieu de sa retraite.

POULAD ET DJÉLLAL-ÊD-DYN, 24e. KHAN.

DJÉLLAL-ÊD-DYN, fils de Toqtamych-Khàn, vit avec une joie secrète la division qui régnoit entre le père et fils; l'un et l'autre étoient les plus cruels ennemis de sa famille et avoient fait périr son frère. Il profita de l'absence de Idékoù Beyg pour attaquer Témoùr : ce prince ne put résister seul à Djéllàl-êd-Dyn, et prit la fuite. Djéllâl-êd-Dyn saisit la couronne, et fit tout ce qu'il put pour affermir son autorité; quand il crut n'avoir plus rien à craindre des Tatârs, il conçut le dessein de faire périr Noùr êd-Dyn, fils d'Idékoù Beyg, et l'attaqua : Poulàd, frère de Témoùr Khân, fut tué dans le combat, et Noùr êd-Dyn fut assez heureux pour échapper, par la fuite, à la vengeance de Djéllâl-êd-Dyn : ce jeune prince reconnut alors, mais trop tard, la vérité de ce que lui avoit prédit son père, et se repentit de n'avoir pas suivi ses sages conseils.

Djéllâl-êd-Dyn, depuis cette victoire, se croyoit inébranlable sur le trône; il se rendit insupportable par son orgueil et son avarice; ses plus proches parens, à qui il devoit son élévation, n'avoient aucune part à ses faveurs, et languissoient dans la misère : un de ses frères, nommé Kebek, indigné de son ingratitude, l'attaqua à l'improviste : Djéllâl-êd-Dyn fut blessé et mourut quelque temps après, en 1412.

KÉRYM BERDY, 25e. KHAN.

KÉRYM BERDY KHAN, autre fils de Toqtamych, s'empara du trône; un autre de ses frères, nommé Djebbâr Berdy, lui disputa la couronne : les deux frères se battirent en duel et se portèrent des coups si violens, qu'ils expirèrent tous deux sur le champ de bataille.

KEBEK, 26e. KHAN.

KEBEK KHAN, quatrième fils de Toqtamych et frère de Djéllâl-êd-Dyn, de Kérym,

de Djebbâr et de Qadyr Berdy, recueillit lui seul le fruit de ce funeste combat, mais il se vit bientôt arracher la couronne ; Idékoù Beyg, ennemi déclaré de la maison de Toqtamych, sortit de sa retraite, mit une armée sur pied, et marcha contre Kebek Khân : ce dernier perdit le trône et la vie dans le combat.

TCHEKRÉH KHAN, 27e. KHAN.

IDÉKOU, après sa victoire et la mort de Kebek Khân, pouvoit s'emparer de la couronne ; mais il aima mieux faire des rois que de l'être lui-même (1). Il mit donc sur le trône Tchekréh Khân son parent ; les cruautés de celui-ci l'en précipitèrent, et ce tyran fut massacré.

SÉÏD AHHMED, 1er. DU NOM, 28e. KHAN.

SÉÏD AHHMED KHAN fut élu à la place de Tchekréh ; comme il n'avoit aucune expérience dans le gouvernement, il fut déposé quarante-cinq jours après son inauguration.

(1) Petis a donc eu tort de l'indiquer comme le 33e. Khân de Qaptchâq.

KHAN DERVYCHE, 29e. KHAN.

KHAN DERVYCHE, succéda à Séïd Ahhmed Khân ; l'histoire nous a conservé seulement le nom de ce prince, sans nous instruire de la durée ni des particularités de son règne.

QADYR BERDY, 30e. KHAN.

QADYR BERDY KHAN ayant vu périr Toqtamych son père et tous ses frères, s'étoit éloigné, suivi de quelques amis fidelles, d'un pays trop funeste à sa famille ; l'espérance de se venger de l'auteur de tous ses maux, le rappela quelque temps après dans les mêmes lieux qu'il venoit de quitter ; il livra bataille à Idékoù, l'ennemi juré de sa famille ; le combat fut fatal à tous deux. Qadyr Berdy Khân perdit la vie, et Idékoù fut blessé grièvement, en 1430. Myr Chyryn, Myr Baryn, Tchékréhsérai et les autres seigneurs tatârs, s'assemblèrent après le combat, pour délibérer sur le choix d'un souverain ;

comme on ne connoissoit aucun rejeton de la famille de Toqtamych-Khân, ils étoient dans la plus grande perplexité.

OLOUGH MOHHAMMED, 31e. KHAN.

CES seigneurs, à force de recherches, découvrirent enfin un prince du sang de Toqtamych, nommé Oloùgh Mohhammed, fils de Hhaçan Djéfaï (1), et fort riche en troupeaux; Hhaçan étoit proche parent de Toqtamych et par conséquent descendant de Djenguyz-Khân. Il avoit un autre fils, nommé Bâch Tymoùr, qui fut père de Hhâdjy Guéràï, chef de la famille des Guéràïs, qui régnèrent dans la petite Tatârie jusqu'à la destruction de cet empire. Quoique le fils de Hhaçan Djéfàï eût vécu jusqu'alors dans l'obscurité, ils l'élevèrent sur le trône. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut d'exterminer Idèkoù Beyg; nous avons rapporté plus haut que celui-ci avoit été blessé dangereusement; il s'étoit caché, après la bataille, dans les roseaux : Oloùgh

(1) Oloùgh Mohhammed, suivant quelques auteurs, étoit fils de Témoùr Khân.

Mohhammed Khân instruit du lieu de sa retraite, l'investit et le fit massacrer : deux fils d'Idékoù Beyg, nommés Qaïqobâd et Noùr êd-Dyn, s'enfuirent dans le Toùrân (1): Ghâzy Noùroùz et Manssoùr, ses deux autres fils, se réfugièrent en Moscovie.

Ghayâts êd-Dyn, fils de Châdy Beyg Khân, qui avoit été sulthân des Tatârs, avoit accompagné les deux fils d'Idékoù en Moscovie : ils avoient, à leur suite, trois mille Tatârs, tous gens déterminés et prêts à affronter mille dangers ; ces illustres fugitifs ne purent s'accoutumer à vivre dans une terre étrangère, et prirent la résolution de retourner dans le Decht Qaptchâq, qui étoit le lieu de leur naissance. Ils élurent pour leur chef Ghayâts êd-Dyn, qui étoit du sang royal, et jurèrent de combattre sous ses drapeaux, jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis en possession de la couronne.

(1) C'est l'ancien nom du Turkestân qui tire son origine, dit-on, de Toùr, fils de Ferydoùn, roi de la Perse, de la première dynastie : les limites du Toùrân sont, du côté du couchant, la province de Khoùârezm, et du côté du midi, le fleuve Djyhhoùn ou l'Oxus ; ses bornes sont inconnues, tant du côté de l'orient que du septentrion.

Ils attaquèrent d'abord Chyryn Beyg, qui avoit été cause de l'élévation d'Oloùgh Mohhammed Khân, et remportèrent sur lui une victoire complète : ils marchèrent ensuite contre Oloùgh Mohhammed Khân lui-même ; le combat fut sanglant, et l'on se battit avec toute la fureur qu'on ne voit que dans une guerre civile : la victoire se déclara enfin pour Ghayâts êd-Dyn, et les Tatârs d'Oloùgh Mohhammed prirent la fuite : le seul Hhaïder Beyg, chef des Tatârs de Koùkerat, suivi d'un petit nombre d'esclaves, tint ferme, et combattit jusqu'à l'extrémité; mais ce prince, enfin accablé par le nombre, et perdant son sang par les blessures qu'il avoit reçues, se vit forcé de prendre la fuite ; les ténèbres de la nuit favorisèrent sa retraite, et il alla rejoindre Oloùgh Mohhammed Khân, qui s'étoit retiré en Crimée.

GHAYATS ÊD-DYN, 32e. KHAN.

LE trône appartenoit toujours au vainqueur ; ainsi Ghayâts êd-Dyn fut reconnu

Khân des Tatârs, l'année 840 (1436-7). Ce prince mourut après un règne d'une année et demie.

KUTCHUK MOHHAMMED, 33ᵉ. KHAN.

KUTCHUK MOHHAMMED KHAN, fils de Tymoûr Khân, fut élevé sur le trône malgré son extrême jeunesse; il n'y avoit pas alors d'autre prince de la famille de Djenguyz-Khân: Myr Manssoûr, un des plus puissans seigneurs tatârs, et qui avoit contribué à l'élévation de Mohhammed, se proposoit bien de le déposer s'il se présentoit quelque prince du sang royal, plus capable de régner que lui.

BORAQ, 34ᵉ. KHAN.

BORAQ KHAN, fils d'Oroûs Khân, s'étoit retiré dans le pays d'Azâq (1). Myr

(1) Ou Assof, ville du septième climat, au confluent de deux rivières, qui se jettent dans une mer à laquelle elle donne le nom d'Azâq (lac d'Assof); ce sont les *Palus Méotides*, que les Italiens appellent, *i Mardi Zabacchi*; cette mer se joint à celle que nous appelons *Pont Euxin*. La ville d'*Azâq* ou *Assof*, aujourd'hui ruinée, est située à l'embouchure du Tanaïs; elle appartient aux Russes: elle a donné

Manssoùr ayant appris sa retraite, lui envoya des députés pour lui offrir la couronne ; le premier usage que fit Borâq du souverain pouvoir, fut de faire périr celui qui l'en avoit rèvêtu.

La mort de Manssoùr excita des troubles parmi les Tatârs : Ghâzy Noùroùz et plusieurs autres seigneurs se réfugièrent auprès de Kùtchùk Mohhammed Khân, qui avoit été déposé.

Borâq Khân, après avoir fait périr Manssoùr son bienfaiteur, exila dans la montagne de Kakhân tous ceux qu'il soupçonna d'être dévoués à Manssoùr, dans la crainte qu'ils ne voulussent venger sa mort: les maux que ces exilés souffrirent dans cette montagne, et l'affreux dénuement où ils se virent exposés, les réduisirent au désespoir ; ils allèrent donc trouver Kùtchùk Mohhammed Khân.

Borâq Khân ayant appris que tous ces mécontens s'étoient réunis à Kùtchùk Moh-

son nom, non-seulement à la mer voisine, mais encore aux pays d'alentour, et les habitans de cette contrée portant le nom de Kosaques.

hammed Khân, et ne doutant point que ce prince ne vînt à leur tête lui disputer la couronne, se disposa à la guerre; les armées se trouvèrent en présence et l'on en vint aux mains: le combat fut long et sanglant: la mort de Boràq Khân décida de la victoire; ses soldats se voyant sans chef perdirent courage, et prirent la fuite.

OLOUGH MOHHAMMED,

KHAN POUR LA SECONDE FOIS.

Nous avons dit que Oloùgh Mohhammed Khân, après avoir été vaincu par Ghayâts êd-Dyn Khân, s'étoit refugié en Crimée: plusieurs Tatârs avoient suivi ce prince, et s'étoient attachés à sa fortune. Le bruit des troubles qui agitoient le pays du Decht Qaptchâq parvint jusqu'à lui; il ne balança pas à en profiter, pour tâcher de remonter sur le trône: ce prince se mit en marche et vint attaquer Kùtchùk Mohhammed Khân qui, après la mort de Boràq Khân, s'étoit emparé du trône: ces deux rivaux, après différens combats, en

vinrent enfin à un accommodement : il fut arrêté, par le traité qu'ils firent ensemble, que tout le pays qui étoit aux environs du Volga, tel qu'Astrakhân, Seroûdjik, etc., appartiendroit à Kùtchùk Mohhammed, et que la Crimée seroit le partage d'Oloùgh Mohhammed Khân.

Les descendans de Kùtchùk Mohhammed Khân possédèrent le royaume d'Astrakhân (1), l'espace de cent soixante années, sous quatre princes, savoir : Mahhmoùd Qâcem, A'bdoûl-Kerym, Ahhmed Sulthân et Mortezâ Aq-Djânbeyg; celui-ci fut le dernier descendant de Kùtchùk Mohhammed Khân, qui régna à Astrakhân. Le prince Ivan Basilovitz, Czar de Moscovie, s'empara de ce royaume, et le réunit à sa couronne, l'an de l'hégire 963 (1554). La postérité de Djenguyz-Khân cessa, depuis cette époque, de régner dans cette partie de la Tatârie.

(1) Pays assez considérable de la Tatârie en Asie, ainsi appelé de sa ville capitale. Il s'étend le long de la rivière du Volga jusqu'à ses embouchures dans la Mer Caspienne. Ses limites sont, au septentrion la Bulgarie; les Kalmouks au levant, et la rivière de Don ou Tanaïs au couchant.

Mais revenons maintenant à Oloùgh Mohhammed Khân, qui par l'accord qu'il avoit fait avec Kùtchùk Mohhammed Khân, avoit eu la Crimée en partage : Oloùgh Mohhammed se brouilla avec l'êmyr Hhaïder, gouverneur du pays de Koùkerat, et qui jouissoit d'un grand crédit parmi les Tatârs : le sulthân poussa son ressentiment contre cet êmyr, jusqu'à le chasser de son gouvernement. L'êmyr Hhaïder jura de tirer vengeance d'un affront aussi sanglant, et se retira auprès de Séïd Ahhmed Khân.

SÉÏD AHHMED, 2e. DU NOM, 35e. KHAN.

SÉÏD AHHMED KHAN descendoit de Toqtamych-Khân, dont nous avons déjà parlé, et qui régnoit en l'an 778 de l'hég. (1370). Myr Hhaïder engagea ce prince à disputer le trône à Oloùgh Mohhammed Khân, et lui promit de l'aider de tout son pouvoir : Séïd Ahhmed Khân ne balança pas à accepter une proposition qui flattoit si fort son ambition, et alla en Crimée à la tête de ses troupes.

Oloùgh Mohhammed Khân, trop foible pour disputer le royaume à son rival, se refugia à Kazân (1) : ses intrigues et son bonheur le rendirent bientôt maître de ce royaume, dont il chassa Altounâï Sulthân, qui avoit bien voulu le recevoir dans ses États. Séïd Ahhmed, par la retraite d'Oloùgh Mohhammed Khân, se vit seul maître du royaume de Crimée. Les Uzbeks ayant fait une irruption en Moscovie, et ravagé une grande étendue de pays, le Czar s'imagina qu'ils n'étoient entrés dans son empire qu'à l'instigation des Tatârs de Crimée : et il résolut de se venger sur ceux-ci des maux que lui avoient faits les Uzbeks. Il attaqua Séïd Ahhmed à l'improviste : ce prince fut défait, ensuite poursuivi en 1452 par Hhâdjy Guérâï, son compétiteur au royaume de Crimée, et pris par les Polonois : alors tout le Qaptchâq se trouva livré aux horreurs de l'anarchie et de la guerre civile. Cet immense et formidable empire,

(1) Le royaume de Kazân étoit une partie considérable de la Tatârie, sujette aujourd'hui de la Russie. Elle est située le long du Volga, jusqu'à l'embouchure du Kama, entre la Bulgarie, les Tchéremesses, et le pays de Viatka.

dans lequel plusieurs chefs, depuis la mort d'Oroùs Khân, s'étoient déjà rendus indépendans, fut entièrement dissous, et ses débris servirent à former plusieurs royaumes considérables, tels que ceux de Kazân, d'Astrakhân, de Crimée, qui ont été successivement absorbés par la Russie, qui, jusqu'à cette époque, avoit été tributaire du Khân de Qaptchâq. Comme nous n'avons donné la série de ces souverains que pour compléter l'histoire de la Crimée, qui faisoit partie de leurs domaines, nous nous bornerons désormais à cette histoire, qui est indépendante de celle des autres États formés, comme celui-ci, aux dépens de leur métropole.

CHAPITRE V.

Formation du royaume de Crimée. — Origine de la famille des *Guérâï*.

Nous avons déjà vu, *p.* 391, que Hhaçan Djéfâï, proche parent de Toqtamych, avoit eu deux enfans; l'aîné, nommé Oloùgh Mohhammed, le second, Bâch Tymoùr. Il

Il faut maintenant tâcher de connoître ce que devinrent les enfans de Bàch Tymoùr. Ce point historique est d'autant plus important, que ce prince est le chef de la famille des Guérâï, qui régna sur la Crimée jusqu'au moment où ce pays passa sous la domination de la Russie.

Bàch Tymoùr eut deux fils; le nom de l'aîné étoit Hhâdjy, et il y joignit le surnom de Guérâï; l'autre s'appeloit Djân.

Qadyr Berdy Khân, qui régnoit alors en Crimée et sur une grande partie de l'empire de Qaptchâq, résolut de faire périr ces deux princes encore enfans, dans la crainte d'être un jour détrôné par eux. Un laboureur, nommé Guérâï, sauva l'aîné, qui n'avoit pas plus de 10 ans. Lorsque Oloùgh Mohhammed fut obligé d'abandonner le trône du Qaptchâq, les Tatârs de Crimée voulant s'isoler et cherchant un prince particulier qui fût de la famille de Djenguyz, le berger leur présenta le jeune fugitif qu'il avoit recueilli et qui avoit alors environ 18 ans. Les Tatârs le reçurent avec le plus vif empressement. Ce nouveau

souverain voulut porter le nom de son libérateur, qui refusa constamment toute espèce de récompense (1).

HHADJY GUÉRAÏ, Ier. DU NOM ET Ier. KHAN DE CRIMÉE.

Le premier soin de Hhâdjy Guérâï, après être monté sur le trône de Crimée (vers 1441), fut d'expulser les Génois qui s'étoient établis dans cette contrée; il pilla la ville de Kaffah qui leur appartenoit. On a déjà vu que quelques années après cette expédition (en 1452), il poursuivit Séïd Ahhmed, khân du Qaptâchq; et suivant quelques historiens, il obtint de Casimir, roi de Pologne et son ami, que ce même Séïd Ahhmed seroit enfermé dans la forteresse de Kolla jusqu'à sa mort. Après différens exploits contre Oloûgh Mohhammed, il mourut en Crimée, dans l'année 1467, ou

(1) Mais il paroît que la famille et les descendans de ce pasteur, auroient été promus aux honneurs, et que c'étoient eux qui composoient la branche des Guérâï, nommée *Tchabân Guérâï*, (Guérâï Berger) qui ne pouvoit pas prétendre à la dignité de grand Khân, exclusivement réservée à la branche des *Chyryn-Guérâï*.

plutôt en 880 (1475) suivant certains historiens orientaux, laissant 8 ou 12 fils qui se disputèrent la couronne, que Oloùgh Mohhammed vouloit aussi leur enlever. Un de ces enfans, nommé Noùr êd-Doùlah, eut quelqu'avantage et régna même ou du moins eut l'air de régner pendant quelque temps; mais il fut supplanté en 883 (1478-9), par Menguély son frère.

MENGUÉLY GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 2e. KHAN.

QUOIQUE ce prince eût été assez adroit pour former une espèce d'alliance avec le khân du Qaptchâq, il ne put résister à toutes les attaques que lui livrèrent ses autres frères, et il avoit été obligé, dès 1475, de demander un asile aux Génois, maîtres de Kaffah et de Mankioùb. Informé des troubles qui régnoient dans la Crimée, craignant que les Génois n'en profitassent pour s'emparer de ce pays où ils avoient déjà deux places considérables, et que les Moscovites n'achevassent la conquête du Qaptchâq, le sulthân othomân Mohham-

med Khân, conquérant de Constantinople, résolut de se montrer le protecteur des princes tatârs ; il envoya donc en 1475 Ssadyq Ahhmed Pàchâ, avec une flotte composée de trois cents voiles. La ville de Kaffah, dont les Moscovites s'étoient emparés, n'opposa pas une longue résistance. Aussitôt après la reddition de cette place, les Othomâns marchèrent sur Mankioùb et s'en rendirent maîtres, peu de jours après qu'ils en eurent formé le blocus, le gouverneur ayant eu la mal-adresse ou la perfidie de se laisser prendre. Menguély Guérâï fut conduit à Constantinople; le sulthân lui témoigna les plus grands égards, le traita comme un prince de son sang (1), et l'établit khân de Crimée, après avoir passé en 883 de l'hégire (1478-9), avec lui un traité dont voici les principaux articles:

1°. Que le sulthân ne mettra jamais

(1) C'est depuis ce temps-là que les Turks disoient que, si leur famille impériale venoit à s'éteindre, elle seroit remplacée par celles des khâns de la petite Tatârie ; la maison othomânne n'est pas, à beaucoup près, aussi ancienne que celle de Djenguyz-Khân; le sulthân Mohhammed, en re-

sur le trône de la Tatârie qu'un prince de la race de Djenguyz-Khân.

2°. La Porte ne pourra jamais, pour quelque raison que ce puisse être, faire mourir un khân ni aucun prince de la maison des Guérâï.

3°. Les Etats du khân et même les terres que les princes de son sang possèdent ailleurs sont des asiles inviolables pour ceux qui viendront s'y réfugier.

4°. On lira le Khothbéh pour le khân (1), après celui qu'on fait pour le sulthân.

5°. Quelque chose que le khân demande à la Porte par une requête, il n'éprouvera jamais de refus.

connoissant Menguêly Khân pour son parent, voulut peut-être se donner un lustre, et faire accroire à ses sujets que sa famille avoit d'anciennes alliances avec les Djenguyz-Khânydes : au reste, les Turks, les Moghols et les Tatârs sont originaires du même pays, et sortent tous de la Scythie orientale au-delà de l'Oxus.

(1) Le *Khothbéh* est la prière publique qui se fait les vendredis dans les mosquées pour le prince régnant ; c'est une des prérogatives du souverain.

6°. Le khân étant à l'armée, arborera cinq queues (1).

7°. En temps de guerre, la Porte lui donnera pour chaque campagne, 120 bœufs pour la nourriture de sa garde, et 80 bœufs pour les Myrzâ Qâpyqouly.

Le sulthân Mohhammed jura en outre pour lui, ainsi que pour ses successeurs, de maintenir ces conditions tant que les khâns demeureroient fidelles à leurs engagemens. Menguély Guérâï Khân, dans l'espoir de recouvrer la liberté et d'obtenir la couronne, jura pour lui et ses successeurs une soumission et une fidélité inviolables à la Porte ; il consentit à ce que les khâns fussent placés sur le trône et dépossédés par le grand seigneur, et promit qu'ils feroient la guerre et la paix pour les intérêts de l'empire othomân.

(1) Il en avoit demandé six comme le grand seigneur; on ne voulut lui en accorder que cinq : elles furent même dans la suite divisées; le khân en eût deux, les trois autres furent partagées entre le Kalghâ Sulthân, le Noùr éd-Dyn Sulthân, et le Chyryn Beyg : le khân n'en faisoit cependant pas moins mettre cinq à son étendard, quand il alloit à la guerre.

Les habitans de la Crimée qui craignoient, avec juste raison, de passer sous la puissance immédiate des Othomâns, reçurent, avec la plus grande joie, un souverain de leur nation et d'une dynastie qui régnoit sur eux depuis plus de deux siècles.

Menguély Guérâï s'établit dans la ville de Qrym, puissamment protégé par le sulthân de Constantinople et délivré de son compétiteur Séïd Ahhmed Khân, que les Polonois retenoient toujours étroitement enfermé. Durant un règne assez paisible et assez heureux, il n'eut même d'autres guerres à soutenir que celles que lui attira son manque de foi envers les Moscovites et envers les Polonois. Il mourut en l'an de l'hégire 920 (1), et laissa neuf fils, savoir : Mohhammed Guérâï, Ahhmed Guérâï, Mahhmoûd Guérâï, Bothy Guérâï qui se noya, en 918 (1510), dans un fleuve de la Valachie, Bernâs Guérrâ, Mobârek Guérâï, Sâ'det Guérâï, Ssâhheb Guérâï et Islâm Guérâï.

(1) 1514 de l'ère vulgaire, suivant A'bdoûllah Ben Ryzyân, qui donne 58 ans de durée à ce règne, et en 921 (1515) selon *la table des Khâns* par le même, placée à la fin du MS.

MOHHAMMED GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 3e. KHAN.

Ce prince, fils aîné du précédent, fit la guerre aux Moscovites, aux Circassiens et mourut dans une expédition contre les Dâdiens (1), dans la Mingrelie, en 929 de l'hégire (2), après un règne de 8 ans.

SA'DET GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 4e. KHAN.

Ce prince succéda à son frère, sous le régne du sulthân othomân Sélym, fils de Bajazet; et donna, pour gage de sa fidélité envers la Porte, Ssâhheb Guérâï, un de ses frères. Ayant été vaincu auprès d'Assof par un autre de ses frères, nommé Islâm Guérâï, il se retira à Constantinople en 941 (1534), après un régne de 12 ans. Le sulthân, indigné de l'audace d'Islâm Guérâï, le déposa, et ordonna aux Tatârs de reconnoître Ssâhheb Guérâï pour leur souverain.

(1) On appelle ainsi une famille de rois qui tirent leur origine d'un ministre des rois de Géorgie, lequel s'empara d'un pays dont il étoit gouverneur.

(2) 1522-3 de l'ère vulgaire; voyez *l'Hist. des Huns*, t. III, p. 402.

SSAHHEB GUÉRAÏ, 5e. KHAN.

SSAHHEB GUÉRAÏ vint de Constantinople en Crimée avec le titre de Khân, en l'an 1533. Islâm Guérâï n'osa s'opposer à son élévation, de peur d'attirer plus directement sur lui le courroux du sulthân.

Ssâhheb Guérâï avoit des qualités brillantes, il étoit courageux, équitable, libéral, mais ces vertus furent ternies par de grandes cruautés (1). Après un règne de 17 ans, il fut assassiné par Dévlét Guérâï en allant se justifier à Constantinople, l'an de l'hégire 967 (1559).

DÉVLÉT GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 6e. KHAN.

DEPUIS que les Khâns dépendoient entièrement de la Porte, l'on étoit dans l'usage d'avoir à Constantinople un prince de cette maison en ôtage; Dévlét Guérâï, fils de Mo-

(1) Suivant l'histoire de A'bdoûllah Ben Ryzvân Pâchâ, il fut déposé en 959 de l'hégire (1551-2), pour avoir fait périr Islâm Guérâï. Rustem Pâchâ, grand vézyr et gendre du sulthân Sélym, fut chargé d'installer à sa place Dévlét Guérâï, fils de Mobârek Khân, fils de Menguély Guérâï Khân.

bârek Guérâï, en servoit sous le règne de Soléïmân : ce sulthân, mécontent des Tatârs, résolut de les dompter et de faire périr Ssâhheb Guérâï, qui avoit osé lui désobéîr; il le déposa, et nomma à sa place Dévlét Guérâï; ayant fait équiper une flotte, il la conduisit en personne contre les Tatârs; après avoir fait assassiner Ssâhheb Guérâï, il mit la couronne sur la tête de Dévlét Guérâï, fils de Mobârek : celui-ci régna vingt-six ans, et mourut âgé de cinquante-cinq ans, en 985 de l'hégire (1577).

MOHHAMMED GUÉRAÏ, IIe. DU NOM, 7e. KHAN.

Ce prince prit possession du trône de Crimée l'année même de la mort de Dévlét. Il reçut ordre, la sixième année de son règne, de marcher en personne sur le Chyrvân contre les Persans; il osa désobéir au grand seigneur, et se révolter contre lui, en 992 (1584).

ISLAM GUÉRAÏ KHAN, Ier. DU NOM, 8e. KHAN.

Le sulthân Murâd, fils du sulthân Sélym, jeta les yeux sur Islâm Guérâï pour

le mettre sur le trône de Crimée. Le grand vézyr marcha à la tête d'une armée pour faire reconnoître le nouveau souverain et pour punir Mohhammed Guérâï; celui-ci n'attendit point l'arrivée du général othomân et se retira chez les Kosaques, qu'il détermina à entrer dans son parti. Il revint donc suivi d'une armée de Kosaques, et livra bataille aux Turks; il fut vaincu et tué, mais Islâm Guérâï, son rival, périt aussi dans le combat, en 996 (1587) (1).

GHAZY GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 9e. KHAN.

GHAZY GUÉRAÏ, fils de Dévlét Guérâï, fut couronné l'an de l'hégire 996 (1587); il avoit de grandes qualités, mais bien obscurcies par sa cruauté. Il fut exilé par ordre du sulthân, après un règne de neuf années.

(1) Suivant A'bdoûllah Ben Ryzvân, Mohhammed Guérâï ayant refusé d'obéir au grand seigneur, qui lui ordonnoit de marcher contre le Chyrvân, fut assiégé dans Kaffah par O'tsmân Pâchâ, fils d'Oûzdémyr, second vézyr de l'empire; Mohhammed périt dans une sortie qui coûta la vie à un grand nombre de Tatârs. En 992 de l'hégire (1584), on donna le royaume de Crimée à Islâm Guérâï Khân, qui mourut après un règne paisible et heureux, en 996 de l'hégire (1587).

FETAHH GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 10e. KHAN.

Le frère de Ghâzy fut choisi pour lui succéder ; mais Ghâzy s'étant rendu à Constantinople, parvint, par ses intrigues auprès du grand vézyr et des autres favoris du sulthân, à remonter sur le trône. Il ne put pardonner à son frère Fetahh Guérâï d'avoir été nommé à sa place, et il le fit périr : Ghâzy Guérâï mourut (1) enfin lui-même l'année 1017 de l'hégire, (1608-9).

SÉLAMÉT GUÉRAÏ, Ier. DU NOM, 11e. KHAN.

Ce prince succéda à Ghâzy Guérâï son frère, et mourut d'hydropisie, après un règne de deux ans, en 1019 de l'hégire, (1610).

DJANBEYG GUÉRAÏ, 12e. KHAN.

Un autre de ses frères, nommé Djânbeyg Guérâï, monta sur le trône l'an 1019

(1) Après avoir fait l'éloge le plus pompeux de Ghâzy, A'bdoûllah Ben Ryzvân Pâchâ dit que l'ame de Ghâzy Guérâï étoit plus belle qu'un diamant : il place la mort de ce khân en l'an 1017 de l'hégire (1608).

(1610) : il conduisit dans la Perse une armée de Tatârs et se distingua par sa valeur et sa capacité ; cependant le grand seigneur le déposa après un règne de treize ans, en 1033 de l'hégire, (1623).

MOHHAMMED GUÉRAÏ III, 13ᵉ. KHAN.

MOHHAMMED GUÉRAÏ, frère de Djânbeyg et de Sélâmét, lui succéda; l'amitié qu'il portoit à un autre de ses frères, nommé Châhyn, lui devint fatale ; il lui avoit donné la plus grande autorité. Celui-ci en abusa par la plus noire des ingratitudes, et fit tant par ses intrigues auprès des ministres de la Porte, qu'il les engagea à déposer son frère et se fit nommer khân de Crimée à sa place. L'animosité la plus violente succéda à la tendre amitié qui avoit uni ces deux frères. Chacun d'eux entraîna dans son parti un grand nombre de Tatârs. Les deux armées en vinrent aux mains. Mohhammed Guérâï périt dans le combat, en 1037 (1627-8).

Châhyn, qui craignoit que le grand sei-

gneur ne voulût venger la mort du Khân nommé par lui et punir l'audace de celui qui cherchoit à s'établir sur un trône qui relevoit de la Porte Othomâne, se réfugia en Perse auprès du grand A'bbâs, contemporain de Louis XIV et son émule dans l'amour des arts; il obtint son pardon en 1043 (1633).

DJANBEYG, POUR LA SECONDE FOIS.

DJANBEYG fut rétabli dans la dignité de Khân de Crimée, en 1037 de l'hégire (1627-8). Il régna jusqu'à 80 ans; parvenu à cet âge, il tomba en enfance et fut déposé (1) en 1043 de l'hégire (1633).

ENAÏÉT GUÉRAÏ, FILS DE GHAZY GUÉRAÏ, 14e. KHAN.

CE prince, qui avoit d'assez bonnes qualités, manquoit de prudence et de conduite; il fut déposé après avoir régné deux ans, et rappelé à Constantinople: le sul-

(1) Suivant A'bdoûllah Ben Ryzvân, Djânbeyg resta très-long-temps soumis au grand seigneur; mais ayant changé de sentiment, dans la suite, il fut déposé en 1043 de l'hégire (1633), et renvoyé à Rhode, où il mourut. Voyez aussi *Hist. des Huns*, t. III, p. 415.

thân le fit mourir l'année 1046 de l'hégire (1636-7).

BÉHADER GUÉRAÏ, 15e. KHAN.

Ce prince, fils de Sélâmét, remplaça E'nâïét Guérâï : il aimoit les sciences, et étoit fort adonné à la poësie : les Tatârs Oïghoùrs s'étant révoltés, il les soumit et fit périr les chefs de cette nation ; il mourut la seconde année de son régne (1), l'an de l'hégire 1048 (1639).

MOHHAMMED GUÉRAÏ, IVe. DU NOM, FILS DE SÉLAMÉT GUÉRAÏ, 16e. KHAN.

Ce prince, qui étoit frère de Béhâder (2), lui succéda : sa grande jeunesse et son peu

(1) En 1046 de l'hégire (1636-7), selon A'bdoûllah et l'*Hist des Huns*, t. III, p. 415.

(2) Le cit. Deguignes ou plutôt A'bdoûllah Ben Ryzvân, a donc eu tort de dire que Béhâder Guérâï, fils de Sélâmét Guérâï, fut le dernier prince descendu de Hhâdjy Guérâï. « Après sa mort les guerres civiles firent périr tous ceux de cette » famille, et le trône passa dans la branche de Mengheli » Guérai. Les historiens me manquent pour tous ces derniers » temps et je ne connois guère de ces princes, que leur nom » et la durée de leur régne ». *Hist. des Huns*, t. III, p. 415.

d'expérience lui firent négliger les affaires du gouvernement : en 1065 (1643-4) la Porte le déposa, la troisième année de son règne.

ISLAM GUÉRAÏ II, 17e. KHAN.

ISLAM GUÉRAÏ monta sur le trône l'année 1054 de l'hégire (1643-4) : ce prince effaça, par l'éclat de son règne, tous ses prédécesseurs ; il porta plusieurs fois la guerre en Moscovie et enrichit la Tatârie par le butin qu'il rapporta de ses expéditions. Il ne fut pas seulement recommandable par ses qualités guerrières ; sa générosité, sa justice, rendirent sa mémoire à jamais précieuse aux Tatârs. Ce prince mourut, après avoir régné treize ans, en 1065 (1654-5).

MOHHAMMED GUÉRAÏ, FILS DE SÉLAMÉT GUÉRAÏ, REMONTÉ SUR LE TRÔNE.

MOHHAMMED GUÉRAÏ, qui avoit été déposé quelques années auparavant, remonta sur le trône, l'année 1065 de l'hégire (1654-5). L'adversité avoit formé ce prince et lui avoit donné de l'expérience. La justice,

tice, la modération furent la règle de sa conduite; il fit la guerre contre les Chrétiens, et enrichit son royaume de leurs dépouilles : il soumit aussi les Kosaques, et fut déposé l'an 1075 (1664), mais plutôt en 1077 de l'hégire (c'est-à-dire, au mois de mai 1666), après un règne de huit ans (1).

A'DIL GUÉRAÏ KHAN, 18e. KHAN.

MOHHAMMED GUÉRAÏ, au lieu d'aller à Constantinople, suivant l'injonction faite aux khâns déposés, se réfugia chez les Kalmouks; A'dil Guérâï, son successeur, étoit fils de Tchabân Guérâï : le père de ce prince avoit été réduit à se faire berger pour vivre, quoiqu'il fût fils d'un souverain et du sang royal des Tatârs; c'est pour cela qu'on le nommoit *Tchabân*, qui signifie *berger* en langue tatâre : A'dil Guérâï n'avoit aucune vertu digne du trône, et étoit un véritable tyran (2). Les

(1) *Correspondance politique de Turkie* manuscrite, année 1666.

(2) Cependant A'dil signifie juste, en Arabe.

Tatârs souffrirent beaucoup sous son règne; il fut déposé après sept années d'une domination odieuse, en 1082 (1671-2).

HHADJY SÉLYM GUÉRAÏ, 19ᵉ. KHAN.

HHADJY SÉLYM GUÉRAÏ monta sur le trône l'année 1082 de l'hégire (1671-2). Il étoit fils de Mobârek Guérâï; ce prince voulut mettre sur les Tatârs des impôts auxquels ils n'avoient jamais été assujettis: les plaintes qu'ils en portèrent à la Porte, le firent déposer la septième année de son règne, en 1089 (1678).

MURAD GUÉRAÏ, 20ᵉ. KHAN.

Il fut investi au mois de mars 1678, suivant la *Correspondance politique de Turkie*, et mourut en 1094 de l'hégire (1682-3).

HHADJY GUÉRAÏ KHAN, 21ᵉ. KHAN.

HHADJY GUÉRAÏ monta sur le trône de Crimée l'année de l'hégire 1094 (1682-3). Il étoit fils de Qrym Guérâï; rien n'égaloit le courage de ce prince, mais son

avarice et l'envie d'amasser des richesses ternirent toutes ses belles qualités; il fut déposé après un règne de huit mois.

HHADJY SÉLYM GUÉRAÏ, KHAN POUR LA SECONDE FOIS.

CE prince, qui avoit été déposé l'an 1089 de l'hégire (en 1678), fut rétabli sur le trône en 1095 (1683-4). Les Tatârs revirent avec joie un prince qui les avoit rendu heureux, et ne doutèrent point qu'il ne fût toujours le même. Leurs espérances ne furent point déçues, et il fit goûter à ses sujets la douceur et l'équité de son gouvernement.

En l'an 1100 de l'hégire (1688-9), le Czar de Moscovie pénétra dans la Crimée pour en faire la conquête; ce prince étoit à la tête d'une belle armée et avoit un train d'artillerie et des bombes qui effrayèrent beaucoup les Tatârs; ces derniers étoient réduits au désespoir et se croyoient perdus: la valeur et la fermeté de Sélym Guéraï les sauvèrent, et les Moscovites furent défaits.

SA'DET GUÉRAÏ II, 22e. KHAN.

SÉLYM GUÉRAÏ, qui avoit résisté aux armées des Moscovites, succomba sous les intrigues de la Porte Othomane; il fut déposé une seconde fois, et remplacé par Sa'det Guéràï, dans l'année 1102 de l'hégire, (vers le mois de mars 1691); celui-ci fut déposé à son tour quelques mois après, en 1103 (c'est-à-dire, en décembre 1691), suivant la *Correspondance politique de Turkie.*

SSAFA GUÉRAÏ, 23e. KHAN.

SSAFA GUÉRAÏ succéda à Sa'det Guéràï: il y eut des troubles en Tatârie, l'an 1104 de l'hégire (en août 1692), et il fut déposé, après avoir régné près d'un an.

HHADJY SÉLYM GUÉRAÏ REMONTE SUR LE TRÔNE POUR LA 3e. FOIS.

CE prince fut nommé une troisième fois khân des Tatârs en 1104 (octobre 1692); la guerre étoit alors allumée entre la Turkie et l'Allemagne; les Impériaux avoient rem-

porté plusieurs victoires et fait quelques conquêtes. Sélym Guérâï marcha par ordre du grand seigneur à la tête des Tatârs ; ayant battu, dans une même campagne, les Autrichiens, les Polonois et les Moscovites, sauvé l'étendard de la religion près d'être enlevé, et rétabli les affaires de l'empire Othomân, qui alloient en décadence, les Janissaires voulurent l'élever au trône de Constantinople ; il les remercia, en disant qu'il étoit incapable de violer les engagemens que ses ancêtres avoient contractés avec la Porte, et qu'il regardoit d'ailleurs comme indigne de lui de monter sur le trône de Turkie par une trahison. Après avoir appaisé la sédition des Janissaires en sa faveur, il demanda, pour toute récompense, et il obtint du grand seigneur la permission de faire le voyage de la Mekke (1). Depuis que les Khâns s'étoient rendus vassaux de la Porte, il fut le premier auquel cette faveur ait été accordée ; le grand

(1) Cette insigne faveur lui valut le titre de Hhâdjy (pélerin), que portent tous les musulmans qui ont été visiter le temple de la Mekke, et le tombeau du prophète à Médyne.

seigneur la leur refusoit, dans la crainte que, si des princes d'une naissance aussi illustre alloient à la Mekke, quelqu'un d'entre eux ne fît soulever le peuple en sa faveur, pour s'emparer de cette ville et se faire déclarer successeur des Khalyfes. Sélym Guérâï Khân jouit jusqu'à sa mort d'une si grande considération en Turkie, que le sulthân l'appeloit toujours son père ; ce qui est constaté par tous les firmâns du sulthân Moussthafâ. La Porte, en reconnoissance de ses services, déclara que ses descendans seuls pourroient être élevés au trône de Crimée, et que les collatéraux plus éloignés ne pourroient être khâns qu'après l'extinction totale de sa race ; ce qui depuis fut exactement observé : la noblesse même prêtoit serment de n'obéir à aucun autre prince de la dynastie tatâre, tant qu'il existeroit des rejetons de la branche de Hhâdjy Sélym Guérâï. Il demanda à la Porte la permission de remettre la couronne à son fils, et l'obtint au mois de décembre 1698 (1).

(1) *Correspondance politique de Turkie*, année 1698.

DÉVLÉT GUÉRAÏ II, 24e. KHAN,

FILS aîné du précédent, fut nommé pour lui succéder, en l'an 1110 de l'hégire (1698). Fidelle imitateur des vertus de son père, ce prince fit la guerre contre les Chrétiens, et la Crimée s'enrichit de leurs dépouilles : il fut déposé injustement la cinquième année de son règne, en 1114 (1702-3); plusieurs historiens attribuent cette disgrace aux machinations de son père.

HHADJY SÉLYM GUÉRAÏ KHAN, POUR LA 4e. FOIS.

CE prince remonta une quatrième fois sur le trône, en 1114; il étoit alors fort âgé, et accablé d'infirmités; elles le conduisirent au tombeau en 1116 (1704-5), deux ans après avoir recouvré un pouvoir qu'il avoit si souvent perdu.

GHAZY GUÉRAÏ KHAN, 25e. KHAN.

GHAZY GUÉRAÏ, second fils de Hhâdjy Sélym Guérâï, ne régna que quatre années, et fut regretté des Tatârs, à cause de sa

justice et de la douceur de son gouvernement. Il mourut en 1118 (1706-7) suivant A'bdoûllah Ben Ryzvân.

QAPLAN GUÉRAÏ, 26e. KHAN.

QAPLAN GUÉRAÏ, troisième fils de Hhâdjy Sélym, monta sur le trône l'année 1118 de l'hégire, et il fit son entrée à Bâghtchéh-Sérâï le 2 juin 1707; il étoit fort courageux, et voulut même devenir conquérant: il ne fut pas heureux dans les guerres qu'il entreprit: on le déposa un an après sa nomination, et on l'exila dans l'île de Rhodes. Suivant A'bdoûllah Ben Ryzvân, il régna depuis 1118 jusqu'en 1120 de l'hégire (1708-9).

DÉVLÉT GUÉRAÏ, KHAN POUR LA SECONDE FOIS.

DÉVLÉT GUÉRAÏ remonta sur le trône. Nous avons dit plus haut que ce prince aimoit la guerre. Il ne se vit pas plutôt revêtu du souverain pouvoir, qu'il envoya des troupes faire des incursions en Moscovie, et ravagea le pays: Pierre le Grand

régnoit alors : ce prince résolut de tirer vengeance de tous les maux que lui faisoient les Tatârs : il se mit à la tête d'une armée formidable, s'avança vers les bords du Danube ; et vint camper ensuite auprès de la rivière de Pruth : l'armée turke et l'armée tatâre combinées l'investirent ; ces derniers surtout l'incommodoient beaucoup, et lui coupoient les vivres. Baltâdjy Mohhammed Pâchâ, grand vézyr, et général de l'armée Othomâne, s'étant joint aux Tatârs, attaqua les Russes : l'action dura un jour et demi ; le Czar réduit à l'extrémité, et ne pouvant avoir des vivres, demanda la paix, et offrit de rendre Azâq (Assof) : le grand vézyr accepta cette condition, et le traité fut conclu. La Porte, loin de récompenser les services importans qu'avoit rendus Dévlét Guérâï, le déposa en 1125 de l'hégire ; il fut envoyé à l'île de Scio, en mars 1713 (1).

QAPLAN GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 2e. FOIS.

QAPLAN GUÉRAÏ remonta sur le trône

(1) *Correspondance politique*, année 1713.

pour la seconde fois, l'année 1125 de l'hégire (1713); son armée réunie à celle des Othomâns, marcha en Pologne; ce khân se distingua par sa bravoure dans cette guerre; mais il fut déposé, lorsqu'il étoit devant la ville de Hotin en Pologne, au mois de décembre 1716, et relégué à Brousse (1).

QARA DÉVLÉT GUÉRAÏ, 27e. KHAN.

CE prince, âgé de 50 ans, succéda à Qaplân Guérâï, en l'an 1129 (1716); il étoit fils de A'dil Guérâï : la nouvelle de sa nomination étant parvenue en Crimée, les Tatârs ne voulurent point le reconnoître, et demandèrent à la Porte un autre souverain.

SA'DET GUÉRAÏ, 3ème. DU NOM, 28e. KHAN.

EN 1130 de l'hégire (le 11 février 1717), Sa'det Guérâï III, fils de Hhadjy Sélym, fut nommé à la place de Qarâ Dévlét Guérâï; ce prince lascif et avare fut déposé sept années après.

(1) *Correspondance*, année 1716.

MENGUÉLY GUÉRAÏ, IIe. DU NOM, 29e. KHAN.

En l'an 1137 de l'hégire (1724-5), Menguély Guérâï, fils de Sélym Guérâï, fut déclaré khân des Tatârs; ce prince soumit plusieurs rebélles, et extermina les voleurs et les malfaiteurs qui infestoient les routes de la Crimée. Le grand seigneur lui donna une marque éclatante de satisfaction en lui faisant faire une entrée triomphante à Constantinople, le 26 avril 1729 (1).

QAPLAN GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 3ème. FOIS.

Le sulthân othomân Ahhmed, ayant été déposé par les Janissaires, en l'an 1143, c'est-à-dire, le 28 septembre 1730 (2), Mahhmoùd son neveu monta sur le trône; Menguély fut aussitôt déposé, et Qaplân Guérâï rétabli khân pour la troisième fois: ce prince soumit les rebelles, et se fit craindre des Tatârs. En l'anné 1149 (1736), il marcha contre les Moscovites, qui avoient

(1) *Correspondance*, année 1729.

(2) *Correspondance politique*, 1730.

violé le traité de paix envers la Porte : la Czarine avoit fait en Crimée une irruption subite, qui avoit causé de grandes inquiétudes. La ville d'Azâq ayant été prise par les Moscovites, ils entrèrent en Crimée, pénétrèrent jusqu'à Ourguenzlû, et réduisirent en cendres Bâghtchéh-Sérâï, capitale de la Crimée; les Moscovites furent même les maîtres de ce royaume pendant quatre-vingt-douze jours.

FETAHH GUÉRAÏ, IIe. DU NOM, 30e. KHAN.

CE prince monta sur le trône l'an 1150 de l'hégire (1737-8); les Moscovites firent une seconde irruption en Crimée; ils brûlèrent la ville de Qarâ-soù, et emmenèrent un grand nombre de prisonniers : Fetahh Guérâï fut déposé dans la même année.

MENGUÉLY GUÉRAÏ II, POUR LA SECONDE FOIS.

MENGUÉLY remonta sur le trône; ce prince résolut de venger les maux que les Moscovites avoient faits à la Crimée;

il porta donc le fer et le feu dans leur pays, au plus fort de l'hiver; la rigueur de la saison fit périr un grand nombre de Tatârs. En l'année 1151 de l'hégire (1738-9), les Moscovites reparurent une troisième fois en Crimée. Après une bataille terrible dont l'avantage demeura aux Tatârs, les Moscovites vaincus rentrèrent chez eux, et cessèrent, pendant quelque temps, de menacer la Crimée. Menguély Guéraï Khân mourut cette même année.

SÉLAMÉT GUÉRAÏ, IIe. DU NOM, 31e. KHAN.

MENGUÉLY eut pour successeur Sélâmet; ce prince s'établit sur le trône en 1152 (1739). Sa principale occupation pendant son règne, qui dura 4 ans, fut de rétablir la ville de Bâghtchéh-Sérâï (1), que les Russes

(1) Bâghtchéh-Sérâï étoit la capitale de la Crimée et la résidence du khân, depuis le 16e. siècle; elle succéda à la ville de Qrym, qui fut réduite à un simple village, dont les tombeaux seulement attestoient l'ancienne importance. Bâghtchéh-Sérâï dut son origine et son nom à une maison de plaisance, accompagnée d'un jardin où les khâns venoient en partie de plaisir; elle se trouve en effet au milieu d'une vallée fort agréable, longue d'une lieue et large d'un mille,

avoient brûlée en 1736 (1) ; il consacra des sommes très-considérables à orner cette ville de mosquées et autres édifices publics. Il fut déposé le 20 décembre 1743, suivant la *Correspondance politique de Turkie.*

SÉLYM GUÉRAÏ, 32e. KHAN.

CE prince étoit fils de Qaplân Guérâï ; il fut nommé qalghâï-sulthân ou coadjuteur du khân à la fin de 1742, et il monta sur le trône de Crimée en 1156 (en décembre 1743) ; dès la première année de son règne,

formée par deux rangées de montagnes et sur la petite rivière de Tchuruk-soù. On y comptoit, du temps des khâns de Crimée, 3000 maisons éparses çà et là, la plupart bâties en terre avec des roseaux, et 25,000 habitans, dont un grand nombre de Grecs, d'Arméniens et quelques Catholiques. Les Juifs ne pouvoient habiter cette ville : on les avoit relégués dans un vieux château bâti par les Génois, à l'occident du vallon. Il se faisoit dans cette ville un assez grand commerce, comme on peut le voir dans l'excellent *Traité sur le commerce de la Mer Noire* par Peyssonnel. Bâghtchéh-Sérâï fut pris par les Russes en 1736 et en 1771 ; ces échecs et, plus encore que tout cela, la destruction de l'empire Tatâr ont ruiné cette ville. Voyez *Mémoires sur les Turcs, etc., par de Tott*, t. I, p. 293 ; *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, t. I, p. 12 et 13 ; *Description de la Crimée, par Thounmann*, pag. 381 de l'édition allemande.

(1) *Traité sur le Commerce de la Mer Noire,* par Peyssonnel, t. I, p. 13, et ci-dessus pag. 428.

il eut une guerre très-vive à soutenir contre l'un des principaux officiers de l'Etat, le célèbre Qalghâ (1) Châhyn Guérâï, qui s'étoit révolté contre son souverain. Sélym fut parfaitement secondé dans cette guerre par un jeune prince de ses parens, Hhâdjy Guérâï, fils de Mahhmoûd Guérâï et neveu d'Arslân Guérâï Khân, âgé seulement de 20 ans; il défit les troupes du rebelle, lui proposa un combat singulier et le contraignit de chercher un asile en Pologne. Ce même Hhâdjy Guérâï, 15 ans après, joua un rôle assez considérable dans la révolution qui fit passer le sceptre de la Crimée des mains de A'lym dans celles de Qrym Guérâï.

En 1745, Constantinople éprouva une affreuse disette; Sélym Guérâï s'empressa de faire passer dans cette ville tous les secours qui dépendoient de lui. Le blé étoit, en même temps, à un prix exorbitant à Trebizonde; le douanier de Guslevéh osa en expédier, pour son propre compte, dans

(1) Ce titre signifie lieutenant, et désigne la première personne de l'empire après le khân.

cette dernière ville; le Khân lui fit aussitôt couper la tête (1); c'étoit sans doute le plus sûr moyen de se rendre agréable à la Porte othomâne et de se faire pardonner certains actes arbitraires et tyranniques, tels que celui que nous allons raconter.

Quoique la Circassie fît partie des possessions des khâns de Crimée, ils n'en tiroient aucun revenu; à leur avénement au trône, les Circassiens se contentoient de leur offrir trois cents esclaves. Sélym-Guéraï en obtint sept cents, d'une manière fort adroite. Les beygs des différentes tribus étant venus le saluer, il les combla de politesses et de présens; quelque temps après il les convoqua; ceux-ci s'empressèrent de se rendre à son invitation et vinrent encore en beaucoup plus grand nombre que la première fois; Sélym les fit tous arrêter, et ne leur rendit la liberté que lorsqu'on lui eût amené le nombre d'esclaves qu'il exigea (2).

(1) Peyssonnel, *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, t. I, p. 166.

(2) Peyssonnel, *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, t. II, p. 311.

ARSLAN

ARSLAN GUÉRAÏ, 33e. KHAN.

IL étoit fils de Dévlét Guérâï Khân et il succéda à Sélym Guérâï. On le tira d'un exil où il languissoit depuis long-temps, pour le placer sur le trône de Crimée, au mois de juin 1748 (1). Ce prince se conduisit avec autant de sagesse que de fermeté. Il repoussa les ennemis de l'extérieur, contint les mécontens, et ceux surtout que des suggestions étrangères portoient à se soulever. Enfin, il sut établir le calme dans toute l'étendue de ses États. Son extrême activité et son adresse à découvrir les menées sourdes de ses voisins, lui causèrent de fâcheuses affaires auprès de la Porte Othomane. Il fut la victime des sages conseils qu'il donnoit à cette cour: on le déposa le 12 août 1755, après un règne de sept ans, et on l'envoya en exil à Chio.

(1) *Correspondance politique de Turkie, année* 1748.

ALYM GUÉRAÏ, 34. KHAN.

Cousin et qalghâï-sulthân (lieutenant) du précédent fut choisi par la Porte Othomâne pour lui succéder. Il se conduisit avec aussi peu de politique que d'humanité. Il augmenta considérablement les impôts et les redevances que les Noghâïs payoient au khân de Crimée, leur souverain. Les Tatârs ne supportèrent d'abord ces vexations que par égard pour deux de ses frères qui étoient leurs gouverneurs particuliers; mais l'un des deux étant mort vers l'année 1757 et ayant été remplacé par un des *fils du* khân, à l'exclusion de ses autres frères, cette infraction aux lois fondamentales des Tatârs excita de vifs murmures : les Noghâïs de Djendjen témoignèrent leur mécontentement par différentes mutineries que le jeune gouverneur fut chargé de réprimer. Cette mission n'étoit pas faite pour lui concilier les cœurs; la manière dont il la remplit acheva de les aliéner et causa la perte de son père. Une disette affreuse survenue à Constantinople obligea le khân,

à qui la Porte demanda des vivres, d'en tirer des Noghâïs. Quoique ces Tatârs eussent du superflu dont ils n'étoient pas fâchés peut-être de se défaire, les exactions que l'on commit à leur égard causèrent les plus vifs mécontentemens; d'autres intrigues ménagées par les ennemis du khân et particulièrement par un de ses parens, Qrym Guérâï, qui va bientôt figurer, firent éclater une révolte de la part des Noghâïs. Ils défirent une armée que leur gouverneur, fils du khân, avoit conduite contre eux. Tandis que les Noghâïs repoussoient avec tant de courage et de succès les attaques réitérées du fils de leur souverain, ils envoyèrent des commissaires à la Porte Othomâne pour dénoncer la conduite, aussi injuste qu'impolitique, de A'lym Guérâï; mais celui-ci avoit dans le grand vézyr un protecteur ardent, qui empêcha que les réclamations des Noghâïs ne parvinssent au pied du trône. Loin de se laisser décourager par l'inutilité de leurs démarches, les rebelles n'en devinrent que plus ardens et résolurent d'arracher, par la

violence, une justice qu'ils avoient inutilement réclamée. A'lym Guérâï, dominé par une de ses femmes, laquelle faisoit cause commune avec le jeune gouverneur, l'objet de la haine des Noghâïs, continua de traiter ceux-ci en rebelles. Il leva une armée de 50,000 hommes dans le mois d'août 1758, et se mit en marche pour réduire lui-même les Noghâïs. Il partit de sa capitale le 25 septembre, mais il n'arriva point assez tôt pour arrêter une invasion qui devoit lui être bien funeste. Qrym Guérâï, qui s'étoit contenté jusqu'alors de laisser agir un nommé Hhâdjy Guérâï (1), *dont nous avons déjà parlé*, leva enfin le masque, et conduisit lui-même les Noghâïs dans le Boùdjâq, qui est le principal grenier de Constantinople, afin de priver cette capitale de tous les grains qu'elle tire des bords du Danube. Une mesure aussi terrible eut tout le succès qu'on devoit en attendre; le vézyr fut obligé d'abandonner son protégé (2). A'lym Guérâï reçut l'ordre positif de sa

(1) Voyez ci-dessus, page 433.

(2) *Correspondance polit. de Turkie*, année 1758.

déposition dans la nuit du 21 octobre 1758, et il partit aussitôt pour se rendre en Romélie. « Telle a été, dit Peyssonnel (1), la fin du » règne court et malheureux de A'lym » Guérâï Khân; ce prince indéfinissable, » le plus judicieux, le plus éclairé, le plus » cultivé, le plus éloquent, le plus juste, » le plus libéral et le plus aimable qui ait » jamais peut-être gouverné les Tartares; » celui qui s'est le plus mal conduit, qui » a commis le plus de fautes, qui a fait le » plus d'injustices, qui a fait le moins de » bien et qui est parti le plus détesté mal- » gré son adresse et son ambition. »

ARSLAN GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 2e. FOIS.

EXILÉ depuis trois ans dans l'île de Chio, ce prince ne s'attendoit pas à recouvrer son ancienne dignité : il fut nommé par la Porte le 17 octobre 1758; mais le malheur qui sembloit attaché sur ses pas, ou plutôt les mêmes ennemis qui avoient causé sa première chute, ne permirent pas qu'il pro-

(1) *Mémoire sur la petite Tartarie*, placé à la suite du *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, t. II, p. 369.

fitât des bonnes dispositions de la Porte Othomâne.

Qrym Guérâï son frère, et principal auteur des troubles qui agitoient depuis long-temps la Crimée, avoit été choisi par les Tatârs. Cette nomination, à laquelle des puissances voisines n'étoient point étrangères, ou du moins qu'elles appuyoient en secret, d'autant plus fortement que les talens, le courage et l'activité d'Arslân leur causoient plus d'inquiétudes, fut confirmée par le grand seigneur. Ainsi, victime de la foiblesse de son protecteur, Arslân n'arriva aux Dardanelles que pour recevoir l'ordre de se retirer dans une maison qu'il avoit en Romélie, au mois d'octobre 1758 (1).

QRYM GUÉRAÏ, 35e. KHAN.

LA confirmation de la Porte Othomâne parvint à ce prince au commencement de novembre 1758. Il ne pouvoit se dissimuler combien il étoit peu agréable à cette cour;

(1) *Correspondance polit. de Turkie*, 1758.

aussi, malgré les témoignages de bienveillance qu'elle lui prodigua, ne voulut-il point sortir du Boûdjâq pendant presque toute la première année de son règne ; mais pour ne pas négliger les moyens de complaire à cette puissance, il ordonna aux Noghâïs de rendre tout le butin qu'ils avoient fait sur le territoire du grand seigneur.

Pendant six ans et demi que Qrym Guérâï occupa, pour la première fois, le trône de Crimée, il essuya de grands désagrémens, et différens fléaux ravagèrent ses Etats. Il eut d'abord à déjouer les intrigues d'Arslân son frère ; celui-ci reçut de la Porte Othomâne l'ordre de se rendre en exil (1) et refusa d'obtempérer à cet ordre. Bientôt après, une nuée de Kosaques fondit (2) sur la Crimée ; il fallut que le khân marchât en personne pour repousser ces nomades. A peine les eut-il expulsés, que la peste vint ravager ses Etats (3). Ces

(1) 26 juin 1760, *Correspondance polit.*, année 1760.

(2) Décembre 1760, *Correspondance politique*, même année.

(3) Janvier 1761, *Correspondance politique*, idem.

occupations et ces malheurs n'empêchoient pas ce prince actif et assez bon politique de défendre ses frontières contre les envahissemens de la Russie, et d'entretenir une correspondance fort active avec la Prusse. Il promit des secours à cette puissance malgré l'opposition formelle de la Porte. Ce projet, auquel il tenoit fortement, causa sa destitution. Il reçut d'abord l'invitation de se rendre au dyvân de Constantinople pour se concerter avec les ministres sur différens projets. Qrym Guérâï devina bien qu'on lui tendoit un piége; les *myrzâ* (ou seigneurs) de sa cour s'opposèrent à ce qu'il se rendît à cette invitation. Cependant de nouvelles instances lui sont faites dans les termes les plus affectueux, et il part au mois de septembre 1764: bientôt court le bruit de son arrestation et de sa déposition. Cette nouvelle n'étoit qu'un peu prématurée. Il fut dépouillé de l'empire le 6 octobre 1764 (1), après un règne de 7 années.

(1) *Correspondance politique*, années 1559 - 1764.

A'ZYMÉT GUÉRAÏ, 36ᵉ. KHAN,

FILS de Fetahh Guérâï, khân de Crimée pendant la précédente guerre des Russes avec les Turks, fut choisi par le dyvân pour remplacer Qrym Guérâï, au commencement d'octobre 1764. La conduite des Russes à l'égard de plusieurs de ses prédécesseurs avoit indisposé A'zymét contre eux, et il voulut renvoyer le consul qu'ils entretenoient à Bâghtchéh-Sérâï. Ceux-ci cherchèrent à se concilier son amitié par des présens; ils lui offrirent de magnifiques pelleteries et mille roubles. L'avidité et le goût du repos déterminèrent le khân à recevoir ces présens et à vivre en bonne intelligence avec ces voisins.

Au mois de mars 1765, il reçut ordre de la Porte de se rendre à Constantinople pour prêter le serment accoutumé et pour se concerter avec le dyvân sur différentes affaires importantes. On imagina aussitôt qu'il alloit être déposé : l'invitation faite à l'ancien khân de se rapprocher de la capitale donnoit un nouveau degré de proba-

bilité à cette supposition : cependant A'zymét Guérâï fit une entrée très-pompeuse le 29 juin 1765, reçut le meilleur accueil du grand seigneur, et s'en alla très-mécontent des ministres et des officiers de la cour. Il eut les plus grandes peines à obtenir d'eux une vaine promesse d'obliger les Russes à détruire les forts de Kabartah, extrêmement incommodes et dangereux pour la Crimée. Ces utiles représentations lui devinrent funestes, et il fut déposé au mois de mars 1767 (1).

ARSLAN GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 3ème. FOIS.

On pourroit soupçonner les Russes d'avoir contribué à la chute de A'zymét Guérâï, s'il n'eût été remplacé par un prince bien connu par son aversion envers cette nation. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité et mourut le 30 mai 1767 (2).

(1) *Correspondance polit. de Turkie*, années 1764-1767.

(2) *Correspondance politique de Turkie*, année 1767.

MAQSSOUD GUÉRAÏ, 37e. KHAN.

CE prince, fils de Sélâmét, reçut le pouvoir suprême au mois de juin 1767, c'est-à-dire, à une de ces époques malheureusement trop fréquentes dans les annales de la politique moderne, mais qui n'en exigent pas de grands talens et surtout une fermeté inébranlable. Les plus vives discussions s'étoient élevées entre la Turkie, la Russie et la Pologne; et Maqssoùd devoit ménager ces trois puissances sous peine de se voir froissé, peut-être même écrasé par elles. Il ne se dissimuloit point tout le danger de sa situation, et peut-être même que l'aspect de ce danger l'empêchoit de déployer les moyens qu'il pouvoit avoir pour les prévenir ou les détourner. En outre, l'exil de Qrym Guérâï n'étoit que momentanée; Maqssoùd en étoit convaincu, et l'idée de ce successeur, plus ou moins éloigné, toujours près de sortir de l'exil pour remonter sur le trône, contribuoit encore à le plonger dans le découragement.

En effet, lorsque le sulthân eut déclaré la

guerre à la Russie (en 1768), Qrym Guérâï fut rappelé de son exil; il se rendit à Constantinople pour y concerter avec sa hautesse le plan de campagne, et retourna en Crimée reprendre possession d'une dignité, dont Maqssoùd n'avoit connu que les dégoûts.

QRYM GUÉRAÏ, POUR LA 2e. FOIS.

Après un exil de quatre ans, ce prince fut replacé (en octobre 1768) sur un trône, d'où le gouvernement othomân se repentoit de l'avoir fait descendre.

Il partit de Constantinople vers la fin de 1768, pour se rendre à Kaoutchân (1), et au mois de janvier 1769, son hharem vint le joindre dans cette ville. On trouvera dans les *Mémoires* du baron de Tott (2) une description assez curieuse de son inauguration. A peine ces cérémonies étoient-elles terminées, que le prince se mit en marche à la tête d'une armée, composée de 50,000 Tatârs et de 120,000 Turks (3)

(1) Kléeman, *Voyage en Crimée*, page 203.

(2) Tome I, p. 390, édition *in*-4°.

(3) Suivant Kléeman, *Voyage en Crimée*, p. 204. Le

pour seconder les efforts de la Porte, qui vouloit s'emparer de la nouvelle Servie. Il partit de Kaoutchân le 7 janvier 1769, et ne fut pas plus heureux dans cette expédition que dans celle de la Circassie.

Son armée, composée d'Asiatiques, fut presque détruite et entièrement dissoute par le froid. Ce nouveau revers fit une profonde impression sur l'esprit du khân; il devint sujet à de fréquentes affections hypocondriaques.

Un grec de Corfou, nommé Siropolo, homme vendu au vayvode de Valaquie, qui se vantoit d'être médecin, lui administra une potion dont l'effet ne justifia que trop les soupçons inspirés par la main qui l'avoit préparée: Qrym Guéraï mourut deux jours après l'avoir bue. Il étoit alors âgé (1)

B. de Tott porte cette armée à 200,000 hommes. Elle étoit composée de trois armées, celle du Noûr ed-Dyn de 40,000 hommes, avoit ordre de se porter sur le petit Don, celle du Qalghâ de 60,000 devoit longer la rive gauche du Borysthènes, et celle que le khân commandoit en personne et qui étoit de 100,000 hommes étoit destinée à pénétrer dans la nouvelle Servie. Voyez les *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, t. I, p. 409.

(1) Suivant Kléeman, p. 205. Le baron de Tott dit qu'il avoit environ 60 ans, t. I, p. 388 de ses *Mémoires*.

de 55 ans et en avoit régné sept. La Porte, mécontente de ses défaites, venoit de le déposer (1).

Ce souverain avoit des connoissances très-rares dans un musulman; il savoit un peu de géographie, de tactique, de fortification, et même d'astronomie et de chimie. Il aimoit surtout à s'instruire et consultoit les infidelles avec beaucoup plus de confiance que les musulmans ne leur en accordent ordinairement; car il n'étoit pas même dépourvu d'une espèce de philosophie, comme le prouvent plusieurs traits racontés par le baron de Tott, ami intime de ce souverain: «il joignoit, dit cet écrivain, à une » taille avantageuse, un maintien noble, » des manières aisées, une figure majes- » tueuse, un regard vif et la faculté d'être » à son choix d'une bonté douce ou d'une » sévérité imposante » (2).

(1) Au mois de février 1770, suivant la *Correspondance politique de Turkie*, année 1770.

(2) *Mémoire sur les Turcs*, etc., t. I, p. 388.

QAPLAN GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 2e. FOIS.

La déposition de Qrym Guérâï avoit été prononcée dès le 17 février 1770 et on lui avoit substitué Qaplân Guérâï. Le 4 avril suivant, le nouveau khân reçut du grand seigneur les marques distinctives de sa dignité, c'est-à-dire, la pelisse d'hermine, le sabre et l'arc avec le carquois rempli de flèches, et le qalpâq, ou bonnet de poil à la tatâre, et il se mit aussitôt en marche pour Yâssy, contre les Russes avec lesquels la Turkie étoit alors en guerre. Qaplân Guérâï étoit très-âgé et on le regardoit comme un souverain de nom et uniquement de représentation; cette nullité ne put le mettre à l'abri des intrigues de la Porte. On lui imputa, fort injustement, d'entretenir des liaisons secrètes et perfides avec la Russie, et ce fut un motif suffisant pour causer sa chute peu de temps après son élévation, dans le cours de février 1771.

SÉLYM GUÉRAÏ III, 38e. KHAN.

LES mêmes intrigues qui chassèrent du trône de Crimée Qaplân Guéràï Khân, y portèrent Sélym, au mois de mai 1771. Celui-ci ne devoit pas avoir un règne plus tranquille ni beaucoup plus long que celui de son prédécesseur; Sélym se rendit en toute diligence dans le pays des Tatârs d'Yetsân, mais cette célérité et sa présence n'empêchèrent pas que les Russes s'emparassent de toute la presqu'île de Crimée, au mois d'août de la même année; le khân étoit haï de ses sujets; cette haine et l'indolence des Turks contribuèrent à favoriser les progrès des ennemis, et Sélym fut déposé (1).

SSAHHEB GUÉRAÏ, 39e. KHAN.

APRÈS avoir perdu ses Etats, Sélym n'eut d'autre ressource que de se retirer sur le territoire othomân. Les Russes qui vouloient user de leur victoire avec autant

(1) *Correspondance polit. de Turkie*, année 1771.

de

de prudence que de modération, placèrent, avec le consentement des Tatârs, le jeune Ssâhheb Guérâï sur le trône incertain et glissant de la Crimée, au mois d'août 1771. Cette nomination, faite sans la participation de la Porte, ne pouvoit obtenir sa confirmation; elle résolut donc de donner un successeur à Ssâhheb Guérâï ou plutôt à Sélym (car l'autre n'étoit pas même regardé comme souverain, puisqu'il n'avoit pas reçu de son suzerain spirituel et temporel les marques d'investiture). Tandis que les partisans de Maqssoûd, l'ancien khân, et ceux de Bakhty, fils de Qrym Guérâï, s'agitoient auprès des membres du dyvân, les Russes possédoient paisiblement toute la presqu'île de Crimée et la partie de l'île de Tamân qui commande le Palus Méotides (1). Leur intention étoit de placer sur le trône un des trois jeunes fils du khân Sélym, que celui-ci n'avoit pu emmener avec lui.

(1) En octobre 1771, *Correspondance politique de Turkie.*

MAQSSOUD GUÉRAÏ POUR LA 2e. FOIS, ET SSAHHEB GUÉRAÏ, KHAN.

Les partisans de Maqssoùd l'emportèrent, et ce prince accepta une dignité qui lui avoit déjà causé tant de chagrins et qui sembloit lui en annoncer encore de plus grands. La même décision du grand seigneur qui lui déféra le trône de Crimée, en date du 4 novembre 1771, lui donnoit Bakhty Guérâï pour qalghâï-sulthân ou lieutenant (1). Les Russes étoient toujours en possession de la Crimée; le nouveau khân n'avoit pas, à beaucoup près, les talens nécessaires pour reconquérir sur eux ses Etats.

Au mois de mars 1772, les Tatârs assemblèrent un *qouryl-tâi* (espèce d'états généraux) qui ne reconnut pas même Maqssoùd, et qui décida que Sélym Guérâï ayant abandonné la Crimée, et ayant été nommé sans la participation des Russes, étoit entièrement déchu; on confirma Ssâhheb Guérâï, et on lui donna pour

(1) *Correspondance politique de Turkie*, année 1771.

qalghâ ou lieutenant, Châhyn, son frère, prince que nous allons voir bientôt figurer sur le premier plan de la scène, et à qui étoit réservée la triste célébrité d'entraîner avec lui la chute de l'empire de Crimée.

L'année 1772 se passa, en grande partie, en discussions assez vives entre la Turkie et la Russie, relativement à l'indépendance de la Crimée ; les Russes la vouloient pleine et entière, sans aucune restriction ; le grand seigneur se prévaloit du titre de khalyfe, dont il a hérité des successeurs du prophète, pour s'arroger une supériorité spirituelle à l'égard du khân. Les Russes accédèrent à ses prétentions et lui laissèrent le droit d'investiture, mais ils exigèrent que Ssâhheb Guéraï fût conservé et reçût cette même investiture spirituelle et temporelle. Elle fut accordée, et Maqssoûd restoit néanmoins à l'armée othomâne, avec le vain titre de khân : Ssâhheb en avoit les honneurs et le pouvoir. Cependant la manière dont il étoit monté sur le trône et celle dont il y avoit été conservé, ne pouvoit que le rendre infiniment désa-

gréable à la Porte; aussi la première rupture entre cette puissance et la Russie, fut-elle le signal de sa disgrace.

DÉVLÉT GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 2e. FOIS, ET SSAHHEB GUÉRAÏ.

Au mois de juin 1773, Dévlét Guérâï, qui avoit été élu khân pendant la campagne de 1769, fut désigné pour succéder aux deux khâns dont il s'agit; mais il tarda quelque temps à prendre ce titre par égard pour Ssâhheb. Chargé de commander l'expédition de Crimée contre les *Russes*, *il* arrive avec son escadre au port de Sinope. Cette espèce d'infraction au traité fait avec lui, ne put détacher Ssâhheb du parti de la Turkie. En septembre 1773, Dévlét arrive dans l'île de Tamân, les hostilités continuent entre les deux puissances pendant tout le reste de l'année, et au mois de mars suivant, les Russes ayant évacué Kirkhéh, Dévlét entre dans cette ville à la tête des troupes othomânes. Enflée de cette espèce de succès, la Porte prétend garder

les Tatârs dans sa dépendance et exige que le khân ait la confirmation du grand seigneur avant d'entrer en possession du trône. Ces prétentions éprouvent une très-forte résistance de la part de la Russie. Après de vives discussions et une guerre fort désavantageuse pour les Turks, on conclut le traité de Kùtchùk Qaïnardjy, en août 1774. Par ce traité, la Porte céda à la Russie Kirkhéh, Yegny-Qal'éh, Kilbornoù, et permit la libre navigation de toutes les mers dépendantes des Etats othomâns. On y stipula l'indépendance des Tatârs et la liberté de se choisir un souverain parmi les descendans de Djenguyz-Khân, en réservant au grand seigneur la suprématie spirituelle et les droits dévolus aux khalyfes. Cette prétendue indépendance des Tatârs les mettoit immédiatement sous la tutelle des Russes (1); les préliminaires de ce traité furent arrêtés le 17 juillet 1774, et signés le 21 du même mois (2); les ratifications en

(1) Eton's *Survey of the Turkish empire*, p. 329 et suiv., seconde édit.

(2) *Révolut. de l'empire othoman*, par Chénier, p. 226.

furent échangées le 4 janvier 1775 avec quelques modifications ; on y stipuloit particulièrement que le grand seigneur conserveroit l'investiture du khân, qu'il lui enverroit le sabre et le bonnet d'usage ; que les *murâceleh*, ou patentes des Qâdhy (juges) seroient expédiées par le qâdhy-lesker de Constantinople ; enfin, que la monnoie de Crimée seroit frappée au coin du sulthân othomân.

SSAHHEB GUÉRAÏ, SEUL.

Le jour même de l'échange des ratifications, Ssâhheb Guérâï fut nommé *khân*, et reçut les marques distinctives de sa dignité de la part du grand seigneur ; mais on remarqua que, parmi ces marques distinctives apportées par le qâpydjy bâchy de la Porte, ne se trouvoit point le sabre : il paroît que l'on étoit convenu avec la Russie de supprimer cette pièce, qui étoit pourtant la plus significative de toutes. Cette nomination ne permettoit plus à Dévlét de conserver quelque espoir ; il résolut donc de se retirer en Romélie ; ce-

pendant il resta à Kaffah dans l'espérance d'être conservé par les Russes, à qui il avoit donné tant de preuves de dévouement. Après avoir destitué son propre frère, Châhyn, qui remplissoit la place de qalghâï-sulthân, pour y nommer Bakhty Guérâï, fils aîné de Qrym Guérâï, le khân fit aussitôt de vives représentations au dyvân sur la cession de Kilbornoù, en faveur des Russes.

DÉVLÉT GUÉRAÏ, KHAN POUR LA 3e. FOIS

LES fréquentes révolutions dont Dévlét Guérâï avoit été témoin et victime, lui avoient inspiré des espérances qui se réalisèrent plutôt peut-être qu'il ne s'en étoit flatté.

Au commencement de 1775, une révolution soudaine, fomentée depuis long-temps, oblige Ssâhheb Guérâï de fuir presque au moment même où il venoit de recevoir son investiture. Les partisans de Dévlét, le protégé des Russes, se récrioient sur la lâcheté et la pusillanimité d'un khân qui consentoit à laisser entre les mains

des Russes, les principales places de la Crimée; ils disoient qu'un pareil souverain étoit indigne du trône, et que Dévlét offroit de retirer la nation de ce profond avilissement. Bientôt on court aux armes; Ssâhheb Guérâï effrayé, se précipite dans un petit bâtiment, arrive dans le canal de la Mer Noire, après avoir fait le trajet de Crimée à Constantinople en 48 heures. La Porte lui accorde une pension de 3000 piastres, et la permission de choisir un fief dont on promet de le gratifier. Il part pour Rodosto; et Dévlét Guérâï est nommé khân par les Tatârs, dans le mois de mai 1775.

(1) L'ancien qalghâ destitué, Châhyn Guérâï, voulut profiter de ces toubles pour exécuter des projets ambitieux qu'il méditoit depuis long-temps. Il rassemble des Noghâïs pour attaquer Dévlét; celui-ci se met à la tête des Tatârs, et ils restent de part et d'autre à s'observer.

Au mois d'Avril 1776, la Porte renvoie, avec un long firmân, les ambassadeurs

(1) En septembre 1775, *Correspondance politique de Turkie*, même année.

tatârs qui étoient venus lui demander la confirmation de Dévlét ; elle les prévient en outre que l'intention des Russes est de faire des magasins dans les places à eux concédées en Crimée. Ces ambassadeurs ne précédèrent que de peu de jours l'arrivée du qâpydjy bâchy chargé de remettre les marques d'investiture à Dévlét Guérâï (1).

Les menaces respectives que se faisoient depuis quelque temps Dévlét et Châhyn, dégénérèrent enfin en hostilités ouvertes. Au mois de juin, ce dernier, secondé d'un régiment russe, se trouve à Tamân et fait ses dispositions pour attaquer la Crimée. Le khân, à la tête de quelques troupes que la Porte lui avoit fait passer en secret, se dispose à lui résister : on voit ici une infraction réciproque au traité de Kùtchùk Qaïnardjy ; dans cette circonstance, la Porte, qui craignoit beaucoup pour le khân régnant, prit une assez sage précaution ; il étoit possible que son prédécesseur, frère de Châhyn, essayât d'aller se joindre à celui-ci, ce qui lui auroit procuré de nombreux

(1) Mai 1776, *Correspondance polit. de Turkie.*

partisans. Elle ordonna donc à Ssâhheb Guérâï de quitter Rodosto pour se rendre à Brousse. Cette mesure ne fit qu'irriter le rebelle Châhyn ; il écrivit à Dévlét de descendre du trône s'il ne vouloit en être précipité par la force. Cet avis intimida les *Myrzâ* (les nobles); ils abandonnèrent le khân; celui-ci fit enfermer ceux qu'on pût arrêter.

Les deux partis, qui s'observoient depuis long-temps, en vinrent enfin aux mains. Une bataille sanglante se livra entre eux au mois de novembre 1776; Châhyn remporta la victoire la plus complète *du côté* de Tamân; il en profita pour se rapprocher des côtes d'Asie avec 40,000 Tatârs et un corps nombreux de Circassiens, que ses succès avoient attirés sous ses drapeaux. Il n'attendoit plus que les glaces pour passer en Crimée et en chasser le khân fugitif, qui lui étoit bien inférieur en forces; d'après les secours que les Russes lui donnèrent secrétement, on le soupçonna d'avoir embrassé la religion chrétienne du rit grec; ceux-ci, lassés sans doute de garder l'*incognito*, se

déclarèrent ouvertement les protecteurs de Châhyn, s'emparèrent de Pérécop et enjoignirent à Dévlét de souscrire un acte d'indépendance pour établir en sa place Châhyn Guérâï (1). Ce dernier seconde puissamment ses protecteurs en s'emparant de l'île de Tamân et en marchant directement sur Bâghtchéh-Sérâï avec des troupes et des officiers Russes. Le khân se voit abandonné par les chyryns et les myrzâ (2) qui veulent garder une absolue neutralité. Dès les premiers jour d'avril, Châhyn pénétre dans la presqu'île par Kaffah, ayant avec lui 35 à 40,000 hommes. Arrivé auprès d'Aq-mesdjed, à 6 lieues de Bâghtchéh-Sérâï, il envoie deux corps de Russes, l'un vers l'endroit où résidoit le khân, l'autre à Guslevéh. On annonce au khân qu'on lui laissera le temps d'attendre des ordres ultérieurs de la Porte; ces ordres ne tardent pas en effet et

(1) Janvier 1777, *Correspondance polit. de Turkie.* Ce Châhyn Guérâï ayant été déposé par les Tatârs, s'étoit retiré auprès de la cour de Saint-Pétersbourg pendant la dernière guerre; cette cour se l'étoit attaché en lui donnant le grade de lieutenant dans le régiment de Préobaguiski. *Voyez* ci-après, pag. 473.

(2) Les princes du sang et les nobles, mars 1777.

il lui est enjoint de se rendre à Sinope; il demande la permission de passer par Constantinople, et cette permission lui est accordée.

Le 11 mai 1777, il arriva à Iégnydjerly, village situé sur le canal de la Mer Noire, où on le traita avec toutes sortes de distinction; les pages du grand vézyr le servoient. Pendant sa lutte avec Châhyn, à l'exception d'une bataille un peu considérable, tous les efforts de ce khân s'étoient bornés à faire des messages au commandant russe, le prince Prosorofsky, et il n'en reçut d'autre réponse que l'injonction formelle de se retirer avec la certitude de trouver tous les passages libres. On lui signifioit que Châhyn étoit déjà khân, et qu'il devoit être reconnu pour tel (1).

CHAHYN GUÉRAÏ, 39e. ET DERNIER KHAN.

Ce prince fut en effet proclamé et installé le 4 mars 1777, à Bâghtchéh-Sérâï, capitale de la Crimée. En même temps, il expédia

(1) *Correspondance polit. de Turkie*, années 1774-1777.

une députation auprès du grand seigneur, pour reconnoître sa suprématie spirituelle et lui demander l'investiture accoutumée. Il en expédia également une autre auprès de la cour de Saint-Pétersbourg; celle-ci n'étoit pas de pure formalité, il reconnoissoit, avec raison, sa dépendance politique envers cette puissance, à laquelle il devoit bien réellement son élévation. Les députés qu'il avoit envoyés vers la Porte Othomâne éprouvèrent des délais, qui excitèrent la mauvaise humeur de Châhyn; il leur enjoignit de revenir avec ou sans le consentement de sa Hautesse, mais il paroit que ceux-ci furent d'abord gardés à vue, et au mois de février 1778, on les relégua dans l'île de Rhodes.

En attendant les marques extérieures de la souveraineté, Châhyn en exerçoit les droits. L'usage qu'il en fit ne déceloit pas un homme ordinaire; et ses projets au moins annonçoient des idées bien supérieures à celles qui remplissent, en général, la tête des musulmâns. Il résolut de civiliser les Tatârs, et d'introduire parmi ses

troupes la dicipline européenne dont il connoissoit toute la supériorité; il commença par abolir la plupart des formes de l'ancien gouvernement; leva de nouvelles troupes, leur assigna une paye régulière et leur donna des *myrzâ* ou nobles tatârs pour officiers. Avant son règne, on n'avoit point vu en Crimée de troupes réglées ni d'armée permanente. Tout tatâr étoit soldat; il diminua les redevances que les myrzâs percevoient sur les cultivateurs pour les terres que ceux-ci exploitoient; il s'appropria le produit de ces redevances et dédommagea les myrzâs par un traitement considérable qu'on accordoit à ceux qui vouloient entrer dans l'armée. Quoique régulier à remplir les devoirs de la religion musulmâne, on lui reprochoit une trop grande prédilection pour les mœurs des Russes et des Chrétiens.

Il se vit bientôt entraîné dans des dépenses qui excédoient de beaucoup ses revenus, et ne jouissoit pas de l'avantage qu'avoient ses prédécesseurs, de demander à la Porte les sommes nécessaires pour salarier

ses officiers ; il entreprit de frapper une nouvelle monnoie, et cette opération, qui fut confiée à un allemand, coûta des sommes considérables. Il crut pouvoir faire face à tout en affermant les revenus de ses Etats. Alors les percepteurs exigèrent les impôts avec une rigueur dont on n'avoit pas encore eu d'exemple et qui augmenta beaucoup le mécontentement général. Châhyn Guérâï étoit trop occupé de tous ses projets pour donner quelque attention aux mécontentemens causés par ses percepteurs ; il formoit un corps d'artillerie et projetoit l'établissement d'une marine ; mais la plupart de ses projets avortèrent, le dernier ne fut pas même entamé. Le khân manquoit des fonds nécessaires, et des troubles intérieurs l'obligèrent à songer à sa propre sureté. Le gouvernement othomân ne voyoit pas, sans la plus vive douleur, l'indépendance des Tatârs, et les opérations de leur souverain lui causoient de grandes inquiétudes. Non-seulement on ne pouvoit plus compter sur ses services dans un moment de guerre, mais on devoit craindre

qu'après s'être bien affermi sur son trône, Châhyn Guérâï ne voulût essayer d'agrandir ses domaines. La même politique qui défendoit de l'attaquer, suggéra des moyens plus sûrs encore que celui des armes. Des émissaires, les uns très-adroits, les autres bien fanatiques, furent envoyés de Constantinople pour exciter des séditions parmi les Tatârs. Ceux-ci les écoutèrent avec tant de confiance et s'empressèrent tellement de mettre à exécution leurs conseils, que, dès 1777, le khân craignit déjà pour sa propre sureté; il invoqua le secours des Russes, ses anciens protecteurs. Ceux-ci avoient trop d'intérêt à se rendre à cette prière pour ne pas l'écouter favorablement; bientôt des détachemens de corps Russes se répandirent dans toute la Crimée et furent chargés de la garde des places fortes. De leur côté, les Turks n'attendirent point à y être invités pour envoyer aussi des troupes en Crimée. Avant l'arrivée des Russes, ils s'étoient déjà installés à Guslevéh, où ils avoient décapité un des commandans du khân. Au mois d'octobre

bre 1777, les Tatârs soulevés par les Turks, fondirent tout à coup sur les Russes dispersés en Crimée et dans le Koubân; ils les égorgèrent; leur khân, après avoir reçu deux blessures, avoit eu le bonheur de se réfugier au quartier général des Russes. Pendant que ses troupes opéroient ainsi en Crimée, la Porte Othomâne nommoit un nouveau khân, Bakhty Guérâï, et l'envoyoit dans le port de Sébastopol avec cinq vaisseaux de ligne. Une armée Russe entre en Crimée au mois de décembre 1777 pour secourir l'ancien khân; les Tatârs alors sont défaits et contraints de se soumettre à l'autorité de Châhyn Guérâï. On accuse les Russes d'avoir commis, dans cette occasion, de grands actes de cruauté. S'ils ne peuvent, en qualité de chrétiens, se justifier d'avoir usé de représailles; en qualité d'hommes, ils sont, à certains égards, excusables.

Ils s'emparèrent des places de Kaffah, de Balouklava, et de Guslevéh; Châhyn Guérâï fut en même temps réinstallé dans sa capitale, à Bâghtchéh-Sérâï. Ces événemens importans se passèrent au mois de

décembre; dès les premiers jours de janvier 1778, l'antagoniste de Châhyn, Sélym, toujours protégé par la Porte, pénétra dans la Crimée et obtint quelques avantages. De nouvelles instances auprès de cette cour lui procurèrent, dans le courant du mois de mars suivant, les marques distinctives du souverain pouvoir et le firmân d'installation; mais ce règne, aussi illusoire qu'éphémère, ne peut être inscrit dans cette Notice, puisque Châhyn Guéràï, secondé par 8000 hommes de troupes russes, rompit une armistice de 21 jours conclue avec ce nouveau khân, le défit complétement et le contraignit de s'embarquer à la hâte sur des bâtimens turks qui se trouvoient à Balouklava. Le fugitif reçut ordre de la Porte de se retirer à Sinope; d'après la note transmise à la Porte elle-même par la Russie, qui annonçoit que le refus de la part de sa hautesse de reconnoître purement et simplement Châhyn pour khân, seroit regardé comme une déclaration de guerre. Tout en accédant, en apparence, aux injonctions de la Russie, le

sulthân n'en travailloit pas moins sourdement à traverser ses projets. Sélym Guérâï fit encore quelques tentatives au mois de septembre 1778 ; mais il fut repoussé. Châhyn Guérâï essuya un désagrément bien cruel de la part de ses propres protecteurs ; des motifs qu'il est aisé de pénétrer, déterminèrent les Russes à retirer de la Crimée toutes les familles grecques et arméniennes qui s'y trouvoient, et à les transférer en Russie : la plupart furent envoyées à Catherioslof, ci-devant Assof, et on les remplaça par quelques familles russes (1). Cette opération, qui se fit aux mois de septembre et d'octobre, causa le plus profond chagrin au khân, et réduisit au désespoir ceux que l'on transplantoit ainsi sans leur consentement ; car, malgré l'assertion de MM. Storch et Tooke (2), qui prétendent que ces Grecs et ces Arméniens émigrèrent volontairement, nous ne croyons point que

(1) *Correspondance polit. de Turkie*, années 1774-1778.

(2) *Tableau historique et statistique de la Russie*, t. I, p. 176; *Histoire de l'empire de Russie*, par M. Tooke, traduit de l'anglais, etc., et revue par M. Leclerc, t. III, p. 201 de cet ouvrage aussi intéressant qu'exact.

75,000 personnes, hommes et femmes, aient abandonné, de plein gré, leur pays natal et leurs propriétés foncières, pour s'établir dans le canton abandonné par les Noghâïs, auprès de la mer d'Assof, où ils périrent tous de froid (1).

Cette mesure répandit l'alarme parmi les Tatârs mêmes, et un grand nombre émigra dans la Khasie et dans la Turkie; elle fut mise à exécution successivement par le prince Prosorofski et par Suvarow, qui le remplaça. Le khân tâchoit de se distraire et s'occupoit de discipliner, à la manière européenne, un corps de 3000 kosaques habillés à la polonaise, et coiffés d'un bonnet de hussard : il exerçoit aussi les canonniers, qui tiroient déjà huit coups à la minute; les Russes lui avoient apporté 200 pièces de canons pour garnir les fortifications de Bâghtchéh-Sérâï; enfin, il fit battre monnoie à son coin; jusqu'alors la monnoie de Crimée avoit porté le nom du sulthân othomân. Celles-ci portoient d'un côté tantôt le nom de Bâghtchéh-Sérâï, tantôt

(1) Eton's *Survey of the Turkish empire*, p. 337, 2ᵉ. édit.

celui de Kaffah, qu'on écrit aussi Kaffâ, parce que le khân faisoit fabriquer alternativement dans ces deux villes; de l'autre côté on lit : *Khân Châhyn Guérâï ben, Ahhmed Guérâï sulthân* (1).

La mésintelligence qui subsistoit depuis dix ans entre la Russie et la Turkie pouvoit avoir, pour cette dernière puissance, les suites les plus funestes. La sincère et ancienne amitié qui nous unit avec elle inspira au cabinet de Versailles ou plutôt à M. de Vergenes, pendant son ambassade à Constantinople, l'idée de les réconcilier: il partit sans avoir pu seulement entamer cette louable entreprise; mais à son retour en France, ayant été promu au ministère des affaires étrangères, il médita les moyens de réaliser son projet et en écrivit, le 13 septembre 1777, à M. de Saint-Priest, alors ambassadeur auprès de la Porte. Les négociations commencèrent et se continuèrent

(1) Voy. Tychsen (Ol G.) *Introductio in rem numerariam muhammedanorem*, etc., p. 187 et 188, et Bernouilli *Sammlung kleiner reisenbeschreibung*, tom. IX, p. 419; on trouvè dans ce dernier recueil de voyages, 13 dessins de ces monnoies soigneusement gravées.

même tandis que ce dernier étoit momentanément en France, par l'entremise de M. Le Bas, son secrétaire d'ambassade. A son retour à Constantinople, M. de Saint-Priest eut la satisfaction de faire signer, par M. de Stachief, ministre de Russie, et par le rëis êfendy, le traité d'Aïnahly Qavâq (1). Ce traité conclu le 21 mai 1779 (2), et dont les ratifications furent échangées le 5 juillet de la même année, contenoit 9 articles.

Le premier étoit la confirmation du traité de Kaïnardjy; par le second, la Russie consentoit qu'après avoir été élu librement par les Tatârs, le khân envoyât le procès-verbal de son élection au sulthân, pour avoir de lui sa confirmation quant au spirituel: les Russes s'engageoient à évacuer la Crimée, etc., etc.

(1) C'est une espèce de maison de campagne fortifiée dans le voisinage de Constantinople, à l'extrémité septentrionale du canal; on y tint les conférences.

(2) *Suivant la Correspondance polit. de Turkie*, 1779. Ce jour répond au 10 mai du calendrier russe, et c'est en effet la date sous laquelle ce traité est indiqué dans le traité de commerce conclu entre l'empire de Russie et la Porte Othomâne, le 10 (21) juin 1783; voyez *Anecdoten zur lebensgeschichte des Reichsfurst Potemkin*, p. 85 et suiv.

Malgré ce traité, le grand seigneur fit encore beaucoup de difficultés pour donner l'investiture à Châhyn, et cettte cérémonie n'eut lieu qu'en novembre de la même année, sous des tentes dressées auprès de Kaffah. Il s'en falloit bien que cette vaine formalité mît le sceau à la réconciliation entre le sulthân et un prince que celui-là regardoit comme un rebelle. Une année ne s'étoit pas encore écoulée, lorsque Châhyn Guérâï apprit (dans le mois d'octobre 1780) par son qâïm-maqâm, ou lieutenant à Tamân, que le Dyvân avoit envoyé un nommé Soléïman Aghâ à Soùdjâq, avec ordre d'employer des émissaires pour faire soulever les Noghâïs contre le khân, et de déclarer, de la part de la Porte Othomâne, à ces hordes ainsi qu'aux Circassiens et autres habitans du Koubân, que loin de faire partie de l'État indépendant de Crimée, ils relevoient immédiatement du sulthân de Constantinople, qui devoit leur envoyer sous peu un khân pour les gouverner ; en attendant, il fut chargé de faire passer en Romélie ceux qui voudroient s'y retirer. Un âoùl (ou

réunion de 130 ménages) commandé par Salimân Châh Oghloù, myrzâ des Noghâïs de la hordé de Kaissak, se rendit à cette invitation, et obtint, en effet, de Soléïmân des facilités pour émigrer. Les mêmes tentatives faites auprès des Abazas ne réussirent pas; ceux-ci attaquèrent même Soùdjâq et brûlèrent les magasins de la garnison. Les émissaires de ce même Soléïmân furent plus heureux que lui, car dans le mois de juillet 1781, les Tatârs du Koumân se mirent en pleine insurrection et attaquèrent la Crimée; mais ils furent vigoureusement repoussés par deux frégates russes.

Au mois de décembre de la même année, toute la Crimée se trouva en proie à la plus affreuse misère. Depuis l'enlèvement des sujets chrétiens, la culture avoit été presque totalement abandonnée. Le khân exerçoit des extorsions de toute espèce et ne pouvoit cependant suffire à ses dépenses; les gratifications qu'il recevoit de la Russie étoient encore bien insuffisantes. Un allemand qu'il avoit attiré à Kaffah, pour y

diriger la fabrique des monnoies, le quitta et publia à Constantinople que ce prince lui devoit plus de 40,000 roubles. Loin de chercher à gagner les bonnes grâces du sulthân, et de ménager les préjugés de ses sujets, le khân avoit accepté le grade de capitaine dans le même régiment de Préobaguiski, où il avoit déjà eu une lieutenance. La Crimée ne renfermoit alors que 100,000 habitans et le Koubân 600,000, le reste avoit été emmené en Russie, ou bien avoit passé sur le territoire othomân. L'année suivante, la population de la Crimée diminua encore de moitié, car on ne comptoit plus dans cette presqu'île que 50,000 ames, dont 450 dans Kaffah (1). Nous observerons, que dans l'automne de 1777, les Tatârs de Crimée qui joignirent l'armée russe, commandée alors par le prince Prosorofski, dans les plaines de Salguyr, étoient au nombre de 40,000 hommes aussi bien armés que montés. Un pareil

(1) *Tableau historique et statistique de l'empire de Russie*, par Storch, t. I, p. 176. Eton's *Survey of the Turkish empire*, pag. 321, seconde édit. *Histoire de l'empire de Russie*, par M. Tooke, t. III.

rapprochement n'a pas besoin de commentaire (1).

Cependant la ville de Cherson, bâtie nouvellement par les Russes, à la faveur du traité de Kaïnardjy, prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens; on y construisoit d'immenses magasins pour le commerce, et déjà l'on projetoit une nouvelle ville à Glubaka, lieu où le Danube cesse d'être navigable (2).

Quoi qu'il en soit, les revenus du khân n'étoient pas diminués en raison de la désertion de ses Etats, il jouissoit encore d'environ 900,000 dollars ou 112,500 livres sterlings (environ 2,786,000 francs), sans y comprendre les présens de la Russie.

Des inquiétudes plus vives que toutes celles qu'il avoit éprouvées jusqu'alors

(1) Etón's *Survey of the Turkish empire*, p. 328.

(2) Cherson, ville située sur la rive droite du Dnieper (l'ancien Boristhènes) vers le 45e. deg. de latitude et le 50e. degré 15 minutes de longitude suivant une nouvelle carte Russe, et au 50e. deg. 19 min. 45 secd. de longitude suivant les *Anecdoten zur lebensgeschichte des.... Potemkin*, p. 116; ouvrage qui renferme d'excellentes observations sur l'importance de cette nouvelle ville commerçante. Voyez aussi le *Traité du commerce de la Mer Noire*, par Peyssonnel, t. I, p. 11.

attendoient Châhyn Guérâï. Triste jouet de la politique de ses voisins, en butte au fanatisme de ses propres sujets, il devoit encore lutter contre les ambitieux projets de deux frères plus âgés que lui et stimulés par les émissaires de la Porte (1). Le premier, nommé Béhâder Guérâï, étoit qalghâ ou lieutenant dans le Koùbân; le second, Arslân, avoit été chargé de régler différentes affaires avec la garnison turke de Soùdjâq; ce dernier, d'après quelques mécontentemens réels ou fictifs, leva l'étendard de la révolte et se réunit à son autre frère. Quelques troupes exercées à la manière russe, marchent contre eux et sont défaites. Enflé de ce succès, Béhâder se porte sur Kaffah; le khân ne juge pas à propos de l'attendre et se retire à Yegny Qal'éh, auprès du commandant russe; celui-ci informe sa cour des événemens importans qui viennent de se passer, et demande des ordres pour diriger sa conduite. Béhâder Sulthân déclare ouvertement ses prétentions; mais les principaux Tatârs lui an-

(1) Juin 1782, *Corresp. polit. de Turkie*, année 1782.

noncent qu'il ne peut aspirer au trône qu'en promettant d'acquitter les dettes accumulées par le khân régnant. Ils enjoignent en même temps à Châhyn d'assembler les chefs de la nation, pour procéder à l'élection d'un souverain; d'après le silence absolu de celui-ci, qui étoit cantonné à Kerteh, place appartenante aux Russes, ils envoient des *A'rdz-ma'dzar* ou pétitions, revêtues des signatures de tous les chefs de hordes, aux cours de Constantinople et de Saint-Pétersbourg, dans le mois de septembre 1782 (1). Tous les ports de la Crimée furent bloqués par les Russes, dont les *opé*rations étoient censées dirigées par le khân. Au milieu de ce tumulte, Bakhty Guérâï reproduisit ses prétentions; il parut à Qarâsoù pour y attendre sa confirmation, qu'il sollicitoit auprès de la Porte Othomâne; dans le mois de novembre suivant, Châhyn Guérâï ayant promis l'oubli du passé et le redressement des griefs pour l'avenir, rentra

(1) *Correspondance politique de Turkie*, même année; c'est cette correspondance manuscrite qui m'a fourni les matériaux de tous les paragraphes précédens et de ceux des suivans qui ne sont pas accompagnés de citations.

dans ses Etats, sous la protection d'un détachement russe. Le général Balmann qui commandoit ce corps, n'éprouva qu'une bien foible résistance de la part des Tatârs; une seule décharge, qui en tua cinq ou six, suffit pour faire prendre la fuite aux plus mutins. Un raccommodement, au moins apparent, avec ses frères, sembloit promettre quelque tranquillité au khân; mais fidelle à son système politique, la Porte Othomâne suscita bientôt de nouvelles insurrections parmi les Noghâïs et même parmi les habitans de la presqu'île : la religion en étoit le principal prétexte. On reprochoit au khân son intimité avec les *infidelles*; on le regardoit, avec raison, comme leur protégé et comme leur créature; enfin, il étoit fortement soupçonné d'avoir abjuré, en secret, l'islamisme pour embrasser la religion chrétienne (1). Nous ignorons jusqu'à quel point ce soupçon étoit fondé; mais ces mouvemens intestins et ces inquiétudes continuelles fatiguèrent l'impératrice, ou du moins furent pour elle un motif très-spécieux

(1) Voyez ci-dessus, page 476.

de s'emparer définitivement de la Crimée et du Koubân. Le célèbre prince Potemkin, chargé de cette importante opération, la termina avec autant d'adresse que de bonheur, dans le commencement de l'année 1783 (1).

Par un nouveau traité passé à Constantinople le 10 [21] juin 1783, et ratifié le 21 septembre (2) de la même année, la paix fut consolidée entre la Russie et la Turkie. L'impératrice s'assura la paisible possession de ses nouvelles conquêtes. Après avoir formellement renoncé à l'empire de Crimée pour lui et pour ses hoirs à perpétuité, le trop foible Châhyn Guérâï se retira à Kaluga, dans la petite Russie. Là, on lui payoit une pension annuelle de 100,000 roubles, (environ 500,000 fr.) et on le traitoit en souverain. Mais l'ennui, suivant quelques écrivains, ou, comme le pense l'estimable auteur de *l'Histoire de Russie* (3),

(1) Eton's *Survey of the Turkish empire*, p. 238 et suiv.

(2) Ou premier octobre nouveau style; voyez ce traité de paix en entier dans les *Anecdoten zur lebensgeschichte des .... Potemkin*, p. 60-110.

(3) Le Cit. Levesque, mon collégue à l'Institut National des Sciences et des Arts.

différens sujets de mécontentement (1), ou peut-être même le regret et certaines espérances, déterminèrent ce prince à quitter sa retraite pour se rendre à Constantinople. Il y fut d'abord accueilli avec la plus grande distinction et bientôt après exilé dans une île de la Grèce (2), où il termina enfin sa malheureuse carrière. Un jour qu'il sortoit du bain, des émissaires de la Porte le saisirent et l'étranglèrent; on envoya sa tête à Constantinople.

Ainsi fut absorbé, dans l'immense empire de Russie, celui de Crimée; il conserva une existence plus ou moins considérable, 230 ans de plus que les trois autres souverainetés qui composoient avec lui le grand empire de Qaptchâq. Ces trois autres souverainetés ou *Khânah* (3) étoient celles de

(1) « Il eut d'abord des grâces, des pensions, des décora» tions, mais bientôt après il essuya des mécontentemens, » etc. » *Histoire de Russie*, par le Cit. Levesque, t. V, pag. 369 et 370, seconde édit.

(2) Suivant Eton, *Survey of the Turkish empire*, p. 333. Et en Moldavie, suivant le Cit. Levesque, *Hist. de Russie*, t. I, p. 370, seconde édit.

(3) Mot dérivé du Tatâr *Khân*, souverain.

Kazân, d'Astrakhân et de Qaptchâq proprement dite (1); elles s'isolèrent ainsi que

(1) « Le Khanat de Kaptchak depuis la division de 1441, étoit établi dans les plaines que l'on nomme les Steppes d'Astrakhan; il fut le premier de ces Etats qui hâta sa ruine. Dès l'année 1506 il perdit son premier khan, et fut partagé par ceux de Kazan, d'Astrakhan et de Crimée; enfin, lorsque les deux premiers Etats furent conquis, il échut à la Russie. La race des Tatars Kaptchak, asservie plusieurs fois, a été réduite à un très-petit nombre. Errans loin des lieux qu'ils ont habités autrefois, ils sont mêlés aux Baschkirs et aux Kirguises; ils ont encore conservé leur nom et le souvenir de leur origine.

» Le Khanat de Kazan a formé un Etat particulier jusqu'à l'an 1551; à cette époque, il a été conquis par Ivan II, et réuni pour toujours à la Russie. La ville de Kazan avoit été fondée en 1257 par un des fils de Baty (Batou); ce khanat se rendit indépendant en 1441, en même temps que celui de la Crimée se séparoit de Kaptchak. Les *Tatars actuels* de Kazan sont de foibles restes de ceux qui ont conservé leurs anciennes demeures, ou des fuyards qui se sont établis dans d'autres contrées de la Russie. Ils habitent principalement les gouvernemens de Kazan, de Simbirsk, de Rezan, de Viatka, de Perm et d'Oufa (surtout les environs d'Orembourg): leur nombre est considérable à la verité: cependant il est bien éloigné de l'idée que l'on se forme d'après les rapports historiques de leur ancienne population: suivant différens calculs, on ne peut la porter à plus de 100,000. Ces Tatars sont l'élite de ceux qui habitent la Russie: non-seulement ils ne sont point mélangés avec d'autres nations, mais ils sont encore plus civilisés que la plupart des peuples qui ont la même origine.

« Le Khanat d'Astrakhan se forma peu de temps après celui de Kazan; il faisoit aussi auparavant partie du Kaptchak: le victorieux Ivan s'en empara en 1554. La ville

la

la Crimée en 1451, époque du démembrement du Qaptchâq et furent successivement conquises par la Russie dans le cours du 16e. siècle.

En passant sous la domination de la Russie, la Crimée a changé à la fois de nom et de gouvernement. Cette presqu'île, réunie avec la partie orientale du pays des Noghâïs ou les Steppes de Crimée, forme maintenant une province ou 28e. et dernier

d'Astrakhân d'aujourd'hui n'est point cette capitale tatâre dont le Tsar fit la conquête, et qu'il détruisit : on voit les ruines de celle-ci un peu plus haut sur la rive occidentale du Volga. Les Tatârs d'Astrakhân sont en grande partie des Noghâïs; on les divise suivant les lieux de leur demeure, en Tatârs de villes, de villages et en nomades : les premiers demeurent à Astrakhân, les seconds habitent six villages près d'Astrakhân; les Tatârs nomades campent autour de la Mer Caspienne. Lors de la conquête d'Astrakhân, les Tatârs des villes et des villages comptoient 25,000 hommes en état de porter les armes : en 1715, ils étoient encore 12,000, mais en 1774 il n'en restoit plus que 1200; et en les réunissant aux Tatârs nomades, ils forment à peine 2000 familles. Ce décroît de population étonnant provient de leur inconstance, qui les portent à changer souvent de domicile; plusieurs se sont réunis aux Tatârs de Crimée et du Caucase, aux Baschkirs, et même aux Kirguises». *Tableau historique et statistique de la Russie*, par Storch, t. I, p. 167 et suiv. *Histoire de l'empire de Russie, par M. Tooke*, etc., t. III, p. 350. *Anecdoten zur lebensgeschichte, des* .... Potemkin, p. 300.

gouvernement de l'empire Russe, que l'on appelle Tauride, administrée par un gouverneur général, et divisée en sept cercles ou districts, savoir :

1°. Le cercle de Simphéropole, (ci-devant Aq-Mesdjed);

2°. De Levcopole;

3°. D'Eupatorie, (ci-devant Goslof ou Guslevéh);

4°. — De Perecop;

5°. — De Dneprovsk sur le Dnieper ou Nieper, (le Boristhènes);

6°. — De Melitopole;

7°. — De Thanagorie, (ci-devant Tamân dans l'île du même nom); l'ancienne ville d'Akhtyâr a changé son nom en celui de Sebastopole ou Sévastopole, et celle de Soudâq en celui d'Athinée.

Les destinées de la Crimée étant liées maintenant à celles de la Russie, son histoire est entièrement isolée de celle de l'Orient, et le titre même de mon travail me prescrit de le terminer ici.

FIN.

La Note suivante, tirée des *observations faites dans un Voyage dans les Gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie en 1793 - 1794* par le Professeur Pallas, t. II, p. 451, 452, servira à compléter ma *Notice Chronologique des Khâns de Crimée.*

J'ai cru devoir y corriger l'orthographe des noms propres, et ajouter les années de l'ère vulgaire correspondantes à celles de l'hégire, indiquées par M. Pallas, probablement d'après les inscriptions des Mausolées.

« Les noms des anciens Khâns qui sont enterrés » près de la mosquée principale du palais des Khâns, » à Bâghtchéh-Sérâï, m'ont été désignés de la manière » suivante.

» Ceux du premier mausolée sont :

» Bakhty Guérâï, mort en 1051 de l'hégire (1641-2), » ou depuis 153 ans ». (Je doute que ce prince ait eu le titre de Khân. Il n'est indiqué dans aucune histoire de Crimée).

« Islâm Guérâi, mort en 1025 : *lisez* 1065 (1654-5), » ou depuis 140 ans.

» Mohhammed Guérâï, mort en 1075 (1664-5), » ou depuis 130 ans.

» Dans le second mausolée :

» A'dil Guérâï, mort en 1082 de l'hégire (1671-2), » ou depuis 123 ans.

» Murâd Guérâï, mort en 1093 (1683-4), ou depuis 111 ans.

» Ssafa Guérâï, mort en 1104 (1692-3), ou de-
» puis 101 ans.

» Hhâdjy Sélym Guérâï, mort en 1117 (1705-6),
» ou depuis 89 ans.

» Dévlét Guérâï, mort en 1125 (1713-4), ou de-
» puis 80 ans.

» Sa'det Guérâï, mort en 1137 (1724-5), ou
» depuis 69 ans.

» Qaplân Guérâï, mort en 1149 (1736-7), ou
» depuis 62 ans.

» Menguély Guérâï, mort en 1154 (1741-2), ou
» depuis 52 ans.

» Sélâmét Guérâï, mort en 1156 (1743-4), ou
» depuis 50 ans.

» En dehors des mausolées ci-dessus, se trouvent
» encore enterrés les Khâns suivans :

» Sélym Guérâï, mort en 1161 de l'hégire (1747-8),
» ou depuis 48 ans.

» Arslân Guérâï, mort en 1180 (1766-7), ou de-
» puis 27 ans.

» Qrym, ou Kérym Guérâï, mort en 1182 (1768-9),
» ou depuis 25 ans.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

OUVRAGES,

DISSERTATIONS ET NOTICES

De L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale de France, Professeur de Persan à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, Membre de la Société Phylotechnique, du Lycée d'Alençon, etc.

I.

INSTITUTS politiques et militaires de Tamerlan, proprement appelé Tymoùr, écrits par lui-même en mogol, et traduits en français sur la version persane d'Abou-Taleb-al-Hosséini, avec la vie de ce conquérant, d'après les meilleurs auteurs orientaux, des notes et des tables historique et géographique, etc. 1787, *in*-8°. Chez *Firmin Didot*, rue de Thionville.

II.

Alphabet tatâr-mantchou, avec des détails sur les lettres et l'écriture des Mantchoux. 1787, *in*-4°. Chez *Firmin Didot*.

III.

Contes, Fables et Sentences tirés des différens auteurs arabes et persans, avec un discours sur la littérature orientale, et l'analyse du poëme de Ferdoussy, sur les rois de Perse. 1788, *in*-8°. et *in*-16. Chez *Royer*, rue de Thionville.

IV.

Précis historique sur les Mahrattes, composé en persan par l'écrivain Hamédin (qui accompagna le colonel Uptou

dans son ambassade à Pounah), (inséré dans les affaires de l'Inde). 1788, *in*-8°. Chez *Buisson*.

V.

Ambassades réciproques d'un roi des Indes, de la Perse, etc., et d'un empereur de la Chine, traduites du persan, avec la vie de ces deux souverains, et des notes tirées de différens auteurs orientaux, manuscrits et imprimés. 1788, *in*-8°. Chez *Royer*.

VI.

Fables et Contes indiens, nouvellement traduits, avec un discours préliminaire, et des notes sur la religion, la littérature, les mœurs, etc., des Hindoux. 1790, *in*-8°. et *in*-16. Chez *Royer*.

VII.

Dictionnaire Tartare-Mantchou-Français, composé d'après un Dictionnaire Mantchou-Chinois, par M. Amyot, rédigé et publié avec des additions et l'alphabet de cette langue. 1789 et 1790, *in*-4°., 3 vol. Chez *Firmin Didot*.

VIII.

De l'importance des Langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des lettres et des sciences, ADRESSE à l'Assemblée nationale. 1790, *in*-8°.

IX.

Voyage sur la Mer Rouge, les côtes de l'Arabie Heureuse, etc., avec une Notice sur l'expédition de M. de Suffren au cap de Bonne-Espérance, par Henri Rooke; traduit de l'anglais avec des notes. 1787, *in*-8°., 1 vol. Chez *Royer*.

X.

Description du Pégu et de l'île de Ceylan, traduite de l'allemand et de l'anglais. 1791, *in*-8°., 1 vol. Chez *Briand*, quai des Augustins.

X I.

Seconde édition du VOYAGE DE M. PALLAS, revue, corrigée et augmentée de notes. 1795, *in*-8°., 8 vol. Chez *Maradan*, rue Pavée.

X I I.

Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc., traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la religion, le gouvernement, le commerce, l'industrie et les langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai. 1796, 2 vol. *in*-4°. ou 4 *in*-8°. Chez *Obré*, rue Mignon.

Collection portative de Voyages, traduits de différentes langues orientales et européennes. Chez *Firmin Didot*, et *Fuchs*, rue des Mathurins.

X I I I.

Contenant, Tome I[er] : Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdoûl-Kérym, pélerin musulman, extrait de la traduction anglaise de ses Mémoires, avec des notes géographiques, historiques, etc., an 5 (1797), *in*-18, 1 vol. fig.

X I V.

Tomes II et III : Voyages de la Perse dans l'Inde, en 1442—44, et du Bengale en Perse, en 1787—88 ; le premier traduit du persan, le second de l'anglais, avec une Notice sur les Révolutions de la Perse, un Mémoire historique sur Persépolis, et des notes, an 6 (1798), *in*-18, 2 vol. avec fig.

X V.

Tomes IV et V : Voyage pittoresque de l'Inde, orné de 14 planches, par M. Hodges, dessinateur du capitaine Cooke. *Sous presse.*

X VI.

Œuvres de P. Poivre, précédées de sa vie, et accompagnées de notes, an 5 (1797), *in*-8°., 1 vol.

XVII.

Voyage d'Egypte et de Nubie, par F. L. Norden, nouvelle édition soigneusement conférée sur l'original, avec des notes et éclaircissemens tirés des auteurs arabes, persans, indiens, etc. 1795-1801, 3 vol. *in*-4°. ornés de 172 planches. Chez *Constantin*, quai de l'École, N°. 15, et *Firmin Didot*.

XVIII.

Voyage du Bengale à Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse, etc., suivi de l'histoire des Rohillahs et de celle des Seykes, par feu Georges Forster : traduit de l'anglais, avec des additions considérables et une Notice chronologique des Khâns de Crimée, d'après les écrivains Turks, Persans, etc. 3 vol. *in*-8°. ornés de deux cartes. Paris, an 10.

NOTICES ET DISSERTATIONS DU MÊME,

Dans le Magasin Encyclopédique.

Notice sur les travaux littéraires et typographique des Anglais dans l'Inde, année 1795, t. II, p. 61-65 ; t. III, 180-503.

Notice sur l'Hindoustân, année 1795, t. VI, p. 39-60.

Notice sur la vie et les ouvrages de Sa'dy, année 1796, t. II, p. 413 - 486.

Notice de trois Manuscrits orientaux, rapportés d'Egypte par le général Bonaparte, et déposés par lui à la Bibliothèque nationale, année 1799, t. IV, p. 124-130.

Notice des livres Elémentaires de la langue chinoise, que possède la Bibliothèque nationale, année 1801, t. III, p. 420-461.

Différens extraits du Gulistân (le Jardin de Roses) de Sa'dy, et du Béhâristân (le Séjour du Printemps) de Djâmy, traduits du persan, et insérés dans différens numéros du même Journal, et dans celui des Muses.

Dans

Dans le Ve. volume des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Note du citoyen Langlès sur sa manière d'orthographier les mots orientaux, p. iv-viij.

Notice de l'histoire de Djenguyz-Khân, contenant des fragmens du code de ce conquérant, par Myrkhond, historien persan, p. 192 — 229.

Notice des livres Tatârs-Mantchoux de la Bibliothèque nationale; première partie.

Dictionarium Latino-Sinico-Mantchou, p. 581—606.

Notice d'un Recueil de pièces en turk, en arabe et en persan, formant le N°. 79 des manuscrits Turks de la Bibliothèque nationale, p. 668-688.

Tome VI de la même collection.

Le livre des Avis, et sujets de réflexions sur la description historique des divisions territoriales, et des vestiges, tirés des annales de l'Egypte, par le Cheykh, l'imâm très-savant, Taqy-êd-Dyn Ahhmed ben A'ly ben A'bdoûlqâder ben Mohhammed, surnommé Ebn-âl-Maqryzy.

Premier Extrait contenant la description historique du canal d'Egypte, p. 320-386.

Tome VII de la même collection actuellement sous presse.

Notice des livres Tatârs-Mantchoux, etc., IIe. partie.

Rituel des Tatârs-Mantchoux, déterminé et fixé par l'empereur lui-même en sa qualité de chef suprême de la religion.

Nota. *Ces différentes notices sont accompagnées des textes, imprimés avec les caractères originaux qui font partie de la magnifique et immense collection typographique que possède maintenant* l'Imprimerie de la République; *collection absolument unique en Europe, et formée par la réunion des Types de l'ancienne imprimerie royale, de celle de Vitré, et de celle de la Propagande.*

Sous presse à la même Imprimerie.

Recherches asiatiques ou Transactions de la Société établie au Bengale, pour faire des recherches dans les antiquités, l'histoire naturelle et civile, etc., de l'Asie, revues et enrichies des notes par L. Langlès, publiées par A. Duquesnoy, *in*-4°., 6 vol. ornés de planches et de tous les textes arabes, persans, indiens et tatârs, etc., en caractères originaux.

Cours de Littérature persane ou textes de fragmens historiques, contes, apologues, poësies, etc., tirés des meilleurs auteurs persans, 1 vol. *in*-8°, dont le Ministre de l'Intérieur a ordonné l'impression pour nos Classes.

Syllabaire, Grammaires et Dialogues Tatârs - Mantchoux; *in*-4°., 1 volume.

Nota. Ce volume dont l'impression, commencée depuis long-temps, a été suspendue par différentes circonstances, paroîtra, j'espère, dans le cours de cette année, et formera le complément des livres élémentaires d'une langue savante, et cependant inconnue jusqu'à présent en Europe.

A la Bibliothèque nationale, Pluviôse, an X.

CORRECTIONS ET ADDITIONS
POUR CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

Pag.	*Lig.*	
29.	3, 7, 11.	Choùdj'âh, *lisez*: Choùdjâ'a.
30.	19.	
119.	23.	
124.	10.	
141.	22.	
144.	22.	
34.	25.	Summarou, *lisez*: Somrou.
82.	5.	Ghyah, *lisez*: Guyah.
101.	*lig. dern.*	1524, *lisez*: 1526.
123.	4.	Nadjeb, *lisez*: Nadjyb.
125.	1 et 9.	
127.	15.	
148.	12 et 13.	
149.	7, 13, 21.	
153.	5 et 11.	
129.	2 et 5.	Férahh-âbâd, *lisez* Férakh-âbâd
136.	14 et 16.	
155.	20.	
135.	13 et 18.	Panifrett: *lisez*, Panibet.
208.	*lig. dern.*	Meqdoùm: *lisez*, Makhdoùm.

TOME II.

3.	25.	Sur: *lisez*, d'après.
22.	16.	Tiddoun: *lisez*, Djiddoun.
73.	*lig. dern.*	Ajoutez, (L-s.).
231.	6.	Je me rendis à Chy'ah, *lisez*: je me rendis Chy'ah.
359.	27.	La rivière, *lisez*: les rivières.
414.	20.	Nogays, *lisez*: Noghâïs.
422.	25 et 27.	Mareotides, *lisez*: Méotides. Villes situées, *lisez*: ville située.

TOME III.

41.	12.	Goudiers, *lisez*: Goudjers.
61.	10, 18, 23.	Nadjeb, *lisez*: Nadjyb.
290.	12.	Fils, *lisez*: Frère.
303.	13.	Féyz-ûllah Khân, *lisez*: A'ly Mohhammed Khân.



